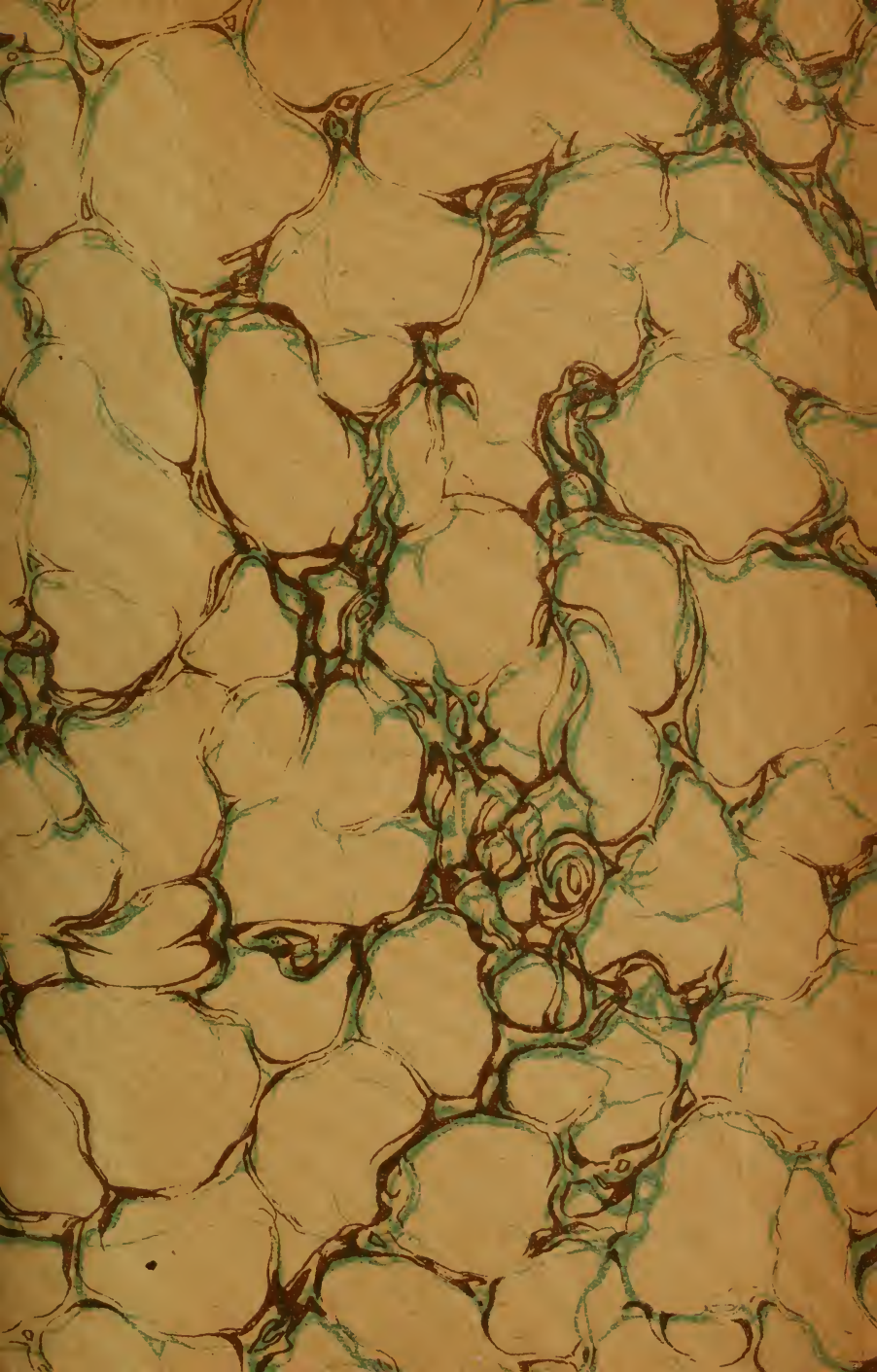
U d'/of OTTAWA
39003011256418



F
46
5

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAS
uOttawa
LIBRARY ANNEX

SERMONS

INÉDITS

MONSEIGNEUR FREPPEL

ÉVÊQUE D'ANGERS

SERMONS

INÉDITS

ŒUVRE POSTHUME

TOME SECOND

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
A. ROGER & F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1896

DROITS RÉSERVÉS

BX
1756
.F727
1896
v.2

ALLOCUTION

POUR LA

FÊTE DE LA TOUSSAINT[1]

Mes Frères,

Ce n'est pas sans une raison profonde que l'Église a inséré dans l'office de ce jour l'Évangile des huit béatitudes. En adaptant à la solennité de la Toussaint ce sublime fragment du saint livre, elle a voulu nous montrer par là que tout le mérite des bienheureux, c'est d'avoir mis en pratique l'enseignement du Sauveur. Leur vie forme le meilleur commentaire du sermon de la montagne (2), cet abrégé si substantiel et si complet de toute la morale chrétienne.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux les pauvres en esprit ! » Fidèles à cette maxime, les saints ont vécu dans un détachement parfait des biens de ce monde. Pauvres,

---

(1) Prononcée en 1862, dans la chapelle du Sénat.
(2) S. Matth., 5, 3-10.

ils acceptaient avec résignation la part que la Providence leur avait faite. Riches, ils ne se servaient de leurs richesses que pour le bonheur de leurs frères. Quelques-uns d'entre eux ont poussé cette abnégation jusqu'à l'héroïsme, en se réduisant à l'indigence pour subvenir aux besoins des autres. Tous ont préféré aux biens qui passent avec le temps ceux qui demeurent pour l'éternité.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux les doux ! » Dociles à cette leçon, les saints se sont appliqués à réformer leur caractère, à éloigner d'eux tout esprit de violence, à étouffer dans leur cœur tout sentiment de haine ou d'aigreur, à acquérir et à conserver dans toutes les situations de la vie cette égalité d'âme qui est le véritable signe de la force morale. C'est à ce travail patient et intime que nous devons la sereine figure des Charles Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul, dont l'irrésistible empire sur leurs contemporains a vérifié cette promesse du Sauveur : « Ce sont les hommes doux qui posséderont la terre. »

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux ceux qui pleurent ! » Cette parole, si dure pour l'homme avide de plaisirs et de jouissances, les saints l'ont vérifiée. Pendant qu'autour d'eux le monde se livrait à ces fausses joies qui ne laissent après elles que le vide et la déception, les serviteurs de Dieu s'exerçaient aux mâles sévérités de l'Évangile ; ils expiaient leurs fautes dans les larmes de la pénitence, ils acceptaient les plus rudes épreuves sans plainte ni murmure. Mais, en revanche, ils goûtaient ces joies de l'âme, cette paix de la conscience, ces consolations intimes de la vertu qui seules procurent à l'homme le véritable bonheur.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » Être justes, ne blesser personne dans son droit, rendre à chacun ce qui lui appartient, pousser la probité jusqu'à la délicatesse et l'honneur jusqu'au sacrifice de leurs intérêts propres, telle était la conduite des saints. Que leur importait après cela d'être méconnus dans le monde, rebutés, calomniés même ? Ils avaient la satisfaction du devoir accompli ; *saturabuntur*, ils étaient contents, ils étaient rassasiés.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! » Cette pureté du cœur a été le triomphe des saints. Au milieu des tentations de la chair et des séductions du monde, ils ont résisté aux attraits du vice, ils ont mis sous leurs pieds les excitations du mal, ils ont porté jusqu'au bout, dans un vase fragile, ce trésor le plus précieux de tous ; et s'il en est parmi eux qui n'ont pas su conserver sans tache le vêtement d'honneur que Dieu leur avait confié, ils ont redemandé leur dignité première aux larmes d'une pénitence plus éclatante que leur chute.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux les miséricordieux ! » Ah ! cette loi surtout, cette loi royale de la charité, comme l'appelait saint Jacques, *lex regalis* (1), les saints l'ont comprise et observée. Jamais la parole humaine ne suffira pour redire ce que les serviteurs de Dieu ont consacré d'efforts depuis dix-huit siècles à l'entretien des pauvres, au soulagement des malades, au rachat des captifs, à l'instruction des ignorants, à l'apaisement de toutes les douleurs, à la diminution de toutes les misères qui

(1) S. Jacq., II, 8.

affligent l'humanité. Tout ce que l'on peut dire de ces grandes créations du dévouement des saints, c'est qu'elles ont rendu l'admiration muette et la louange inutile.

Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux les pacifiques ! » Oui, les saints ont été vraiment des hommes de paix. En paix avec Dieu, ils se sont appliqués constamment à faire régner parmi les hommes la concorde, l'union fraternelle, la charité. Et depuis ces hommes qui, dans les temps anciens, imposaient aux nations la trêve de Dieu, jusqu'à cet héroïque archevêque de Paris qui se jetait au milieu d'une lutte fratricide pour que son sang fût le dernier versé, qui dira ce que les saints ont réglé de différends, comprimé de haines et réconcilié d'âmes désunies auparavant? Par là, ils ont mérité d'être appelés les enfants de Dieu, du Dieu de la paix et de la charité : *quoniam filii Dei vocabuntur !*

Enfin, Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Cette parole, les saints l'ont entendue, et le sang des martyrs en est la plus éloquente des preuves. Ces millions d'hommes de tout âge et de toute condition qui, dans les premiers temps de l'Église, ont fait à Dieu le sacrifice de leur vie, qui tombent tour à tour pour la cause de leur foi ; qui, placés entre l'apostasie et les supplices, se retranchent dans l'asile inviolable de leur conscience et n'en sortent que pour confesser à haute voix le Dieu qu'ils adorent ; cette lignée de martyrs qui, au milieu des tourments, n'opposent à leurs bourreaux dont ils lassent la fureur que le calme de la patience et la sérénité du devoir ; qui, enfin, au sortir d'une vie qu'ils quittent sans faiblesse comme sans ostentation, ne trouvent sur leurs lèvres et

dans leur cœur qu'une prière pour leurs tyrans et une bénédiction, ils avaient compris la parole du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! »

C'est ainsi que l'Évangile des huit béatitudes trouve dans la vie des saints son commentaire vivant et pratique. Voilà nos modèles, Mes chers Frères ! Les saints sont les aînés de la grande famille humaine : ils nous ont précédés dans la patrie céleste, laissant après eux des leçons à méditer et un exemple à suivre ; car il nous servirait de peu d'admirer les héros de la vertu, cette sainte lignée d'apôtres, de vierges, de confesseurs et de martyrs, si nous ne cherchions également à les imiter dans la mesure de nos forces et suivant la condition particulière dans laquelle la Providence nous a placés. Éclairés et fortifiés par leur exemple, il nous sera donné également d'atteindre au but suprême que le Sauveur indiquait par ces paroles qui terminent l'Évangile de ce jour : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse parce que votre récompense est grande dans le ciel. » Je vous le souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA

FÊTE DE LA TOUSSAINT

SUR LA COMMUNION DES SAINTS (1)

Jerusalem ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.

« Jérusalem est bâtie comme une ville à laquelle participent également tous ceux qui l'habitent. »

Psaume CXXI, 3.

Mes Très Chers Frères,

Lorsqu'autrefois les enfants d'Israël montaient vers Jérusalem, aux grands jours de leurs solennités, du plus loin qu'ils apercevaient la ville sainte, la montagne de Sion, le temple de Jéhovah, oubliant leurs foyers, leurs champs, leurs familles, à l'aspect de tant de grandeur et de majesté, ils s'écriaient dans un transport de joie et d'admiration : « Oh ! que je me suis réjoui quand il m'a été dit : Nous allons vers la maison du Seigneur. » Il me semblait dès lors que mes pas s'étaient déjà fixés dans tes

(1) Sermon prêché à Sainte-Geneviève, en 1853.

parvis, ô Jérusalem, tellement j'avais le désir de te voir ! Car Jérusalem est bâtie comme une ville, dont tous les citoyens forment un même peuple et participent aux mêmes biens : *Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Je suppose, Mes Frères, qu'en ce jour si solennel, au lieu de l'ancienne Sion, de son temple, de ses splendeurs, de ses cérémonies, il vous soit donné de découvrir dans toute son étendue la nouvelle Jérusalem, renfermant dans son enceinte tous les peuples de la terre, qu'elle fortifie pendant leur vie, qu'elle purifie au-delà du tombeau, qu'elle couronne au ciel ; glorifiant ainsi le Seigneur par leurs combats, par leurs souffrances, par leurs triomphes. A la vue de cette immense cité de Dieu, de cette vaste communion de prières et de larmes, de peines et de travaux, de misères et de gloires ; à la vue de cet échange incessant, de ce commerce perpétuel de ceux qui prient à ceux qui pleurent, de ceux qui travaillent à ceux qui se reposent, de ceux qui gémissent encore à ceux qui jouissent déjà de l'éternelle félicité : ravis d'une si belle harmonie entre les besoins de ceux-ci et les bienfaits de ceux-là, entre le malheur des uns et le bonheur des autres, vous vous écrieriez du fond de votre cœur : Oui, la nouvelle Jérusalem, l'Église catholique, est bâtie comme une ville, dont tous les citoyens ne forment qu'un seul et même peuple et participent aux mêmes biens ; *Jerusalem ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

C'est sur cette admirable communion des saints que je veux appeler aujourd'hui votre pieuse attention : la solennité de ce jour m'y invite et le plan de nos instructions m'y

conduit tout naturellement. Je dis donc, et c'est là mon sujet, qu'il existe entre tous les membres de l'Église catholique un échange mutuel de prières et de mérites. *Ave Maria.*

L'Église, dit l'apôtre saint Paul, est le corps de Jésus-Christ ; or, les membres d'un corps sont unis entre eux par une réciprocité de services et de fonctions. L'un soutient l'autre, ceux-ci donnent de leur abondance à ceux-là, tous enfin participent aux mêmes biens, qui sont la force, la santé, la vie. Un membre, qui cesserait de concourir au bien-être général ou de puiser à ce fonds commun, serait par là-même frappé d'impuissance et de langueur : il aurait cessé de vivre. C'est pourquoi nul ne peut dire à l'autre : « Je n'ai pas besoin de ton service », *opera tua non indigeo* (1); car tous, la tête comme les mains, les mains aussi bien que les pieds, contribuent à l'harmonie de l'ensemble ; chacun d'eux communique aux autres sa force ou sa faiblesse, ses défauts ou ses qualités, sa laideur ou sa beauté ; tous sont solidaires : la maladie de l'un a son contre-coup sur l'autre ; celui-ci demande à celui-là de sa vigueur, tous sont riches de la plénitude d'un seul.

L'Église est une famille : or, tous les membres d'une famille sont unis entre eux par de semblables liens. Le plus faible implore le plus fort et le plus fort protège le plus faible. Le nom, la fortune, la santé de l'un se reversent sur tous et forment comme une réserve où chacun puise selon ses propres moyens. La

(1) 1re Ép. aux Corinth., XII, 21.

puissance du père descend sur la mère et sur les enfants, l'amour de la mère se partage entre les enfants et le père, et l'innocence des enfants rejaillit sur les parents. Là aussi, quand l'un mérite ou démérite, c'est pour les autres presque autant que pour lui-même. Sa richesse devient leur richesse, sa pauvreté leur pauvreté, son infamie leur infamie, sa gloire leur gloire. Lorsqu'un membre est en souffrance, tous les autres gémissent avec lui, travaillent à sa guérison, se réjouissent de son rétablissement. Voici qu'un enfant est malheureux : voyez comme ses frères s'empressent de venir à son secours, de lui offrir leurs services, leur crédit et leur protection. Que l'aîné, au contraire, arrive aux honneurs : les cadets recourent à son influence, s'appuient de son nom et profitent de son rang ; de sorte que la famille humaine est, comme le corps humain, un échange mutuel de services et de fonctions.

L'Église est une cité : elle est « la cité bâtie sur une montagne (1) ». Or, là encore, les richesses des uns tournent au profit des autres, et l'abondance de ceux-ci supplée au dénuement de ceux-là. Tel citoyen, par son zèle et son talent, mérite pour tous la paix, la prospérité et la gloire. Tel sollicite, tel appuie ; tel souffre, tel compatit ; tel autre s'immole et se sacrifie, tel enfin répand ses largesses et distribue ses dons. Chacun sans doute a sa fortune propre, sa valeur personnelle et ses titres privés ; mais, à côté de ce fonds particulier, il existe une renommée commune, un trésor public, un bien-être général, auxquels tous participent selon leur droit et

(1) S. Math., v, 14.

leur capacité. Admirable harmonie, par laquelle tout se lie, tout s'enchaîne, tout se coordonne dans une vaste communion de besoins et de bienfaits !

Si donc, comme je viens de l'établir, l'Église est un corps, une famille, une cité, il faut qu'elle ait, comme le corps humain, un trésor commun de force, de santé et de vie ; il faut qu'elle possède, comme la famille, un fonds collectif de richesses, de vertus et de mérites ; il faut qu'elle soit, comme la cité, une société de secours et de services mutuels. Sinon, l'Église ne serait plus qu'un assemblage de membres isolés les uns des autres, se renfermant chacun dans un égoïsme solitaire, sans lien ni rapport ; elle cesserait d'être le corps de Jésus-Christ, la famille des saints, la cité de Dieu, la Jérusalem sainte bâtie comme une ville dont les citoyens ne forment qu'un même peuple et participent aux mêmes biens : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Or, Mes Frères, si les membres du corps, de la famille, de la cité, contribuent chacun pour sa part à ce fonds commun, à ce trésor public, où tous viennent puiser à leur tour, il est néanmoins vrai de dire que c'est principalement la tête qui enrichit le corps de ses dons. C'est de la tête, en effet, que descendent sur le corps humain le mouvement, la lumière et la beauté ; c'est le père qui transmet à la famille son nom, ses biens, ses titres ; c'est le souverain qui conserve à la cité l'ordre et la paix, la force et la prospérité. Conséquemment, si la Jérusalem sainte est bâtie comme une ville à laquelle participent tous ceux qui l'habitent, si l'Église catholique a un trésor de grâces et de mérites, s'il existe une com-

munion des saints, c'est à la tête de l'Église qu'il faut remonter, comme à la source principale de toutes ces faveurs. Or, « la tête de l'Église, dit l'apôtre saint Paul, c'est Jésus-Christ », *Christus est caput Ecclesiæ* (1). C'est donc à Jésus-Christ que l'Église doit la plénitude de ses biens. Oh ! je ne m'étonne plus que cette réserve de vie soit inépuisable, que ce fonds de secours soit infini. Le sang de Jésus-Christ, ce sang adorable, dont une goutte eût suffi pour racheter le monde entier ; ses larmes précieuses qui ont lavé nos fautes, ses prières toutes puissantes auxquelles rien ne résiste, sa vie entière, ses paroles et ses œuvres, ses peines et ses travaux, ses sueurs et ses souffrances, voilà ce qui nourrit et alimente le trésor de l'Église : c'est une chaîne de mérites qui s'étend d'une extrémité de la terre à l'autre, et dont les divers anneaux enlacent tous les cœurs ; c'est un fleuve de grâces qui découle sans cesse sur toute l'humanité, et dont les mille canaux portent à travers l'Église la fécondité. Que tu es riche, ô assemblée des saints ! Tu n'as pas, il est vrai, les biens de la terre ; à d'autres un vil métal, à d'autres un sol fertile, à d'autres les grands domaines : pour toi, ton trésor, ton capital, ton revenu, c'est le sang d'un Dieu, ce sont les larmes d'un Dieu, ce sont les prières d'un Dieu ! Voilà ton opulente fortune : quiconque n'a point de part à tes trésors spirituels, fût-il possesseur de tout l'or de ce monde, n'est qu'un pauvre et un indigent, comme aussi quiconque participe à l'abondance de tes grâces, fût-il le plus dénué de ressources matérielles, peut

(1) Ép. aux Éphés., v, 23.

s'estimer content, puisqu'il est riche en Dieu, riche comme Dieu, riche de Dieu.

Mais, Mes Frères, si c'est la tête surtout qui produit la communion des membres, si c'est de la tête que descendent tout d'abord sur le reste du corps la force et l'activité, ce n'est pas à dire pourtant que les membres eux-mêmes ne puissent concourir à former ce fonds de vie commune où tous ensemble viennent puiser leur énergie et leur vigueur. Car, dit l'apôtre saint Paul, « Dieu a mis un tel ordre dans tout le corps, que les membres sont pleins de sollicitude les uns pour les autres », *Deus temperavit corpus... ut pro invicem sollicita sint membra* (1), « afin que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres », *ut illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum* (2). Eh bien ! si telle est la condition naturelle du corps, du corps de l'homme, du corps de la famille, du corps de la cité, le même phénomène doit se produire dans l'Église catholique, qui est le corps de Jésus-Christ, la famille des saints, la cité de Dieu.

Il n'y a qu'un instant, je vous faisais voir dans le trésor de l'Église le sang du Verbe incarné, ses larmes et ses supplications, ses paroles et ses actes, ses peines et ses travaux, ses souffrances et ses douleurs ; et j'en concluais que ce fonds est d'une incommensurable richesse. Regardez maintenant cette innombrable lignée de saints qui viennent y porter tour à tour leurs mérites et leurs bonnes œuvres. Ah ! M. T. C. F., que de prières, que de

---

(1) 1re Ép. aux Corinth., XII, 24.

(2) 2e Ép. aux Corinth., VIII, 14.

sacrifices, que de vertus ! Je vois dans ce trésor le sang des martyrs, qui appela sur l'Église la force et la fécondité ; j'y vois les austérités des anachorètes, qui valurent à des milliers d'âmes la grâce de la conversion et le courage de la pénitence ; j'y vois la foi des confesseurs, cette foi intrépide, si propre à raffermir les esprits chancelants, à ramener les intelligences égarées ; j'y vois les palmes des vierges, ces palmes de la virginité qui ont défendu tant de cœurs contre les séductions du monde et les penchants de la chair ; j'y vois la prière d'Étienne qui terrasse Saül sur le chemin de Damas; j'y vois la prière de Monique qui arrache Augustin à ses faiblesses et le retire de ses égarements ; j'y vois la prière de Clotilde qui brise les idoles des Francs et fait monter le christianisme sur le trône de Clovis ; j'y vois les prières de Geneviève qui arrêtent Attila aux portes de Paris et qui, suspendues pendant quinze siècles sur cette ville, conjurent les rigueurs du ciel et détournent les fléaux de la terre. J'y vois cette humble prière que vous venez de déposer dans le trésor de l'Église, il n'y a qu'un moment : en vertu de la communion des saints, elle sort de cette assemblée, elle vole sur l'aile des anges, elle va droit au cœur de nos frères absents, de nos frères impénitents, de nos frères séparés ; elle leur porte le baume de la consolation, la grâce du remords, le don de la persévérance ; ou bien elle traverse les mers, elle s'en va dans des contrées idolâtres, elle fait descendre le rayon de la foi sur des fronts infidèles, elle réveille une étincelle de vie dans des cœurs glacés par la mort. Qu'est-ce qui lui poserait des limites ? La communion des saints s'étend partout : pour elle, il n'y a pas de bornes, il n'y a pas de

distance, il n'y a pas d'espace ; elle expire là où expire le temps, là où cesse la vie.

Je me trompe : la communion des saints n'expire ni avec le temps, ni avec la vie. Elle dépasse la durée des siècles, elle franchit la tombe. Et pourquoi s'arrêterait-elle aux portes de l'éternité ? Pourquoi ceux qui triomphent dans le ciel ne seraient-ils pas unis à ceux qui combattent sur la terre, par un échange mutuel de prières et de grâces, par une communion réciproque de besoins et de bienfaits ? Eux, les vainqueurs de l'éternité, et nous, les soldats du temps, ne sommes-nous pas tous du même corps de Jésus-Christ, de la même famille des saints, de la même cité de Dieu ? Serait-ce que leur état de bonheur les rendît indifférents à nos peines et à nos épreuves, à nos joies et à nos tribulations ? Mais la gloire n'éteint pas l'amour, puisque c'est la plénitude de l'amour ; la gloire n'engendre pas l'égoïsme, puisque c'est l'épanouissement de la charité. Et comment croire que cette Vierge-Mère, qui nous adopta pour ses enfants au pied de la croix de son Fils, pût nous oublier maintenant qu'elle est debout devant le trône du Christ glorifié ? Pensez-vous donc que saint Louis, qui sur la terre affectionna la France jusqu'à donner son sang pour elle, a cessé de l'aimer depuis que sa couronne de saint surmonte son diadème royal ? Ou bien que Geneviève, qui jadis fit à Lutèce un rempart de ses prières et de ses larmes, se désintéresse de Paris, maintenant que la gloire a dilaté son cœur de vierge dans l'extase de l'amour ? Oh ! non, le bonheur des saints ne les rend pas indifférents à nos besoins. Mais, à défaut de l'oubli, serait-ce peut-être que

l'impuissance rompît la communion entre le ciel et la terre, entre l'Église triomphante et l'Église militante? Nos prières n'arrivent-elles pas jusqu'au séjour des bienheureux, ou bien les faveurs des saints ne descendent-elles pas jusqu'à nous? Mais, Mes Frères, le triomphe n'est-il pas l'apogée de la puissance? N'est-ce pas pour régner que les saints sont associés à la gloire du Seigneur, et serait-ce vraiment régner que de n'avoir ni le droit de rien dire ni le pouvoir de rien faire? Qui donc s'imaginerait que la Mère de Dieu, dont un mot suffisait jadis pour faire jaillir un miracle du cœur de son Fils, n'a plus gardé au ciel que des paroles impuissantes et une protection stérile? Pourquoi donc le sang des martyrs aurait-il perdu son éloquence et sa vertu? Pourquoi leurs cicatrices toujours ouvertes cesseraient-elles de plaider en notre faveur auprès de Dieu? La palme des vierges ne serait-elle plus féconde? Et ne s'échapperaient-elles plus de la poitrine des saints, ces prières victorieuses qui appelaient ici-bas sur leurs frères, sur leurs amis, sur leur famille, sur leur patrie, les grâces et les bénédictions du Seigneur? Non, non, la gloire ne détruit pas la communion des saints : elle ne fait que la resserrer davantage, en armant les bienheureux d'une plus haute puissance et en pénétrant leurs cœurs d'un plus ardent amour.

Mais quoi, M. T. C. F.! entendez-vous ces cris lamentables qui arrivent jusqu'à nous des profondeurs de l'abîme? *Miseremini mei, saltem vos amici mei* (1), « ayez

(1) Job, XIX, 21.

pitié de moi, vous du moins qui avez été mes amis ». Ah ! ce ne sont plus les *Alleluia* triomphants des célestes parvis, ce ne sont plus les cantiques sacrés où la voix des anges se mêle à celle des bienheureux : ce sont des accents plaintifs et douloureux ; c'est la voix d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, qui monte vers nous du lieu de l'épreuve pour implorer nos suffrages ; car, pas plus que la gloire, la souffrance ne détruit la communion des saints. Et pourquoi la communion des saints serait-elle rompue par les expiations des justes ? Ne sont-ils pas comme nous du corps de Jésus-Christ, ne sont-ce pas des membres vivants de la famille des élus et de la cité de Dieu ? Pourquoi donc n'auraient-ils point de part au trésor commun de l'Église, à nos satisfactions, à nos sacrifices, à nos secours ? Ah ! Mes Frères, qu'elle est admirable, cette doctrine de la communion des saints ! Le ciel prie, la terre prie, le purgatoire prie ; et ainsi le purgatoire, la terre et le ciel, l'Église souffrante, l'Église militante, l'Église triomphante sont unies entre elles par un échange mutuel de supplications et de mérites. De l'abîme, la prière monte vers la terre ; de la terre, elle s'élève vers le ciel ; et là, passant par la bouche des saints, elle obtient le rafraîchissement, la lumière et la paix. Le purgatoire prie vers nous, le ciel prie pour nous ; et nous, les voyageurs de l'exil, nous les pèlerins de la Jérusalem céleste, nous prions pour le purgatoire, nous prions vers le ciel, nous sommes les médiateurs entre le purgatoire et le ciel, entre la souffrance et la gloire. C'est par nous que les cris des détenus arrivent jusqu'au trône de Dieu : des demeures éternelles, la coupe des miséricordes divines s'épanche sur la terre ; et,

de la terre, cette rosée céleste retombe goutte à goutte jusqu'au fond de l'abîme où elle se dépose sur des lèvres embrasées du feu vengeur. Et, si cette pluie de grâces n'a pas suffi pour éteindre les flammes, la plainte des captifs remonte vers la terre ; là, elle se mêle de nouveau à nos supplications ; et ensemble, le cri de la souffrance et les accents de la prière reprennent le chemin du ciel, pour se perdre dans la voix du pardon. O Église catholique, que tu es belle ! Soit que tu souffres, soit que tu combattes, soit que tu triomphes dans tes enfants, tu es toujours le même corps de Jésus-Christ, la même famille des saints, la même cité de Dieu : tu es cette Jérusalem immortelle bâtie comme une ville, dont tous les citoyens ne forment qu'un seul peuple et participent aux mêmes biens : *Jerusalem œdificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Ainsi, M. T. C. F., il existe entre tous les membres de l'Église catholique un échange mutuel de prières et de mérites ; et cette communion des saints, la solennité de ce jour est destinée à la graver dans nos cœurs. Efforçons-nous donc de resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent à tous les justes, soit en priant pour ceux qui luttent comme nous, soit en demandant grâce pour ceux qui expient, soit en implorant le secours de ceux qui jouissent éternellement de Dieu. C'est dans ce temple surtout que le culte des bienheureux devrait briller de tout son éclat. Lorsqu'au VIIe siècle Boniface IV institua la fête de la Toussaint, il consacra à la mémoire de nos héros célestes l'ancien Panthéon romain, afin que tous les saints triomphassent là où avaient régné tous les faux dieux. Eh bien ! que l'ancien Panthéon français retentisse

également des louanges de tous les saints, comme si à tous les saints l'Église reconnaissante avait élevé ce temple et cet autel pour associer à sainte Geneviève ses frères d'armes devenus ses compagnons de gloire. Mais surtout travaillons nous-mêmes à devenir ce qu'ils sont. Car il nous servirait peu d'être en communion avec eux par les liens de la foi, si nous ne cherchions également à nous unir à eux par l'imitation de leurs vertus. Si riches, si puissants, si savants que vous soyez, sans la sainteté vous n'êtes rien. La sainteté est la vraie noblesse de l'homme, qui trouve en elle son mérite et sa gloire ; sans elle, le talent n'est qu'une folie, la fortune une brillante indigence, la renommée une éclatante obscurité. Elle est plus haute que le génie, plus précieuse que le diamant, plus forte que les puissances du monde, plus radieuse que la couronne des rois. Elle relève la science du savant, elle retrempe l'épée du guerrier, elle rehausse la toge du magistrat, elle féconde l'offrande du prêtre, elle rayonne sous les haillons du pauvre comme sous la pourpre des princes. Il n'y a sur la terre que la sainteté qui ne se fane ni ne passe. La fortune change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la gloire se dissipe, la vie s'éteint : seule, la sainteté reste, car seule elle est comme Dieu, immortelle, dans un bonheur que rien ne trouble. Puissiez-vous tous, Mes Frères, parvenir à cette radieuse immortalité ! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE

JOUR DES MORTS [1]

Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.

« Jérusalem est bâtie comme une ville à laquelle participent également tous ceux qui l'habitent. »

(Psaume CXXI, 3.)

Tel est le texte, chrétiens, que je développais devant vous, dans cette solennité d'hier qui était la fête de tous les bienheureux ; et ces mêmes paroles qui me paraissaient renfermer sous leur enveloppe figurative le mystère de la communion des saints, je viens les reprendre en ce jour de deuil, consacré à la mémoire de tous les fidèles trépassés. Hier, ce grand dogme de la communion des saints se présentait à nous sous sa première face, sous son aspect glorieux. Hier, c'était le ciel qui s'ouvrait à nos yeux avec ses hymnes triomphales, avec ses immortelles couronnes et ses ravissantes splendeurs ; et, tandis

(1) Ce sermon, qui fait suite au précédent, a été prononcé en 1853, dans l'église Sainte-Geneviève.

que des chants d'allégresse, s'échappant de tous les points de la terre, montaient vers ces sièges d'honneur qui entourent le trône de Dieu, la prière des bienheureux s'épanchait vers nos cœurs pour y verser la lumière, la grâce et la paix : admirable échange, par lequel les uns deviennent les protecteurs des autres et qui met dans la bouche de ceux-ci les louanges de ceux-là ; chaîne mystérieuse qui, reliant les pèlerins de l'exil aux citoyens du ciel, fait des uns et des autres un même corps, une seule famille, une même cité, la cité de Dieu, la Jérusalem sainte, à laquelle, dit le prophète, participent également tous ceux qui l'habitent : *Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Voilà, chrétiens, l'admirable spectacle que l'Église catholique présentait à notre admiration. Aujourd'hui la scène change : la communion des saints s'offre à nous sous un aspect bien différent. Ce n'est plus le ciel avec ses parvis, pleins de trônes glorieux ; en face de toutes ces magnificences qui signifient la grandeur et révèlent la félicité, la foi ne me découvre en ce jour que des tombes et des abîmes : des tombes, où gisent quelques ossements épars, vains débris que la nature dispute aux ravages du temps ; et, au-delà de ces tombes, des abîmes de douleur où des âmes infortunées achèvent de payer à Dieu la dette de leurs péchés. Telle est, Mes Frères, la scène de deuil et de tristesse que le cours de l'année chrétienne ramène sous nos yeux. L'Église donc nous prend par la main, nous conduit auprès de ces tombes et de ces abîmes et, les entr'ouvrant devant nous, elle nous dit de sa voix maternelle : Voilà ceux que vous avez aimés pendant leur vie, dont vous avez pleuré la mort ! Eh bien, en foulant

la terre qui recouvre leurs restes, en songeant aux indicibles souffrances qui les enveloppent de toutes parts, payez-leur du moins le tribut de l'amitié, la dette de l'amour ; priez pour eux ; « car c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (1) ». Bien qu'éloignés de la vue de Dieu, ils sont justes, ils ont part à nos sacrifices et à nos mérites ; car eux aussi sont membres de la cité de Dieu, de la sainte Jérusalem, à laquelle participent également tous ceux qui l'habitent : *Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Puissé-je, chrétiens, m'inspirant de ces fécondes pensées, ranimer en vous la piété envers les morts ! Mon dessein n'est pas, en ce moment, d'établir le dogme du purgatoire, ni de prouver la légitimité de la prière pour les défunts. Votre présence en ce lieu m'avertit suffisamment de l'heureuse inutilité de pareils discours, et d'ailleurs, Mes Frères, ce jour n'est pas destiné à la discussion et au raisonnement : c'est le jour des pleurs et des supplications. Je me contenterai donc de mêler mes larmes à vos larmes et mes suffrages à vos suffrages, et je croirai avoir répondu à vos vœux, après vous avoir montré que la prière pour les trépassés satisfait aux besoins les plus intimes et aux plus doux sentiments du cœur humain.

S'il est une chose douloureuse ici-bas, chrétiens (2), c'est la séparation que produit la mort. Aussi bien que

---

(1) 2e Liv. des Mach., XII, 46.

(2) Ce paragraphe a été reproduit presque textuellement par l'auteur dans un *Discours pour les morts de l'armée d'Orient* (*Œuvres Orat. et Past.* Tome II).

moi, vous avez éprouvé ces grandes désolations. Ils sont multiples les maux qui assaillent notre pauvre humanité depuis le berceau jusqu'à la tombe; elle est lourde la chaîne d'infortunes que nous traînons après nous sur le chemin de la vie. Mais la mort, comme on l'a souvent dit, a des rigueurs à nulle autre pareilles. Des revers de fortune, des accidents imprévus, des pertes nombreuses vont jusqu'à nous arracher des larmes; car l'homme ne se sépare qu'avec peine de l'héritage de ses pères, ou de ce qu'il a su acquérir au prix de son travail et à la sueur de son front. Ce sont là, Mes Frères, de tristes moments dans la vie. Mais, quand la mort vient frapper ceux que nous portions dans notre cœur; lorsqu'elle enlève à notre amour des êtres qui faisaient le charme de notre existence et le bonheur de notre foyer, oh! c'est alors, chrétiens, dans ces moments où la main de Dieu nous arrache nos proches et nos amis et fait autour de nous une large solitude, c'est alors, dis-je, que nous sentons tout le poids de la destinée, et que, de notre poitrine oppressée s'élève vers le ciel ce cri de l'Amalécite : *Siccine separat amara mors!* (1), « c'est donc ainsi qu'une mort cruelle sépare les hommes! » Aussi, chaque fois que la sainte Écriture retrace, dans ses pages inspirées, de semblables douleurs, elle emprunte au cœur humain ses accents les plus déchirants : c'est Jacob remplissant d'amertume ses vieux jours, parce qu'il pleure un fils qu'il croit perdu; c'est David maudissant les montagnes de Gelboé, parce que sur leurs sommets était tombé le bouclier des braves,

(1) 1er Liv. des Rois, xv, 32.

Jonathas, l'ami de sa jeunesse, ou bien exhalant sa tristesse dans cette plainte qui ne pouvait sortir que de l'âme d'un père : « Absalon, mon fils, qui est-ce qui me donnera que je meure pour toi (1) ? » Et, enfin, quand Dieu voulut offrir aux hommes l'image de la plus grande affliction qui fût jamais, il prit une mère, et, la plaçant au pied d'une croix, il montra, dans ce glaive qui transperçait le cœur de Marie, le glaive de la mort séparant le Fils de Dieu de la Mère de Dieu.

Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, que la mort produise au milieu de nous d'affreux déchirements. Eh ! n'est-ce pas qu'elle nous arrache ce que rien ne supplée, ce qu'aucune compensation ne remplace ? N'est-ce pas qu'elle nous enlève quelque chose de plus cher et de plus précieux que nos biens et nos richesses, les trésors de notre cœur, une portion de nous-mêmes, que dis-je ? souvent plus que nous-mêmes ? Il est si pénible, le premier réveil qui suit la séparation, alors que nos regards ne rencontrent plus autour de nous que le deuil et l'isolement, que nous ne retrouvons plus à nos côtés ceux dont le commerce était pour nous une heureuse habitude, un doux besoin ; dont les joies étaient nos joies, dont les peines étaient nos peines, dont la vie semblait liée à notre vie. C'était une mère qui, aux jours bénis de notre enfance, nous avait reçu dans ses bras dès notre entrée dans le monde ; qui avait recueilli notre premier soupir, séché notre première larme ; sur les genoux de laquelle nous avions appris l'amour de Dieu et les leçons de la vertu, et qui, depuis, avait su puiser sans cesse dans les res-

(1) 2e Liv. des Rois, XVIII, 33.

sources de sa tendresse une parole de bon conseil, un pardon pour nos fautes, un baume pour nos blessures, une larme pour nos chagrins. C'était un père, dont l'inaltérable bonté avait entouré notre jeunesse d'une protection vigilante ; qui peut-être, s'était sacrifié pour assurer à ses enfants une position dans le monde, un rang dans la société ; et dont la vieillesse honorée avait enfin trouvé, sous le toit de son fils ou de sa fille, avec la récompense de son amour, le calme et le repos. C'était un frère, une sœur, un ami d'enfance, le témoin et le confident de nos jeunes années, le compagnon de nos premiers travaux, dont l'existence s'enlaçant dans la nôtre y puisait à son tour le bonheur qu'elle y portait. Voilà, Mes Frères, ce qu'un instant suffit pour nous arracher à jamais. Et alors, dans ces moments de tristesse qui marquent d'une couleur si sombre les pages de la vie humaine, comme Augustin pleurant Monique en vue du port d'Ostie, nous nous replions sur nous-mêmes; et, ne retrouvant plus dans notre cœur qu'un vide douloureux, nous nous élevons vers Celui qui ne frappe que pour guérir, et qui seul peut trouver au mal un remède capable d'en calmer la morsure.

Et pourtant, chrétiens, lorsque ce grand Dieu fait au cœur de l'homme des plaies si profondes, il ne permet pas que la mort nous sépare complètement de ceux que nous pleurons. Sans doute, après qu'elle a visité notre demeure et couvert de son voile funèbre notre foyer, elle ne semble plus laisser sur son passage qu'un cercueil et des restes inanimés. Mais heureusement, Mes Frères, il n'en est pas ainsi, et nous gardons de nos défunts quelque chose de mieux. Ces êtres chéris que la

tombe nous dérobe ont mis leur empreinte au fond de nous-mêmes. Car Dieu a doué l'âme humaine d'une puissance qui échappe à la mort, la faculté du souvenir. Le souvenir, chrétiens, fait revivre dans notre pensée ceux qui nous ont quittés. Leurs traits se dessinent et se gravent en nous avec d'admirables reliefs ; les lieux qu'ils habitaient nous paraissent encore imprégnés de leur présence. Nous nous entretenons de leurs actions : leurs vertus prennent des aspects aimables qui nous ravissent, leurs dernières paroles retentissent à nos oreilles comme l'héritage de leur cœur, comme le gage de leur amour. Tout les rappelle à notre mémoire : ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont aimé. Ah ! ne croyez pas, Mes Frères, qu'elle soit si vaine cette consolation du souvenir. Sans doute, il renouvelle parfois notre douleur, car ici-bas la peine se mêle toujours au plaisir, souvent même elle en jaillit ; mais enfin, ce retour de la pensée, si amer qu'il se puisse concevoir, conserve encore des charmes. Qu'il est doux, n'est-ce pas, pour nous, de penser à ces êtres chéris, de nous entretenir avec eux dans le silence de nos rêveries solitaires ; de pouvoir nous dire : Ici, nous les voyions à toute heure sous nos yeux, leur esprit se confondait avec notre esprit, leur âme lisait dans la nôtre ; nous échangions dans le secret de l'intimité nos plaisirs et nos peines, nos déboires et nos consolations ; là, nous travaillions de concert à notre salut et au bonheur des autres ! Maintenant, de tant de joies évanouies il ne reste plus rien qu'un souvenir. C'est peu, me direz-vous. Eh ! sans doute, ce regard sur le passé ne ramène point ceux qu'il nous montre, mais du moins il adoucit l'avenir. C'est pourquoi la Providence a donné à l'homme le sou-

venir, afin qu'il pût tenir dans notre cœur la place de ce que nous avons perdu ; et qu'ainsi la mort, qui nous sépare de tout, qui n'épargne rien, échouât du moins contre cette puissance intime qui imprime au fond de nous-mêmes l'image et l'amour de ce qui n'est plus.

Mais ce souvenir, chrétiens, si vif, si profond qu'on le suppose, que peut-il de lui seul ? Rien. Il a beau traverser notre cœur comme une flèche rapide, ou bien s'enfoncer dans notre esprit comme un trait que nous emportons avec nous en quelque lieu que se dirigent nos pas : qu'en résulte-t-il pour ceux que nous pleurons ? Rien, absolument rien. Il a de quoi, sans doute, calmer quelque peu l'amertume de nos regrets, nous offrir un certain soulagement, une consolation : voilà tout. Eh quoi, mon Dieu, si c'est pour notre âme un besoin de nous rappeler ceux que la mort nous enlève, en serions-nous réduits à un souvenir impuissant et stérile ?

Rassurez-vous, Mes Frères. Il est une chose qui peut rendre ce souvenir efficace et fécond, en lui communiquant une vertu souveraine : c'est la prière. La prière, c'est le souvenir également, mais le souvenir vivifié par la grâce et transformé par la foi : c'est le souvenir devant Dieu. Un souvenir devant Dieu ! voilà, chrétiens, ce que votre cœur peut offrir à vos parents, aux amis que vous pleurez. Souvenez-vous de moi devant Dieu, disait la pieuse Monique à cet homme si grand que le Seigneur lui avait donné pour fils. De même, lorsque votre père ou votre mère, votre époux ou votre sœur, se soulevant sur leur lit de mort, vous adressaient cette dernière recommandation : Souvenez-vous de moi ! c'est un souvenir devant Dieu qu'ils demandaient à votre amour, car c'est le seul qui ne soit

pas stérile. Sur l'aile de la prière, il s'échappe de l'âme en paroles de feu et monte tout droit vers le trône de la miséricorde. Dieu le reçoit avec bonté et le renvoie à ces pauvres captives comme un message de paix et de pardon.

O vous donc, mes bien chers Frères, qui cherchez dans le souvenir de vos parents et de vos amis un adoucissement à la peine que vous fait éprouver leur absence, donnez à vos regrets le mérite et l'efficacité qu'ils comportent. Souvenez-vous des trépassés devant Dieu, dans vos supplications et dans vos sacrifices ! Ce jour est entre tous un jour de souvenir. La *Commémoration des défunts*, c'est ainsi que l'Église intitule cette solennité du deuil et de la tristesse, pendant laquelle cette mère aimante ne veut oublier aucun de ses enfants, ni les morts illustres, ni ceux auxquels personne ne pense plus sur la terre. Permettez-moi donc, aujourd'hui, d'être au milieu de vous le ministre et l'interprète de ces âmes infortunées, de vous demander pour elles l'aumône de votre foi et de vos pieux suffrages. Il me suffira, chrétiens, de frapper à votre cœur où s'est gravée leur mémoire ; et, puisque la mort, en les arrachant à votre amour ne vous a laissé d'eux qu'un souvenir, que ce souvenir du moins profite à leur bonheur, qu'il s'épanouisse en prières, qu'il se répande en bonnes œuvres, qu'il puise, enfin, dans le trésor de l'Église cette rançon de grâces et de mérites qui ouvrira devant eux le séjour de l'éternelle félicité.

Car, si Dieu, pour adoucir les rigueurs de la tombe, a doué l'homme du souvenir, il a placé au fond de nous-mêmes, à côté de cette première faculté, un deuxième sentiment qui nous console et nous fortifie, je veux dire

l'espérance. Le souvenir et l'espérance, voilà ce qui nous reste, alors même que la mort nous a privés de ceux que nous aimions. Vous le savez, Mes Frères, ce qu'il y a de plus profond dans notre âme, ce qui entre le plus avant dans le cœur humain, ce qui survit à tout, ce qui surnage au-dessus des flots de toutes les tribulations, c'est l'espérance. L'homme qui, ballotté par les orages de la vie, ne voit plus autour de lui que l'image de ce qu'il a perdu, se console au milieu de tant de débris, parce qu'il espère encore. S'il n'espérait plus, son malheur serait sans bornes, ses douleurs sans remède. Aussi, pour peindre d'un trait la plus grande infortune, celle des damnés, l'Écriture sainte prononce le mot de désespoir ; et, quand le plus fameux des poètes chrétiens entreprit de décrire le lieu des supplices éternels, il y mit tout d'abord cette inscription : « O vous tous, qui entrez dans ce séjour, laissez à la porte toute espérance. » C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu que la mort, en nous séparant de nos proches, nous enlevât jusqu'aux deux choses qui, seules, peuvent diminuer nos regrets, la consolation du souvenir et celle de l'espérance.

Qu'est-ce donc, Mes Frères, que notre cœur nous porte à espérer pour ces êtres chéris dont le souvenir vit en nous ? Ah ! chrétiens, que peut-on espérer pour ceux que l'on aime, sinon qu'ils soient heureux, que rien ne mette obstacle à leur félicité, qu'ils jouissent du calme et du repos ? N'est-ce pas cette pensée qui nous console, qui nous soutient, quand la mort les surprend dans nos bras ? Du moins, disions-nous, dans ces jours de funèbre mémoire, ils reposeront en paix ; Dieu les recevra dans son sein, il essuiera leurs larmes, il les rassasiera de sa vue et de son

amour ; ils n'ont fait que passer d'une vie pleine de misères à une existence meilleure ! L'espérance, telle est la suprême et dernière consolation qui nous reste : voilà pourquoi Dieu, dans son infinie bonté, ne déchire jamais le voile d'incertitude qui enveloppe la destinée finale de ceux que nous pleurons, afin qu'au milieu de notre douleur nous ne désespérions jamais de leur bonheur futur. Oui, chrétiens, quelle qu'ait été la vie de ceux qui nous ont précédés dans cette vallée de l'exil, si grandes, si nombreuses qu'aient été leurs fautes, il nous est toujours permis d'espérer leur salut. Que dis-je ? c'est un besoin de notre cœur ; et Dieu, qui, suivant la parole de l'Écriture, a traité l'homme avec respect, n'a point voulu que ce doux sentiment pût jamais s'éteindre dans notre âme. Peut-être en est-il, parmi nos chers défunts, que le malheur des temps avait tenus éloignés de notre religion sainte, ou bien qu'une mort subite est venue frapper au printemps de leur vie, au déclin de leurs années : n'importe ; l'espérance reste toujours pour nous un besoin, un devoir ; car il y a deux choses qui surpassent toutes les fautes et tous les crimes, la clémence divine qui peut tout pardonner et la croix de Jésus-Christ qui peut tout sauver.

Mais, Mes Frères, si Dieu nous laisse, à côté de la consolation du souvenir, celle de l'espérance, qu'est-ce qui jaillit de cette espérance, qu'est-ce qui la nourrit, qu'est-ce qui l'entretient et la fortifie ? Je l'ai dit, c'est la prière. Car, si la prière est un souvenir devant Dieu, elle est également une divine espérance. Si la prière communique au souvenir que nous gardons de nos chers défunts son efficacité et sa fécondité, c'est elle aussi qui nous donne

la confiance de les voir heureux. Oh ! c'est quand nous aurons prié pour eux devant Dieu, que nous aurons répandu en sa présence nos larmes et nos supplications, que nous aurons élevé vers le ciel le sang de Jésus-Christ, ce sang qui rachète et purifie ; que nous aurons reversé sur ces pauvres âmes le fruit de nos bonnes œuvres, l'abondance de nos aumônes, le mérite de nos jeûnes et de nos pénitences, c'est alors, dis-je, qu'il nous sera permis d'espérer que Dieu abrégera leurs souffrances, qu'il brisera les liens de leur captivité, qu'il les admettra au séjour de la gloire et de la lumière. C'est alors qu'une douce confiance remplira nos pensées, que les joies de l'espérance déborderont dans notre cœur. Il est si consolant de pouvoir se dire : Cette communion que je vais faire à l'intention de mes parents défunts, ce sacrifice que j'offre pour le repos de leur âme ; que dis-je ? cet acte de vertu que je m'impose, cette tentation que je m'applique à surmonter, obtiendra peut-être à ceux que j'ai tant aimés un repos sans mélange, un bonheur sans fin. Pour peu qu'on soit enclin à aimer ceux que l'on doit aimer (et qui est-ce qui n'a pas reçu de Dieu ce don de l'amour ?) une telle espérance devient pour l'âme une source de délices. Or, c'est dans la prière que nous la puiserons. Si nous n'intercédons pas pour les morts, quel motif avons-nous d'espérer que Dieu mettra un terme à leurs souffrances ? La prière est désormais la seule consolation qui nous reste, la seule offrande que nous puissions faire à ces âmes qui, peut-être, nous ont comblés de leurs bienfaits ; mais aussi quelle n'est pas la puissance de la prière, d'une prière pleine de foi et d'amour, d'une prière qu'on répète toujours sans

se lasser jamais ! Elle obtient tout, elle triomphe de tout, parce qu'elle puise dans les mérites d'un Dieu une force irrésistible et une grâce souveraine.

Donc, Mes Frères, aujourd'hui surtout, ayons recours à ce facile moyen ; souvenons-nous devant Dieu de nos chers trépassés, afin de hâter l'heure de leur repos. Ah ! n'en doutez pas, s'il est un jour auquel Dieu ait attaché d'une manière toute spéciale la grâce de ces âmes captives ; si, comme au temps de Jérusalem, l'ange de la délivrance descend à de certains moments dans cette piscine de l'épreuve, afin d'en tirer quelques-unes des angoisses de la douleur, ce jour sans doute est marqué dans le livre de la justice divine pour le triomphe de plusieurs d'entre elles. Car c'est en ce jour que, de tous les points de la terre, les prières pour les morts montent vers le ciel plus nombreuses et plus ferventes ; que les fidèles se pressent de toutes parts autour de la tombe de leurs parents, de leurs amis, pour supplier le Seigneur de mettre un terme à des souffrances prolongées ; que les prêtres élèvent la voix entre le sanctuaire et l'autel pour fléchir les rigueurs de la justice divine. Comment le cœur de Dieu pourrait-il résister à ce concert de supplications et ne pas accorder à nos larmes pieuses la grâce de quelques trépassés ?

Quel bonheur pour nous, chrétiens, si, à pareil jour, l'âme de notre père ou de notre mère, de notre frère ou de notre sœur pouvait se joindre à ces âmes qui, après une longue attente, vont prendre enfin le chemin de la gloire et de la félicité ! Ah ! mes bien chers Frères, ramassons en ce moment toute la foi dont nous sommes capables ; nos prières, sans doute, d'elles-mêmes sont peu

de chose : nous les faisons le plus souvent si courtes et si froides ! Mais jetez un regard de confiance sur la croix de Jésus-Christ : c'est de là, c'est des plaies de cet adorable Sauveur que jaillit la grâce et que découle le pardon. Du haut de ce trône de miséricorde, il étend les bras pour serrer sur son cœur vos parents et vos amis ; il n'attend peut-être de votre part qu'une demande pleine de foi et d'amour : la refuseriez-vous à ceux que vous avez tant aimés ? Je suppose qu'une de ces personnes qui vous sont si chères fût prisonnière dans un pays lointain, et que d'ici-même, sans quitter le lieu où vous êtes, vos prières fussent capables de briser ses fers : que ne feriez-vous pas ? Jour et nuit, vous redoubleriez vos instances pour obtenir son élargissement. Qu'est-ce, toutefois, qu'un lieu de captivité sur la terre, à côté de cet horrible séjour où ces pauvres détenues sentent d'autant plus le poids de l'exil qu'elles sont plus attirées vers la céleste patrie ?

Priez donc vers Celui qui, d'une parole, peut délivrer à jamais ces âmes infortunées. Écoutez-les qui crient vers vous du fond de l'abîme : O vous, que nous portions dans notre cœur, pendant le temps de notre vie, souvenez-vous de nous devant Dieu ; rappelez-vous ces années que nous avons passées ensemble au foyer de la famille ; nous vivions côte à côte, nous mêlions nos joies, nous partagions nos peines ; souvent, alors, vous nous protestiez de votre amour : nous oublieriez-vous maintenant que vous ne nous voyez plus, maintenant que nous souffrons et que nous sommes malheureuses ? Ah ! c'est le moment de nous prouver votre affection par une ardente prière ; Dieu bénira votre charité et vous rendra en grâce et en

bonheur ce que vous nous aurez donné ! Non, non, Mes Frères, vous ne repousserez pas de si justes demandes : vous mettrez votre piété au service de votre cœur. Pendant toute cette octave où Dieu est si disposé à recevoir vos suffrages en faveur des défunts, vous travaillerez à leur soulagement et à leur délivrance, soit en récitant à leur intention l'office des morts, soit en assistant tous les jours au saint sacrifice de la messe, en pratiquant quelque nouvelle mortification, en faisant plus de bien aux pauvres. Vous continuerez ces pieux exercices pendant toute l'année et pendant toute votre vie. En intercédant pour les trépassés, vous travaillerez pour vous-mêmes. Car, pour vous aussi, chrétiens, il viendra un jour où vos proches et vos amis, versant des larmes sur votre tombe, diront à Dieu : « Seigneur, donnez-lui le repos et que la lumière éternelle luise pour lui ! » *Requiem æternam dona ei Domine, et lux perpetua luceat ei* ! Alors le Seigneur, se rappelant votre piété envers les morts, exaucera la prière de vos proches et de vos amis : il donnera à votre âme le rafraîchissement, la lumière et la paix. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA

FÊTE DE LA DÉDICACE [1]

Surgens Jacob mane tulit lapidem quem supposuerat capiti suo et erexit in titulum, fundens oleum desuper.

« Jacob s'étant levé le matin prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête et, répandant de l'huile par dessus, l'érigea en monument. »

Genèse, XXVIII, 18.

Telle est, chrétiens, la scène mystérieuse qui se passait, il y a quatre mille ans, dans une plaine de la Mésopotamie. Après une nuit pleine de merveilles, où le Seigneur venait de lui prédire de grandes destinées, le patriarche Jacob se réveillant de son sommeil dit cette parole : « Vraiment le Seigneur est ici et je ne le savais pas (2). Puis, il versa de l'huile sur la pierre qui lui avait servi d'oreiller, et il

---

(1) Ce sermon a été prononcé en 1853 ou 1854, à Paris, dans une des églises de la rive droite.

(2) Genèse, XXVIII, 17.

appela ce lieu Béthel, c'est-à-dire la maison de Dieu et la porte du ciel. Ce fut là, Mes Frères, la première dédicace dont parlent nos Livres saints, l'ébauche patriarcale du temple chrétien.

Quelques siècles plus tard, un petit nombre de tribus nomades traversaient les déserts qui séparent l'Arabie de l'Égypte. Et Dieu dit à leur chef : « Élève-moi une tente, afin que j'habite au milieu des enfants d'Israël. » Moïse donc dressa une tente qu'il nomma « le tabernacle du témoignage » : une nuée couvrit le tabernacle et la gloire du Seigneur remplit la tente ; et ce fut là, Mes Frères, la deuxième dédicace que mentionne l'Écriture, l'ébauche mosaïque du temple chrétien.

Une pierre, une tente, voilà donc quels furent les deux premiers sanctuaires de Jéhovah au milieu de la race choisie. Il convenait, en effet, que Dieu fît de la pierre du patriarche l'escabeau de ses pieds et qu'il habitât sous la tente avec le peuple élu. Mais quand les Hébreux furent entrés en possession de la terre promise, un jour, le plus grand de leurs rois se dit : « Il n'est pas juste que moi j'habite dans un palais de cèdre, tandis que l'arche du Seigneur reste sous une tente de peaux (1). » Ainsi parlait David ; mais Dieu lui répondit : Toi, tu es un homme de guerre, tu as répandu le sang, il ne t'appartient pas de construire une maison en mon nom ; ce sera l'œuvre de Salomon ton fils. Donc Salomon bâtit au Seigneur un sanctuaire qu'il consacra solennellement ; et ce fut là, Mes Frères, la troisième dédicace consignée dans les saintes Lettres, la dédicace du temple

(1) 2e Liv des Rois, VII, 2 ; 1er Liv. des Paralipom., XVII, 1.

de Jérusalem, cette figure solennelle, cette image éclatante de la basilique chrétienne.

Tel a été, Mes Frères, le triple antécédent historique de nos églises, de ces monuments sacrés dont nous célébrons la dignité suréminente. Fidèle aux inspirations de la liturgie catholique, je dois vous parler aujourd'hui de vos temples, vous montrer à quel point ils méritent votre respect et votre vénération. Point de sujet plus important et plus fécond. Car le temple, c'est l'âme d'un peuple, le lieu de son culte, le foyer de sa vie religieuse et morale ; c'est là qu'il accomplit ses actions les plus graves, qu'il trouve son point de ralliement et son centre d'unité. Aussi que reste-il d'un peuple, que reste-il debout après sa chute ? Son temple. Voyez Ninive, Babylone, Athènes, l'ancienne Rome : quels témoins avez-vous de leur gloire et de leur puissance ? Les débris de leurs temples. Ces ruines honorées, la haine des hommes n'a pu les proscrire, ni le temps les effacer. Que sera-ce de l'église chrétienne, du sanctuaire de la grâce et de la vérité ? Je vais donc, Mes Frères, dans cette fête de la dédicace, vous parler de l'excellence du temple catholique, afin que, pénétrés d'un pieux respect pour la maison du Seigneur, vous y portiez désormais un esprit plus recueilli, une âme moins distraite. Veuillez me prêter votre bienveillante attention. *Ave Maria.*

Deux choses, Chrétiens, assurent à un lieu son importance et sa dignité : c'est d'abord le caractère de celui qui l'habite, et secondement la nature des actions dont il est le témoin. Qui est-ce qui l'habite ? Qu'est-ce qui s'y passe ? Telle est la double question qu'il convient de se poser et qu'il importe de résoudre, pour comprendre comment le

temple catholique — car je ne parle pas des autres — est, de tous les lieux de la terre, le grand lieu, le saint lieu.

I

J'ai dit, Mes Frères, que ce qui fait l'excellence d'un lieu, c'est tout d'abord le caractère de celui qui l'habite. Qu'est-ce en effet qu'un lieu ? C'est la place qu'occupe un être dans l'ensemble des choses créées : c'est le théâtre de son mouvement, de son activité, de sa vie ; et ici, je ne parle que des êtres contingents ; car Dieu, étant infini, occupe tous les lieux, ou plutôt il est à lui-même sa place et son lieu, *in se ipso ubique totus*. Donc tout être, tout homme par conséquent, occupe un lieu, où il se fixe et s'attache, dont il fait sa propriété, son séjour habituel, sa demeure permanente. Ce lieu qu'il s'est choisi librement, ou que la Providence et les hommes lui ont départi, devient comme une extension, un prolongement de lui-même. Ce lieu porte le nom, emprunte les titres et le caractère du maître, dont il révèle aux yeux du monde la grandeur ou la bassesse, la richesse ou la pauvreté. Même, après que l'homme a disparu de l'endroit qu'il habitait, on dirait qu'il le remplit encore de sa présence, tellement son souvenir s'y grave et s'y imprime : on y cherche le reflet de ses traits, l'écho de sa voix, la trace de ses pas ; son nom a peine à s'effacer de ces pierres qui semblent le répéter ; c'est comme si le maître survivait dans sa demeure, tant il y

reste de sa mémoire, de sa personne, de sa vie. Toutefois, la dignité d'un lieu ne se tire pas seulement du mérite propre de celui qui l'habite. Aussi bien que la vertu, la naissance, le rang, les pouvoirs ajoutent de l'éclat à ce qui les entoure. Quand je dis le palais d'un roi, d'où vient qu'aussitôt il s'élève dans votre esprit une idée de grandeur et dans votre cœur un sentiment de respect? Est-ce parce que l'art prodigue tous ses ornements, que l'industrie épuise toutes ses ressources, pour embellir la demeure des souverains? Ces décors, sans doute, sont la preuve que cette habitation n'est point vulgaire. Mais enfin, fût-elle dépouillée de tout ornement et de toute parure, s'agît-il même d'une simple tente, les peuples lui trouveraient encore du prestige. Pourquoi? Parce qu'un homme l'habite, en qui se personnifie la plus haute puissance qu'il y ait sur la terre, après l'autorité spirituelle, et qu'un reflet du pouvoir rend ces lieux inviolables et sacrés. Oui, le palais des princes est honoré plus que les autres demeures, parce que les sujets y révèrent ce que Tertullien appelait, dans son langage énergique et concis, la religion de seconde majesté.

Mais qu'ai-je besoin, chrétiens, de m'élever à ces hauteurs, pour établir une vérité si évidente? N'y a-t-il pas pour nous un endroit préféré, où tous les objets parlent à notre cœur? La maison paternelle, le toit de nos ancêtres! D'où vient que nous ne pouvons en franchir le seuil sans ressentir une douce émotion, sans éprouver comme un respect religieux? Parce que là, dans ce réduit, si humble qu'il puisse être, ont vécu nos pères, que leur présence a embelli cette chaumière, qu'elle a communiqué à ces murs un charme particulier, un irrésistible

attrait. Le foyer domestique, comme le palais des souverains, comme la demeure des héros ou des saints, tous ces lieux, les plus aimés, les plus honorés qu'il y ait sur la terre, ne valent tant à nos yeux, que parce que ceux qui les habitent sont eux-mêmes ce qu'il y a de plus digne ici-bas d'honneur et d'amour.

Et maintenant, si vous demandez qui habite le temple catholique, ah ! Mes Frères, faisons trève aux considérations humaines : tout ce que je viens de dire n'est rien ou peu de chose. Pour répondre à cette question, je n'ajouterai qu'un mot, mais il renferme tout : l'église est la maison de Dieu ! Or, en présence du Seigneur, qu'est-ce que l'homme le plus grand, le plus vertueux ? Qu'est-ce que le génie et la souveraineté ? Que sont les plus glorieux ancêtres ?

C'est Dieu qui est l'hôte de nos temples ! Mais, me direz-vous, est-ce qu'il n'habite pas également tous les lieux ? La nature divine souffre-t-elle la moindre division ? Peut-il y avoir pour Dieu une demeure privilégiée, une habitation de choix ? Sans doute, chrétiens, il remplit tous les espaces de l'immensité de son être ; lui-même nous dit dans la sainte Écriture, par la bouche du prophète Jérémie : *Numquid non cœlum et terram ego impleo ?* « Est-ce que je n'occupe pas le ciel et la terre (1) ».

La nature entière est un temple que Dieu sanctifie de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, enseigne l'Apôtre, il est toujours près de nous : « Nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui (2). » C'est

(1) Jérémie, XXIII, 24.
(2) Actes, XVII, 28.

ce que proclamait déjà le Roi-Prophète dans son magnifique langage, lorsqu'il s'écriait : « Seigneur, où irai-je devant votre esprit ? où fuirai-je devant votre face ? Si je monte vers les cieux, vous y êtes ; si je descends au fond des enfers, je vous y trouve. Si je prends les ailes de l'aurore, si je vais habiter aux extrémités des mers, c'est votre main qui m'y conduit et c'est votre droite qui m'y soutient (1). » Oui, chrétiens, cet édifice majestueux qu'on appelle l'Univers est tout plein de Dieu ; le Seigneur réside jour et nuit sous ce dôme étincelant qu'il a suspendu sur nos têtes. Lui-même s'est fait l'architecte de ce temple : sa main en a tracé les contours, distribué les parties, réglé les proportions ; les astres, inondant ces parvis de leurs flots de lumière, brillent devant sa face comme des flambeaux qui ne s'éteignent jamais ; au son de sa voix, les mondes qu'il a créés forment par leur concert, sous la voûte des cieux, une harmonie ravissante ; et, enfin, mêlant à ces accords la magie des couleurs, sa main a su répandre dans cette nef verdoyante d'incomparables tableaux. Aussi, Mes Frères, lorsque, loin du bruit de la terre et des agitations du monde, nous contemplons ces grands spectacles de la nature, au milieu du silence de la création, notre esprit s'élève vers Dieu ; et de notre bouche, fidèle interprète de notre âme, s'échappe vers lui l'hymne de l'amour et de l'adoration ; car si l'Univers est le temple du Seigneur, l'homme est le prêtre et le pontife de ce temple.

Assurément, chrétiens, toutes ces remarques sont vraies ; à défaut de la foi, la raison même suffirait

(1) Psaume CXXXVIII, 6-9.

à les faire admettre ; et cependant je ne crains pas de dire que Dieu habite d'une manière plus spéciale et plus parfaite dans le moindre de nos sanctuaires que parmi les splendeurs de l'Univers, œuvres de sa toute-puissance. Sans doute, l'église, dans sa structure matérielle, n'est qu'une imitation du temple de la création. Que faisons-nous, en effet, quand nous élevons une demeure à Dieu ? Nous réduisons la nature aux proportions de l'art. Une voûte arrondie par nos mains simule le firmament ; des colonnes la supportent, le long desquelles le ciseau fait revivre, sous les aspects les plus variés, tout ce qu'il y a dans le monde extérieur de productions diverses et d'êtres animés ; la plante s'en détache avec ses feuilles découpées et ses fruits entr'ouverts ; tous les règnes de la nature y portent tour à tour le tribut de leurs richesses. Puis, dans l'immensité de ces nefs, où l'œil aime à se perdre comme au sein des hautes forêts, des torrents de lumière, des flots d'harmonie rappellent à nos sens les splendeurs des cieux et le concert de la création, tandis que, sur les murailles, le pinceau de l'artiste s'efforce d'imiter la nature dont il reproduit les formes gracieuses et les merveilleux coloris. Voilà ce que nous faisons. C'est beaucoup, sans doute ; et, pourtant, quelle distance de ces œuvres humaines au temple de l'Univers construit par Dieu lui-même !

Eh bien, que vous semble ? Dois-je conclure à l'infériorité de l'église chrétienne ? Non, Mes Frères. Car j'ai à vous dire de cet édifice des choses glorieuses qui en font le vrai temple, le saint lieu, où le Très-Haut réside et se manifeste comme nulle part ailleurs.

Dieu donc, Mes Frères, Dieu qui habite dans tous les

endroits de la terre, qui est présent à toutes choses, ne se sentit pas encore assez rapproché de l'homme : pour être plus près de nous, pour s'établir au milieu de nous, il voulut occuper un lieu spécial et déterminé. Pour cela, il fallait qu'il se soumît aux conditions du temps et de l'espace. Mais la nature divine, étant immense et infinie, échappe aux limites du temps, aux bornes de l'espace. Quel moyen de résoudre un tel problème ? Écoutez, Mes Frères. Il y a dix-huit siècles, aux portes d'une petite ville de la Judée, il y avait un réduit obscur et ignoré, que les hommes dédaignaient d'occuper, le réservant aux vils animaux. Eh bien, c'est dans ce lieu, le dernier, le plus méprisé de tous, dans cette étable, enfin, que Dieu parut sous forme humaine : c'est là qu'une pauvre mère le reçut sur ses genoux, le réchauffa sur son sein ; c'est là que, prosternés devant Lui, les représentants du peuple juif et ceux de la gentilité déposèrent à ses pieds l'hommage de leurs adorations. A côté de cette crèche, de ce temple primitif de l'Homme-Dieu, le palais d'Hérode et la maison dorée de César paraissaient peu de chose aux habitants du ciel !

Ce n'était là toutefois, pour Jésus-Christ, qu'un abri passager ; ce n'était que le premier reposoir du Verbe fait chair. De ce lieu, le plus grand, le plus saint de la terre, il passa dans une chétive demeure, sous l'échoppe d'un pauvre artisan : là, trente années durant, Celui que la terre et le ciel ne peuvent contenir, consentit à renfermer, dans les bornes étroites d'une boutique d'ouvrier, son humanité sainte ; et, enfin, avant de terminer sa carrière, au Cénacle de Jérusalem, qui fut son troisième temple, il offrit à ses disciples, pour la dernière fois, le spec-

tacle d'une maison sanctifiée par la présence de l'Homme-Dieu.

Mais quoi ! Mes Frères, la mort va-t-elle interrompre ce séjour de la divinité parmi les hommes ? O prodige ! ô abîme d'amour ! L'Incarnation du Verbe se prolongera sur la terre : la Crèche de Bethléem, la maison de Nazareth, le Cénacle de Jérusalem revivent dans nos églises : sous des voiles mystérieux, l'Homme-Dieu s'y perpétue, s'y multiplie ; il y établit son séjour habituel et sa demeure permanente. Grâce à ce chef-d'œuvre de puissance et de tendresse, le temple chrétien devient par excellence la maison du Seigneur. Si, en tant que Dieu, le Verbe fait chair ne connaît d'autre limite que son infinité, s'il remplit tout l'Univers de l'immensité de son être : en sa qualité d'homme il ne réside qu'au ciel et dans nos sanctuaires. Il y est présent, comme jadis dans ces villes de Judée qui ont porté la trace de ses pas, qui ont recueilli ses sueurs et son sang. Il y est présent, comme il l'est à la droite de son Père, sous le regard des anges qui chantent devant son trône, et au milieu des bienheureux qui le contemplent dans le ravissement de l'extase. Comprenez-vous maintenant, M. T. C. F., d'où vient à nos églises leur excellence et leur dignité, ce qui leur assure la supériorité, même sur ce temple de l'Univers que Dieu s'est construit de sa propre main ? Ah ! c'est que le tabernacle catholique ne partage qu'avec le ciel l'insigne privilège d'être habité par l'Homme-Dieu ; c'est qu'en aucun autre lieu de la terre le Verbe incarné ne réside avec son humanité sainte. C'est ici, sous ces voûtes sacrées, qu'il repose nuit et jour, qu'il demeure près de nous comme un roi au milieu de ses sujets, comme un père avec ses enfants ; prêt à recevoir à toute

heure nos requêtes et nos prières, à calmer nos douleurs, à sécher nos larmes, à guérir nos plaies. Il est là, sous les voiles du sacrement : dix-huit siècles l'ont cru ; en dépit de toutes les attaques, malgré tous les sophismes, des millions d'hommes le croient encore. Voilà, chrétiens, ce qui fait du temple catholique un lieu à part, une demeure dont rien n'approche, dont rien n'égale l'éclat et la majesté. Aussi, Mes Frères, ne vous étonnez plus qu'au sortir des catacombes, après avoir passé sous le glaive des Césars et traversé le feu des persécutions, vos pères aient élevé à cet hôte divin de superbes basiliques qui portent si haut et qui font révérer de si loin leurs sacrés sommets. Ne vous étonnez plus que, pour lui construire un palais moins indigne de sa gloire, ils aient demandé au génie toute la hardiesse de ses conceptions, à l'art toute la perfection de ses détails, à l'industrie humaine toute sa prodigieuse activité. Ah ! c'est qu'ils savaient, ces chrétiens des temps passés, que ce n'était pas à un homme qu'ils préparaient une demeure, mais à Dieu même. La présence de Jésus-Christ dans les tabernacles nouveaux leur paraissait un tel prodige, que, semblables à ces pieux vieillards dont parle le prophète Aggée, ils se prenaient à regretter que la magnificence de ces édifices ne fût pas encore en rapport avec la dignité de Celui qui les habite.

Mais, que fais-je, Mes Frères ? Je m'arrête à ce que les siècles ont su prêter au temple catholique d'éclat extérieur, de grandeur matérielle, tandis que je ne devrais tirer son excellence que du caractère de son hôte divin. Oui, en place de ces monuments célèbres qui étonnent la vue, qui confondent la pensée, mettez ce qu'il y a de plus humble et de plus modeste en apparence,

quelques murs élevés à la hâte, quelques planches de bois reliées entre elles ; supposez l'église du hameau, que dis-je? une tente, une hutte sur les bords du Sénégal ou dans les forêts du Canada, qu'importe? A un moment donné, une porte s'ouvre, un homme paraît, il franchit un degré, il prononce quelques mots mystérieux ; et, à l'instant, ce lieu misérable se transforme en un temple ; et, dans ce temple, si obscur qu'il soit, il y a plus que dans les hôtels de la richesse, plus que dans les palais de la souveraineté ; il y a Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant ! Et même, dans ce contraste entre la majesté divine et la pauvreté d'un tel lieu, je sens je ne sais quoi qui émeut, qui attendrit, qui parle au cœur, qui arrache des larmes. Quoi ! Dieu, lui si grand, si puissant, habiter une telle demeure, la chaumière d'un paysan, la cabane d'un sauvage ! Se peut-il concevoir plus de condescendance et plus d'amour? Et pourtant, chrétiens, rien n'est plus certain ; voilà pourquoi nos églises, quel que soit leur éclat ou leur obscurité, leur richesse ou leur dénuement, ont un caractère sacré qui leur assigne un rang à part parmi tous les monuments de la terre.

J'en ai dit assez pour démontrer la sainteté du temple catholique ; et dès lors, Mes Frères, de quel respect religieux ne devrions-nous pas être pénétrés quand nous paraissons dans la maison de Dieu? Vous, sans doute, qui fréquentez assidûment nos églises, qui aimez à venir épancher votre cœur au pied des autels, vous vous garderiez d'offenser, par une irrévérence quelconque, la majesté du Seigneur qui les habite ; mais dites-moi, ne souffrez-vous pas, quand vous entrez dans l'une de nos grandes basiliques, à Notre-Dame, à Sainte-Geneviève

par exemple, d'y rencontrer des gens qui s'intitulent chrétiens et qui ne craignent pas, en présence de l'Homme-Dieu, de prendre une attitude, de tenir des propos qu'ils n'oseraient se permettre dans la demeure et en face d'un homme qu'ils estiment? Il est telle nation voisine que l'hérésie a détachée depuis trois siècles du tronc de l'unité romaine et qui, par son respect pour les édifices du culte, confondrait l'indifférence de ces catholiques dégénérés. Et pourtant, qu'est-ce qu'un temple protestant? Qu'est-ce que Westminster et Saint-Paul de Londres? Qu'est-ce que tous ces monuments dont l'hérésie a chassé le Verbe de Dieu fait chair, à côté de la dernière de nos églises? Un temple, nu comme un désert, où l'on ne découvre plus qu'une pierre froide, sépulcre glacé d'une foi morte. Eh bien, le respect du temple a survécu aux ruines de la doctrine et aux débris du culte. Et nous, les enfants de l'Église, nous, au milieu desquels Notre-Seigneur a conservé ses autels et son tabernacle, nous profanerions sa demeure par des irrévérences dont les hérétiques, que dis-je? dont les païens eux-mêmes auraient rougi. Ah! mes bien chers Frères, gémissons devant Dieu de ces scandales que les siècles passés ne connaissaient point; redoublons, pour ce qui nous concerne, de piété et de recueillement dans le lieu saint; et, pour nous fortifier dans ces résolutions, après nous être convaincus de l'excellence du temple catholique en considérant le caractère de celui qui l'habite, essayons de nous en pénétrer davantage encore, s'il est possible, par le spectacle des grandes scènes qui s'y passent. C'est le sujet d'une seconde partie.

II

La première question, avons-nous dit, qu'il convient de se poser pour juger de la dignité et de l'excellence d'un lieu, est celle-ci : Qui est-ce qui l'habite ? Et nous avons vu que, sous ce rapport, il ne se peut rien concevoir de plus auguste, de plus divin que le temple catholique. Mais, après avoir résolu cette première question, on est naturellement conduit à se demander : Qu'est-ce qui se passe dans les églises ? Quels sont les actes qui s'y font ? Car, suivant qu'ils seront plus ou moins élevés, elles nous paraîtront plus ou moins honorables.

Ce que je dis là, chrétiens, n'a rien de subtil ni de recherché ; c'est le langage du sens commun. Voyez un peu. Il y a dans votre ville, capitale intellectuelle du monde, tel édifice que l'étranger, comme vous-mêmes, ne contemple qu'avec respect. Pourquoi ? Parce que là s'accomplissent d'augustes fonctions. Si vous vous transportez, par exemple, sur l'autre rive de la Seine, dans ce quartier fameux où viennent converger toutes les branches du savoir, et que vous vous arrêtiez devant cet antique édifice où, depuis tant de siècles, les sciences et les lettres se sont donné rendez-vous, d'où vient qu'à l'aspect de ces murs, qui n'ont pourtant rien de sacré, vous ressentez malgré vous ce que vous n'éprouvez pas à la vue d'un monument vulgaire ? C'est que l'esprit humain s'y déploie avec tout son éclat et dans toute son

énergie ; que, du haut de ces chaires, tombe une parole qui se répand sur des milliers d'élèves et retentit au loin ; une parole que la poésie revêt de tous ses charmes, à laquelle l'éloquence prête son feu et son coloris, qui tire de l'érudition sa valeur et son autorité. Ce sont des hommes qui ne parlent, si vous le voulez, qu'en leur propre nom, ou sous le couvert d'une raison parfois trompeuse, toujours faillible : qu'importe? On les écoute avec un respect qui s'attache même au palais qu'ils habitent ; à tel point que, souvent, vous ne craignez pas d'appeler la Sorbonne le *sanctuaire* de la science ; tant il est vrai de dire qu'un lieu participe toujours à la grandeur des questions qui s'y traitent!

Ne croyez pas, Mes Frères, que je veuille m'écarter de mon sujet : non, je reste au cœur même de la question. Afin de mieux démontrer l'excellence du temple catholique par ce qui s'y passe, j'ai dû recourir à des exemples ; car, ici-bas, pour saisir fortement les choses de Dieu, nous avons besoin de les comparer avec les choses humaines. Je poursuis donc les analogies ; et maintenant, si de cet illustre asile de la science, vous vous transportez vers un autre lieu plus vénérable encore, que vos pères ont marqué, au milieu d'une île fameuse, dans le berceau même de votre capitale, je vous demanderai d'où lui vient sa dignité ? N'est-ce pas des grands actes dont il est journellement témoin? C'est là, en effet, que des hommes, revêtus d'un pouvoir qui n'a d'autres limites que celles du droit et de la loi, discutent sur les actions et la vie de leurs semblables, les pèsent dans la balance d'une stricte équité, proclament l'innocence ou décernent le châtiment. Charge redoutable ! Ministère auguste ! Aussi le respect

des peuples environne-t-il le prétoire des magistrats ; et, bien que ce palais ne semble consacré qu'à des jugements humains, ils l'appellent le *sanctuaire* de la justice, comme pour démontrer, par l'énergie de ce mot, que si, dans les fonctions sociales, il n'y en a pas de plus augustes que celles-là, les salles où elles s'exercent ne sauraient jouir d'un trop grand prestige.

Est-ce assez, Chrétiens, pour conclure que l'excellence d'un lieu se tire de la nature des actes qui s'y accomplissent ? Oui sans doute ; et, cependant, pour fortifier ma thèse, vous me permettrez d'ajouter un dernier trait. Qui d'entre vous n'a pas vu, à côté du sanctuaire de la justice, un édifice, un hôtel. . . . comment l'appellerai-je ? Car, où trouver un mot pour rendre ce qu'il y a de sublime à la fois et de touchant dans le caractère d'un tel monument ? Un Hôtel-Dieu ! A ce nom, à l'aspect, au souvenir de ce lieu, ne sentez-vous pas une religieuse émotion ? Assurément, c'est parce que toutes les misères, toutes les maladies humaines s'y rencontrent et s'y pressent côte à côte ; c'est parce qu'il y a là des centaines, des milliers d'hommes qui souffrent, et qu'il n'est rien sur la terre de plus vénérable que l'infortune. Voilà, sans aucun doute, pourquoi l'on ne saurait franchir le seuil de cet édifice, sans éprouver un attendrissement mêlé de respect. Mais c'est aussi parce qu'à côté de ces infirmités de toutes sortes, il y a des hommes, des femmes héroïques qui se dévouent de jour et de nuit, dont l'existence tout entière est consacrée à soigner les malades, à calmer leurs souffrances, à panser leurs plaies. L'idée d'un sacrifice si généreux et si constant s'attache à cette maison, s'y imprime et s'y incarne, à tel point qu'auprès de ce cal-

vaire de la charité, les palais de la science et de la justice pâlissent, parce qu'il n'est donné à aucun autre édifice d'être le témoin d'actions plus hautes, plus sublimes, que celles d'un chrétien qui met au service de ses semblables ses veilles et ses sueurs, son sang et sa vie.

Donc, Mes Frères, ce qui fait la dignité et l'excellence d'un lieu, c'est, outre le caractère de celui qui l'habite, la grandeur des actes qui s'y font. Et maintenant, si, après avoir franchi les seuils les plus respectés de la terre, les sanctuaires de la science, de la justice et de la charité, j'entre dans le temple catholique, pour voir ce qui s'y passe, qu'est-ce que je découvre ? Qu'est-ce que j'entends ? J'y vois une chaire aussi, et dans cette chaire un homme qui parle ; mais cet homme quel est-il ? Au nom de qui parle-t-il ? Quelle est sa doctrine et son enseignement ? Cet homme, il est le ministre et l'envoyé du Très-Haut ; c'est au nom de Dieu qu'il élève la voix. Sa parole n'est point celle d'un homme, ni d'un siècle ou d'une contrée : c'est la doctrine de tous les temps et de tous les pays. Quand le prêtre catholique monte dans cette chaire, pensez-vous, chrétiens, qu'il y monte tout seul ? Non, il y monte avec le cortège imposant des prophètes et des apôtres, des docteurs et des martyrs qui le suivent et l'environnent, qui se placent à ses côtés, qui prêchent par sa bouche. Pour lui, il s'efface, il disparaît derrière ces grandes figures de la tradition universelle et perpétuelle. Oh non ! ce n'est pas lui qui parle : la voix que vous entendez, c'est la voix de Pierre et de Paul, de Cyprien et d'Athanase, de Jérôme et d'Augustin, de Léon et de Bernard ; la voix des Pères et des Conciles, des Papes et des Évêques, voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Sep-

tentrion, voix du Midi, voix des temps, voix de l'éternité ! Car la parole qui descend de cette chaire n'est pas seulement la parole de l'Église, c'est-à-dire de la plus illustre société qu'il y ait en ce monde ; ce qui déjà lui donnerait une force plus grande que tous les échos de la terre. Elle est de plus la parole du Verbe incarné, cette parole que le Père dit à son Fils dans le silence de l'éternité, que le Fils a répétée aux hommes dans la plénitude des temps, cette parole pleine de force et d'éclat, *vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia* (1) ; cette parole du Seigneur qui brise les cèdres du Liban, qui entr'ouvre les mers et en fait sortir la flamme, qui ébranle la solitude et qui jette l'épouvante dans les déserts de Cadès ; cette parole qui édifie et qui renverse, qui frappe et qui guérit, qui dompte les esprits, qui subjugue les cœurs, qui remue les consciences, qui « atteint jusqu'à la division de l'âme et du corps » *pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus* (2). Voilà, Mes Frères, la parole qui tombe du haut de cette chaire : c'est la parole de l'Église, celle de Jésus-Christ, celle de Dieu ; et dès lors, s'écriait Tertullien, qu'est-ce, à côté de cette parole divine, qu'est-ce que toute parole humaine, si polie, si savante qu'elle soit ? Qu'a de commun l'Académie avec l'Église, le sanctuaire de la science et des lettres humaines avec le sanctuaire de la science et des lettres divines ? Donc, Mes Frères, s'il faut juger de l'excellence d'un lieu par la grandeur des actes dont il est le témoin, qu'y a-t-il, que peut-il y avoir de plus saint, de plus éminent que le

(1) Psaume XXVIII, 4.
(2) Ép. aux Hébr., IV, 12.

temple catholique où retentit une parole dont le prix est infini et la dignité incommensurable ?

Ce n'est là toutefois, chrétiens, que le premier acte du grand drame qui se déroule dans nos églises. Car, si le temple catholique a sa chaire, sa parole, une chaire divine, une parole divine, il a également son tribunal et sa cour de justice. Là aussi tout est saint, tout est divin. Là, point de ces formes sévères, de ces apprêts terribles qui frappent d'épouvante. Là, pas de témoins qui déposent, pas de ministère public, ni d'accablants dossiers. Il n'y a que deux hommes qui s'y rencontrent et s'y placent côte à côte : l'un pour avouer, l'autre pour pardonner. Quel tribunal, Mes Frères, que celui où le repentir sauve du châtiment, où il suffit de s'accuser pour être pardonné ! où la grâce du coupable suit toujours la sentence du juge, où la justice n'a d'autre vengeance que celle que l'on exerce contre soi-même, où les larmes d'un jour, d'une heure, peuvent effacer les fautes d'une vie entière ! Là, point de maux sans remède, pas de ruines sans espérance, pas de crimes irrémissibles ; un simple aveu y tient lieu de peine, répare le passé, préserve l'avenir. Ailleurs, c'est de la vie qu'on passe à la mort, ici c'est de la mort qu'on revient à la vie. Devant les tribunaux de la terre, le glaive de la justice humaine défend, au nom de la société, des droits méconnus, des intérêts menacés ; et, du reste, il n'atteint que le corps, il ne frappe que pour un temps. Au tribunal chrétien, c'est Dieu qui prononce par la bouche de son ministre, Dieu qui absout, qui délie les consciences, qui purifie des âmes, qui leur ouvre à jamais par cet acte solennel les portes du royaume des cieux. C'est donc vraiment le tribunal de Dieu, le sanc-

tuaire de la justice divine ; et, par conséquent, le temple catholique, où la miséricorde du Seigneur rend à chaque instant des sentences de pardon, est un lieu qui surpasse en dignité tous les endroits de la terre et dont la majesté ne le cède qu'à la gloire des parvis éternels.

Est-ce là tout, Mes Frères? et, après vous avoir montré que le temple catholique est à la fois le sanctuaire de la parole divine et de la justice divine, ai-je épuisé par là toute la série des grands actes qui s'accomplissent dans le lieu saint? Votre cœur a deviné qu'il me reste à vous signaler une dernière merveille, la plus haute, la plus étonnante de toutes. Ah! c'est que l'église, elle aussi, est un Hôtel-Dieu, où viennent se réunir toutes les misères, toutes les infirmités spirituelles; c'est ici que nous tous, pauvres pécheurs que nous sommes, nous venons chercher un refuge dans nos malheurs, une consolation dans nos peines, un secours contre l'enfer, contre le monde, contre nous-mêmes. Car tous nous avons besoin de grâces et de lumières, de force et de paix. Qui donc se dévouera pour nous les faire obtenir? Qui se sacrifiera, qui s'immolera pour nous dans ce sanctuaire de la charité?

Sera-ce un homme? Mais un homme est impuissant à nous procurer ce qu'aucun mortel ne possède. Mais, dans le temple catholique, l'homme n'est qu'un instrument : c'est Dieu qui agit, c'est lui seul qui opère les merveilles de la grâce. Donc c'est Dieu, c'est l'Homme-Dieu qui se sacrifiera et s'immolera pour nous sur la pierre de la messe. Oui, chrétiens, le temple catholique est, avant tout et par-dessus tout, le lieu du sacrifice : l'acte du calvaire, ce fait immense qui domine l'histoire de l'humanité, qui a

été la consommation de toutes choses, s'y répète, s'y renouvelle chaque jour ; la croix, cet instrument de notre salut, ce bois précieux, sur lequel s'est étendu le Sauveur du monde, est de nouveau planté sur l'autel et celui qui, jadis, du haut du Golgotha, a versé son sang pour la rédemption des hommes, continue de l'offrir dans le sacrement de l'amour. Voilà, Mes Très Chers Frères, ce qui complète l'excellence de nos églises, ce qui en fait des lieux mystérieux, redoutables aux anges mêmes. Aussi, quand l'apôtre saint Jean, dans le livre de ses révélations, a voulu nous donner une idée exacte de la Jérusalem céleste, du séjour de la gloire et de la félicité, il n'a pas cru pouvoir mieux la représenter que sous l'image d'un temple, au milieu duquel se trouve un autel et, sur cet autel, l'Agneau de Dieu immolé dès l'origine des siècles. Tant il est vrai que pour l'ami de Jésus le temple catholique empruntait surtout au sacrifice de la messe ce caractère de noblesse et de dignité qui en fait véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.

Tels sont, Mes Très Chers Frères, les titres éclatants que nos sanctuaires peuvent offrir à votre vénération. Donc, chrétiens, rien de profane autour du tabernacle : bannissons de notre esprit et de notre cœur toute idée, tout sentiment qui ne serait pas en harmonie avec la sainteté de l'hôte divin et de ses adorables mystères. Car, si ce temple extérieur et matériel est digne de respect, il en est un autre qui mérite encore de votre part plus d'honneur et d'attention, parce que la divinité se plaît à y résider d'une manière plus intime : ce temple, écrivait saint Paul aux Corinthiens, c'est votre corps, c'est votre âme ; ce lieu saint, cette maison de

Dieu, c'est vous-mêmes : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos* (1). Oui, continuait cet homme fameux qui joignait à la plus haute inspiration le génie le plus profond qui fût jamais, oui, disait-il aux chrétiens de son temps, « vous êtes un champ divin, une construction divine », *Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis.* Que chacun de vous prenne garde comme il bâtit sur ce fondement ; car, si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Voilà ce que prêchait saint Paul et ce que nous vous répétons après lui. Nous sommes les temples de Dieu : il faut donc que le Seigneur habite en nous, qu'il y vive et qu'il y opère par sa grâce ; il faut que le péché lui cède cette place d'honneur et cette maison de choix ; il faut que nos bonnes œuvres deviennent autant de pierres vivantes, autant d'ornements précieux qui servent à élever et à embellir cet édifice divin. Courage, chrétiens, mettons la main à l'œuvre ; que le temple de notre âme monte vers le ciel, qu'il gagne de jour en jour en force et en solidité, en grâce et en beauté ; afin qu'après avoir trouvé en nous une demeure digne de lui, Dieu nous reçoive dans le temple éternel de sa gloire et de sa félicité. Puissions-nous y arriver tous ! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

---

(1) 1re Ép. aux Corinth., III, 17.

PREMIER SERMON

DE CHARITÉ (1)

Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ?

« Je suis venu jeter le feu sur la terre et qu'est-ce que je veux sinon qu'il s'allume ? »

S. Luc, XII, 39.

Je ne monte jamais dans cette chaire, chrétiens, sans remercier le Seigneur qui a bien voulu me donner une parole pour faire du bien à mes frères et un cœur pour le vouer au service de la charité. Cette pensée me soutient et m'anime au milieu des rudes travaux de mon ministère. Mais quand il me permet d'élever la voix dans une circonstance comme celle qui nous rassemble, lorsqu'il lui plaît de remettre entre mes mains la sainte cause que j'ai à plaider devant vous, et qu'il daigne me dire : Va vers tes frères, montre-leur ce que c'est que le pauvre, apprends-leur à l'aimer, à l'aimer beaucoup, à l'aimer toujours, car je te confie ses intérêts, *tibi derelictus est pauper* (2) ; oh ! c'est alors, Mes Frères, que je remercie le Seigneur d'avoir mis sa parole sur mes lèvres, de s'être réservé

(1) Prononcé à Paris, le 3 février 1855.

(2) Psaume X, 14.

mon cœur et ma vie, de n'avoir pas voulu qu'un amour de la terre montât jusqu'à moi, de m'avoir pris dans la maison de mon père, de m'avoir enlevé aux joies de la famille, aux affaires du siècle, aux plaisirs du monde, pour faire de moi comme de tout prêtre, auprès des riches et des heureux d'ici-bas, le défenseur et l'avocat de ce qu'il y a de plus faible, de plus délaissé sur la terre, le défenseur et l'avocat du pauvre.

Je viens donc vers vous, avec la conscience de remplir un grand devoir. Je viens vers vous au nom de l'humanité dont les entrailles s'émeuvent aux souffrances de l'indigent; au nom de l'Église qui est la mère de tous les abandonnés, dont le premier comme le dernier mot est la charité; au nom du Christ qui a tant chéri les malheureux, au nom de Dieu qui est amour parce qu'il est Dieu. Ce n'est pas que je veuille vous apprendre une doctrine inconnue; je ne vous enseignerai que ce que vous sentez; car nous ne sommes pas ici pour discuter, mais pour donner : la charité que je vous prêche est affaire de cœur et non de raisonnement. Donc, je ne ferai que vous tenir le langage de votre propre cœur. Je vous dirai simplement qu'il faut aimer le pauvre, et qu'il faut lui prouver cette affection en lui donnant de ce que vous avez. Puissent mes paroles vous convaincre! Dieu et votre cœur feront le reste. *Ave Maria.*

Pourquoi faut-il aimer le pauvre? Telle est la première question que je veux poser. Il faut aimer le pauvre, parce que c'est un homme. Ah! est-ce donc là un vain titre, une formule banale? Savez-vous bien ce que c'est qu'un homme? ou du moins, si vous ne l'ignorez pas, ne

l'oubliez-vous jamais ? Ne sommes-nous pas tous, tant que nous sommes, tentés parfois de méconnaître ce grand dogme de la dignité humaine ? Quand la misère vient s'interposer entre notre frère et nous, c'est comme un voile opaque qui cache à nos yeux ce qu'il y a dans cet homme d'auguste et de divin ? Eh bien, ne vous en tenez pas à ces dehors misérables. Passez plus avant : sachez voir la vérité à travers ce nuage que la pauvreté jette sur la noblesse de notre nature. Ne vous arrêtez pas même à ce corps qui est déjà, à lui seul, tout ce qu'il y a dans le monde physique de plus excellent. Car l'homme n'est pas là, ou du moins, s'il y est, il n'y est pas tout entier. Vous n'avez fait que toucher au seuil de sa dignité, vous n'êtes arrivés qu'au vestibule de sa souveraineté. Par delà cette enveloppe mortelle qu'un rien déchire et fait tomber en poudre, ce front qui s'incline à certains moments sous le poids de la misère, mais qui ne se relève pas moins vers le ciel ; cet œil dont l'infortune affaiblit, sans l'éteindre, le feu que Dieu lui a donné ; cette poitrine d'où le malheur peut bien tirer des sons douloureux et des sanglots déchirants, mais qu'il n'empêche point de battre librement sous la main de Dieu : par delà toutes ces choses où finit l'empire de la matière et où commence le règne de l'esprit, il y a ce qui nous élève au-dessus de ce monde terrestre et visible, ce qui nous communique à tous, aux pauvres comme aux riches, une grandeur, une beauté incomparables ; il y a la pensée qui oblige l'Univers tout entier à se réfléchir en elle, il y a le sentiment qui peut embrasser l'infini dans son incommensurable capacité, il y a la volonté avec sa liberté maîtresse et son indomptable énergie, il y a ce qui franchit l'espace, ce qui triomphe de la durée, ce qui

brave la mort, il y a l'âme! Voilà, Mes Frères, ce qu'il faut découvrir sous le vêtement du pauvre, sous ces haillons qui semblent voiler en lui la dignité humaine. Cette âme, elle vient de Dieu, elle vit de Dieu, elle va vers Dieu. Que dis-je? Dieu s'en est épris, il s'est passionné pour elle, jusqu'à l'unir à lui par le lien le plus étroit qui se puisse imaginer. Il y a de Dieu dans cette âme, il y a de sa grâce, de sa splendeur, de son sang, de sa divinité. Et puis, Mes Frères, cette âme que Dieu a jugée si digne de respect et d'amour, elle est sœur de la mienne et de la vôtre; ce sont les filles d'un même père, dont elles reproduisent également les traits et l'image : issues d'une même origine, participant à une même nature, elles se retrouveront un jour, au terme de leur pèlerinage, associées et confondues dans l'éternelle communion des esprits. Donc, quelque distance que le rang et la fortune établissent entre le pauvre et nous, si misérable, si défiguré qu'il paraisse, ah! ne le méprisez pas, ne le rebutez pas! mais dites-vous à vous-mêmes : C'est un homme, c'est un membre de ma famille, c'est la chair de ma chair, ce sont les os de mes os, c'est mon sang, c'est mon frère; et, par conséquent, il a droit à ma tendresse; car, si je lui refuse une place dans mon cœur, c'est que je ne sais pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que vaut un frère.

Toutefois, chrétiens, il y a dans le pauvre quelque chose qui mérite encore plus notre affection que sa dignité d'homme, je veux dire le malheur. Il faut l'aimer parce qu'il est un homme malheureux. Comment, me direz-vous, le malheur est donc un titre à l'amour? Oui, certes, Mes Frères, il y a droit, parce qu'il en a besoin. Celui

qui, dès son entrée dans le monde, rencontre la fortune à côté de son berceau ; qui, à mesure qu'il avance dans la vie, voit croître sa prospérité au gré de ses désirs et qui n'a plus, pour ainsi dire, qu'à étendre la main pour cueillir sans effort le fruit du bonheur sur l'arbre de la Providence, cet homme-là, quand il n'est pas aimé, ah ! je ne dis pas qu'il n'est pas à plaindre et qu'il ne souffre point, — car tous, qui que nous soyons, pour être heureux, nous avons besoin de trouver de l'affection dans le cœur de nos frères ; — mais, enfin, il peut s'en consoler. Après tout, il est riche ; à défaut de ses voisins, la fortune lui sourit ; le respect, les honneurs, les flatteries mêmes qu'on lui prodigue lui tiennent lieu, jusqu'à un certain point, de l'amour qu'il n'obtient pas ; et, si peu que vaillent ces hochets, il y a toujours là de quoi combler en partie le vide de son cœur. Mais le pauvre, Mes Frères, s'il manque de sympathie, qu'elle consolation peut-il attendre ? Il a pour lui, sans doute, son Père qui est dans les cieux, Dieu qui l'aime, qui entend ses soupirs, qui compte ses larmes et ses angoisses, qui lui prépare un avenir plus tranquille dans un monde meilleur. Mais, ici-bas et autour de son foyer, que lui reste-t-il, quand le cœur de ses semblables s'est fermé sur lui, alors qu'il ne rencontre plus sur son chemin une âme qui consente à partager les tristesses de la sienne, une main qui veuille bien sécher ses pleurs ; et qu'ainsi, renfermant ses larmes dans la solitude de son cœur, il regagne sa chétive demeure pour dire à une famille éplorée ce mot le plus déchirant qui puisse sortir d'une poitrine humaine : J'ai cherché partout et je n'ai vu nulle part quelqu'un qui nous aimât ?

O mes bien chers Frères, comprenez-vous ce qu'il y a

là de douleur amère? et, si vous le comprenez, avouez que le pauvre a besoin d'amour? Ne me dites pas : Il ne mérite guère qu'on s'intéresse à lui ; c'est un être vicieux, qui a voulu se dégrader lui-même. Oui, sans doute, j'en conviens, l'homme est le plus souvent l'artisan de son propre malheur; le vice engendre la misère, comme la misère à son tour enfante le vice. Aussi, je n'ai jamais cru pour ma part que les indigents pris en masse eussent plus de vertus que les riches, car pauvreté n'est pas sainteté, pas plus que fortune n'est crime. Mais enfin, quoi qu'il en soit des mérites et des défauts du pauvre, il est malheureux! Cela suffit pour que je doive lui dire du fond de mon âme : Pauvre frère, je t'aime! je t'aime parce que tu souffres, je t'aime d'autant plus que tu souffres davantage! La souffrance et le malheur, voilà ce qui me séduit dans le pauvre : c'est sa beauté à lui, c'est l'invincible attrait que le ciel lui a donné; et, malgré moi, ce charme mystérieux m'enlève et me subjugue : c'est un plaidoyer muet qui parle à mon cœur, et qui, triomphant de ma dureté, m'arrache ce que j'ai de plus pur et de plus précieux, mes larmes et mon amour. Je ne suis pas libre d'agir autrement, car Dieu lui-même a fait ainsi.

Oui, chrétiens, savez-vous ce qui a plaidé en notre faveur auprès de Dieu, ce qui a triomphé de sa justice, ce qui l'attirait jusqu'à nous? Oh! ce ne sont pas nos vertus. Quatre mille ans de crimes et de folies avaient transformé la terre en un lieu d'iniquité. Qu'est-ce donc qu'il pouvait y avoir en nous, à travers tous nos vices et nos souillures, d'attrayant pour Dieu? Notre immense infortune! Quand il vit du haut du ciel cette pauvre huma-

nité qui s'en allait dans les ténèbres ne sachant où poser le pied, courant à la mort par tous les chemins de l'erreur et du vice, oh ! alors, son cœur n'y tint plus, ses entrailles de père s'émurent, il imposa silence à sa justice, il oublia nos crimes pour ne plus écouter que sa tendresse et ne plus considérer que nos malheurs. Et, lorsqu'attiré par le cri de notre misère, le Fils de Dieu daigna venir à nous, pour nous prouver à quel point le malheureux a droit à l'amour et a besoin d'amour, il alla de préférence vers ce qu'il y avait dans le monde de plus indigent, de plus délaissé. Ce sont les déshérités de la richesse et du bonheur qu'il serrait dans ses bras, qu'il pressait sur sa poitrine; c'est sur eux qu'il pleurait, c'est eux qu'il consolait, c'est d'eux qu'il disait : *Misereor super turbam !* (1) « j'ai pitié de ce peuple ! » c'est eux qu'il déclarait bienheureux pour leur faire oublier, à force de bénédictions, les peines de leur triste vie. Enfin, chrétiens, pour mettre le sceau à ce grand enseignement, quand le Christ, mon Maître et le vôtre, voulut se conquérir notre amour, savez-vous sous qu'elle forme il apparut à l'humanité ? Sous les traits d'un pauvre, d'un condamné à mort, qui n'a pas où reposer sa tête et qui mourra sur un gibet ; parce qu'il savait bien que, si sa divine figure traversait les siècles entre une crèche et une croix, elle exciterait parmi les hommes des transports d'autant plus vifs que la souffrance et l'indigence nous émeuvent davantage.

Donc, Mes Frères, le malheur d'autrui est un attrait pour un cœur bien né ; et nous sommes tous bien nés, car tous nous sommes les enfants de Dieu ; tous nous

(1) S. Marc, VIII, 2.

portons dans notre âme un reflet de sa beauté. De là vient que nous éprouvons pour tout ce qui est faible, pour tout ce qui souffre, un sentiment que n'inspirent ni la force ni le bien-être. Voyez ce qui se passe dans vos familles. Car il en est peu qui ne comptent dans leur sein un membre moins bien partagé que les autres, sur qui la main de Dieu semble s'être appesantie, à qui elle fait sentir d'une manière plus pénible le poids de la vie, le fardeau de la destinée. Eh bien, ce pauvre enfant, le plus faible de tous, est aussi le plus cher à tous. Je ne sais ce qui attire vers lui le cœur de son père et de sa mère, les sympathies de ses frères et de ses sœurs ; on dirait que les plus fortunés, en déversant sur lui tout ce qu'ils ont d'affection, veulent lui faire oublier ses disgrâces et compenser ainsi, par l'amour, le bonheur qu'il n'a pas. Ce que je dis là, Mes Frères, vous l'avez vu sans doute, peut-être l'avez-vous fait sans vous en rendre compte. Ne vous en étonnez pas : c'est le cri de la nature, c'est la voix de Dieu. Le malheureux a droit à l'amour parce qu'il en a besoin. Or, le pauvre, lui aussi, appartient à une famille, à la grande famille humaine dont nous sommes tous les membres. Donc, à nous qui sommes plus heureux que lui, qui avons reçu en partage les joies de la vie avec les biens de la terre, à nous, dis-je, de l'aimer de préférence, de lui donner notre cœur en compensation de ce qu'il n'a pas reçu. Ah ! ce cœur, Mes Frères, ce pauvre cœur, nous le promenons si souvent d'affection en affection, nous cherchons pour lui le repos là où il n'est pas ; et, au lieu de ces allégresses souveraines dont la vision nous sourit, nous ne rencontrons de toutes parts que douleurs poi-

gnantes. En voulant combler le vide immense qui est en nous, nous ne faisons que l'augmenter, parce que nous prodiguons notre amour à des objets frivoles, incapables de satisfaire la faim divine de nos âmes. C'est ici, chrétiens, c'est sur les pauvres qu'il faut verser les trésors que Dieu nous a départis. La charité est une flamme si douce et si purifiante! Dilatez-vous donc, Mes Frères, dilatez votre cœur, mettez-y ce feu divin que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre, mettez-y les souffrants, les délaissés, les infirmes, et vous vous sentirez heureux d'avoir été bons pour ce qui mérite vos meilleures sympathies, en aimant Dieu dans le pauvre et le pauvre en Dieu.

Il faut aimer le pauvre, parce que le pauvre est un frère et un frère malheureux. Or, le premier résultat de l'amour, c'est de se rapprocher de son objet. L'amour, en effet, efface la distance et comble l'intervalle qui sépare ses deux termes. Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il éprouve le besoin de s'épancher sur ce qu'il aime : s'il reste concentré en lui-même, c'est qu'il n'aime pas ou du moins qu'il aime trop faiblement. Voyez l'amour en Dieu, c'est-à-dire dans son foyer, dans son modèle; comptez tous les degrés qu'il a franchis pour se rapprocher de l'homme, depuis la création jusqu'à l'Eucharistie. Quelle révélation dans cet épanchement continu, dans ce rapprochement progressif! L'amour n'a pas permis à Dieu de se tenir à l'écart de nous, l'amour a fermé l'abîme qui existait entre le ciel et la terre, il a incliné les cieux et s'est abaissé vers nous. Oui, le Seigneur, Mes Frères, nous a tendu la main, il nous a visités, il a conversé avec nous, lui qui est si grand avec nous qui sommes si

petits, lui qui est si pur avec nous qui sommes si souillés, lui qui est Dieu avec nous qui ne sommes rien ! Que dis-je, Mes Frères ? Dieu ne s'est pas contenté de se rapprocher des hommes une ou plusieurs fois, mais il a voulu prolonger son amour à travers les siècles, et rester captif au milieu de nous, dans les chaînes qu'il s'est forgées lui-même. Voilà pourquoi l'apôtre saint Jean, mesurant l'immensité de l'amour divin à cet effort constant qui le ramène à nous, s'écriait dans l'extase de son cœur : *Deus charitas est,* « Dieu est amour. »

Si donc, Mes Frères, vous avez une vraie sympathie pour le pauvre, il faut vous tenir près de lui, il faut épancher votre âme dans la sienne. Si vous vous contentez de l'aimer à distance, si sa vue vous gêne et vous offusque ; si, au lieu d'aller à lui, vous le fuyez en lui jetant de loin quelques paroles sèches ou quelque froide obole, vous n'avez fait que la moindre partie de votre devoir. Ah ! le pauvre a besoin surtout qu'on le voie, qu'on le visite, qu'on s'intéresse à lui et aux siens. Il est si doux pour cet abandonné de voir qu'on ne l'oublie pas, qu'on ne rougit point de monter dans son misérable réduit, de s'asseoir à ses côtés, pour s'informer de tout ce qui concerne son état, son ménage, sa famille ! Rien ne le touche plus que cette condescendance, car il n'y a pas d'aumône, chrétiens, qui vaille celle du cœur. N'est-ce pas qu'un père n'est jamais plus content, qu'une mère n'est jamais plus heureuse que lorsqu'on s'occupe de sa famille, qu'on témoigne de l'affection à ses enfants, qu'on prend part à leurs progrès, à leurs chagrins, à leurs joies ?

---

(1) Ép. de S. Jean, IV, 8.

Eh bien ! le pauvre, Mes Frères, n'est pas moins sensible que vous. Chaque bonne parole qu'on lui dit, chaque visite qu'on lui fait est un adoucissement à ses peines. Voilà pourquoi cette grande œuvre inspirée par l'Évangile aux hommes du XIXe siècle, ces Conférences de-saint-Vincent-de-Paul sont une institution si admirable et si féconde : c'est que les chrétiens généreux qui composent cette milice de la charité, organisée sur tous les points de la France pour combattre le fléau de la misère, se mêlent aux pauvres, se mettent en contact avec eux ; c'est que cette jeunesse d'élite ne se borne pas à compatir de loin aux souffrances des malheureux, mais qu'elle leur dévoile, en les visitant, ce qu'il y a dans le cœur des riches de noblesse et de dévouement. On a beaucoup parlé, dans les derniers temps, de rapprochement des classes ; et, certes, il en valait bien la peine ; car, lorsqu'elles se tiennent à une trop forte distance, comme deux armées ennemies prêtes à faire éclater au grand jour de sourdes hostilités, un État est à deux doigts de sa ruine ; de même aussi que rien ne raffermit et ne consolide plus le corps social que cette heureuse alliance de ceux qui ont avec ceux qui n'ont pas. Mais si désirable que soit cette fraternelle union, ne croyez pas qu'il suffise d'un décret pour la mettre en pratique. Pour moi, je ne connais qu'une constitution capable de résoudre un pareil problème, celle qui, écrite avec le sang de Jésus-Christ, a promulgué ces trois mots, plus forts que la crainte et la violence, que les lois et le génie : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ! (1) »

---

(1) S. Jean, XIII, 34.

Ah ! c'est qu'il n'y a que l'amour qui puisse rapprocher les âmes. Hors de là, tout nous divise ici-bas. L'intérêt nous sépare ; le préjugé, l'opinion, la science même nous désunit. Nous n'avons de point de ralliement, de centre d'union que dans le cœur de Jésus-Christ. C'est là, dans ce cœur qui nous a tant aimés, qu'est notre rendez-vous à tous ; et, si nous savions nous y rencontrer, il y aurait sans doute, chrétiens, il y aurait toujours parmi nous des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux, mais il n'y aurait que des frères, *cor unum et anima una* (1).

Le premier effort de l'amour c'est de tendre vers son objet ; et, par conséquent, nous devons aller voir le pauvre, le visiter, entrer en rapports avec lui. Mais l'amour ne s'en tient pas à ce premier résultat ; car il se livre, se dévoue et sait au besoin s'immoler. Voyez Dieu ; j'en appelle toujours à ces divines leçons, à ce grand modèle dont la contemplation me terrasse et m'anéantit. Nous, Mes Frères, nous ne savons pas ce que c'est qu'aimer : quoi que nous fassions, il nous reste au cœur des étroitesses et des duretés. Mais Dieu, lui, est le véritable amour. Il va, il avance, il multiplie ses dons : rien ne l'arrête. Il a fait des ingrats : qu'importe ? Il a aimé, il aimera : c'est sa joie et son bonheur. Il se donne à chacun de nous, à toute heure et en tout lieu, dans ce souffle de vie qui nous anime, dans le pain qui nourrit notre corps, dans l'air que nous respirons, dans la vérité qui est l'aliment de notre âme. Que dis-je, chré-

(1) Actes, IV, 32.

tiens ? Car je ne puis parler de l'amour divin sans nommer l'auguste mystère qui en est le faîte et l'apogée. Non content de s'être immolé pour nous sur les flancs du Calvaire, Dieu se livre à nous tout entier et sans réserve, aux pauvres et aux riches, aux petits et aux grands, aux bons comme aux méchants. Voilà ce que c'est qu'aimer ! Car l'amour a tendance vers le sacrifice ; et, quand il n'a plus rien à offrir en dehors de soi, il n'hésite pas à se donner. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, ne saurait offrir au monde une plus haute preuve de tendresse qu'en se donnant lui-même.

Donc, Mes Frères, pour prouver au pauvre que nous l'aimons, il faut nous dévouer pour lui, il faut lui abandonner de ce que nous avons. Sans doute, chrétiens, nous ne sommes pas tous appelés à consacrer notre vie à nos frères malheureux : Dieu ne fait pas à chacun de nous l'honneur de lui confier ce ministère réservé aux plus nobles cœurs. Admirons, du moins, s'il ne nous appartient pas de les imiter, ces âmes d'élite qu'il a plu au Fils de Dieu d'associer à son sacrifice ; ces femmes intrépides qui s'arrachent à leurs familles, qui renoncent au monde et à ses plaisirs pour devenir les servantes, les mères des pauvres ; ces Filles de la charité qui, à l'heure où je parle, tiennent le monde entier suspendu entre l'étonnement et l'admiration, et que Dieu semble avoir placées sur les champs de bataille de l'Orient, en face du schisme, de l'hérésie et de l'infidélité, afin qu'à la vue de tant d'héroïsme, ces trois grandes puissances de l'erreur puissent reconnaître la vérité catholique à son signe le plus manifeste et le plus sacré. Mais, si Notre-Seigneur n'exige pas de chacun de nous ces sublimes dévouements, il nous

charge néanmoins d'une mission qui, elle aussi, a sa beauté. Il nous offre les biens de la terre, afin que, riches de ses dons, nous puissions les répandre à pleines mains sur nos frères malheureux. Voilà, chrétiens, l'auguste fonction que nous avons le devoir d'exercer ici-bas. Nous sommes les ministres de la Providence auprès des pauvres, les dispensateurs de ses biens, en un mot les trésoriers de Dieu : quelle dignité est la nôtre ! Quel plus noble usage de la richesse que de soulager l'infortune ! Quel bonheur égal à celui de faire des heureux ! Quoi de plus doux, quoi de plus consolant que de se dire : Cet argent, dont je puis me passer, donnera des vivres à une famille qui n'en a pas, des vêtements à des enfants qui grelottent, des remèdes à des malades que ronge la souffrance ! Faites un retour sur vous-mêmes. Vous, vous êtes presque dans l'abondance, rien ne vous manque; vous trouvez sous la main de quoi vous satisfaire : Dieu vous accorde la santé, le bien-être, les joies douces et tranquilles du foyer. Eh bien, tandis que le bonheur semble naître sous vos pas, dans la maison voisine, dans la vôtre peut-être, à quelques étages au-dessus de votre tête, il y a telle famille sur laquelle plane un voile de tristesse ; il y a tel ouvrier que la maladie retient cloué sur un lit de douleur, et dont le bras paralysé par la souffrance ne gagne plus le pain des enfants. Vraiment, Mes Frères, n'est-ce pas un devoir sacré, pour nous qui sommes à l'aise, de voler au secours de ces infortunés ?

Mais non, je ne veux point vous parler de devoir, je préfère m'adresser à votre cœur. Je vous dirai donc : Aimez beaucoup, car vous avez besoin d'être beaucoup pardonnés. Oui, chrétiens, tous, tant que nous sommes,

nous ne saurions nous passer d'indulgence ; car tous, pécheurs incorrigibles, nous avons contracté envers la justice divine une formidable dette. Acquittons-la en la payant au pauvre, suivant ce mot de la sainte Écriture : « L'aumône délivre de tout péché.(1) » Peut-être en est-il dans cet auditoire qui, depuis de longues années, se tiennent loin de Dieu, de ses tribunaux, de ses autels, à qui le malheur des temps ou une indifférence coupable a fait négliger leurs devoirs de chrétiens : ah ! mes chers Frères, demandez à la charité le chemin qui vous ramènera vers Dieu. Jadis, il fut dit à un homme qui n'était encore qu'un païen, au centurion Corneille : « Tes aumônes sont montées vers le trône de Dieu, et il s'est souvenu de toi. (2) » Puissiez-vous entendre cette parole ! Puisse-t-il l'entendre, ce siècle où la religion de tant de chrétiens a fait un si triste naufrage ! Car, — et c'est là, Mes Frères, la pensée qui me ranime toujours et me console au milieu de l'indifférence religieuse de la France et de sa capitale — il y a sans doute bien des motifs d'alarmes pour quiconque a tant soit peu sondé les plaies de nos sociétés modernes : il ne faut pas se le dissimuler ; la foi languit dans un bon nombre d'âmes, elle est même presque éteinte dans beaucoup d'autres ; c'est le triste héritage d'une époque qui n'est plus, et nous récoltons dans les larmes ce que d'autres ont semé ; l'impiété a ravagé cette belle France où, depuis saint Remy, l'Église avait produit des floraisons merveilleuses ; et, à la grandeur des ruines qui sont sous nos

(1) Tobie, IV, 11.
(2) Actes, X, 4.

yeux, nous pouvons mesurer l'œuvre de destruction qui les a préparées. Mais, au milieu de nos malheurs, il y a quelque chose qui n'a point péri ; il nous reste un levain fécond, capable de remuer toute la masse des esprits. Malgré leur hostilité apparente, le génie de la France et le génie chrétien se sont rencontrés dans l'amour du pauvre, du malheureux. Jamais, peut-être, on ne vit des prodiges de charité comme notre siècle a su en faire. Voilà pourquoi je ne désespère pas de mon pays et j'ai foi dans son avenir. Nous redeviendrons chrétiens parce que nous sommes charitables. On est bien près de la foi, on est bien près de Dieu, on est bien près de la vie, lorsqu'on sait encore aimer. Si petite que soit l'étincelle de feu divin qui survit dans notre âme, Dieu la ravive tôt ou tard ; il en fait une lumière pour l'esprit, une flamme pour le cœur. Car, disait ce Dieu sauveur, « je suis venu répandre le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux sinon qu'il s'allume ? » *ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ?*

Donc, Mes Frères, ranimons dans notre cœur ce feu sacré de l'amour. Associez-vous pleinement à cette œuvre pieuse à laquelle je viens vous convier. En entrant dans cette église, pour y accomplir, sous le regard de Dieu, un grand acte de charité, vous avez dû faire la part du pauvre. Eh bien, Mes Frères, permettez-moi de vous le dire avec la sainte liberté de mon ministère, cette part, peut-être, vous ne l'avez pas faite assez large. A côté de la part ordinaire que vous lui réservez, il y a la part de la saison si rigoureuse que nous venons de traverser et qui l'a privé de ses dernières ressources. Et puis, Mes Frères, il y a la part de votre épouse, de votre époux,

de vos enfants, oui de vos enfants que Dieu bénira si vous savez être bon pour les enfants du pauvre. Il y a enfin votre propre part, il y a la part des grâces que vous avez obtenues de Dieu, il y a la part de vos péchés. Ah ! chrétiens ! puissiez-vous comprendre tout ce que le Seigneur demande de vous ! Ne craignez pas de vous laisser aller à tout l'élan de votre cœur : la charité n'appauvrit jamais, elle enrichit toujours. On n'est jamais prodigue, lorsqu'on rend à Dieu ce qu'on a reçu de lui ; or, ce n'est pas au pauvre seulement que vous allez donner, c'est à Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ qui va vous tendre la main, Jésus-Christ qui va vous demander la charité pour ses membres souffrants ; Jésus-Christ qui vous redit cette douce et touchante parole : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous l'aurez fait (1) » ; Jésus-Christ qui vous remerciera, qui vous bénira et qui vous rendra au centuple dans le ciel ce que vous lui aurez prêté sur la terre. Ainsi soit-il !

---

(1) S. Math., xxv, 40.

DEUXIÈME SERMON

DE CHARITÉ

EN FAVEUR DES PAUVRES DE

LA PAROISSE SAINT-MÉDARD DE PARIS (1)

Ecce ascendimus Hierosolymam.
« Voici que nous montons vers Jérusalem. »
S. Luc, XVIII.

Mes Frères,

D'où vient qu'ayant à intéresser vos cœurs en faveur d'une œuvre de charité, j'ai choisi pour texte ces paroles du divin Maître ? D'où vient que j'éprouve le besoin de vous rappeler cette scène mémorable, où le Fils de Dieu annonce à ses disciples qu'il va monter vers Jérusalem pour son immolation sanglante ? Ah ! vous le comprenez sans peine. C'est que le Calvaire est la grande école du dévouement : c'est de là qu'il s'est échappé avec le sang de Jésus-Christ ; c'est là que les hommes ont appris à le pratiquer, du jour où le Sauveur du monde a étendu ses

(1) Prononcé en 1855 ou 1856.

deux bras sur la croix, pour embrasser le genre humain dans l'universalité de son sacrifice.

Voilà bien l'origine et le point de départ du dévouement chrétien. Notre-Seigneur Jésus-Christ apparaît à la tête de cette lignée d'hommes qui, depuis dix-huit siècles, ont mis au service de leurs frères leur cœur et leur vie. Il est leur chef et leur modèle. Chaque fois que, depuis ce grand moment, un homme s'est trouvé la force de se donner à ses semblables, il s'est tourné vers Jérusalem, il s'est inspiré du Calvaire, il a regardé la croix, il a vu couler le sang du Christ, il a contemplé les pieds et les mains du Crucifié ; et, recueillant dans son âme de tels souvenirs et de si augustes leçons, il y a surpris cette puissance d'aimer qui fait le dévouement.

A notre tour, Mes Frères, montons vers Jérusalem et voyons ce qui s'y passe. Étudions le dévouement à sa source et dans son principe. Apprenons du sacrifice de la croix ce qui empêche le dévouement et ce qui le produit, ce qui l'étouffe et ce qui le féconde ; et, après nous être retrempés dans la méditation de ces hautes vérités, nous aurons acquis un peu plus de lumière pour comprendre notre devoir et un peu plus de force pour l'accomplir. C'est tout le sujet de cet entretien.

Lorsqu'on veut se rendre compte de l'origine d'un mal ou de la naissance d'un bien, il faut de toute nécessité s'arrêter devant deux grandes scènes, qui résument et expliquent toute l'histoire de l'humanité. D'un côté, la scène des ruines, de l'autre, la scène des réparations ; ici, la chute, à, la rédemption ; à gauche, l'arbre de la servitude, à droite, le bois de la délivrance ; par derrière, l'Éden, par

devant, le Calvaire : voilà les deux pôles extrêmes entre lesquels se meut et s'agite la destinée de l'homme ; et tout ce qui se fait ici-bas de bien ou de mal dérive de cette double source, dont les flots se prolongent à travers les siècles.

Si donc il y a dans notre cœur quelque chose qui empêche le dévouement ou qui le paralyse, nous devons en découvrir la cause sur la première page de l'humanité. Or, qu'y a-t-il en tête du Livre sacré? Il y a, sans doute, la genèse du mal sous toutes ses formes, la lutte de l'homme contre Dieu dans toutes les puissances de son être, la révolte de l'esprit, des sens, du cœur et de la volonté. Tout cela s'y trouve, mêlé et confondu dans l'unité d'un seul et même acte. Mais ce qui me frappe dans cette fermentation primitive de la malice humaine, c'est que j'y découvre en particulier le germe d'une passion formidable qui, se développant au milieu des sociétés, atteint le dévouement à sa racine ou l'étouffe dans sa fécondité. Tel est le point qu'il nous faut envisager.

« La femme, dit le saint Livre, dans ce récit qui renferme tant de choses en si peu de mots, la femme vit que le fruit était bon à manger et beau à voir, et d'un aspect délectable : elle en prit donc et en mangea, et elle en donna à son mari qui en mangea comme elle (1). » Voilà le germe de la passion que je signale. C'est le sensualisme faisant sa première apparition dans l'histoire du monde et surgissant d'un plaisir coupable comme un fruit de mort d'une tige maudite. Or, je dis que ce qui empêche les hommes de se dévouer les uns pour les autres,

(1) Genèse, III, 6.

ce qui les rend durs, égoïstes, insensibles, ce qui arrête l'élan de la générosité et tue l'esprit de sacrifice, c'est précisément la passion que je viens de nommer, c'est l'amour effréné des plaisirs ou des jouissances.

Et tout d'abord, chrétiens, vous comprenez pourquoi, ayant à vous entretenir d'une œuvre inspirée par le dévouement, je tiens à vous dénoncer aujourd'hui son principal ennemi? Ah! n'est-ce pas aujourd'hui, n'est-ce pas dans les jours où nous sommes que le sensualisme déborde, que le vice a déposé toute pudeur, que la licence a rompu son frein, que les anges se voilent la face devant les désordres de la terre, que l'Église redouble ses prières pour écarter de ses enfants la colère du ciel, que ses ministres se réfugient entre le sanctuaire et l'autel pour supplier le Seigneur d'épargner son peuple? Eh bien, disons-le hautement: si, après dix-huit siècles de christianisme, il y a encore parmi nous tant de souffrances qui ne sont pas atteintes, tant d'infortunes délaissées; si, au lieu de diminuer, la misère semble croître chaque jour, c'est que le paganisme n'a pas encore quitté la terre, et qu'en disparaissant des esprits il s'est survécu dans les cœurs sous sa forme la plus vivace, sous la forme du sensualisme.

Qu'était-ce, en effet, que le monde païen? Ai-je besoin de vous l'apprendre? C'était le règne des sens et l'empire de la matière; c'était la volupté, le plaisir coupable exalté, glorifié, divinisé; c'était l'idole des passions substituée au vrai Dieu. Jouir de la vie pour soi, à l'exclusion d'autrui, c'est à quoi se réduit sa maxime. Voilà pourquoi les nations païennes se montraient sans entrailles pour la souffrance et pour la pauvreté, égoïstes jusqu'à la cruauté; condamnant,

sous le nom d'esclaves, la moitié du genre humain à servir les passions de l'autre moitié. Vous y trouverez tout : la science, le génie, le patriotisme, tout, excepté la charité. Ce monde-là n'était pas charitable, parce qu'il était sensuel.

Que faut-il, en effet, pour se dévouer? Il faut sortir de soi-même, savoir s'attacher à ceux qui vous entourent, chercher son bonheur dans celui des autres ; or, le sensualisme n'aime que soi, ne pense qu'à soi, ne se complaît que dans la satisfaction de soi.

Ce fait évident, Mes Frères, n'est qu'une conséquence de la logique des passions, la plus forte et la plus souveraine de toutes. Quand l'amour effréné des jouissances s'empare du cœur de l'homme, il l'envahit à tel point qu'il n'y laisse de place, pour ainsi dire, à aucun autre sentiment. A l'instant même, il s'y fait un vide et une solitude au milieu de laquelle s'élève une idole dont l'égoïsme insatiable dévore tout ce qu'elle touche. Voyez l'homme qui se laisse dominer par l'amour du plaisir. Suivez-le pas à pas dans le cours de sa vie. Quel est le but de ses efforts? Où tend cette activité fiévreuse? Ce qu'il aime, ce qu'il veut, ce qu'il ambitionne, c'est sa grossière pâture de volupté. Le reste l'inquiète peu. Pourvu qu'il jouisse, qu'il puisse donner libre carrière à ses sens, que lui importent les besoins de ses semblables, leurs soucis et leurs misères? Pour lui, il est satisfait ; et rien ne l'étonne, si ce n'est que les autres ne le soient pas autant que lui.

Et ne croyez pas que j'exagère. Non, rien ne développe l'égoïsme comme les appétits de la chair. Se replier sur soi-même, ramener tout à soi comme au centre et au

terme de toutes choses, s'ingénier du matin au soir pour inventer quelque nouveau caprice, raffiner sur le plaisir de la veille pour ajouter à celui du lendemain, passer tous les instants de la vie entre une jouissance qui fatigue et une autre qui tente, n'est-ce point là l'occupation presque unique des gens que la volupté captive? Eh bien, au milieu de cette existence absorbée dans la matière, trouverez-vous une place pour la charité qui s'épanche, qui se dévoue, qui se sacrifie, qui pleure avec ceux qui pleurent, qui souffre avec ceux qui souffrent?

Aussi, Mes Frères, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut montrer l'égoïsme sous sa forme vivante, il le peignit sous les traits d'un homme sensuel. Il n'est pas dit dans l'Évangile que le mauvais riche ait été un impie, ni qu'il ait fait partie de la secte des Pharisiens ou des Sadducéens, niant, comme ceux-ci, la résurrection des corps, ou dénaturant, comme ceux-là, les lois mosaïques. Non, mais c'était un homme de plaisirs, aimant le luxe et la bonne chère. *Induebatur purpura et bysso,* « il recherchait les vêtements de pourpre et de lin », *epulabatur quotidie splendide,* « il donnait tous les jours des festins splendides. (1) » Voilà pourquoi, n'affectionnant que lui, tout occupé de jouir, il ne s'inquiétait guère de l'homme étendu sur le seuil de sa porte, du Lazare, auquel auraient suffi les miettes de cette table opulente. Un pauvre! Ce n'était pas assez pour troubler ses divertisssements, c'était trop peu pour attirer ses regards.

C'est une loi éternelle du cœur humain, Mes Frères, qu'à mesure qu'il s'ouvre à l'amour des plaisirs, il se

(1) S. Luc, XVI, 19.

ferme aux malheurs d'autrui. L'habitude qu'il a prise de n'estimer les choses qu'aux jouissances qu'elles lui procurent, le rend sec, dur et méprisant. A la longue, sa sensibilité s'émousse ; toute sa puissance d'aimer s'épuise sur elle-même, en tournant et s'agitant dans le cercle étroit d'un égoïsme stérile. Rien de large ni d'expansif. Tout se resserre, tout se concentre. Vous avez beau faire arriver aux oreilles de cet homme le cri de détresse de ses semblables, vos paroles glisseront sur son âme et n'y entreront pas. On dirait d'une surface froide et polie, qui ne reçoit les rayons du soleil que pour les réfléchir aussitôt, sans s'amollir à leur contact ni se pénétrer de leur chaleur.

J'affirmais tout à l'heure, Mes Frères, que le monde païen n'était pas charitable, parce qu'il était sensuel. La même loi se reproduit au sein du christianisme, pour les nations et les sociétés que le sensualisme ravage. J'entends dire tous les jours : De quoi vous plaignez-vous ? Que d'œuvres de charité, que d'institutions de bienfaisance ! Sans doute, Mes Frères, il en existe beaucoup. Mais n'est-il pas à craindre qu'en dépit de cette multitude d'œuvres qui surgissent de toutes parts, le nombre des âmes vraiment charitables ne soit encore fort restreint ? N'est-il pas vrai que ce sont toujours les mêmes cœurs qui s'ouvrent et les mêmes mains qui donnent ? N'y a-t-il pas une classe importante de la société qui reste étrangère ou ne prend qu'une faible part à ce mouvement généreux ? Et s'il n'en était pas ainsi, dites-moi, nous verrions-nous au point où nous en sommes ? N'est-ce pas une chose étrange qu'avec toutes les ressources dont nous disposons aujourd'hui, au milieu des progrès de tout genre réalisés depuis soixante ans, tandis que la richesse

publique s'accroît chaque jour, le flot de la misère, bien loin de baisser, semble monter sans cesse, au point d'envahir nos villes et nos campagnes mêmes? Il faut donc qu'il y ait, parmi nous, un obstacle puissant au soulagement des classes nécessiteuses, un mal invétéré, profond, qui paralyse le dévouement ou l'étouffe dans son germe. N'en doutez pas, Mes Frères, la cause en est dans l'amour désordonné des jouissances.

Ah! si une grande partie de ceux qui possèdent portaient au soulagement de l'infortune la même ardeur qu'ils mettent à la poursuite des plaisirs ; si tout le temps (je dis trop), si la moitié, si la dixième partie de ce temps, qu'on dissipe en festins, en divertissements où la vertu fait souvent de si tristes naufrages, était employé à la visite des pauvres familles ; si tout cet argent qu'enlèvent aux malheureux le soin du corps, le luxe des vêtements, le goût des théâtres, en un mot l'idolâtrie des sens; si toutes ces ressources se réunissaient pour grossir le budget de l'indigence, ah! c'est alors, Mes Frères, que notre pays présenterait le spectacle d'une société vraiment chrétienne. Il y aurait sans doute encore, il y aurait toujours des riches et des pauvres. Le Christ l'a dit ; c'est une des lois providentielles qui régissent le monde. Mais ce qui disparaîtrait du milieu de nous, ou du moins ce qui n'y laisserait que de faibles traces, c'est ce qu'il y a d'extrême dans la pauvreté, c'est tout cet attirail formidable de maux sans remède qu'elle traîne après elle, de détresses méconnues, de douleurs inconsolées, je veux dire la misère.

J'ai prononcé le mot de misère: il n'est pas de trop dans mon sujet. Avant de venir plaider devant vous, au nom de Jésus-Christ, la cause des pauvres de la paroisse

Saint-Médard, j'ai voulu me convaincre par moi-même de la situation de quelques-uns d'entre eux. Hélas ! Mes Frères, on ne se douterait pas que Paris recélât dans son sein de pareilles infortunes. Quand les étrangers viennent visiter cette reine des capitales du monde, à la vue de ces palais qui s'élèvent comme par enchantement, de ces hôtels somptueux, de ces rues alignées au cordeau, de ce raffinement de l'art et de l'industrie, ils se demandent, dans l'extase de leur admiration, si la richesse n'est pas la règle générale et la pauvreté une très minime exception. Et, par le fait, il y aurait de quoi se faire illusion, si l'on s'en tenait à ces dehors ; mais allez plus avant, regardez au fond. Ah ! combien je voudrais que ces hommes qui ne rêvent que plaisirs, qui jettent gaîment des ressources fabuleuses dans le gouffre du sensualisme d'où ils ne retirent que la honte et la déception ; dont la fortune et la vie se dissipent en frivolités, au milieu desquelles la mort éclate soudain comme un coup de tonnerre : combien je voudrais qu'ils pussent se trouver une heure seulement, quelques minutes, dans l'un de ces réduits, où des familles entières, sans pain, sans feu, sans lit, sans habits, disputent à la maladie qui les mine sourdement les derniers restes d'une existence ravagée par la misère ! Je ne sais si je m'abuse, Mes Frères, mais il me semble qu'il y aurait, dans cette scène de désolation que mon cœur se refuse à vous dépeindre, de quoi les faire rentrer en eux-mêmes, de quoi modérer cette soif de jouissances qui les dévore, de quoi leur faire comprendre, enfin, qu'enlever à de telles souffrances un argent qui pourrait les soulager pour le donner en proie au vice ou à la bagatelle, c'est presque un crime et une folie.

J'en ai dit assez, Mes Frères, pour vous convaincre que le dévouement n'a pas de plus grand ennemi que la recherche effrénée des plaisirs. Mais nous touchons à ces jours solennels où la voix de l'homme doit se taire pour faire place à une voix plus auguste et plus puissante. Parlez-nous donc vous-même, ô mon Dieu! parlez-nous du haut de la croix, expliquez-nous le mystère de vos souffrances, montrez-nous comment la charité est sortie de vos plaies béantes, comment l'esprit de sacrifice s'est échappé de votre flanc béni pour de là se répandre sur l'humanité! Instruits à votre école, nous nous sentirons plus d'amour pour nos frères et un désir plus ardent de soulager leurs besoins.

Que le Calvaire ait été le point de départ du dévouement et son lieu d'origine, c'est là un fait que l'histoire proclame et que l'incrédulité elle-même ne méconnaît pas. Je ne veux pas dire, sans doute, qu'avant le sacrifice du Calvaire il n'y ait eu dans l'humanité aucune espèce de mouvements généreux. Sans parler en effet du peuple juif qui possédait toutes les vertus chrétiennes en germe et par anticipation, la nature humaine, si affaiblie qu'elle pût être par les vices et les erreurs du paganisme, conservait assez de force, néanmoins, pour n'exclure pas tout genre de dévouement. Il se produisait au sein du vieux monde sous une double forme, l'amour de la famille et l'amour de la patrie; et ce sont là de belles pages à côté de tant d'autres où l'égoïsme inscrivait le sanglant témoignage de ses haines et de sa barbarie. Mais le dévouement d'homme à homme, sans distinction de castes ou de nationalités, de Juif ou de Gentil, de Grec ou de Barbare, d'homme libre ou d'esclave; ce dévouement universel

et profond, qui s'élargit à mesure qu'il se répand, qui, se multipliant par lui-même, ne s'arrête ni ne calcule, pourvu qu'il consacre au service de la souffrance et de la pauvreté tout ce qu'il a de force et de vie, ce dévouement-là était inconnu ou à peu près : il ne s'explique véritablement que par ce que je viens de dire, la parole d'un Dieu soutenue et fortifiée par l'exemple d'un Dieu.

Tout cela est évident, palpable. Mais ce qui ne l'est pas autant, ou du moins ce que nous ne considérons pas assez, c'est le moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour introduire dans le monde ce levain généreux. D'où vient, en effet, qu'au milieu de cette société païenne que la volupté rendait inapte au sacrifice, il se révéla tout à coup une classe d'hommes qui élevèrent le dévouement jusqu'à l'héroïsme? Ah! Mes Frères, c'est que l'immolation du Calvaire avait frappé le sensualisme au cœur ; c'est que Jésus-Christ avait attaché ce monstre à la croix ; c'est qu'il avait crucifié avec lui l'amour des jouissances. De ce moment-là, l'égoïsme était vaincu, la charité naissait. Elle naissait de la souffrance, elle naissait de la mortification, comme l'égoïsme avait germé des boues de la luxure.

A première vue, Mes Frères, cette doctrine peut vous sembler étrange. Et pourtant rien n'est plus simple ni plus logique. C'est par la pénitence, c'est par le détachement de soi-même, que le chrétien s'est formé aux vertus charitables. Jésus-Christ a appris aux hommes à se dépenser les uns pour les autres, en leur enseignant, par son sacrifice, la mortification. Qu'est-ce, en effet, que se dévouer? C'est vivre pour autrui ; et vivre pour autrui, c'est mourir à soi-même. Telle est la source du dévoue-

ment, tel le secret de sa force et le principe de sa fécondité. Écoutez l'Évangile : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet,* « si le grain de blé qu'on jette en terre ne commence par mourir, il demeure seul » ; mais une fois qu'il est mort, c'est alors que sa germination s'opère, que ses éléments tressaillent et s'agitent, qu'une force intime le soulève, le pousse, le développe, et qu'ainsi se multipliant par lui-même il présente au bout de sa tige les fruits de sa fécondité ; *si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (1). Il en est ainsi de l'homme et du chrétien. S'il ne meurt pas à lui-même, il reste stérile dans la solitude de son égoïsme, *ipsum solum manet.* Mais sitôt qu'il se décide à se détacher de ses vices, de ses passions, à mortifier ses sens et sa volonté, dès lors le principe d'une vie nouvelle circule dans son être, une sève mystérieuse vient retremper son âme et dilater son cœur, et tout étonné de lui-même, de cette multiplication soudaine, il répand à pleines mains les fruits de sa charité.

Aussi, Mes Frères, regardez passer à travers l'humanité cette innombrable armée du dévouement, précédée d'une légion de martyrs : son drapeau, c'est la croix ; son mot de ralliement, c'est la pénitence. Allez à l'origine de toute œuvre de charité puissante et féconde, vous y trouverez un homme mortifié qui, comme saint Vincent de Paul, par exemple, après s'être dépouillé de sa volonté propre, après avoir fait taire ses passions et foulé aux pieds les plaisirs, après avoir enveloppé dans un généreux dédain les vanités de la terre, a puisé,

(1) S. Jean, XII, 24.

dans cet anéantissement de lui-même, la force de se consacrer à Dieu et à l'humanité. Tant il est vrai que le dévouement s'alimente et se fortifie par la violence même qu'on fait à la nature ! Voilà pourquoi l'Église confie les grandes missions du sacrifice à ceux qui, dans la plénitude de leur liberté, se sont sevrés de toutes les jouissances du siècle : aux prêtres, aux religieux, aux ordres pénitents. Le monde s'étonne parfois de la vie sévère dont l'Église leur fait une loi. Aveugle, de ne pas voir que c'est là précisément le nerf de leur énergie ! Si la Sœur de charité n'était pas morte à elle-même, si l'exemple de Jésus-Christ souffrant n'avait pas séduit le cœur de cette vierge, elle ne passerait pas sa jeunesse dans les soins les plus pénibles et les plus rebutants, elle ne mettrait pas sa vie entière au service des pauvres et des malades. Ce qui la ranime, ce qui la soutient, c'est que le monde est crucifié pour elle et qu'elle est crucifiée au monde.

Et ne croyez pas, Mes Frères, que ce que je viens de dire ne s'applique qu'aux dévouements illustres, aux sacrifices exceptionnels. Non, la pénitence est toujours et partout la source de la charité : soyez mortifiés et vous serez charitables. C'est ce qu'il faudrait crier aux oreilles de tant de Pharisiens, qui essaient parfois de prêter à leur volupté des airs de bienfaisance. Mes Frères, si nous savions bien ce que c'est que la pénitence, si l'amour de la croix était vivant dans notre âme, si l'image de Jésus-Christ sanglant, nu, dépouillé de toutes choses, était gravée au fond de notre cœur, est-ce que nous consacrerions, je vous le demande, en plaisirs, en luxe, en parures, en superfluités de toute sorte, ces sommes dont

une conscience chrétienne est justement indignée? Est-ce que nous ne préférerions pas offrir à Jésus-Christ, dans la personne de ses pauvres, cet argent dont nous faisons souvent un usage aussi coupable que stérile. Un jour, Vincent de Paul était allé solliciter la charité de la reine Anne d'Autriche. Cette princesse, s'excusant sur le malheur des temps, répond qu'il ne lui reste plus rien à donner. « Et vos diamants, madame, lui dit le saint prêtre, en a-t-on besoin quand on est reine? » A ce mot, Anne d'Autriche détache ses pierreries et les laisse tomber dans les mains de Vincent. Ah! c'est qu'en regardant la victime du Calvaire, elle avait vu sur cette tête divine, au lieu d'un diadème de perles, une couronne d'épines. On ne résiste pas à l'exemple d'un Dieu, lorsqu'on a assez de foi pour le comprendre et assez de cœur pour en sentir l'émouvante énergie.

Sans doute, Mes Frères, il n'est personne parmi nous qui n'ait admiré ces sublimes détachements, et je suis bien sûr que tous nous avons fait depuis longtemps à Jésus crucifié le sacrifice du plaisir coupable, des jouissances illicites. Il est un sentiment, néanmoins, que Notre-Seigneur nous demande encore d'immoler, un sentiment qui survit dans notre âme, qui dispute à la charité des ressources précieuses, qui nous empêche de donner libre cours à notre dévouement, je veux dire, le goût et l'amour des frivolités, ce que l'Écriture sainte appelle si bien « la fascination de la bagatelle » *fascinatio nugacitatis* (1). Nous sommes plus que jamais sous le règne de la vanité. Que d'hommes, que de femmes surtout, même chrétiennes, éparpillent sur des riens, dont l'unique mérite est d'être

(1) Sagesse, IV, 12.

coûteux, des revenus qui suffiraient à l'entretien de plusieurs familles ! Je lisais hier, dans un auteur des premiers temps de l'Église, ces trois lignes qui, certes, trouveraient de nos jours leur application : « On étend, disait-il, en parlant de ces somptueuses bagatelles, on étend sur un léger tissu dix mille sesterces ; une tête délicate promène des continents et des îles ; des revenus considérables pendent à une oreille, des sacs gonflés d'or jouent à chaque doigt de la main gauche. » Voilà ce qu'écrivait Tertullien au IIIe siècle de l'ère chrétienne, et vous savez si, revenant parmi nous, il ne pourrait pas en dire davantage. Eh bien, Mes Frères, sans trop enlever aux exigences du rang et de la position, n'est-ce pas un devoir strict et rigoureux de prélever sur ces superfluités une large part pour le nécessaire des pauvres ?

Ah ! Mes Frères, si vous connaissiez comme nous, si vous aviez vu de près, comme les jeunes gens qui forment l'élite de la Conférence du faubourg Saint-Marceau, tout ce qu'il y a d'infortunes dans ce quartier, dans la cité Voré, par exemple, ce boulevard de la misère parisienne, votre âme généreuse chercherait à égaler, par l'abondance de vos dons, l'étendue de nos besoins. Car, ce qu'il y a de plus triste, Mes Frères, c'est que ces quartiers les plus nécessiteux sont précisément ceux qu'on soulage le moins. Voilà pourquoi, nous venons à vous avec la confiance que vous entendrez notre appel. Donnez largement, au nom de ce grand Dieu qui, du fond de son tabernacle, comme devant les foules de la Judée, vous crie : *Misereor super turbam* ! (1) « J'ai pitié du pauvre peuple ! » Ainsi soit-il.

---

(1) S. Marc, VIII, 2.

TROISIÈME SERMON

DE CHARITÉ

EN FAVEUR DE L'ŒUVRE

DE LA GRANDE PROVIDENCE D'ORLÉANS (1)

Providebo ut bene sit tibi.

« Je suis une Providence pour ton avenir. »

Ruth, III, 1.

Ces paroles qu'adressait autrefois la pieuse Noémie à sa fille adoptive, votre cœur, Mesdames, inspiré par la charité chrétienne, les redit à chacune de celles dont vous avez adopté la jeunesse et la pauvreté. Vous avez compris ce qu'il y a de pénible à la fois et de touchant dans cette infortune qui naît avec l'enfance, qui croît avec le jeune âge et qui ne réserve à l'avenir qu'une longue suite de misères et de douleurs. Émues de compassion à la vue de ces maux, vous avez ressenti ce que doivent éprouver ces enfants condamnées au malheur dès le berceau, ce que doivent éprouver leurs mères, réduites à ne pou-

(1) Prononcé, croyons-nous, vers 1853.

voir ni les nourrir ni les élever ; et alors, vous ressouvenant de cette parole du Sauveur : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre eux, vous l'aurez fait à moi-même (1)», vous avez consulté votre tendresse de chrétienne et de mère, et vous avez dit à ces chères enfants : Le bon Dieu vous a laissé la moindre part sur la terre ; vous avez trouvé l'indigence à l'entrée de la vie ; vos parents ne peuvent vous dispenser les avantages de la fortune ni les biens de l'âme ; mais, ce que la divine Providence n'a point voulu accomplir par elle-même, elle nous a chargées de l'exécuter pour vous ; nous vous adopterons, nous veillerons à la subsistance de votre corps, non moins qu'à votre éducation ; nous serons une providence pour votre avenir.

Voilà ce que vous avez dit et ce que vous avez pratiqué ; et ce n'est pas sans raison, Mesdames, que le Seigneur vous a inspiré ce mot de *Providence* pour désigner votre œuvre de dévouement et de générosité. N'est-ce pas, en effet, sous ce nom paternel que Dieu apparaît à l'homme, Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel, sans qu'ils sèment ni moissonnent; qui revêt les lis des champs de tissus qu'ils n'ont point filés ; qui fait germer et mûrir le grain de la terre, qui le féconde, qui l'arrose en son temps ; qui fournit à l'homme le vêtement et l'abri ; qui procure à l'orphelin un père et à la veuve un soutien ; qui n'a pas été moins libéral pour l'âme que pour le corps, puisqu'il éclaire notre esprit des lumières de la vérité et fait goûter à notre cœur les douceurs de la grâce ; qui, enfin, nous a donné son propre Fils comme le gage de son amour ?

(1) S. Matth., xxv, 40.

N'est-ce pas là, Mesdames, la grande œuvre de la Providence divine? Et vous qui recueillez l'enfance dans l'asile de la piété, qui l'enlevez aux plus dures nécessités de la vie pour la soustraire au besoin, pour la disputer au vice; et qui, après lui avoir rompu le pain matériel, lui offrez, dans une éducation chrétienne, l'aliment supérieur que réclame l'esprit; vous qui, dans ce noviciat de l'ouvrière, lui apprenez les deux choses qui constituent la dignité et le bonheur de l'homme, le travail et la vertu : n'êtes-vous pas vraiment les associées de Dieu et les coopératrices de la Providence? N'êtes-vous pas, comme Dieu dans le ciel, une providence sur la terre? Donc, Mesdames, votre œuvre est bien nommée, et c'est déjà beaucoup; car, si les grandes choses trouvent toujours de grands noms qui leur conviennent, les grands noms aussi appellent les grandes choses. Et maintenant que vous allez justifier ce titre en ouvrant devant Dieu les trésors de votre cœur, je dois à l'importance de vos fonctions de vous montrer d'abord quelle part le Seigneur a réservée à la charité dans l'économie de la Providence, et ensuite quelle place occupe votre œuvre dans l'économie de la charité. Tel sera tout le sujet de ce discours. Veuillez me prêter votre bienveillante attention.

I

Ce n'est pas sans une raison profonde, chrétiens, que Dieu, tout en se réservant le soin de vous donner les biens du corps et ceux de l'âme, vous a confié la charge de les répartir et de les distribuer. En cela d'abord il

UNIVERSITAS

vous a fait une insigne faveur. Car, si c'est déjà un titre envié que d'être auprès d'un prince et d'un souverain de la terre le ministre de ses largesses, que sera-ce de devenir l'instrument de la Providence dans l'administration de ses biens ? Mais cette fonction, estimable entre toutes, ne serait pas un mérite si elle n'était également un devoir. Dieu donc, en vous remettant entre les mains les clefs de sa Providence, comme à un serviteur chargé de remplir les ordres de son maître, a voulu ajouter à l'éclat d'une distinction la sainteté du devoir. Et enfin, pour assurer cet honneur contre l'indifférence de l'esprit, pour protéger ce devoir contre l'infidélité du cœur, il a fait un plaisir de ce qui était une gloire autant qu'un précepte. Il a permis que la plus grave des obligations fût en même temps la plus douce à remplir et que l'homme se sentît heureux en assurant le bonheur de ses frères. Voilà, chrétiens, l'économie de la Providence. Dieu vous laisse l'honneur de ses dons ; pour lui, il se cache et tient à s'effacer ; il disparaît derrière la main qui donne ce qu'elle a reçu, derrière le cœur qui jouit de ce qu'il a donné. Il prend cette main, il la remplit de ses largesses, il l'enrichit de ses bienfaits ; à ce cœur, il inspire un grand respect, une profonde pitié, un tendre amour pour ses frères, et il dit à l'homme : Va, je t'ai établi sur tes semblables comme le ministre de ma Providence et le dispensateur de mes biens ; ouvre-leur ta main, étanche leur soif, apaise leur faim, couvre leur nudité ; et, après leur avoir ouvert ta main, ouvre-leur aussi ton cœur, pleure avec ceux qui pleurent, souffre avec ceux qui souffrent, sois un frère, un père, une mère, sois une providence pour tes frères !

Donc, chrétiens, s'il y a une Providence céleste et cachée qui est Dieu, l'homme à son tour peut devenir une providence terrestre et visible. Je n'irai point chercher loin mes exemples. Lorsqu'aux premiers jours de notre enfance une figure aimante se pencha sur notre berceau pour recevoir notre premier soupir, pour sécher notre première larme ; quand son sourire dissipa la tristesse sur notre jeune front et que sa douce voix appela la parole sur nos lèvres ; lorsqu'après avoir délié notre langue, notre mère assura nos pas chancelants et qu'elle nous apprit à élever vers le ciel des mains pures et innocentes ; lorsqu'à côté de cet ange tutélaire, dont Dieu déployait les ailes au-dessus de notre tête, une deuxième main vint prêter à la tendresse l'appui de la force, et qu'ainsi deux êtres unirent leur sollicitude pour protéger nos jours, affermir notre marche, développer nos membres, cultiver notre esprit, former notre cœur : n'était-ce pas là, Mes Frères, pour nous, une première providence terrestre et visible ? O sublimes fonctions du père et de la mère ! Sainte providence de la famille ! tu nous reçois à notre entrée dans le monde, tu nous réchauffes sur ton sein, tu nous serres dans tes bras, tu conduis notre inexpérience dans la dure carrière d'ici-bas, comme Raphaël dirigeait les pas du jeune Tobie sur le chemin de la Mésie ; tu encourages nos efforts, tu préviens nos chutes, tu répares nos fautes ! Grâce à toi, notre corps croît en vigueur, notre esprit s'ouvre à la lumière, notre âme tout entière naît à la vertu. Ah ! c'est ce qu'il nous fallait, chrétiens, une providence intime et familière, qui descendît sur nous sous la forme de ce qu'il y a de plus aimable et de plus touchant, sous les

traits d'un père et d'une mère ; qui s'assît à côté de nous au foyer domestique, qui nous entourât de sa protection, qui nous couvrît de son égide, et dont l'œil vigilant pût prémunir notre jeunesse contre les écarts de la volonté, contre les traverses de la vie ; afin qu'à défaut de l'amitié, du succès, des richesses, il nous restât ce qui éclaire et console, les conseils de nos chers parents. Tant que l'homme demeure confié à la douce et ferme providence de la famille, ne désespérez de rien. Sans doute, les revers vous assaillent, l'infortune vous accable ; mais vous ne savez donc pas ce qu'il y a de ressources dans l'affection d'un père, ce qu'il y a d'énergie et de profondeur dans l'amour d'une mère ? Voici que les passions vous emportent, voici que le vice vous entraîne : levez les yeux vers cette providence qui veille sur votre destinée. Alors, de même que le spectre de la patrie se dressa devant le Romain quand il voulut franchir la rive qui le séparait du crime, l'image de la famille, venant s'offrir à vos yeux éperdue et tremblante, retiendra sur le seuil de votre âme une vertu qui menace de s'éteindre ou une foi prête à périr ; parce qu'il n'est pas pour nous sur la terre un secours plus puissant, une protection plus efficace que les leçons du foyer domestique.

Ainsi, Mes Frères, la famille est pour l'homme une sorte de providence. Toutefois, elle ne suffirait pas, à elle seule, pour nous procurer le bien-être et la tranquillité ; et, si la bonté de Dieu ne nous avait ménagé d'autres sauvegardes, il semblerait qu'elle n'eût pas fait assez pour notre bonheur. Outre cet amour protecteur qu'on appelle la famille, il fallait une force pro-

tectrice qui veillât sur nos têtes, qui assurât nos droits, qui garantît nos intérêts, qui nous permît, enfin, d'occuper une place au soleil et un rang sur la terre : cette puissance qui vient en aide à la famille pour subvenir à nos besoins, qui se tient à nos côtés avec le glaive de la justice et le bouclier de la loi, qui place nos personnes et nos biens sous l'égide de l'autorité et sous la majesté du pouvoir, cette deuxième providence terrestre et visible que Dieu a établie sur l'homme, c'est la patrie. La patrie, elle aussi, nous accueille à notre entrée dans le monde, elle s'incline sur notre berceau sous les traits d'une seconde mère, elle nous reçoit et nous incorpore à la cité, elle nous fait un rempart de sa force, elle nous garantit la paisible jouissance de ce que nous possédons, la liberté du travail, la sécurité, le repos. Elle supplée à l'insuffisance de la famille, en lui facilitant la charge de notre éducation, en nous suivant pas à pas depuis le foyer domestique jusqu'à l'entrée de la carrière ; et là, ouvrant un vaste champ à notre activité, elle crée des emplois à nos aptitudes, des ressources à notre industrie ; elle encourage nos débuts, elle récompense nos services, elle couronne nos travaux, elle nous donne enfin de couler des jours tranquilles et d'accomplir notre destinée à l'ombre de la paix. Puis, après avoir écarté de notre tête les coups de la fortune, les traits des méchants, elle se place à nos frontières, elle veille l'arme au bras sur nos villes et nos campagnes, elle défend à l'étranger de troubler le silence de nos foyers, de fouler de ses pieds le champ de nos pères, de ravir à nos mains l'héritage de nos ancêtres. L'œil vigilant de la patrie suit l'homme partout où il porte ses pas ; cette garde puissante le

couvre et le protège sous toutes les zones, sous tous les méridiens : si la violence s'est quelque part exercée contre nous, la patrie en deuil redemande à ceux qui l'ont versé le sang de ses enfants. Oui, chrétiens, tant qu'il reste à l'homme cette deuxième providence, tant qu'il n'est pas réduit à tremper de ses larmes le pain de l'exil sur la terre étrangère, ses maux ne sont pas sans remède ni sa douleur inconsolable, parce que d'ardentes sympathies lui sont encore acquises et que, de loin, des milliers de cœurs battent à l'unisson du sien. Mais l'homme qui, sans famille et sans patrie, ne trouve autour de lui que le vide et la solitude, oh ! que celui-là me semble malheureux ! Pour ce déshérité de la fortune, il n'y a plus d'appui, de soutien, de providence sur la terre.

Je me trompe, chrétiens, il est une troisième providence terrestre et visible qui, avec la famille et la patrie, ou même à leur défaut, répand sur nous les largesses de Dieu. Elle se rencontre, comme les deux autres, au seuil de notre existence, à ce rendez-vous solennel de toutes les forces protectrices du monde. Voyez-la se pencher vers le nouveau-né, prier et sourire sur les berceaux, épier l'éveil des facultés engourdies ; car à elle aussi Dieu a donné des entrailles de mère. Elle laisse à la famille le soin des corps, elle se réjouit que la patrie ouvre à l'enfant les trésors de l'intelligence ; pour elle, elle s'est réservé quelque chose de plus précieux, l'éducation des âmes. L'Église donc, cette auguste déléguée de la Providence, prend l'âme humaine, elle y verse ce qu'elle a reçu du Seigneur, la grâce et la force, l'innocence et l'amour : elle répand sur cette fleur une pureté divine, elle lui communique un charme souverain,

elle la revêt d'une beauté céleste. Après l'avoir ainsi transfigurée dans la lumière et la charité, elle la soustrait à l'atteinte du mal, elle la préserve de la contagion du vice, en veillant sur les inclinations naissantes, en étouffant les germes précoces qui tendent à porter la mort au sein de la vie. Sous sa main tutélaire, le sentiment s'épanouit délicat et tendre, les vertus croissent et se développent ; et, sur cette tige fécondée par la sève divine, on voit mûrir des fruits de sainteté. Pour fortifier l'homme dans la lutte incessante du bien avec le mal, dans la révolte perpétuelle des passions contre la loi, l'Église, dispensatrice obligée des dons spirituels, lui rompt le pain du tabernacle, ce pain qui dépasse en suavité la nourriture du corps et l'aliment de l'esprit, ce pain qui sustente l'âme, qui la retrempe et la dilate, qui la rajeunit et la transforme ; ce pain vivifiant qui prépare les grands cœurs, les mâles vertus et les nobles courages ; ce pain qui a produit les vierges, les apôtres, les martyrs, toute la race des saints ; et ainsi, du berceau jusqu'à la tombe, elle nous suit aux différentes stations de la vie, mesurant ses secours à nos besoins, et trouvant sans cesse dans son inépuisable charité de quoi nourrir, inspirer, affermir tous ses enfants. Voilà, chrétiens, l'action merveilleuse de l'Église ; c'est ce qu'elle n'a cessé de faire, depuis que Dieu, en lui confiant nos destinées, l'a chargée d'être une providence sur la terre. Il se peut que la double sauvegarde, dont je vous parlais tout à l'heure, vienne à vous manquer ici-bas : il se peut que la famille vous déshérite de ses biens, que la patrie vous refuse ses dons ; mais jamais l'Église ne vous abandonnera. Toujours, elle puisera dans les trésors de son amour une lumière,

une grâce, une prière pour votre faiblesse; toujours, elle trouvera dans son cœur de mère un soulagement à vos misères, un adoucissement à vos peines, une consolation pour vos détresses, un baume pour vos blessures, une larme pour vos malheurs; parce qu'elle est comme la famille et la patrie, et à meilleur titre encore, elle est, comme Dieu dans le ciel, une providence pour le monde.

Que vous semble, chrétiens? Dieu s'est-il contenté de mettre autour de notre faiblesse ce triple rempart? Suffisait-il à sa sollicitude d'avoir ouvert à l'homme le cœur de la famille, les bras de la patrie, le sein de l'Église? Non, il trouva qu'il fallait faire davantage. La famille, sans doute, est pour nous une première effusion de la divine Providence; mais il est des familles qui ne transmettent avec la vie qu'un douloureux héritage de maux et de souffrances; qui ne lèguent à leurs descendants qu'un peu d'espace pour se mouvoir, un peu d'air pour respirer, deux bras pour se défendre et se nourrir; il en est où le malheur, hôte mystérieux et troublant, semble avoir fixé sa demeure comme au foyer de ces maisons dans lesquelles l'antiquité païenne saluait avec respect une longue chaîne de misères et des larmes héréditaires; il en est encore qui ne conservent, de leur noblesse antique, de leurs richesses passées, qu'un nom déchu et une fortune éteinte : tant les revers inattendus, les calamités soudaines, les coups imprévus ébranlent et abattent notre pauvre humanité! Si donc il en est ainsi d'un grand nombre de familles qui n'ont en partage ici-bas que la disette et la privation, où trouver, dans ces mains qui ne s'ouvrent que pour recueillir une moisson de douleurs, où trouver,

dis-je, dans cette main du pauvre, du pain pour ses enfants, un aliment pour leur esprit, une nourriture pour leur âme ?

Vous invoquez la providence de la patrie ; mais la patrie est presque impuissante à soulager l'indigence de ses fils : le peu que nous lui donnons, le denier qu'elle prélève sur nos terres et nos revenus, sur nos villes et nos travaux ; l'impôt de l'artisan et du laboureur, la contribution du magistrat et du savant, ce qui fait en un mot la fortune publique, la patrie ne saurait l'employer ou, du moins, elle n'en consacre qu'une faible partie à secourir la misère privée. Cet argent que nous arrosons si souvent de nos larmes, que nous trempons même de notre sang, elle en a besoin pour protéger nos cités, pour couvrir nos frontières, pour défendre l'honneur national, pour tenir bien haut le drapeau de la France ; et vous, Mes Frères, mes frères les pauvres, qui portez si profondément dans votre cœur l'amour de la patrie, vous ne voudriez pas sans doute acheter quelques jours d'abondance et de plaisir au prix de ses humiliations ; vous ne voudriez pas que, se dépouillant pour vous de tout ce qu'elle possède, la patrie, menacée au dedans, impuissante au dehors, cessât de retenir dans les plis de son étendard l'indépendance du pays et la gloire du nom français. Donc, chrétiens, la patrie n'offre que peu de ressources à nos douleurs silencieuses et à nos misères cachées ; elle vous plaint, elle gémit sur vos maux, mais enfin son bras n'atteint pas jusqu'où va la souffrance, ses secours sont restreints, ses emplois limités ; elle crée le travail et l'industrie, elle appelle la confiance, elle assure la paix : c'est beaucoup, mais c'est tout.

Qu'est-ce qui suppléera à l'insuffisance de la famille et de la patrie? L'Église? Ah! sans doute, l'Église a adopté les indigents, elle leur a donné un refuge sous le manteau de sa royauté, elle a couvert leurs fronts de la majesté du Christ et de la dignité de l'Évangile, elle a répété au monde que le malheureux est un être sacré; mais, il faut bien le dire, nous aussi nous sommes devenus des pauvres. Jadis, quand les rois et les peuples nous laissaient vous dispenser les biens de la terre, nous donnions aux prolétaires ce que nous tenions de la munificence des riches. Nous leur ouvrions un asile dans le silence de nos temples, sous le toit de nos monastères, dans le palais de nos évêques. Ces moines, dont on vous a dit tant de mal et qui le méritaient si peu, ces sublimes serviteurs des déshérités cultivaient leurs champs pour nourrir l'indigence; et la cloche du couvent, qui appelait les Frères à la prière, conviait les pauvres gens à la table de l'hospitalité, au rendez-vous de la Providence. Vos pères ont dépouillé notre couronne sacerdotale de ce reflet de la terre, ils nous ont permis de secouer de nos habits la poussière du siècle, et nous sommes sortis de là moins puissants mais plus libres, moins riches mais plus purs. Maintenant donc, chrétiens, que le Dieu qui a voulu naître, vivre et mourir pauvre a ramené son Église vers la crèche de Bethléem et vers la croix de bois qui a sauvé le monde, il ne reste plus sur nos lèvres que les leçons du Christ, ni dans nos mains que la grâce des Sacrements. Et encore, nous-mêmes, pour vous donner la lumière et la vie, pour élever vos enfants, pour instruire les petits et les ignorants, pour porter à tous la consolation et la paix, nous avons besoin de secours extérieurs et de ressources matérielles.

Si nous, les apôtres de la pauvreté, nous n'avons à lui offrir que la parole de la foi et les promesses de Dieu, qui donc, en dehors de ce triple ministère de la famille, de la patrie, de l'apostolat, pourvoiera à ses besoins, allégera son fardeau, adoucira son sort? Serait-ce, ô mon Dieu, qu'il manquât quelque ressort dans l'économie si merveilleuse de votre Providence? Et le pauvre, après avoir levé les yeux vers vous, ne trouvera-t-il pas à ses côtés, sur la terre, un nouveau ministre de vos bontés, un nouveau dispensateur de vos dons? Écoutez, M. T. C. F.

Il y a dix-huit siècles, quelqu'un se présenta au monde; et, quand il eut promené autour de lui ses regards attristés, il vit que, parmi les hommes, les uns étaient riches et les autres sans fortune, que la majeure partie d'entre eux ployait sous le joug de la souffrance. Lors donc que Jésus de Nazareth eut constaté cette grande misère, il se sentit au cœur une immense pitié pour ses frères, et il dit : « Aimez-vous les uns les autres; » — « soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux; » — « ce que vous ferez au plus petit d'entre vous, vous l'aurez fait à moi-même (1). » Voilà ce qu'il dit; et, avec ces maximes qu'il sut rendre fécondes, cet homme qui était plus qu'un homme, cet homme qui était Dieu, créa à côté de la famille, de la patrie et de l'apostolat, un quatrième ministère, ou, si vous le voulez, une quatrième providence terrestre et visible, le ministère ou la providence de la charité. La charité donc, s'échappant des lèvres et du cœur de Jésus-Christ, s'en alla par le monde,

(1) S. Jean, XIII, 34. — S. Luc, VI, 36. — S. Matth., XXV, 40.

suppléant partout aux défaillances du foyer domestique, à l'insuffisance de l'État, au dévouement du prêtre. Quand la famille éplorée ne sait plus répondre aux besoins de ses membres que par les larmes de la pitié ; quand les petits, comme au temps des malheurs de Sion, demandent du pain que personne ne peut leur rompre, la charité vient s'asseoir, au nom de Jésus-Christ, entre une mère qui pleure et des enfants qui souffrent ; et, séchant les larmes de l'une, rassasiant la faim des autres, elle ramène la sérénité sur les fronts et la joie au fond des cœurs. Quand la patrie, à bout de ressources, se contente de plaindre et de gémir, la charité chrétienne, se dilatant à l'égal de la misère, sait trouver toujours dans son inépuisable fécondité des aumônes nouvelles et des secours plus abondants. Lorsque l'Église enfin, réduite elle-même à la pauvreté de Jésus-Christ, ne sait plus donner à l'indigent que ses consolations maternelles et les bénédictions de Dieu, elle adresse un appel à la charité, elle lui redit lentement la parole du divin Maître : « Aimez-vous les uns les autres ; » et la charité accourt à la voix de l'Église, pour prêter à l'apostolat, avec les trésors de ses mains, les tendresses de son âme. Voilà, chrétiens, la part que le Seigneur a faite à la charité dans l'économie de sa Providence : elle est la suppléante de la famille, de la patrie, de l'Église, dans le soulagement des pauvres et dans la distribution des dons de Dieu.

Et ne croyez pas que ce soit là une théorie que l'expérience n'ait pas confirmée ou que l'histoire ait démentie ; ce que je viens de dire, la charité chrétienne l'accomplit chaque jour, sous les yeux des hommes qui la contemplent et sous le regard de Dieu qui la bénit. La voyez-vous qui

jaillit des flancs de Jésus-Christ? Elle naît, elle grandit, elle rayonne au loin, elle gagne de proche en proche, elle finit par allumer sur la terre un vaste incendie d'amour. Elle s'assied, cette fille du ciel, aux agapes des premiers fidèles; elle dresse de ses mains fraternelles ces tables, autour desquelles le christianisme naissant confondait toutes les conditions dans une aimable égalité; puis, après avoir fait de la société évangélique un seul cœur et une même âme, après avoir montré aux païens stupéfaits ce que c'est que des hommes unis en Jésus-Christ, elle passa par-dessus les bûchers des Césars, traversa les catacombes de Rome, s'en alla vers les peuples barbares essayer sa force et sa divinité contre de nouveaux besoins et des infortunes plus grandes. Elle se plaça entre l'esclave et le maître; et ces liens ignominieux que les lois de l'Église et de l'État n'avaient fait qu'affaiblir, elle les rompit entièrement par sa toute-puissance influence. De l'esclave, elle vola vers le captif; et, après avoir allégé le poids des lourdes chaînes, elle vint, sous les traits des Jean de Matha, des Félix de Valois, des Pierre Nolasque, racheter la liberté de ses frères au péril de sa vie et au prix de son sang. Puis, voici qu'elle ouvre des écoles et donne des maîtres à l'ignorant; voici qu'elle s'empresse autour du pauvre et du malade; et alors, chrétiens, l'on vit des choses qui ne s'étaient pas encore vues sur la terre. On vit un saint Louis, qui porta si haut l'éclat de votre nom et la gloire de vos armes, abaisser la majesté royale aux pieds des lépreux, les consoler de sa bouche, les servir de ses mains; on vit les filles de vos souverains se dépouiller de leurs parures, se faire les servantes des pestiférés, voler

au chevet de la souffrance, préférer à l'éclat d'une cour brillante une obscure infirmerie ; on vit l'élite de votre noblesse, de vos illustres familles, sacrifiant aux besoins de leurs frères le repos et les plaisirs, s'enfermer dans un hôpital, pour soutenir les membres chancelants, laver les plaies, panser les blessures. Ce n'est point là l'histoire d'un temps ni d'un lieu : la charité chrétienne se multiplie et se prolonge partout où se prolongent et se multiplient les souffrances de la pauvreté. Et maintenant que, malgré le progrès des temps et en dépit des merveilles de l'industrie, la misère semble grandir autant que nos efforts, le ministère de la charité suppléant comme autrefois, comme toujours, à la triple intervention de la famille, de la patrie, de l'Église, a enveloppé la société dans un immense réseau de secours et de dons. Que d'asiles ouverts de toutes parts aux différents âges de la vie ! Que de maisons de refuge pour l'enfance abandonnée, pour la vieillesse délaissée, pour le vice repentant, pour l'innocence en péril ! Que d'institutions diverses, que d'œuvres destinées à protéger les premiers pas de l'apprenti, à recueillir l'invalide du travail, à assurer les familles contre les coups de la fortune et les rigueurs de la maladie, à procurer enfin à tous le contentement, le bien-être et la félicité ! Oui, chrétiens, tout est complet dans l'œuvre de Dieu ; il ne manque aucun ressort dans l'économie de sa Providence. Ce que d'augustes institutions ne sauraient accomplir à elles seules et par leurs propres ressources, la charité, ce quatrième ministère de la divine Providence, s'est chargée de le faire, parce qu'elle se sent haute comme le ciel, forte comme la mort, large comme le monde. Voilà pourquoi vous aussi, vous inspirant de Jésus-Christ et de l'Évangile,

vous avez voulu prendre part à cette mission féconde ; votre œuvre s'engrène à son tour dans les merveilleux rouages de la Providence ; elle est un rayon de ce soleil de bonté qui s'est levé sur le monde, elle est une perle dans ce trésor du père de famille qui s'ouvre à tous ses enfants. Si donc votre œuvre participe à l'action providentielle du dévouement chrétien, quelle part Dieu lui a-t-il réservée, quelle place occupe-t-elle dans l'économie de la charité ? C'est ce qu'il me reste à vous expliquer en peu de mots.

II

Je ne crains pas, Mes Frères, d'aller trop loin en disant que votre œuvre, si humble, si restreinte qu'elle paraisse, occupe néanmoins une part importante dans l'économie de la charité, et qu'ainsi elle mérite à tous égards votre bienveillante sollicitude. Et, en effet, à l'examiner de près, je lui trouve trois caractères qui la distinguent et qui la rendent digne de l'intérêt des hommes et des bénédictions de Dieu.

Et d'abord elle s'adresse à la jeunesse du pauvre. La pauvreté, sans doute, a droit au respect et à la pitié partout où elle se rencontre, sous quelque forme qu'elle se présente : qu'elle se cache à l'intérieur d'une famille dans des retraites ignorées, ou bien qu'elle se traîne en public sur nos places et dans nos rues ; qu'elle se montre à l'entrée de la vie, ou bien qu'elle se prolonge à travers l'âge mûr jusque dans une vieillesse avancée, il y

a là toujours quelque chose qui émeut et attendrit, qui appelle les larmes, qui brise le cœur. C'est un spectacle navrant pour une âme bien née de voir quelqu'un manquer d'abri, de pain, de vêtements, alors qu'on jouit soi-même de tout ce qui rend la vie heureuse. Aussi, quand le Fils de Dieu, cet illustre pauvre, avait autour de lui toutes les petites gens de la Galilée, il s'écriait en pleurant : « J'ai pitié de ce peuple parce qu'il n'a pas de pain ! (1) » Ah ! qu'elles sont amères les larmes du pauvre, combien dures ses privations, combien douloureux ses soupirs ! Tandis que notre cœur se dilate, que la joie déborde dans nos fêtes domestiques et dans nos réjouissances privées, lui qui n'a point de foyer ou, du moins, qui n'a qu'une famille dénuée comme lui-même, se tient à l'écart, aigri par les souffrances des siens ; car il a du cœur autant que nous, et son âme se fend à la vue de cette misère qu'il partage sans pouvoir la soulager. Oui, d'être pauvre à ce point, c'est toujours une triste condition. Mais, quand la détresse s'attache à l'homme dès le berceau, lorsqu'il ne quitte les langes de l'enfant que pour revêtir les haillons du mendiant, qu'il n'apprend à connaître la vie que par une longue série de privations et de besoins, oh ! alors la jeunesse ajoute à l'indigence je ne sais quoi de pénible et de touchant qui nous remplit d'une amère tristesse. Un enfant pauvre ! Mais s'il est une infortune qui commande le respect, qui subjugue la pitié, qui inspire l'amour, c'est l'innocence qui pleure et souffre ; c'est la jeunesse qui, ne pouvant se secourir elle-même, s'étiole dans

(1) S. Marc, VIII, 2.

les langueurs de la faim. Voyez, chrétiens : nous aussi nous étions jeunes; il fut une époque où nos mères nous berçaient sur leurs genoux ; l'avenir souriait à nos rêves ; on prévenait nos désirs ; nous jouissions sans peine et sans effort des fruits de la terre, comme ces fleurs qui n'ont qu'à ouvrir leur calice à la rosée du ciel. Eh bien, si, au lieu de nous faire naître dans l'aisance, Dieu eût mis notre berceau au sein de la pauvreté, qu'aurions-nous désiré? Nous aurions voulu qu'on s'occupât de nous, qu'on nous recueillît ; qu'à défauts de nos parents impuissants, une seconde mère, un autre père vînt à nous pour nous dire : Pauvre enfant, sèche tes larmes, calme ta douleur, je vais te mener dans un asile où tu trouveras, avec le pain qui te manque, la science du travail et le bonheur de la vertu. Voilà ce que nous aurions voulu, si Dieu avait fait de nous l'enfant du pauvre ; et c'eût été là un désir aussi juste que naturel. Elle est si belle cette jeune âme, dont la candeur se reflète sur un front couronné d'innocence ! Jadis, quand Dieu était sur la terre, fatigué parfois de l'ingratitude des hommes, rebuté par la haine ou la fourberie, il se tournait vers les enfants ; et, voyant un rayon de sa divinité reluire sur leur visage, se détacher de leurs yeux, s'épanouir sur leurs lèvres, il les embrassait et les bénissait. Et puis l'enfant, ce sera bientôt le jeune homme, ce sera l'homme mûr et le vieillard : le nourrir et l'élever, c'est poser le fondement de toute une existence. Vous prenez cette jeune plante, vous la fixez dans le sol, vous l'arrosez avec soin, vous la taillez avec art, vous l'entretenez : elle va grandir, se développer, s'étendre ; mais, arrivée au terme de sa croissance,

elle ne sera jamais que ce qu'elle aura été à son point de départ, entre vos mains, par vos efforts et vos soins. C'est ce que vous avez compris, Mesdames ; voilà pourquoi votre œuvre est admirable à l'égal des plus nobles inspirations de la foi ; comme tout ce qui vient de Dieu, elle possède la vie, la puissance et la fécondité.

Ce n'est là toutefois qu'un premier caractère de cette institution ; je lui en trouve un deuxième qui lui assure une part encore plus large et plus belle dans l'économie de la charité.

En effet, elle s'adresse à la fille du pauvre. La jeunesse, sans doute, jointe à la pauvreté, a de quoi mériter le respect, l'amour et la pitié. Mais la jeunesse et la pauvreté empruntent un nouveau reflet d'infortune et de tristesse, lorsqu'elles se rencontrent dans un sexe faible et délicat. Le jeune homme qui est né, qui a grandi dans la misère, qui n'a trouvé dans la maison paternelle que l'indigence et la privation est, certes, bien malheureux ; mais enfin, Dieu l'a fait robuste et fier, il l'a doué d'une mâle énergie ; et, un jour, l'enfant du pauvre, confiant dans son courage et ses deux bras, s'en va par le monde, cherchant le travail, le succès, peut-être même la gloire. Si Dieu a préparé ces mains au glaive des combats, s'il enflamme ce cœur de l'ardeur des batailles, l'enfant du pauvre ira, simple volontaire, infime plébéien, faire l'essai d'une valeur qui s'ignore elle-même : qui sait si cet illettré ne porte pas dans sa giberne un bâton de maréchal d'empire ? Ou bien, si Dieu a illuminé ce front d'un éclair de génie, il apprendra l'alphabet derrière son troupeau, et le pâtre Montalte s'appellera Sixte-Quint. Mais il n'en est pas ainsi de la fille du pauvre. Comme le lierre,

trop faible par lui-même, s'attache au chêne robuste, la fille du pauvre a besoin d'une assistance plus forte et d'un solide appui. Elle ne saurait se suffire ; elle implore une main secourable qui l'enlève à la misère, qui l'arrache au malheur, qui lui procure un asile, qui lui apporte du dehors ce qu'elle ne trouve pas en elle, des moyens pour le présent, des espérances pour l'avenir. Elle réclame, en raison de sa faiblesse, une protection incessante, des soins meilleurs, une culture spéciale. Voyez les fleurs les plus tendres et les plus délicates qui ornent nos parterres ou qui émaillent nos prairies : n'est-ce pas à celles-là surtout qu'il faut la lumière et la chaleur, la pluie et la rosée? Ainsi en est-il de la fille du pauvre. Dieu, qui a doué ce sexe de si nobles qualités, ne lui a pas donné la force qui brave les obstacles, qui se roidit contre l'adversité, qui se crée, sans l'aide d'autrui, un avenir sûr et prospère ; elle n'a pour se défendre contre les atteintes de la misère, contre les séductions du monde, contre la contagion du vice, elle n'a, dis-je, contre tant de passions et d'entraînements, d'autres armes que son innocence et sa faiblesse. Ouvrez-vous donc, sainte retraite, noviciat de la Providence, ouvrez-vous à la fille du pauvre. Et vous qui lui servez de mères, rompez-lui d'abord le pain de chaque jour, puis développez en elle les généreux instincts ; apprenez-lui cette modestie qui préserve du danger et qui prévient les chutes ; donnez-lui ce goût de la simplicité qui bannit le luxe et la vanité, cette piété qui est la seconde nature de la femme, qui fait d'elle un mélange de grâce et de tendresse, d'amour et de sainteté, afin qu'arrivée au seuil de l'âge mûr, elle

puisse se hasarder avec confiance au milieu des périls, forte de son éducation, forte de sa vertu, forte de Dieu! Voilà, Mesdames, à quoi tend votre œuvre : parmi toutes celles que la foi chrétienne a su inspirer à la charité, en est-il une autre plus touchante et plus digne d'intérêt? La pauvreté, l'innocence et la faiblesse s'y rencontrent à la fois, s'enlacent dans votre main, s'embrassent sur votre cœur. Grand Dieu! si vous avez mis dans nos poitrines un peu de votre amour, n'est-ce pas sur ces trois choses, aimables entre toutes, que vous nous donnerez d'étendre notre pitié et d'épancher notre affection?

Je devrais m'arrêter là, car votre cœur, Mesdames, supplée facilement à l'insuffisance de mes paroles. Toutefois, n'y a-t-il pas dans votre œuvre un attrait meilleur encore que tous les précédents? Car, si c'est à la jeunesse du pauvre, à la fille du pauvre qu'elle s'adresse, c'est surtout à la fille de l'ouvrier; et, selon moi, c'est là une nouvelle preuve de son importance, c'est un rayon de plus à sa beauté. Vous prenez par la main la fille de l'ouvrier, et vous lui dites tendrement : Il y a quelque chose, ma chère enfant, de plus précieux que les richesses; ce trésor, Dieu lui-même l'a béni de ses mains, l'a consacré par son exemple; sans lui, l'homme, si fortuné qu'il soit, restera malheureux; avec lui, si indigent qu'on paraisse, on peut acquérir le bonheur : oui, le travail est la source de nobles jouissances. Voilà ce que la charité dicte à votre cœur; et, joignant à la parole le zèle qui la féconde, vous aspirez à former l'ouvrière chrétienne. Or, si vous lui apprenez à partager son temps entre le travail manuel et l'exercice de la piété, que n'aurez-vous pas fait pour Dieu, pour la religion, pour la société? L'ouvrière

chrétienne ! Mais lorsqu'elle rentrera dans sa famille avec les goûts laborieux que vous aurez su lui donner, riche de l'éducation qu'elle aura reçue, elle sera parmi les siens un exemple vivant, un parfum de vertu et de sainteté, un baume consolateur. L'aube matinale la trouvera déjà devant une table modeste, assidue à l'ouvrage ; et, jusqu'à la dernière heure du jour, comme Marie, la reine des ouvrières, elle n'aura de mains que pour le travail et de cœur que pour Dieu. Son modique salaire fera renaître dans la famille l'abondance et la joie, il servira peut-être à procurer à un jeune frère une éducation plus soignée, que dis-je ? à nourrir un vieux père, une mère infirme. Et puis, l'ouvrière chrétienne, ce sera plus tard l'épouse et la mère de famille : elle communiquera à ses enfants ces saintes habitudes de labeur et de vertu qu'elle aura contractées dans ce noviciat ouvert à sa jeunesse ; et ainsi, en la formant, vous préparez des familles entières où le travail sera un heureux besoin, la piété un héritage traditionnel. Non, non, Mesdames, le pain que vous servez à la jeune ouvrière n'est pas un pain stérile : Dieu le multiplie sous vos doigts ; il ira, de génération en génération, fortifier et retremper de nouvelles âmes. Vos secours ne s'arrêtent pas au seuil de cet asile, ils s'étendent et se prolongent bien au-delà, ils s'éternisent en quelque sorte : c'est le grain qui, semé dans la terre, germe, fleurit, fructifie au centuple. Ce que vous aurez versé dans le tronc de la Providence rejaillira au loin ; beaucoup de chrétiens vous devront leur honneur et leur salut. Nous employons une si grande somme de notre avoir à satisfaire nos goûts, nos velléités, nos caprices ; je ne vous blâme pas ; mais enfin, pour que Dieu lui aussi n'y trouve pas un

sujet de reproche, donnez-lui une partie de cette fortune dans la personne de ses enfants les plus chers et les plus malheureux. Cet argent, ce vil métal que le cœur vous mettra dans la main, Dieu le changera en pain pour ses pauvres, en lumière pour leur esprit, en grâce pour leur âme ; en attendant qu'il le transfigure en perles sur la couronne de votre éternité.

Je termine, mes bien chers Frères. Je viens peut-être un peu tard : l'hiver a été long et rigoureux ; la religion a adressé de fréquents appels à votre pitié envers les indigents. Mais vous comprenez si bien le précepte de la charité et vous le pratiquez encore mieux ! Dieu, d'ailleurs, n'arrive jamais trop tard : il est toujours le bienvenu auprès de ceux qui croient en lui et qui l'aiment. Peut-être quelques-uns d'entre vous n'ont-ils entendu sa voix qu'à la neuvième ou à la onzième heure, et pourtant il ne les a point rebutés. Accueillez de même son ministre, qui se présente à vous en son nom, pour vous demander un dernier, un suprême effort. Habitants d'Orléans, la divine Providence a fait de grandes choses pour votre ville : quand je parcours du regard de la pensée toute l'étendue de ce beau royaume, je ne trouve pas une cité où se soient multipliés davantage les miracles du Seigneur. Lorsqu'autrefois les flots de l'invasion, plus impétueux que ceux de la Loire, vinrent assaillir vos remparts, la Providence descendit sur vous dans le cœur de votre évêque, et la prière d'Aignan, doublant la force de vos murs, repoussa loin de vous le fléau de Dieu. Quand plus tard l'étranger inonda vos campagnes et menaça vos foyers, la Providence descendit parmi vous sous la figure d'une douce guerrière ; alors l'étendard de Jeanne d'Arc, ombrageant votre cité, écarta de vos têtes les coups

de l'ennemi. Et maintenant que la misère, cette plaie des sociétés modernes, fléau plus redoutable que les flots de l'invasion et que les hordes étrangères, envahit votre ville, la Providence encore descend chez vous sous les traits de ces héroïnes de la charité qui vont partout, créant, multipliant les œuvres de bienfaisance, déployant, pour les soutenir et les étendre, un zèle que rien ne surpasse, une ardeur qui ne veut connaître d'autre mesure que les souffrances même des pauvres. Ah! ne les repoussez pas, M. T. C. F., lorsqu'elles vous tendront la main pour recueillir vos dons. Je le sais, la charité est bien ingénieuse parmi vous. Elle fait trouver au génie, dans les ressources mêmes de son humilité, de pieuses inspirations, de saintes surprises qui étonnent, qui ravissent, que la France entière sait admirer et bénir. Pour moi, le dernier soldat de la milice sainte, il ne m'est pas donné de suivre ces illustres exemples; je ne puis pas jeter une croix d'évêque dans la bourse de votre providence; et, cependant, chrétiens, riche de mon ministère, j'y mets quelque chose de plus précieux encore que cette croix d'évêque qui vous gouverne et vous protège, j'y mets la croix de Jésus-Christ, cette croix de la souffrance et de la pauvreté, cette croix qui a sauvé le monde et qui jugera le monde; vous la rachèterez, cette croix, au prix de votre or et de votre argent, vous qu'elle a rachetés au prix de l'ignominie, au prix de la douleur, au prix du sang! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

DE CHARITÉ

POUR LES INONDÉS HOLLANDAIS (1)

Mes Frères,

Je ne veux pas vous adresser un long discours. Au sortir de cette station de Carême que vous avez suivie avec tant d'empressement, je craindrais d'abuser de votre bienveillance si je ne me renfermais dans les limites d'une courte allocution. C'est pourquoi je me bornerai à exposer en peu de mots l'objet de cette réunion et les motifs qui doivent vous déterminer à venir en aide à la grande infortune dont je viens plaider la cause auprès de vous.

Il est, presque aux portes de la France, un pays dont la constitution physique n'a peut-être pas d'exemple sur toute la surface du globe. Quand, suivant l'expression de l'Écriture sainte, le Tout-Puissant divisait les nations et

---

(1) Prononcé à Paris.

qu'il marquait les limites des peuples, il n'assigna point aux habitants de cette contrés un sol immobile et invariable. Il leur laissa le soin de conquérir une patrie sur la nature elle-même, de reculer leurs rivages jusque dans le sein de la mer, d'arracher aux flots pied à pied une terre qui devînt leur propre ouvrage, et de prouver ainsi ce que peuvent la patience et le génie de l'homme quand le devoir et l'intérêt s'unissent pour assurer leur triomphe.

Tel est le problème que la Providence posait à la Hollande, car c'est d'elle que je veux parler. A partir de ce moment-là, commença cette lutte gigantesque d'un petit peuple aux prises avec le plus terrible des éléments. Quand il vit ces fleuves dont le lit dépassait son sol, quand il vit l'Océan lui-même suspendu sur sa tête, il se mit à l'œuvre avec une persévérance que n'ont pu lasser ni l'insuccès ni le temps. Il se fit une terre avec les épaves de ses fleuves, il divisa leurs masses effrayantes en les promenant à son gré à travers ses guérets, et il se retrancha contre elles derrière des remparts auxquels dix siècles ont travaillé. Voilà ce qu'entreprit cette race active et industrieuse entre toutes. D'immenses catastrophes, dont le souvenir a retenti dans l'histoire, n'ont servi qu'à retremper sa patiente énergie. Chaque fois que la mer a rompu l'une de ces montagnes artificielles que la main de l'homme lui oppose, l'habitant des Pays-Bas recule devant l'élément déchaîné, il s'en va un peu plus loin élever une deuxième barrière que le fléau respectera peut-être ; puis, quand la vague s'est retirée, il revient, il reconquiert pas à pas le terrain qu'il a perdu ; et, sans redouter les menaces de l'avenir, il confie de nouveau à ce sillon incertain le fruit de ses sueurs et

l'espérance de sa vie. Lutte émouvante, lutte grandiose qui a fait de la Hollande une conquête de l'homme sur la nature, une véritable création de l'industrie humaine !

Et ne soyez pas étonnés, Mes Frères, de voir un peuple obligé de se former une patrie qu'il dispute sans cesse aux flots envahisseurs. Cette lutte de l'homme avec le monde extérieur est une loi de son être. En nous plaçant ici-bas, Dieu nous a confié le soin et l'honneur de continuer son œuvre. Il a voulu que le travail de nos bras vînt s'ajouter à sa puissance créatrice pour réaliser son plan et glorifier son nom. Il a déposé des germes de vie dans ce sol qui nous porte ; mais il faut que la main de l'homme déchire les entrailles de la terre pour la rendre féconde. Il a placé devant nous tous les matériaux qui peuvent servir à l'embellissement de cet édifice terrestre ; mais il faut que l'activité humaine les recueille, les taille, les assouplisse, les façonne. Il a semé dans l'univers toutes ces forces dont l'emploi peut augmenter le bien-être et assurer le progrès ; mais il faut que la science les découvre, que l'art les combine, que l'industrie les applique. Si l'homme a reçu de Dieu le sceptre de la création, c'est afin qu'il exerçât sur elle la royauté du travail, qu'il acquît par le droit de la conquête ce qu'il possédait par le droit de la naissance, qu'il trouvât son mérite dans ce qui faisait sa grandeur, et qu'ainsi déployant son énergie dans cette guerre incessante contre tous les éléments du monde, il fît resplendir la souveraineté de l'esprit sur la matière et le triomphe de Dieu dans le chef-d'œuvre de ses mains.

Voilà pourquoi la lutte de l'homme avec la nature occupe une si grande place dans l'histoire de tous les peuples. Or, s'il est un pays auquel la Providence ait réservé

une plus large part dans cette dispute glorieuse mais pleine de périls, c'est celui dont je parle. C'est là, au milieu de cette terre conquise sur l'Océan par l'industrie d'une nation, qu'éclatent au même degré le génie de l'homme et sa fragilité. Car, si Dieu nous a doués de force et de patience, s'il nous appelle à coopérer avec lui au gouvernement du monde, il s'est réservé à lui-même la puissance créatrice. Lui seul peut dire à la mer : *Usque huc venies et non procedes amplius* (1), « tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin » ; ici tu briseras l'orgueil de tes flots. Il arrive un moment où, malgré toutes ses précautions, notre esprit est à bout de ressources, où la nature se rit de nos calculs et déjoue nos efforts. Dieu permet ces défaillances pour ramener l'homme au sentiment de sa faiblesse, pour lui faire comprendre que sa force ne réside pas uniquement dans le travail de ses mains et dans les inventions de son génie, mais encore et surtout dans la protection de Celui qui seul peut mettre un frein à la fureur des flots ; et cela, « afin que notre chair ne se glorifie pas devant lui », *ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* (2).

Ce sont là de grandes tribulations dans la vie d'un peuple. Or, c'est par une épreuve de ce genre que la Hollande a passé, au commencement de cette année. Les fleuves qu'elle s'était appliquée pendant des siècles à contenir dans leurs lits ont détruit en quelques jours ce travail de géants qui semblait devoir leur imposer d'éternelles limites. Des monceaux de glaces charriés par le Rhin et par la

---

(1) Job, XXXVIII, 11.
(2) 1re Ép. aux Corinth., I, 29.

Meuse sont venus battre en brèche ces barrières que les hommes avaient crues infranchissables ; et ces digues séculaires, rompues par la violence du choc, ont livré passage au flot dévastateur. Ici, Mes Frères, pour vous dépeindre un pareil désastre, il me faudrait emprunter le langage de ce prophète de Juda qui, seul, comme disait Bossuet, a su égaler les lamentations aux douleurs. Une des plus belles végétations de l'Europe détruite en un clin d'œil, des villages entiers disparaissant sous une mer de glace; de malheureuses familles surprises par le fléau, séparées de tout secours humain, jetant le cri de la détresse au-dessus des eaux qui envahissaient leur demeure; des enfants, flottant sur un débris du toit paternel, après avoir vu périr à leurs côtés leur père et leur mère; et, depuis ce moment-là, des maisons en ruines, des champs désolés, 22,000 personnes dans le dénûment le plus complet, sans vêtement, sans abri, sans pain : tel est le spectacle navrant que présentent ces provinces de la Gueldre et du Brabant, naguère encore si fertiles et si bien cultivées. Ah! dites-moi s'il est une misère comparable à celle-là! Aussi, quand l'Écriture sainte a voulu retracer une des scènes de la catastrophe finale, elle a cherché une image dans la plus grande des calamités humaines : *excandescet in illos aqua maris et flumina concurrent duriter ;* « les flots de la mer bouillonneront contre eux et les fleuves déborderont avec furie (1) ».

A la nouvelle de ce désastre, l'Europe entière s'est émue. Le pays qui avait été le témoin de ces grandes

(1) Sagesse, v, 23.

douleurs a réuni toutes ses ressources pour subvenir aux besoins les plus pressants. Depuis le plus humble citoyen jusqu'au roi, tous ont largement payé le tribut de la fraternité chrétienne. Le souverain de la Hollande, j'aime à le constater dans cette chaire, a compris que le devoir grandit avec le rang : on l'a vu se multipliant pour ainsi dire sur le théâtre de la souffrance, accourir au-devant de ses sujets malheureux, partout où il y avait une misère à secourir ou un péril à conjurer. Mais c'est là une tâche à laquelle suffirait à peine un État trois fois plus riche et plus vaste que la Hollande. Il s'agit, en effet, non seulement de nourrir et d'abriter pour le moment des milliers d'hommes qui n'ont plus ni demeure ni subsistance, mais de leur rendre un sol et une patrie, de reconquérir sur les flots la terre de leurs aïeux ; il s'agit de refaire en partie ce travail de patience dont la main de Drusus avait jeté les premiers fondements au milieu de l'ancienne Batavie ; il s'agit de reconstruire ces digues monumentales qui ont été l'ouvrage de plusieurs siècles. Telle est la charge immense qui incombe à l'État, qui absorbe tous les secours de la richesse publique et qui l'oblige à recourir à la charité privée, à lancer un appel à l'Europe entière pour soulager des infortunes plus grandes que ses ressources.

Et ne dites pas, Mes Frères, que je viens plaider au milieu de vous la cause d'un peuple étranger. Une telle parole ne serait pas chrétienne. Le paganisme avait inventé l'adage : Autant d'étrangers, autant d'ennemis ! A ce mot de la haine, le christianisme a répondu par le cri du dévouement : Autant d'étrangers, autant

de frères ! Pour détruire à jamais ce mur de séparation que l'égoïsme païen avait élevé entre les peuples, saint Paul avait écrit : « Il n'y a plus désormais ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ (1). » Et, comme il tenait à joindre l'exemple au précepte, on l'avait vu, à l'occasion d'une famine, se faire mendiant pour ses frères, traverser les mers, courir de Corinthe à Éphèse, de la Macédoine en Galatie, recueillant les dons, organisant les collectes et inaugurant, par cet appel adressé au monde entier en faveur d'un peuple, le règne de la charité qui n'a d'autres limites que le temps et l'espace et dont Tertullien disait aux empereurs païens : *Unam omnium agnoscimus rempublicam, mundum* ; « nous ne connaissons pour tous les hommes qu'une seule et même société, le monde ».

Voilà l'exemple. Aussi l'Église catholique n'a-t-elle cessé d'imiter, depuis dix-huit siècles, ce que saint Paul a fait. Quand le cri de la détresse part d'un point du globe, lorsqu'un désastre inattendu plonge une partie de la chrétienté dans le deuil et dans la misère, aussitôt la collecte, fécondée par le dévouement, circule de rang en rang, de paroisse en paroisse, se multiplie du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, partout où il se trouve des cœurs qui savent aimer et compatir ; parce que pour nous, comme pour l'apôtre saint Paul, il n'y a plus ni Macédoine, ni Galatie, ni Palestine ; le dévouement ne sait pas se circonscrire, il n'est d'aucune langue ; sa patrie est dans tous les cœurs, son théâtre c'est le monde : *unam omnium agnoscimus rempublicam, mundum.*

---

(1) Ép. aux Coloss., III, 11.

C'est donc pour des frères que je viens implorer votre charité : bien qu'étrangers à la France, ils ont droit à nos secours et à notre sympathie. Et ne croyez pas que je veuille m'arrêter un seul instant à cette idée qu'il en est parmi eux qui ne partagent pas nos croyances religieuses. Cette pensée-là, loin de décourager votre zèle, ne fera que l'exciter davantage, en vous fournissant l'occasion de prouver que votre charité est aussi vive que votre foi. L'Église catholique aime tous ses enfants, ceux-là même que des préjugés de naissance ou d'origine tiennent séparés d'elle. Si elle leur dit, comme saint Paul : « Je désire que vous soyez tous comme je suis », *volo enim omnes vos esse sicut meipsum* (1), elle ne les porte pas moins dans les entrailles de sa miséricorde. Il n'est aucune de leurs douleurs qui n'ait du retentissement dans son cœur de mère, qui ne l'émeuve et ne l'attendrisse. A peine le père commun des fidèles eut-il appris les malheurs qui venaient de frapper une partie de la Hollande, qu'il n'hésita pas à partager avec elle les deniers que lui laissent le malheur des temps et la violence des hommes ; et la présence, dans cette enceinte, de l'éminent Prélat qui gouverne ce diocèse, doit prouver hautement que, si le clergé catholique a le devoir de tenir d'une main ferme le drapeau de la vérité dans le monde, il regarde aussi comme une obligation sacrée de bénir et d'aimer tous ceux qui souffrent.

D'ailleurs, je suis heureux de pouvoir le dire en terminant, la Hollande s'est acquis plus d'un droit à notre dévouement fraternel. Aucune de nos calamités ne l'a

(1) 1re Ép. aux Corinth., VII, 7.

trouvée froide ou indifférente. Lorsque, il y a peu d'années, ces fleuves qui portent la fertilité à travers nos campagnes se changèrent tout à coup en torrents dévastateurs, les habitants des Pays-Bas mirent un empressement généreux à secourir les inondés de la Loire et du Rhône. L'expérience leur avait appris qu'il n'est pas, pour une nation, de plus terrible fléau que ces débordements dont l'industrie humaine est impuissante à prévenir le retour ou à conjurer les effets. C'est une dette nationale que nous avons contractée envers eux. Aujourd'hui, ils tendent vers nous, à leur tour, des bras suppliants ; ils s'adressent à la France comme à la terre classique du dévouement et de la charité.

Oui, laissez-moi vous exprimer combien je suis heureux et fier pour mon pays de voir qu'il n'est pas d'infortune dans le monde qui ne cherche ou qui ne trouve chez nous un remède ou un soulagement. Lorsqu'un peuple gémit quelque part sous le poids du malheur, c'est vers la France qu'il pousse le cri d'appel. Lorsqu'un fanatisme aveugle veut noyer dans le sang des populations chrétiennes, c'est l'épée de la France qui veille sur leurs jours et ce sont les deniers de la France qui assurent leur vie. Quand le glaive de la persécution s'abat sur la tête des martyrs, sous telle latitude que ce soit, c'est vers la France que s'élève la voix de leur sang pour implorer la justice des hommes en attendant celle de Dieu. Chaque fois qu'une souffrance accable une nation, c'est en France qu'elle demande un organe et qu'elle rencontre un écho. Il n'y a pas de douleur, si lointaine qu'elle puisse être, qui ne résonne au cœur de la France, qui ne remue en elle la fibre du dévouement, qui n'allume dans son sein la

flamme du sacrifice. C'est sa grandeur dans l'histoire et son mérite devant Dieu.

Mes Frères, vous n'infligerez pas un démenti à ma parole. En entrant dans ce temple, vous avez dû faire la part des inondés de la Hollande. Eh bien, j'ose vous demander à chacun le double de ce que vous vous proposiez de donner. Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'horrible dans la situation d'un homme qui, après avoir perdu en un jour l'héritage de ses pères, le fruit d'un long travail, l'espérance de sa vie, est là, seul avec sa famille, sans ressources présentes, sans assurance pour l'avenir. Vous allez rendre à cet infortuné quelques restes de son bien-être, vous allez donner à ses enfants du pain, un abri, des vêtements. Vous allez l'aider à reconstruire ce toit d'où l'inondation l'avait chassé, à ensemencer cette terre ravagée par les flots, à remplacer ces instruments du labourage qui sont l'arme et la richesse du travailleur. Vous ramènerez le bonheur dans ces familles si cruellement éprouvées. Oui, laissez-vous entraîner à tout l'élan de votre générosité. Avant de prélever sur votre bourse une aumône pour ces malheureuses victimes, pensez à leurs souffrances ; pensez à vos familles qui vivent dans l'abondance, tandis que 20.000 personnes ne savent pas où trouver la nourriture du lendemain ; pensez à vos enfants que Dieu bénira si vous savez compatir aux angoisses de tant de mères qui pleurent et prient ; pensez à l'éternité où il vous sera tenu compte de vos sacrifices ; pensez à toutes ces choses ; et puis mettez votre cœur au service de votre foi et donnez largement aux pauvres inondés de la Hollande ! Ainsi soit-il !

CINQUIÈME SERMON

DE CHARITÉ

PRONONCÉ DEVANT LA

SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL A MULHOUSE (1)

Deus charitas est.
« Dieu est charité. »
(1re Ép. de S. Jean, IV, 7.)

MESSIEURS,

Permettez-moi, en commençant mon discours, de vous adresser quelques paroles de félicitations, pour l'heureuse idée que vous avez eue d'établir à Mulhouse les conférences de Saint Vincent de Paul. Jamais œuvre ne répondit à un besoin plus considérable. Placés sur un théâtre où l'industrie moderne semble vouloir, à force de merveilles, se faire pardonner ses misères, vous avez compris qu'à des infortunes sans limites la religion chrétienne devait opposer toute l'énergie de son zèle. A la vue de tant de maux et de souffrances, votre cœur s'est ému de

(1) Le 25 juillet 1852.

compassion pour vos frères ; alors, ouvrant l'Évangile, ce code immortel de la charité, et l'histoire de l'Église, annales vivantes où le dévouement se lit à chaque page, vous avez appris, par l'exemple de nos pères, à pratiquer la vertu qu'enseigne le texte saint. Honneur à vous, Messieurs, qui avez su mettre votre bonheur dans l'accomplissement d'un devoir ; mais, avant tout, gloire à Dieu, qui vous a donné la force de le bien remplir, en attendant qu'il vous accorde une récompense égale à vos mérites !

D'où vient, en effet, M. T. C. F., l'idée qui vous anime et vous soutient dans votre œuvre ? Est-ce une pensée de la terre ou une inspiration du ciel ? A Dieu ne plaise, Messieurs, que je puisse méconnaître un instant le caractère surnaturel qui distingue votre charité, ni la sublime origine qui la relève et l'ennoblit ! La bienfaisance, dont vous goûtez le plaisir à mesure que vous en multipliez les actes, n'est pas le résultat d'une sympathie vulgaire, excitée par le spectacle des misères humaines ; ce n'est pas davantage le fruit d'une théorie sociale qui la commande au nom de l'intérêt ou du bien-être universel ; c'est moins encore le calcul d'un égoïsme qui se recherche dans l'aumône qu'il répand, ou qui veut se dérober à lui-même en paraissant s'intéresser aux autres. Votre charité part de plus haut : c'est pourquoi elle descend plus bas, dans ces réduits obscurs où la pauvreté semble disputer à l'opulence un peu de jour et un peu d'air ; elle porte plus loin, sur cette vaste arène où l'humanité se débat contre la souffrance et la mort. Elle sort du sein de Dieu, comme le fleuve s'échappe de sa source ou comme le rayon naît du soleil, car « Dieu est

charité », *Deus charitas est.* Elle sort des entrailles de Jésus-Christ, comme l'étincelle jaillit du foyer ; car le Sauveur a dit de lui-même : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ? » *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur*? (1) Elle sort des flancs de l'Église, de cette mère qui crie à ses enfants par l'organe de saint Paul : « Y a-t-il un infirme, sans que je sois infirme avec lui ? » *Quis infirmatur et ego non infirmor ?* (2) Dieu, Jésus-Christ, l'Église, voilà le triple modèle, ou plutôt voilà l'unique loi à laquelle votre dévouement se réfère. Émanée des profondeurs de l'essence divine où elle trouve son principe et sa fin, la charité s'est incarnée dans le Verbe fait homme qui est son type et sa règle ; de lui, elle a passé au monde par le canal de l'Église. Et vous, Messieurs, en la recueillant des lèvres de l'autorité catholique, vous avez aspiré à longs traits cette rosée du ciel que Jésus-Christ a versée sur la terre. L'esprit qui vous anime, c'est l'esprit de l'Église, c'est l'esprit de Jésus-Christ, c'est l'Esprit de Dieu ! C'est là ce qui constitue la noblesse de votre œuvre, la sainteté de son caractère, le secret de sa force.

Ainsi, M. T. C. F., la charité chrétienne est venue de Dieu par Jésus-Christ qui l'a répandue dans l'Église. C'est donc en Dieu, en Jésus-Christ et dans l'Église qu'il faut l'étudier ; il importe de remonter jusqu'à sa source dans l'éternité, pour la suivre dans ses développements à travers le temps et l'espace. Voilà tout le sujet de mon discours et l'objet de votre attention. Il n'est pas difficile, Messieurs,

---

(1) S. Luc, XII, 49.
(2) 2e Ép. aux Corinth., XI, 29.

de traiter de la charité devant vous qui l'entendez si bien et qui la pratiquez encore mieux ; mais ce qui est moins aisé, c'est d'en parler d'une manière digne d'elle et de sa valeur infinie. C'est, pourquoi, Messieurs, unissons-nous, afin d'implorer sur moi qui vous prêche, et sur vous qui m'écoutez, le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I

En annonçant aux hommes le dogme de la Très sainte Trinité, Jésus-Christ leur a également révélé le mystère de la charité de Dieu. Car, si le Fils est engendré du Père par voie d'intelligence, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour ; et par conséquent l'amour est le lien éternel qui unit le Père au Fils dans les profondeurs de l'essence divine.

L'amour, dit saint Thomas, est un mouvement de la volonté qui nous porte vers un être ou vers un objet. C'est un mouvement, puisque nous sommes attirés vers ce que nous aimons. C'est un mouvement de la volonté; en effet, bien qu'on n'aime que ce que l'on connaît, néanmoins l'amour vient du cœur beaucoup plus que de l'intelligence. C'est un mouvement de la volonté qui nous incline vers un être ou un objet, car l'amour suppose nécessairement un terme auquel il tend, et le terme final de ce rapport ne saurait être qu'une chose aimable en soi ou relativement à nous. Or, rien n'est aimable si ce n'est le bien, le

vrai et le beau. Le bien, car le mal n'est tel que parce qu'il lui manque un bien qu'il n'a pas et qu'il devrait avoir ; le mal est un défaut, et nul défaut n'est aimable. Le vrai, car ce qui est faux n'est pas, et ce qui n'est pas ne saurait produire un mouvement de la volonté. Le beau, car c'est la splendeur du vrai, comme le vrai est la substance du beau. Donc l'amour, j'entends celui qui mérite ce nom, est un mouvement de la volonté qui nous porte vers le beau, vers le vrai et vers le bien.

Or, Dieu est le souverain bien, non moins que la vérité et la beauté suprêmes. Il est le beau infini, le vrai infini, le bien infini ; et, partant, il se doit un amour infini. Dieu est infiniment aimable, puisqu'il est le beau, le vrai, le bien à un degré qui défie toute limite. Comment, dès lors, pourrait-il ne pas avoir pour lui-même un incomparable et irrésistible attrait ? Si l'homme, tout imparfait qu'il est, se sent néanmoins épris du beau, du vrai et du bien, qu'il connaît à peine et qu'il n'apprécie point à leur juste valeur, comment Dieu ne s'aimerait-il pas d'une ardeur infinie, en contemplant dans son Fils l'image adéquate de ces augustes réalités ? Qu'y a-t-il sur la terre qui puisse incliner vers soi la volonté de l'homme ? Quelques débris du bien échappés aux ravages du mal, comme les ruines d'un temple au milieu des solitudes du désert ; quelques vestiges du beau qui disparaissent sous les rides précoces que le temps vient étendre sur les chefs-d'œuvre de l'art et de la nature ; quelques rayons brisés de la vérité, qui s'évanouissent au sein des ténèbres dont l'esprit humain se trouve enveloppé. Cependant, Messieurs, notre œil s'enflamme et notre cœur se dilate à la vue de ces restes épars, de ces lueurs presque éteintes, de ces traces à

demi effacées. Si peu qu'il y ait de beauté, de vérité et de bonté dans le monde, nous n'y sommes point insensibles. Quand la science découvre devant nous ses vastes horizons, nous goûtons de nobles jouissances. L'art déploie-t-il ses merveilles, la nature se pare-t-elle de ses richesses, une attraction mystérieuse nous porte à l'admirer et à l'aimer. A l'aspect d'une grande vertu qui paraît au milieu de nous avec d'autant plus de charmes qu'elle cherche moins à briller, au récit d'un sacrifice héroïque, d'un dévouement sublime, qui de nous n'a senti son cœur tressaillir de joie et son sang battre dans sa poitrine? Qu'est-ce toutefois, Messieurs, que l'éclat, que la science, que la vertu de l'homme, en regard de la sainteté, de la sagesse, de la magnificence divines? Rien, ou peu s'en faut.

Quand Dieu se voit dans son Verbe, et qu'il plonge son regard dans cet Océan sans rivages et sans fond, où resplendit la vérité toute pure; lorsqu'il se contemple lui-même dans ce miroir fidèle qui reflète, avec la figure de sa substance, les rayons de sa splendeur immaculée; et qu'il retrouve dans cette image toute la perfection de son inaltérable sainteté : un amour indicible l'attire vers cette sainteté, cette vérité, cette beauté suprêmes qui rayonnent dans son Fils. C'est une aspiration mutuelle du Père vers le Fils et du Fils vers le Père; c'est une effusion réciproque de joie et de tendresse; c'est un échange ineffable de lumière et de bonheur; c'est un flux et un reflux perpétuels, un courant qui va et qui vient, un souffle qui passe et qui repasse du Père au Fils et du Fils au Père; c'est un embrassement éternel, dans lequel l'un et l'autre s'unissent sans se

confondre. Voilà le mystère de la charité, qui s'accomplit dans le silence des cieux ! C'est le Beau, le Vrai, le Bien, c'est l'infiniment aimable éprouvant pour lui-même des transports inouïs. Et le terme de cet amour sans bornes, le nœud qui relie entre eux le Père et le Fils, le souffle mystérieux, vivant et fécond, qui les pénètre en les animant d'une vie commune, la charité substantielle enfin, c'est l'Esprit du Père, c'est l'Esprit du Fils, c'est l'Esprit-Saint.

Pardonnez-moi, Messieurs, si, dans un sujet éminemment pratique comme la charité, je parais quelque peu céder à la métaphysique. On ne saurait faire un pas dans la théologie chrétienne, sans aborder les questions les plus ardues et les plus élevées. Celle que je viens d'effleurer, je l'ai trouvée sur mon passage : il fallait m'y arrêter un moment, sous peine d'être incomplet, et je tiens à ne pas l'être devant vous. D'ailleurs, rien de ce qui touche à Dieu ne nous est étranger. C'est à deux genoux et le front dans la poussière, qu'il faut recevoir ce que le Seigneur a daigné nous révéler de son être, de cette majesté trois fois sainte, que toute langue doit bénir, que tout cœur doit aimer, que toute créature doit servir et adorer.

J'ai hâte, Messieurs, d'en venir aux hommes et de vous montrer comment et par qui la divine charité s'est répandue sur eux. Car elle ne s'est pas renfermée dans le sein de Dieu, mais elle a débordé sur le monde en larges effusions. Le Seigneur a incliné les cieux et s'est penché vers nous. Il nous aimait avant la chute, parce qu'il découvrait en nous quelque chose de lui, quelques reflets du bien, du vrai et du beau ; non point une ressemblance parfaite comme dans

son Fils, mais des traits vaguement dessinés par ses mains créatrices. Il nous aima même après la décadence; car cette image, bien qu'altérée et défigurée, offrait encore quelques traces de son premier éclat. Dans cet esprit fait chair, dans cette intelligence incarnée, dans cette âme immortelle, hôte d'un corps périssable, tout n'est pas laid, tout n'est pas faux, tout n'est pas vicieux. C'est un ange tombé, mais son front sillonné par la foudre porte encore la marque de sa céleste origine; c'est un roi déchu, mais la noblesse de son maintien et la majesté de son regard trahissent sa grandeur d'autrefois; c'est un enfant ingrat, mais son cœur a des retours vers la bonté paternelle. Non, le mal n'a point tari la source même du bien; non, l'erreur n'a pas éteint toute lueur de vérité; non, le péché, en flétrissant la nature humaine, n'a pas effacé jusqu'aux derniers traits de la beauté primitive. L'homme était vaincu; mais en regardant son sceptre brisé, il conservait du moins, avec la ressource du combat, l'espoir du triomphe. Il descendait du trône de la création dans l'esclavage du péché, mais il lui restait, au milieu de ses fers, le souvenir du passé et l'attente de l'avenir. L'homme n'étant point consommé dans le mal, Dieu put l'aimer même après la chute. Vous savez, Messieurs, s'il le fit. Semblable à un fleuve, qui, dans son cours régulier et paisible, s'élargit à mesure qu'il avance à travers les campagnes pour perdre enfin ses eaux dans le sein de l'Océan, la divine charité, se répandant sur le monde, sembla croître d'âge en âge, jusqu'à ce qu'ayant atteint la plénitude des temps, elle inondât de ses flots l'humanité tout entière. Parti de l'Éden, du pied de l'arbre séducteur, l'amour divin suivit les patriarches et

tempéra par la douceur de son commerce l'amertume de leurs longs jours. Au milieu des vengeances célestes qui éclataient sur une race criminelle, il se reposait avec Noé dans l'arche du salut ; de là jusqu'au sommet du Sinaï, il préparait aux hommes un double don également précieux : la Bible et le peuple hébreu ; la Bible, cette révélation permanente, le peuple hébreu, ce témoin vivant de la divine charité. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir placé dans le monde cette lumière gardée par une nation d'élite ; car, bien qu'inspirée par Dieu, la *Thorah* n'était qu'un livre, et la descendance d'Abraham, quoique bénie du ciel, venait de la terre : ni l'une ni l'autre ne devait être le terme de la bonté du Seigneur à l'égard du monde. Où donc, M. T. C. F., devait aboutir l'amour divin, dont la Bible et le peuple hébreu n'étaient que le prélude ? Ce terme final, votre cœur le pressent ; vous avez nommé Celui qui apparaît comme l'abrégé, la merveille, le chef-d'œuvre de l'éternelle charité. Sa louange est sur toutes les langues ; devant lui tout genou fléchit sur la terre et dans les cieux. Ce nom, vous l'avez balbutié dès votre enfance, vous l'avez invoqué dans les orages de la jeunesse ; et, jusque sous les glaces de l'âge, il aura de quoi électriser encore vos derniers jours. Seul, il a pu exciter un amour immense ; seul aussi, il a eu les honneurs du blasphème. L'Univers en est plein ; tous les matins et tous les soirs, des millions de chrétiens le posent sur leurs lèvres ou le gravent dans leurs cœurs, et puis s'en vont joyeux et contents sur le chemin de la vie, car c'est le nom de Jésus-Christ, lumière et salut du monde !

II

Jésus-Christ est le don de Dieu fait à l'homme, c'est-à-dire la plus haute puissance et l'expression la plus sublime de la charité. Essayez, en effet, Messieurs, de concevoir un idéal plus parfait de l'amour. Si l'amour est un mouvement de la volonté vers un être ou un objet; si l'amour est d'autant plus vif que la volonté se rapproche davantage de l'objet bien-aimé; si l'amour est parfait quand la volonté se rapproche jusqu'à s'unir; si l'amour est héroïque quand la volonté s'unit jusqu'à se donner à autrui; comment ne pas voir en Jésus-Christ le sublime exemplaire de cette vertu? Qu'est-ce que le Verbe incarné, sinon l'amour divin se faisant homme pour s'unir et pour se donner à de pauvres pécheurs? Notre Sauveur a rapproché le ciel de la terre, il a joint le ciel à la terre, que dis-je? il a livré le ciel à la terre; consommant ainsi, dans cette oblation entière et spontanée, le mystère de la divine charité parmi nous.

Mais comment ce prodige s'est-il accompli? Comment Jésus-Christ s'est-il mis entre nos mains? Il importe de le savoir, M. T. C. F., afin de pouvoir comprendre avec saint Paul « quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur (1) » de l'amour divin. Or, le génie de saint Thomas a résumé en peu de mots les divers

(1) Ép. aux Éphés., III, 18.

caractères sous lesquels nous apparaît le Verbe fait chair. En s'associant la nature humaine, « il s'est donné à l'homme comme compagnon et comme frère », *se nascens dedit socium*; en nous admettant à la communion de son corps, « il s'est donné à nous comme nourriture », *convescens in edulium*; en mourant pour le genre humain, « il s'est donné à nous comme victime », *se moriens in pretium*; en nous appelant à régner avec lui, « il se donne à nous comme récompense », *se regnans dat in præmium*. Voilà comment le mystère de la divine charité, renfermé jusqu'alors dans le sein du Père, du Fils et de l'Esprit, s'est déployé dans le monde pour manifester en Jésus-Christ sa toute-puissante énergie et son inépuisable fécondité.

Aussi, M. T. C. F., la vie du Sauveur a-t-elle été la révélation la plus fidèle de cette loi d'amour qu'il est venu accomplir parmi nous. Ouvrez l'Évangile, suivez l'Homme-Dieu dans cette carrière de travail et de peines, commencée sur les bords du Jourdain, achevée sur le sommet du Calvaire. Le voyez-vous s'avancer à travers les plaines de la Galilée et les bourgades de la Judée, environné du cortège de toutes les misères humaines qui se pressent sur ses pas, en implorant sa pitié? Quel est ce groupe d'hommes rangé sur les bords du lac de Tibériade? Quelle est cette foule qui borde les chemins de Bethsaïde et de Corozaïn? Est-ce une escorte de rois qui viennent prêter l'éclat des dignités de la terre à la majesté des cieux? Est-ce une école de sages suspendus aux lèvres d'un savant qui discute sur un système ou sur un art? Entendez, chrétiens, le cri perçant de l'infortune qui s'élève du milieu de ce peuple : « Fils de David, aie

pitié de nous ! » *miserere nostri, fili David* (1) ! Ce sont quelques lépreux, quelques infirmes, quelques malheureux, qui forment la cour du fils de David. Son ministère est tout de paix et de miséricorde. Il guérit les malades, il redresse les boîteux, il rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, il ressuscite les morts, il évangélise les pauvres. Aussi l'un de ses compagnons a pu dire de lui au centurion de Césarée : Il est le Seigneur de tous, car « il a passé en faisant le bien », *pertransiit benefaciendo* (2). La vie de Jésus-Christ n'a été qu'un acte de charité permanent et sensible ; c'est le mystère de l'amour divin, qui, déchirant les voiles éternels, s'est montré aux hommes « plein de grâce et de vérité (3) ».

III

Mais quoi, M. T. C. F., ces ardeurs divines descendues sur la terre dans le cœur du Verbe incarné sont-elles remontées au ciel avec lui ? Le sang du Calvaire aurait-il éteint la flamme qui brûlait la victime sur l'autel de la croix ? Le mystère d'amour, consommé dans le silence de la Trinité et manifesté au monde sous la figure de Jésus-Christ, doit-il s'arrêter au jardin de Joseph d'Arimathie, dans un sépulcre glorieux mais stérile, ou bien se per-

(1) S. Matth., IX, 27 ; XX, 30, 31.
(2) Actes, X, 38.
(3) S. Jean, I, 14.

pétuer sur la terre par un nouveau prodige de la Toute-Puissance ? Écoutez, M. T. C. F.

Quelque temps après la mort du Sauveur, douze hommes se trouvaient dans une maison de Jérusalem. C'étaient les amis du Christ et les compagnons de ses travaux. Ils pleuraient en lui un maître, un ami, un père, leur Dieu ! La douleur plissait leur front, la peur glaçait leur courage. « Voici qu'on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux (1). » Le feu de la divine charité avait passé du Christ aux apôtres ; l'amour qui unit le Père au Fils dans l'Esprit-Saint, l'amour qui unit Dieu à l'homme en Jésus-Christ venait d'unir Jésus-Christ à l'humanité dans l'Église. De même que le Père se communique au Fils dans l'Esprit-Saint, de même que Dieu s'est communiqué à l'homme en Jésus-Christ, ainsi Jésus-Christ s'est communiqué au monde dans l'Église catholique. Du haut des cieux au sommet du Calvaire, et du Cénacle de Jérusalem aux quatre coins du globe, cette flamme immortelle, gagnant de proche en proche sous le souffle de la Pentecôte, a fini par allumer ici-bas un immense incendie, suivant la parole du Maître : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ? » *ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur ?*

L'Église catholique prolonge jusqu'à la fin des temps cette consommation d'amour que Jésus-Christ a réalisée

(1) Actes, II, 2, 3.

parmi nous. Elle a recueilli dans son sein les ardeurs de la charité que lui a léguée son Époux ; et, de là, comme d'un foyer sans cesse renaissant, cette divine chaleur a pénétré les hommes de sa céleste influence. Non, le Christ n'est point semblable au soleil des régions tropicales, qui se lève sans aurore et se couche sans crépuscule. Avant d'atteindre son plein midi sur la montagne du sacrifice, l'amour divin projetait ses premiers rayons sur le berceau de notre race ; depuis les hauteurs du Golgotha, il n'a cessé d'inonder l'Univers de ses flots de lumière et, jusqu'au milieu des angoisses de la nature expirante, il dardera ses derniers feux sur la tombe entr'ouverte des générations éteintes. L'Église catholique est comme l'entrepôt de la charité dans le monde. En lui confiant les destinées du genre humain, Jésus-Christ lui a donné des entrailles de mère pour tous ses enfants. Y a-t-il une misère que l'Église n'ait soulagée, une souffrance qu'elle n'ait adoucie ? N'a-t-elle pas un remède pour tous les maux, un cœur pour toutes les afflictions, une larme pour toutes les infortunes, un baume pour toutes les blessures ? Elle a su, avec quelques principes et quelques hommes, créer sur la terre une puissance mille fois plus haute que la force des armes, une science plus riche et plus variée que toute l'érudition des docteurs, un art plus fécond que les ressources de la nature et les combinaisons du génie : cette puissance, cette science, cet art, c'est la charité chrétienne.

N'attendez pas de moi, M. T. C. F., que je vienne dérouler à vos yeux toutes les merveilles qu'elle a produites. J'ai devant moi dix-huit siècles de prodiges et de travaux ; et, malgré mon désir d'embrasser dans toute son

étendue l'œuvre bienfaisante accomplie par l'Église, je ne puis saisir qu'une face de la question. Je ne vous présenterai pas cette force divine aux prises avec l'erreur ou avec le mal ; j'écarte de mon sujet les grandes luttes de l'Évangile contre l'ignorance des uns et la corruption des autres : le but de cette réunion m'indique assez qu'il faut me restreindre aux misères corporelles détruites ou amoindries par le dévouement catholique. Encore ne puis-je les énumérer toutes : je me contenterai de vous montrer la charité en présence d'une triple épreuve que la Providence a ménagée jusqu'à ce jour à l'humanité souffrante.

Dès son début sur la scène du monde, l'Église a rencontré la pauvreté dans ce qu'elle a de plus hideux et de plus abject, dans l'esclave. Puis, quand la loi d'amour eut pénétré plus avant dans les cœurs, la pauvreté revêtit les formes moins rudes et moins dégradantes du servage ; et, lorsqu'enfin de nouveaux besoins vinrent créer de nouvelles misères, l'esclave et le serf firent place à l'ouvrier. Eh bien ! Messieurs, qu'a fait la charité chrétienne pour venir en aide à l'ouvrier, au serf et à l'esclave ? Par quelle action a-t-elle tenté de porter remède à cette triple infortune ? Vous savez comme moi qu'elle se montra digne de Dieu, son principe et sa source ; digne de Jésus-Christ, son modèle et sa règle ; digne d'elle-même, enfin, et de sa mission sublime.

Lorsque, sortie du Cénacle de Jérusalem, elle eut entrepris de guérir les maux de la terre, elle trouva sur son passage un être qui n'avait plus d'humain que le nom. Le front courbé vers la terre, l'esclave portait la marque du proscrit, et nul ne découvrait sur ce visage avili l'empreinte de notre commune dignité. L'orgueil et la

volupté avaient rivé ses chaînes et rien n'allégeait la honte d'une si grande déchéance. Loin d'avoir une parole sévère pour les bourreaux, ni même une larme de compassion pour les victimes, la sagesse antique proclamait que la nature avait condamné à l'esclavage la moitié des hommes ; et l'instinct populaire, fidèle aux leçons de la philosophie, répétait à l'envi ce mot fameux, cri sanguinaire de la haine : « Autant d'esclaves, autant d'ennemis ! » L'esclave païen n'était pour son maître qu'une chose vile, une propriété dont on trafiquait librement ; une machine, un instrument de travail, qu'un caprice pouvait briser. On l'immolait pour passe-temps ou bien on le jetait aux murènes pour engraisser les viviers. Eh bien ! M. T. C. F., au milieu de cette vaste conjuration de la science, de la politique, de l'intérêt, de la barbarie contre l'esclave, que tenta l'Église pour cet infortuné ? D'abord, elle mêla ses larmes à celles de l'esclave et, lui serrant les mains entre les siennes, elle lui dit par l'organe de saint Paul : Courage, mon frère, « vous recevrez du Seigneur l'héritage pour récompense ; servez bien Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) ». Puis, après avoir consolé le malheureux par l'espoir d'un meilleur avenir, elle intercéda pour lui, en disant au maître par la bouche du même apôtre : « Je vous prie en faveur de mon fils. Recevez-le comme mes entrailles, non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé (2). » O Église de Jésus-Christ ! ô Épouse ! ô Mère ! que ce langage sied bien à ton cœur ! quelle tendresse, quelle effusion dans cette touchante prière ! C'est à de

(1) Ép. aux Coloss., III, 24.
(2) Ép. à Philémon, 10, 12, 16.

pareils sentiments qu'on reconnaît une mère et qu'on peut s'écrier avec Salomon : « Celle-là est vraiment la mère de l'enfant » ; *hæc est mater ejus.* Mais ne croyez pas, M. T. C. F., que, pour adoucir le sort de cette race maudite, la charité chrétienne se soit bornée à des larmes et à des supplications. L'esclave a-t-il gémi sous la main du maître qui le maltraite ou le mutile, l'Église lève, pour le protéger, le glaive spirituel dont Jésus-Christ l'arma contre l'injustice et la tyrannie. Sans doute, elle procéda avec prudence et ménagement à l'abolition de cet état misérable : en appelant une classe si nombreuse à une liberté prématurée, elle eût mis toute la terre en feu ou bien elle eût plongé la société dans le sang. L'Église, Messieurs, n'agit pas comme le monde ; elle accomplit son œuvre sans secousses et sans violence ; son travail est patient, parce qu'il est immortel. Dans l'émancipation de l'esclave, elle avait contre elle les idées, les mœurs et les lois. Pour redresser les idées, adoucir les mœurs et corriger les lois, ce n'était pas trop de tout son zèle aidé de la grâce de Dieu.

Mais, enfin, la charité chrétienne triompha de cette triple opposition. Au nom de Dieu, elle adressa au monde ces solennelles paroles : « En Jésus-Christ, il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre... mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ (1). » Aux accents de cette voix tombée du ciel, l'esclave put relever son front courbé sous le poids de l'ignominie ; ses chaînes se relâchèrent peu à peu, ses mains devinrent plus libres et son cœur plus joyeux. Un soupir d'espérance monta jusqu'à ses lèvres : les pleurs d'une

(1) Ép. aux Coloss., III, 11.

mère lui rendaient une place au foyer de la famille ; et, désormais, ce fils d'Agar, au milieu de sa solitude, put se rappeler son origine sans rougir et songer au jour de sa naissance sans pousser le gémissement de Job.

Cependant, M. T. C. F., l'esclavage né du péché ne disparut point de la terre sans laisser des traces de son passage. Une large cicatrice survécut à la plaie sanglante que le génie du mal avait faite aux flancs de l'humanité ; cette lèpre hideuse qui rongeait la société païenne, parut se prolonger dans les siècles chrétiens sous une forme, à la vérité moins rude et moins abjecte, qu'on appela le servage. Le flot des invasions, en couvrant l'Europe de débris, sembla vouloir refouler la charité vers son berceau. Une main sur leur épée, et de l'autre montrant les horizons qui s'étendaient devant eux, quelques hommes, suivis de leurs compagnons, se dirent : Cette terre est à nous, partageons-la, dépouillons-en les anciens possesseurs ; forçons-les à la cultiver pour nous ; à eux le travail, la sueur, la misère ; à nous le repos, la richesse, le plaisir ! Ainsi parlèrent ceux qu'on nommait les fléaux de Dieu ; l'Europe se tut en leur présence. *Væ victis !* « Malheur aux vaincus ! » Ce cri insolent de la force avait de nouveau retenti par le monde et le servage était né de la victoire des uns et de la défaite des autres. Eh bien, Messieurs, que fit l'Église pour le serf du moyen âge ? Ce qu'elle avait fait pour l'esclave sur les ruines du paganisme. Elle le couvre de son autorité souveraine et de la majesté de l'Évangile ; elle lui ouvre un refuge dans ses monastères et un asile dans ses temples ; elle brise les fers dont le malheur l'a chargé ; elle lui procure avec les joies de la famille, les bienfaits de la religion ; elle couche sur le pavé du sanctuaire

l'enfant du vilain à côté du fils de la noblesse, et les relève tous deux pour oindre leurs mains d'une même huile et armer leur parole d'une égale puissance. Comment le servage eût-il pu tenir contre une doctrine dont le premier et le dernier mot est la rédemption de tous les hommes par le sang d'un Dieu mort sur une croix ?

Sommes-nous au terme des misères soulagées par la charité chrétienne ? Hélas ! M. T. C. F., le malheur est une condition si naturelle à l'homme, qu'il ne paraît céder un instant aux efforts du dévouement que pour reparaître bientôt sous un nom et sous une forme différents. Si jamais il pouvait perdre son droit de cité parmi nous, ne semble-t-il pas que l'âge moderne dût produire cette merveille ? La barbarie s'est effacée, les mœurs sont devenues plus douces, les idées plus pures, les lois plus équitables. L'esprit humain a pris un essor inconnu jusqu'à nous ; il a franchi, d'un bond hardi et impétueux, les régions les plus élevées de la nature et de l'intelligence ; il a su se frayer des voies jusqu'au sein des ténèbres les plus épaisses et au milieu des obstacles les plus variés. Y a-t-il une force dont vous n'ayez triomphé ? une puissance que vous n'ayez bravée ? un élément que vous n'ayez dompté ? Vous avez rapproché les distances, vous avez fouillé dans les couches du globe, vous avez mesuré les astres et compté les étoiles. Que vous reste-t-il à faire ? Une idée est éclose dans le silence de votre âme ; vous la jugez digne de passer sous les yeux de vos semblables. Vous remuez quelques signes, vous combinez quelques chiffres et, le lendemain, à votre réveil, une nation entière assiste au conseil de votre intelligence ; vous vivez dans tous les lieux où la Providence a porté le souffle de votre

bouche et l'écho de vos méditations. Vous chauffez un peu d'eau dans un tube de métal, et voici que la vapeur, s'échappant en courroux, vous entraîne à travers l'espace ; vous volez sur l'aile des vents, loin de votre patrie, de votre famille, de vos amis, sous un ciel nouveau, sur la terre étrangère : rien n'enchaîne votre course, et l'élément docile vous promène en paix par le monde. Vous tracez quelques caractères au bout d'un fil allongé, et votre pensée, rapide comme l'éclair, jaillit du fluide magique qui la porte aux quatre coins du globe. Que dirai-je des merveilles de l'industrie? Messieurs, vous nous avez tellement familiarisés avec elles, que ce qui eût passé jadis pour un prodige n'est plus aujourd'hui qu'une banalité. Non, la religion n'est pas indifférente à vos découvertes, elle admire vos inventions; pour ma part, j'en remercie mon siècle, j'en bénis la Providence; car rien de ce qui fait éclater le génie de l'homme n'est étranger à la gloire de Dieu et à notre salut.

Mais, que vois-je, M. T. C. F., quel est cet artisan qui monte à pas lents les degrés d'un escalier jusqu'au seuil d'un sombre réduit? Il sort d'un de ces grands foyers d'activité où la richesse convie chaque jour la main du pauvre à reculer les bornes de l'art et de la nature. Arrivé dans son humble demeure, il voit sa petite famille se presser autour de lui; là, l'homme du travail, l'homme de la peine se délasse des fatigues de la journée. Son modique salaire suffit maigrement à l'entretien de ces êtres chéris; et, souvent, l'œil humide et le cœur serré, il s'éloigne en silence de ce lieu où ses rudes labeurs ne sauraient faire entrer l'abondance et la joie. Mais, si la maladie se joint un jour à l'indigence, ô mon Dieu!

quel sera le sort de cette famille ?... Eh quoi, M. T. C. F., est-ce là qu'ont abouti les merveilles de l'industrie moderne ? à refouler, du village féodal aux abords de nos cités populeuses, les hommes du servage devenus les masses ouvrières ? Hélas ! il n'est que trop vrai, la pauvreté a seulement changé de nom ; Jésus-Christ l'avait prédit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous (1). » Eh bien, Messieurs, comment s'est comporté le dévouement chrétien en face de ces misères, filles d'un progrès si vanté ?

Messieurs, il a fait ce que vous faites tous les jours, ce qu'a fait le saint prêtre dont le nom vient se placer sur nos lèvres, dès qu'il s'agit de la charité. Voyez cet homme extraordinaire, sous le patronage duquel vous avez placé vos touchantes réunions, et qui est resté le type le plus pur et le plus achevé du zèle en ces derniers siècles. Contemplez ce modeste religieux qui, avec si peu de moyens, a su produire de si grandes choses. Que d'asiles élevés par ses mains pour la vieillesse, le dénuement et la souffrance ! Que d'institutions créées, développées et affermies par sa prodigieuse activité ! Rien n'échappe à son immense sollicitude. Vincent vole de la capitale aux provinces, des villes dans les campagnes, partout où il découvre des affligés à consoler et des pauvres à secourir ; il lutte à la fois contre les fléaux du ciel et les crimes de la terre. Les orphelins voient en lui un père, les indigents un bienfaiteur, la France entière une seconde providence. Parlerai-je de ces héroïnes que la pieuse audace de Vincent a su multiplier pour le service des malades et le soulagement

(1) S. Matth., xxvi, 11.

des malheureux? Tout éloge serait superflu; car, à force de merveilles, elles sont parvenues à rendre la louange inutile. Voilà l'homme que Dieu fit naître pour opposer au progrès toujours croissant de la misère la puissance toujours féconde de la charité.

Ne croyez pas, Messieurs, que l'ardeur de votre saint patron se soit refroidie parmi nous. Il me suffirait de nommer ces admirables Conférences qui ont enveloppé la France d'un réseau bienfaisant. Quand je vois l'élite de la société se presser aux premiers rangs de cette vaillante milice; ces jeunes hommes, qui dérobent à leurs études un moment de loisir pour apprendre, auprès du lit des malades, à compatir aux plus tristes infirmités; des magistrats, des avocats, qui s'arrachent aux travaux de l'âge mûr pour porter à l'indigence, avec des paroles de consolation, les secours de l'aumône; un sexe délicat, qui revendique parmi ses meilleures prérogatives le soin de visiter les malheureux, afin d'essuyer leurs larmes en soulageant leur pénurie. Lorsque je m'énumère à moi-même tant d'associations et d'institutions variées, tant de maisons de refuge, tant d'asiles ouverts à tous les âges de la vie, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Non, l'esprit de saint Vincent de Paul ne s'est pas éloigné des hommes de notre temps; non, la charité chrétienne n'est pas au-dessous de sa tâche; elle reste à la hauteur de sa divine mission; elle est à l'égard de l'ouvrier comme elle était en présence du serf et de l'esclave, toujours tendre, toujours généreuse, toujours compatissante, toujours semblable à Celui dans lequel elle salue son principe, son modèle et sa fin. Et, à la vue d'une activité si sublime et si générale, qui de nous pour-

rait désespérer de l'avenir d'une nation riche d'un tel dévouement? Quand parfois la tristesse s'empare de notre âme, au spectacle d'une certaine indifférence religieuse trop capable d'engourdir les esprits et les cœurs, il nous suffit de contempler les légions et les œuvres du sacrifice, pour reprendre courage. Oui, M. T. C. F., si nous gardons de belles espérances; si nous nous sentons de nobles énergies en face de la faiblesse et de la souffrance; si nos bouches peuvent encore répéter ce cri de nos ancêtres : Vive le Christ, qui aime les Francs! c'est qu'en dépit des événements qui ont fait languir parmi nous les croyances, la charité s'est maintenue dans un rang d'honneur. Oui, c'est par la charité que la foi refleurira sur la vieille terre de Charlemagne et de saint Louis; c'est la charité qui sauvera la France! Au moment donc, M. T. C. F., où vous allez grossir la part de l'indigence, puissiez-vous vous pénétrer de cette vérité capitale; songez qu'en visitant les malheureux et en leur prodiguant vos aumônes, vous aurez plus fait que toutes les lois et tous les discours, car vous aurez prouvé au pauvre, d'une manière évidente et palpable, que vous êtes son soutien, son ami, son frère, son père! Ainsi soit-il.

SIXIÈME SERMON

DE CHARITÉ

POUR LA

CONFÉRENCE DE NOTRE-DAME DES ÉCOLES (1)

Eleemosyna non patietur animam ire in tenebras.

« La charité ne laissera pas une âme s'égarer dans les ténèbres. »
(Tobie, IV, 11.)

Mes Frères,

Lorsque le vieux Tobie se vit sur le point de mourir, il appela son fils au chevet de son lit et, après lui avoir recommandé, par-dessus toutes choses, d'aimer Dieu et sa mère, il chercha un troisième préservatif contre les dangers de la jeunesse et il lui dit : « Sois miséricordieux de la manière que tu le pourras, *quo modo potueris, ita esto misericors*. Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; si tu as peu, donne peu, mais de bon cœur. Tu en seras récompensé dans les jours du péril ; car l'aumône ne

(1) Prêché à la Sorbonne, au plus tard en 1855.

laissera point une âme s'égarer dans les ténèbres, *eleemosyna non patietur animam ire in tenebras.* »

Le fils écouta la voix de son père et sa jeunesse fut bénie de Dieu. Lorsqu'il s'agit pour lui d'accomplir un grand acte, de faire le premier pas important dans la vie, le Seigneur ne jugea point que ce fût trop de lui envoyer un ange pour le guider et le conduire, à la lumière de sa Providence, à travers les obscurités de ce monde.

Telle fut la récompense éclatante décernée par le ciel à l'enfant de Tobie. Et voilà ce que vous avez compris, mes chers amis, vous à qui le Seigneur a inspiré de sanctifier vos études par l'exercice de la charité. Vous vous êtes dit : Il ne faut pas que cette vertu soit le privilège exclusif d'un âge plus avancé ; à nous, qui débutons sous le regard de Dieu dans la carrière du sacrifice, à nous de préluder par ce ministère initial au sérieux de la vie chrétienne ; ce sera notre force et notre sauvegarde dans le présent, ce sera la meilleure garantie de notre avenir. Alors, réalisant une idée si féconde, vous avez établi la Conférence des Écoles, qui est venue récemment se greffer à son heure sur cette branche vigoureuse du dévouement catholique, qu'on appelle la Société de Saint Vincent de Paul.

Eh bien, je ne crains pas d'exagérer la portée de votre œuvre, en disant que, tout humble qu'elle paraît dans ses premiers résultats, elle peut devenir, s'il plaît à Dieu, le germe d'une associatiou capable d'exercer sur nos Écoles l'influence la plus heureuse et la plus salutaire. Pour vous en convaincre, je m'en tiendrai à cette double réflexion : l'exercice de la charité purifie dans leur racine et règle dans leurs développements les deux besoins les plus impérieux et les plus profonds de la jeunesse, le

besoin d'aimer et le besoin d'agir. C'est tout le sujet de cet entretien. Veuillez me prêter votre bienveillante attention.

Quand le plus grand orateur de la chaire française voulait peindre la jeunesse telle qu'elle se montre dans la plénitude de sa sève et de sa vigueur, il s'écriait avec cette véhémence d'âme qui a fait de lui l'homme le plus éloquent du christianisme après saint Paul : « Qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait (1) ? »

Oui, c'est bien là cette chaleur et cette mobilité inquiète, ce besoin d'attachement et d'activité qui s'empare de l'homme au sortir de l'enfance, lorsqu'il aborde au seuil d'un autre âge, avec tous les trésors d'énergie que Dieu a renfermés dans cette âme généreuse.

Eh bien, je dis qu'à ce double besoin d'aimer et d'agir, qui n'a rien de fixe ni d'arrêté, qui trouve son péril dans sa force même, je dis qu'il faut lui assigner un but, qu'il faut lui imprimer une direction pour le contenir dans son lit et ramener vers Dieu ce fleuve du sentiment qui, livré à lui-même, à l'impétuosité de son cours, sans règle ni frein, porterait partout le ravage et la désolation.

Sans doute, Mes Frères, Dieu a entouré la jeunesse du chrétien de précautions infinies. Et d'abord, il s'est offert comme première nourriture au cœur de l'enfant. Je blasphémerais si je paraissais croire que ce n'est point

(1) Bonnet ; sermon sur la loi de Dieu.

là un aliment suffisant ; car, si l'infini ne nous rassasiait pas, qu'est-ce qui pourrait nous contenter ? Et pourtant, Dieu a si bien connu notre faiblesse qu'il n'a pas voulu être l'unique objet direct et immédiat de notre affection. Il a consenti à partager avec de pauvres mortels ce droit souverain qu'il avait à être aimé de nous ; il a mis sur le front et dans le cœur de certains êtres un attrait mystérieux, des charmes irrésistibles ; de telle sorte que, dès le matin de la vie, nous nous sentions captivés et gardés par cet amour protecteur qui est au sein de la famille.

L'amour de la famille, voilà ce qu'il y a pour le jeune homme, après l'amour de Dieu, de plus propre à satisfaire ce besoin d'aimer qui l'agite. Et c'est pourquoi le saint vieillard dont je vous citais le nom, voulant préserver son fils de la corruption de Ninive, avant même de lui dire : « Aie le Seigneur dans ton cœur tous les jours de ta vie (1) », lui adresse cette recommandation suprême : « Sois toujours plein de respect envers ta mère et souviens-toi de ce qu'elle a souffert pour toi », *memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te* (2). Ah ! c'est qu'il y a dans cette affection, la plus sainte qui soit sur la terre, quelque chose de virginal, qui purifie l'âme, qui la retrempe, qui la nourrit, qui la relève à ses propres yeux, qui la détache de tout ce qui est vil et grossier, pour lui faire retrouver sa fraîcheur et sa dignité dans les souvenirs de l'enfance et dans les impressions du foyer domestique. Aussi longtemps que ce sentiment se survit

(1) Tobie, IV, 6.
(2) *Ibid.*, 3, 4.

dans le cœur d'un jeune homme, qu'il tressaille de bonheur à ces noms qui lui rappellent tout un passé d'innocence et de joies, qu'il aime à se réfugier dans ces pieux souvenirs pour échapper à l'infortune et à l'ignominie, ni les atteintes du vice ne seront inguérissables, ni ses victoires sans espoir de revanche. Si loin qu'on puisse aller sur cette pente fatale qui entraîne tant d'imprudents, il y a moyen de revenir sur ses pas, lorsqu'on aime encore bien ce que l'on aimait à huit et à douze ans.

Mais, pas plus que Dieu, Mes Frères, la famille n'est égoïste. De même que l'amour de Dieu se prolonge et se reproduit dans celui de la famille, ainsi l'amour de la famille se prolonge dans l'amitié. Et c'est là le troisième aliment que la Providence a tiré des trésors de sa bonté, pour satisfaire ce besoin d'aimer que l'on éprouve à l'entrée de la jeunesse. Oui, il faut que le jeune homme puisse trouver, en dehors du foyer domestique, de ces affections dont la douceur reste empreinte néanmoins de la sévérité du respect; il faut, dis-je, qu'il noue avec l'un ou l'autre de ses compagnons d'âge cette fraternité qui naît des mêmes goûts, d'une même foi et des mêmes espérances. C'est une loi de notre nature. Aussi l'amitié, ce fruit délicieux que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, n'a jamais été bannie d'ici-bas. Le paganisme, lui-même, tout profondément égoïste qu'il était, a eu et il devait avoir ses Oreste et ses Pylade, ses Nisus et ses Euryale. La religion chrétienne qui, loin de contrarier les sentiments légitimes du cœur humain, leur communique plus de vigueur et de pureté, vous offre, dans les plus beaux jours de sa splendeur, la noble et touchante société de ses Basile et de ses

Grégoire de Nazianze, de ses Augustin et de ses Alype. Oh ! qui nous les rendra, ces amitiés solides, dont la foi était le principe, la charité le lien, la virginité l'arôme ; ces douces liaisons de l'âme qui, nées avec la jeunesse, enlacent deux existences et se perpétuent malgré les accidents de la fortune ou les vicissitudes de la destinée ; qui font qu'après bien des années et au milieu des situations les plus diverses, on retrouve avec attendrissement dans l'homme mûr d'aujourd'hui l'ami d'autrefois et le compagnon d'enfance. Aussi, Messieurs, votre association n'aurait-elle d'autre résultat que de rapprocher vos âmes et de les unir entre elles dans une sainte amitié, qu'elle serait déjà pour vous une source de bonheur, car rien n'est plus enviable que cette fraternité des cœurs ; et, quand le prophète David voulait en peindre l'excellence, avec cette fraîcheur et cette suavité de pinceau dont il avait le secret, il la comparait au parfum qui, versé sur la tête d'Aaron, se répandait jusque sur le visage et la tunique du grand prêtre ; ou à « la rosée d'Hermon qui descendait sur la montagne de Sion » *sicut ros Hermon, qui descendit in montem Sion* (1).

Comme vous le voyez, Mes Frères, dans cette triple source d'affections que je viens de dire, il y a déjà de quoi répondre à ce besoin d'aimer que l'homme éprouve à l'entrée du second âge. Dieu, la famille, l'amitié, quoi de meilleur et de plus saint ? Là, toutefois, ne se bornent pas les aspirations que la religion permet à l'âme du jeune homme, ni les perspectives qu'elle lui fait entrevoir. Au-dessous de Dieu, par delà le foyer domestique et le

(1) Psaume CXXXII, 2, 3.

cercle des amis, il y a l'humanité entière, escortée de misères et de calamités. Voilà l'horizon indéfini que la foi ouvre devant nos regards, lorsque nous venons toucher au seuil de l'adolescence avec le vague de nos désirs et la mobilité de nos sentiments. La charité envers le pauvre et le malheureux ! Ah ! ce n'est pas une passion qui tourmente le cœur, qui le déchire et le torture ; c'est un amour calme comme la vertu, saint comme Dieu ! Dilatez-vous donc, vous dirai-je avec l'apôtre saint Paul, « dilatez vos cœurs ! » *dilatamini et vos* (1) ; faites-en comme l'Hôtel-Dieu des souffrants et des abandonnés ; je dis bien l'Hôtel-Dieu ! car c'est Jésus-Christ que vous accueillerez dans ses membres malades, comme c'est lui qui vous récompensera de votre sollicitude.

L'exercice de la charité règle et purifie le sentiment dans l'âme du jeune homme. C'est par cet apprentissage de la vertu, c'est dans ce noviciat nécessaire, que le cœur s'avive et se fortifie. Ah ! Messieurs, c'est lorsque vous vous trouverez en face des maux de l'humanité, dans le réduit du pauvre, quand vous serez témoins de tant de larmes et de détresses, c'est alors que vous comprendrez que la vie n'est pas une jouissance mais un dévouement ; que Dieu n'a pas renfermé en nous-mêmes des trésors de générosité et d'amour, pour que nous les épuisions au profit d'un égoïsme solitaire, mais afin qu'ils se répandent en bienfaits sur tout ce qui pleure ici-bas, sur tout ce qui souffre et gémit sous le poids du malheur ; c'est alors que vous sentirez qu'il n'est pas de plus bel usage de nos ressources ni de meilleur

(2) 2me Ép. aux Corinth., VI, 13.

aliment pour nos facultés, que de soulager l'infortune en faisant des heureux ! Quand vous sortirez de là, après avoir déposé dans des mains indigentes l'offrande de votre jeunesse, cet argent qui donnera du pain à une famille affamée, des vêtements à de petits enfants, des remèdes à des plaies que personne n'a soignées, vous vous trouverez plus joyeux, plus purs, plus forts, plus contents de vous-mêmes, avec plus de confiance dans votre passé et plus d'espérance pour l'avenir. Le vice aura perdu ses charmes pour un cœur qui s'est créé, dans les pratiques de l'aumône, une source de nobles jouissances. Vous pourrez avoir sans doute vos éblouissements, vos nuages, vos illusions, toutes ces épreuves que Dieu permet pour apprécier notre fidélité, mais vous conserverez dans votre âme une lumière et une force souveraines, car la charité « ne laissera pas une âme s'égarer dans les ténèbres », *eleemosyna non patietur animam ire in tenebras.*

Il y a plus, Mes Frères. En même temps qu'elle procure au jeune homme des satisfactions délicates, elle ouvre à son activité un champ vaste et fécond. Ce besoin d'agir n'est pas moins réel chez lui ni moins profond que le besoin d'aimer ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner ni de s'en plaindre. C'est le signe de la force et de la vie, force souvent exubérante, mais qui, modérée avec sagesse, s'applique au bien et tourne en bonheur. L'état de l'homme dans son enfance ressemble à celui de la nature, lorsqu'elle répare lentement ses énergies dans le repos d'un sommeil prolongé. Arrive le printemps : un travail latent éclate et se produit à la surface du sol ; une sève généreuse se répand et circule

dans les fleurs, dans les plantes ; tout germe, tout croît, tout s'agite ! Il en est de même du monde moral. Et ne soyez pas effrayés de cette poussée vigoureuse. Non. Les caractères les mieux faits, les plus richement doués, sont aussi les plus actifs, j'oserais presque ajouter les plus passionnés. C'est par eux que s'accomplissent ici-bas les grandes choses de Dieu et de l'humanité. Quand Machiavel prétendait que l'Univers appartient aux esprits froids, il ne disait qu'une demi-vérité, parce que si l'on ne joint à la prudence qui pèse, qui mesure, qui calcule, les ardeurs de l'élan, les desseins les mieux préparés risqueront de languir.

Mais, vous le comprenez sans peine, à cette activité inquiète qui se jette indifféremment vers le bien ou vers le mal, il faut un aliment, un but, une direction. Je conviens que la science a de quoi satisfaire en partie ce besoin. Dieu me garde de vouloir diminuer le moins du monde l'importance et l'utilité de ces nobles exercices de la pensée ! Vivre avec l'élite des intelligences, étudier leurs chefs-d'œuvre, suivre à travers les âges le mouvement de l'histoire, s'initier aux problèmes qui depuis six mille ans ont tourmenté la raison, observer les progrès ou les vicissitudes de l'art et de l'industrie, mesurer pas à pas les efforts de l'homme, ses conquêtes sur la nature et sur les éléments : quoi de plus beau, quoi de plus propre à occuper l'esprit et à fortifier les facultés de l'âme ? Et, pourtant, je ne dirais pas vrai, si je n'ajoutais que la science, tout admirable, tout intéressante qu'elle est, ne suffit pas pour absorber l'activité du jeune homme, par la raison bien simple qu'il est autant pressé d'agir que de connaître.

Oui, je constate, Messieurs, que chacun de vous a besoin de se créer, en dehors de la science, une sphère d'action moins idéale et plus pratique. Et c'est ici que vient échouer la majeure partie de la jeunesse. Je ne parle pas du vice et de ses égarements. Non ; il est un autre écueil, moins funeste à la vérité, mais qui ne laisse pas d'avoir ses périls, j'entends la frivolité. Ah ! le voilà bien, le principal ennemi de la jeunesse même chrétienne, le grand dissipateur de ces trésors que Dieu a départis aux cœurs de vingt ans ! On ne fait pas précisément le mal, mais on s'abstient de collaborer au bien. On se tourne de tous les côtés pour arracher une heure à l'étude ou à l'ennui. On éparpille à tous les vents une activité qui ne s'arrête à rien et ne veut se proposer aucun terme. Bref, que vous dirai-je ? On perd son temps, non pas même gaiement, mais sans savoir ni pourquoi ni comment, au hasard du caprice et de l'irréflexion. C'est ce que l'Écriture Sainte appelle si justement « la fascination de la bagatelle, » *fascinatio nugacitatis* (1). Que de jeunes gens qui gaspillent dans ces riens les plus belles années de leur âge et qui, s'habituant peu à peu à cet empire de la futilité, n'arrivent jamais ni au sérieux de la vie chrétienne, ni aux fonctions de la vie sociale !

Eh bien, Messieurs, voulez-vous que je vous nomme une réunion de jeunes gens, dans laquelle on s'occupe d'une manière autrement virile et fructueuse ? C'est vous qui allez me la fournir. Il se tient chaque dimanche matin, dans l'une des églises de cette capitale, dans la métropole même ou dans l'une des salles qui l'avoisinent,

(1) Sagesse, IV, 12.

une assemblée que je pourrais appeler un petit parlement. Il est vrai qu'il n'y a, dans cette enceinte, ni orages de la tribune, ni coalitions de partis, ni renversement de ministères. On n'y discute ni la paix ni la guerre ; on ne s'occupe là ni de valeurs mobilières, ni de crédit foncier. D'autres intérêts absorbent l'attention des rapporteurs. Ce sont les pauvres qui font tous les frais de la séance et qui ont tout l'honneur de la discussion. Il s'agit de constater la situation de certaine famille, de trouver quelque moyen pour venir à son secours, de rendre compte des visites que chaque membre s'impose auprès des malades indigents, de justifier de l'emploi des fonds affectés à telle œuvre charitable, de créer de nouvelles ressources pour grossir le budget des malheureux. Voilà le thème et le programme de la réunion. Puis, après le conseil vient l'exécution ; car nos jeunes orateurs, en cela plus avisés souvent que leurs aînés, ne se bornent pas à discourir : après avoir parlé, ils agissent et paient de leur personne ; ils vont visiter les abandonnés et les malades pour leur porter assistance. Ah ! dites-moi, Mes Frères, n'est-ce pas un spectacle touchant, que cette réunion d'élèves de nos institutions, de nos lycées, de nos écoles, profitant de l'heure même de la sortie du dimanche matin pour aller s'occuper, avant tout, des pauvres, sous le regard de Dieu ? N'est-ce point là un noble but, un aliment substantiel, une direction salutaire pour l'activité d'un jeune homme ? Et s'il est vrai que Dieu a mis dans l'exercice de la charité une force de préservation contre les atteintes du mal, n'y a-t-il pas là pour la jeunesse une source de bénédictions divines, un principe fécond de régénération morale ? Pour moi, je ne crains pas de le dire, si cette pensée généreuse prend

racine dans le monde des étudiants, si cette œuvre, toute modeste qu'elle paraît dans ses débuts, se propage et s'étend ; si, de vingt-cinq membres actifs qu'elle compte déjà dans son sein, elle parvient à en enrôler deux ou trois cents ; si elle se ramifie enfin, de manière à embrasser autour d'un noyau vigoureux toutes les institutions de cette capitale, je le dis hautement, la jeunesse de nos écoles est sauvée : la charité lui conservera la foi, et par la foi, la vertu ; car jamais « la charité ne laissera une âme s'égarer dans les ténèbres », *eleemosyna non patietur animam ire in tenebras.*

Et maintenant, Mes Frères, c'est à vous qui m'écoutez, à vous qui veillez avec tant de sollicitude sur l'éducation de vos fils, à vous parents chrétiens, mères chrétiennes, de venir à notre secours pour nous aider à consolider et à développer notre œuvre. En contribuant par vos offrandes à arrondir le budget des indigents, ce n'est pas seulement aux pauvres que vous allez donner. Cet argent, que la pitié vous mettra dans les mains, produira des intérêts que vous ne soupçonnez pas : Dieu vous le rendra en grâces pour vos enfants, en bénédictions pour leur avenir, en bonheur et en consolations pour vous-mêmes.

Quant à vous, mes chers amis, continuez à déployer tout le zèle et toute l'ardeur de votre jeunesse pour le succès de votre entreprise. Ne soyez pas effrayés de la petitesse de vos débuts. Les grandes choses de Dieu et de l'humanité ne se font pas autrement. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en voyant à ses côtés ce mince noyau de disciples qu'il s'était formé, le comparait au moindre des arbustes, au grain de sénevé ; il l'appelait son « petit trou-

peau, *pusillus grex* (1) » ; et, comme vous le savez, le petit troupeau est devenu le monde entier. A la différence près d'une œuvre humaine à une œuvre divine, il en sera de même de votre humble association, si vous continuez à la développer dans le silence et l'humilité de la prière ; car le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien. La Société de Saint Vincent de Paul, dont vous êtes la branche la plus jeune et la plus intéressante, n'a été, dans son origine, qu'une imperceptible semence. Trois ou quatre étudiants de Paris, délibérant dans une mansarde sur la misère du pauvre, tel fut son commencement. Dieu n'a même pas voulu que cette œuvre étonnante portât sur son front un nom de fondateur, tant il désire que le bien, pour devenir fécond, reste anonyme ! Vous agirez de même et Dieu bénira vos efforts. Bientôt vous verrez accourir de loin, *de longinquo*, et se presser autour de vous des frères que vous ne connaissiez pas ; et lorsque, plus tard, vous serez dispersés dans les différentes carrières auxquelles la Providence vous destine, vous vous reporterez avec joie vers ces Conférences de la charité qui seront pour vous un aimable souvenir et une moisson de grâces. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Luc, XII, 32.

DISCOURS

SUR

LE RESPECT DE L'ENFANCE[1]

PRONONCÉ

A L'OCCASION D'UNE RÉUNION GÉNÉRALE
DES INSTITUTEURS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE
GROUPÉS EN SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

Vinculum perfectionis charitas.
« La charité est le lien de la perfection. »
Ép. aux Colossiens, III, 24.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

A la vue d'une réunion si touchante, je me demande tout d'abord pourquoi vous paraissez dans cette enceinte et ce que vous désirez y trouver. Est-ce une parole d'instruction? Il me suffirait de vous dire : Faites ce que vous savez; pour régler l'avenir, vous n'avez besoin que de consulter votre passé. Est-ce un mot d'encouragement?

---

(1) Prononcé vers 1854.

Mais les éloges sont superflus là où parlent les œuvres ; et d'ailleurs le succès si rapide qui couronne vos efforts est pour vous un motif suffisant de maintenir votre zèle à la hauteur de votre tâche. Est-ce une bénédiction ? Oui, sans doute, et la présence de votre archevêque prouve assez que l'Église ne vous ménage point ses faveurs. Mais, si j'ai bien compris votre pensée, si mon cœur a deviné les sentiments du vôtre, vous cherchez en ce moment quelque chose de mieux. Vous demandez à la Religion ce qui fait l'âme et la vie d'une association chrétienne, cette vertu mystérieuse qui, pénétrant les âmes, les unit entre elles par des liens dont la force égale la douceur ; cet esprit qui, passant d'un membre à l'autre, inspire à tous une même sagesse et une commune ardeur ; l'esprit de charité, enfin, car « le lien de la perfection, c'est la charité », *vinculum perfectionis charitas.*

C'est avec raison, Mes Frères, que vous demandez à la Religion une force d'association divine, un principe d'union surnaturel. Vous savez fort bien que, sans cette puissance qui vient de Dieu, toute œuvre humaine, si forte qu'elle paraisse, porte en elle-même un germe de mort. Puis, vous y avez un droit particulier, vous qui vous dévouez à l'enseignement et à l'éducation de l'enfance. L'Église, Messieurs, vous a faits tout ce que vous êtes : en vous ouvrant ses trésors, elle s'enrichit elle-même ; en vous bénissant, c'est son propre ouvrage qu'elle bénit, et ce qui procure votre bonheur contribue également à son triomphe et à sa gloire. En créant l'instituteur chrétien et en le revêtant de dignité aux yeux des peuples, la Providence vous a donné un gage assuré de sa protection sur cette œuvre consacrée au soulagement de vos

confrères indigents ou malades. Souffrez qu'afin de rendre plus vive votre espérance dans le secours divin, je vous rappelle en un court entretien ce que l'Évangile a opéré, depuis son apparition sur la terre, pour assurer le succès de votre importante mission. Daignez me prêter votre attention bienveillante.

Ne semblerait-il pas, Mes Frères, que l'humanité ait dû toujours vous environner de respect, vous à qui elle doit ses premiers pas dans la vie? Quel est, en effet, l'objet de vos soins et le terme de vos efforts ? C'est l'enfance, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pur ici-bas : c'est la faiblesse gardée par l'innocence, c'est l'espérance protégée par l'amour. Eh bien, chose étrange! la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses seules inspirations, méconnut dans l'enfance le plus grave de ses devoirs, en violant le droit le plus sacré. Par une conséquence logique, le mépris de ces pauvres petites âmes a rejailli sur le maître : chaque insulte faite aux unes imprimait à l'autre je ne sais quelle flétrissure et quel signe d'ignominie. A la vue du vieux monde coalisé contre elles, on eût dit que tous les pouvoirs cherchaient à tarir la source même de la vie, en prêtant à la mort l'appui de leurs cruautés.

La première puissance qui semblait devoir protéger l'enfance païenne, c'était la Religion. Car qu'y a-t-il de plus près de la divinité que cet être candide, qui, à peine sorti des mains créatrices, conserve le mieux les traits de notre commun Père ? On dirait que la trace en est plus fraîche et l'image plus belle. Quel mélange de grâce et de pureté ! Il y a de l'ange dans son regard, il y a de Dieu dans son

âme ! C'était là du moins une offrande d'agréable odeur : avec quel plaisir le prêtre de l'antiquité ne devait-il pas, du sein de la corruption générale, élever vers le ciel cette créature au cœur vierge ! Mais que vois-je ? En jetant mon regard à travers la gentilité, j'aperçois la multitude qui, sur le rivage d'une mer sillonnée de mille flottes, accourt de toutes parts. Au milieu d'un chœur de prêtres empressés à le servir, se dresse le simulacre révéré du peuple ; et autour de l'idole, une troupe d'enfants joyeux semble lui consacrer les charmes du jeune âge. Le dieu étend ses bras : est-ce pour les bénir ? Oui, mais pour les bénir, comme savait le faire la religion de Satan. Voici que l'affreux Moloch a dévoré ses victimes, le sacrifice est consommé, l'enfance a succombé dans les étreintes d'un culte sanguinaire. Le lieu de cette scène ne vous est point inconnu : vous avez nommé, non pas quelque plage inhospitalière ni des peuples sauvages, mais ce qu'il y a eu de plus civilisé dans l'ancien monde, la patrie d'Annibal, la rivale de Rome, la fille de Tyr, la reine des mers, Carthage !... Et si de Carthage je remonte vers l'Orient, à travers les vieilles nations de l'Asie, partout je retrouve le mépris de cet âge gravé en caractères de sang sur le pavé des temples et jusque dans les flancs des idoles. J'ai donc eu raison de dire que son premier ennemi était le pouvoir même qui devait le défendre avec le plus d'énergie, la Religion.

Mais peut-être, Mes Frères, qu'à défaut du sacerdoce, une deuxième puissance, également intéressée au respect de l'enfance, se chargeait de la protéger. Serait-ce qu'en l'absence d'une autorité divine, le glaive de la loi veillât du moins sur les berceaux, et que la patrie recueillît

dans ses bras ces petits innocents qu'une Religion inhumaine repoussait de son sein ? Il semble, en effet, que, même au milieu d'un peuple idolâtre, on ne dût pouvoir attenter à leurs jours, sans qu'aussitôt la cité se levât tout entière pour garantir la faiblesse contre les abus de la force. Eh bien, Mes Frères, vous savez qu'il n'en a pas été de la sorte, et votre souvenir se reporte comme le mien vers cette cité fameuse où l'État s'unissait aux dieux dans un commun mépris pour l'enfance. Et si j'ai nommé Sparte, c'est à dessein, comme c'est à dessein que j'ai cité Carthage : Carthage, ce reflet majestueux du vieil Orient ; Sparte, la reine de l'Occident païen, si Rome n'avait pas été. Et cependant, Mes Frères, dans cette Lacédémone, l'une des têtes de colonne de la civilisation antique, dans cette Lacédémone si fière de ses lois et de ses institutions, le gouffre du mont Taygète, de même que les bras de feu du Moloch carthaginois, attestait combien peu ces temps-là savaient respecter l'enfance. La deuxième puissance de l'ancien monde ne la protégeait pas plus que la première : le jeune âge ne trouvait en elle, au lieu d'un défenseur, qu'un deuxième ennemi.

Eh quoi ? Mes Frères, l'enfance païenne sera-t-elle donc sans secours ni abri ? Il est vrai, l'État la condamne, les temples la repoussent, mais il lui reste les caresses d'un père et le sourire d'une mère. J'estime bien qu'à défaut d'un prêtre pour la bénir et d'un glaive pour la venger, il se trouvera un cœur pour l'aimer ; et que, dans le foyer domestique, une troisième puissance aussi forte que les Républiques, aussi sainte que la Religion, saura lui préparer un inviolable asile. Détournez vos regards, chré-

tiens! C'est un père qui trafique de la personne de son fils, et c'est la loi elle-même, c'est la loi romaine qui lui donne le droit de le vendre, *jus mancipii*. Le vice a dévoré la fortune du patricien désœuvré ; et, pour ne pas interrompre le cours de ses plaisirs, il rachète le bien-être au prix de son enfant. Eh quoi! c'est à Rome, dans la capitale du monde, que la loi consacrait ce honteux abus du pouvoir paternel, et que l'enfance, sacrifiée aux passions, n'apparaissait au seuil de la vie que pour devenir l'objet d'un infâme calcul ou bien la victime d'un despotisme affreux! Je ne dis pas que cette cruauté fût générale. Dieu me garde de calomnier la nature humaine même dans ses plus profonds abaissements! Mais comment nier que le paganisme poussa le mépris de l'enfance jusqu'aux dernières limites, en dirigeant contre elle les trois forces sociales dont il disposait : la famille, l'État, la Religion? Elle dut succomber sous cette triple conjuration du temple, de la cité, du foyer domestique. Il n'y avait que le ciel qui pût la défendre : voyons, Mes Frères, s'il a eu pitié d'elle.

Un jour, il naquit sur la terre un pauvre enfant, d'une mère pauvre comme lui. Il grandit dans une chétive demeure et connut les privations d'un ménage d'ouvrier. Il avait vu tomber autour de son berceau deux mille de ses frères sous les coups de la deuxième puissance que je viens de nommer. L'enfance lui parut indignement outragée et ses droits étrangement méconnus. A douze ans, il enseignait la doctrine au milieu des docteurs du temple, comme pour montrer à ces esprits superbes que la science de Dieu peut reposer sur les humbles et sur les illettrés. Plus tard, lorsqu'il promulguait l'Évangile nou-

veau dans les villes de Judée, il prit un enfant, l'embrassa, et, le plaçant au milieu de ses disciples, il leur dit : « Quiconque reçoit en mon nom l'un de ces petits, c'est moi qu'il reçoit (1) » ; et pour leur inculquer davantage encore le respect de cet âge, il ajoutait : « Gardez-vous bien de scandaliser un seul d'entre eux ; car il vaudrait mieux, pour l'auteur du scandale, qu'on lui mît une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. » Puis, joignant lui-même l'exemple au précepte, il prononça cette douce parole : « Laissez les enfants venir à moi (2). » De ce moment-là, Messieurs, l'enfance eut rang dans le monde. Elle avait sa charte promulguée par le Christ, avec la déclaration solennelle de ses droits. Jésus-Christ avait dit à la famille : Garde-toi de profaner cet autre toi-même, cette innocence qui vient s'asseoir à ton foyer. Il avait dit à l'État : « Ne touche pas à ce qui m'est consacré », *nolite tangere Christos meos* (3) ; cet enfant n'est pas ta propriété; après Dieu, il n'appartient qu'à lui-même. Il avait dit à l'Église : Lorsque tu auras baptisé cet enfant avec l'eau que je t'indiquerai, quand tu l'auras oint de l'huile que je te donnerai, tu le présenteras aux yeux des peuples, revêtu de ma puissance et couvert de ma livrée. L'Église, l'État, la famille obéirent à Jésus-Christ. Tandis qu'avant lui, le temple, la cité, le foyer domestique s'étaient unis dans le mépris de l'enfance ; à la parole de l'Homme-Dieu, les trois grandes puissances sociales se sont coalisées dans un commun respect. Vous le savez,

(1) S. Matth., XVIII, 5.
(2) S. Matth., XIX, 14.
(3) Psaume CIV, 15.

Messieurs, même pendant ces dix-huit siècles de foi que nous avons traversés, on n'a rien épargné, on a mis la main sur tout, on a touché aux choses les plus sacrées, à la royauté, au sacerdoce : on s'est arrêté devant l'enfance. Ni les souvenirs de Carthage, ni ceux de Sparte et de Rome n'ont pu revivre au milieu de nous, pour troubler sa paix et menacer son sort ; et si quelque grand coupable ose encore, malgré la famille, malgré l'État, malgré la Religion, attenter aux jours d'un enfant, on s'en détourne avec horreur comme d'un monstre que la terre poursuit de ses opprobres et le ciel de ses malédictions. Voilà ce qu'a produit l'Évangile en donnant aux berceaux, pour rempart, la grâce du baptême et, pour arme, la parole de Jésus-Christ. Le respect du jeune âge est un élément vital de la civilisation chrétienne. Elle s'éteindrait au milieu de nous, si les nouveau-nés ne reposaient en paix à l'ombre des autels, sous le regard de leur père et sous la protection des lois, c'est-à-dire sous la triple sauvegarde de l'amour, de la patrie et de Dieu.

Il était naturel, Mes Frères, que l'Église, en relevant la dignité de l'enfant, rehaussât également le caractère du précepteur. De même que chaque coup porté à l'un par les parents, par l'État et par la Religion, retombait sur l'autre, ainsi chaque rayon de gloire qui descendait sur ce jeune front devait se réfléchir sur le visage du maître. Eh bien ! qu'était-il résulté, pour l'instituteur, du mépris de l'enfance, au sein des nations idolâtres ? Vous ne l'ignorez pas, Messieurs ; cependant je veux vous le rappeler : suivez-moi, je vous prie, dans l'intérieur d'une famille patricienne. C'est à Rome que ma parole vous conduit,

parce que Rome ancienne a prouvé ce que peut le génie sans la grâce de Dieu; et, en exaltant sur d'autres points jusqu'à l'héroïsme la nature humaine, elle nous a donné l'exacte mesure de sa force et de sa faiblesse. Nous voici en présence d'une grande vertu païenne, d'une figure mâle et sévère : Caton, c'est Rome dans ce qu'elle a de plus grave et de plus élevé. A qui va-t-il confier l'éducation de son fils, lui, le censeur des mœurs de la capitale de l'Univers? A un homme qu'il n'oserait pas admettre à sa table, sans se croire déshonoré; à un homme qu'il peut vendre à son gré, maltraiter et tuer à plaisir. Voilà le maître du fils de Caton, le maître des maîtres du monde! C'est le rebut de la société, un être réputé vil et infâme, en un mot un esclave. Il était juste, en effet, qu'un enfant qui pouvait être mis en vente eût un précepteur qu'on pût vendre également : le peu de cas qu'on faisait du premier appelait le mépris sur les deux. Mais sortons de la maison du noble romain : à six siècles de là, sur ces mêmes lieux que nous venons de quitter, je vois un palais et, dans ce palais, une troupe d'enfants pauvres. Mes yeux cherchent le maître et j'aperçois un personnage devant qui tout front s'incline ici-bas, parce qu'il est le plus auguste représentation de la divinité sur la terre. Cet homme-là, si vénéré de tous, ne craint pas d'abaisser aux pieds des petits la majesté de Dieu qui le couvre : lui, le juge de la foi, le maître de la doctrine, il se fait répétiteur de grammaire et de chant... L'esclave de Caton est devenu le pape saint Grégoire le Grand!

Vous me direz que l'Église devait naturellement respecter l'enfance, mais vous doutez peut-être que l'État chrétien l'ait fait au même degré qu'elle. Passons les

Alpes ; et, de la demeure de Grégoire le Grand, où réside la plus haute puissance spirituelle, portons nos regards vers une autre cour, siège de la souveraineté temporelle. Là, c'est encore un homme que les siècles ont appelé du nom de grand, car nul n'a tenu d'une main plus ferme le sceptre et l'épée. Le voilà, au milieu d'un groupe d'enfants qui composent son École du palais. Il ne craint pas d'incliner devant eux le diadème impérial, pas plus que Grégoire n'a rougi d'humilier jusqu'à eux la tiare aux trois couronnes. Lui, le roi de plusieurs peuples, se fait chef d'école... L'esclave de Caton est devenu Charlemagne ! Tout est là dans ce double fait ; votre grandeur, votre dignité, votre gloire ! Votre ministère a été rehaussé par la chaire de Pierre, il est monté jusqu'au trône ; et c'est avoir tout dit d'une fonction, quand on a pu prouver qu'elle n'a été trouvée ni inférieure à l'empire ni au-dessous de la papauté. Voilà comment le christianisme, en relevant l'enfance, a réhabilité le maître.

Ce qui n'avait été avant lui qu'un travail d'esclave ou d'affranchi est désormais, grâce à son action souveraine, une fonction publique, une magistrature spirituelle, un ministère sacré, une mission honorée des hommes et bénie de Dieu.

Puis donc que la Religion a su environner de respect et de sainteté les fonctions de l'instituteur chrétien, quel puissant motif n'avons-nous pas, Mes Frères, de secourir ceux d'entre vous qui, dans l'accomplissement de leurs devoirs, ne peuvent échapper à l'indigence ou à la maladie ? Il n'est pas, en effet, de foyer sur la terre que ce double fléau ne puisse visiter ; nulle existence n'est hors de ses atteintes et, par conséquent, aucune force n'a le droit

de se croire à l'abri du besoin. Ni la santé, car il suffit d'un peu d'air vicié, pour jeter les plus vigoureuses natures dans les bras de la charité. Ni les richesses, parce que nous n'avons pas d'assurance contre les revers qui peuvent nous assaillir. Ni les honneurs, car tel brille aujourd'hui, qui, demain peut-être, disparaîtra sans laisser aucune trace. Ni la science, puisque souvent ses efforts restent stériles et son labeur sans récompense. Ni enfin la vertu : non, la vertu elle-même ne saurait se passer d'assistance; car, pour elle, la terre est un lieu d'épreuve et son triomphe n'est qu'au ciel. La société humaine n'est qu'une vaste Société de Secours mutuels, une réciprocité de services, un échange de bienfaits. C'est ce que vous avez parfaitement compris, Mes Frères, en établissant cette association qui nous rassemble en ce moment. A la fraternité qu'un même ministère établissait entre vous vous avez voulu joindre un lien à la fois plus doux et plus fort, « le lien de toute chose parfaite, la charité ». Et en cela, Messieurs, vous vous conformez à l'exemple de votre premier pasteur, qui ne laisse échapper aucune occasion de faire ressentir à son troupeau les effets de sa bonté et de sa sollicitude. Oui, c'est là, Monseigneur, une des qualités qui distinguent le plus votre cœur de père, et qui rehaussent en vous l'éclat d'une éminente dignité. Aussi il m'a été bien doux de pouvoir parler de la charité devant vous qui l'enseignez si bien et qui la pratiquez encore mieux. Il ne me reste plus qu'à vous faire une prière, c'est de vouloir bien appeler sur cette pieuse assemblée les grâces et les bénédictions du ciel ! Ainsi soit-il.

SERMON

DE RETRAITE

PRONONCÉ

A L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE

DEVANT LA SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL (1)

Vos autem, genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis: ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.

« Pour vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis, afin que vous annonciez les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa lumière admirable. »

1re Épître de saint Pierre, II, 9.

Messieurs,

A qui s'adresse ce magnifique éloge? A qui peuvent s'appliquer cette illustre origine, ce caractère sacré, cette sainte mission? Quel est l'objet de cette acquisition, de cette conquête dont parle l'apôtre? A qui faut-il rapporter

(1) Probablement en 1853 ou 1854.

cette vocation divine, cette participation au sacerdoce et à la royauté de Jésus-Christ? Il semblerait qu'un tel ministère ne dût convenir qu'aux apôtres élus par le Sauveur pour exercer tout pouvoir dans le royaume des âmes. C'est à eux, sans doute, que le chef du Sacré Collège se plaît à rappeler un si grand devoir, en leur rappelant tant de dignité. Il n'en est rien, Messieurs. Je lis en tête de la lettre : « Aux chrétiens dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bithynie. » Voilà les lecteurs de saint Pierre : quelques bonnes gens du peuple, de simples fidèles, des laïques ; et c'est à eux qu'il ne craint pas de dire : « Vous êtes une race choisie, un ordre de prêtres-rois », *vos autem, genus electum, regale sacerdotium.*

Je suppose, Messieurs, que l'apôtre saint Pierre vous parle ici à ma place, et que cette figure vénérable paraisse un instant devant vous, pour faire luire dans votre âme un rayon de cette lumière qu'elle réfléchissait sur elle-même. Permettez-moi d'associer un moment dans mon esprit ce que les premiers âges de l'Église ont produit de plus respectable avec ce que le monde moderne offre de plus vertueux et de plus pur. Que dirait l'apôtre, en présence de l'élite de la jeunesse catholique, à la vue de cette fleur de la civilisation chrétienne? Ah! c'est bien à vous, Messieurs, qu'il répéterait ces paroles : « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis; afin que vous annonciez les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa lumière admirable. » C'est ce troupeau fidèle qu'il enverrait vers les brebis égarées, c'est cette légion d'apôtres de la paix et de la charité qu'il répandrait dans le monde; et, après vous avoir confié la

mission d'annoncer autour de vous les grandeurs de Dieu, pour enflammer votre zèle et ranimer votre ardeur, il ajouterait, à l'exemple de son divin Maître : Ne craignez pas, ayez confiance, nous avons vaincu le monde !

Ainsi, M. T. C. F., vous aussi vous avez une charge à remplir, un zèle religieux à déployer. Non pas que vous puissiez être jamais admis à partager avec les Évêques l'autorité doctrinale, car c'est au corps des pasteurs que Jésus-Christ a confié le dépôt de sa doctrine. Mais, si vous ne faites point partie de l'Église enseignante, vous êtes membres de l'Église militante et, à ce titre, Messieurs, vous êtes appelés à défendre par la parole, par la plume et par les œuvres, cette grande société des âmes à laquelle vous appartenez. Vous êtes nos coopérateurs dans la mission de foi, de science et de charité que nous avons à exercer ici-bas. Telle est la triple réflexion que j'ai dessein de développer devant vous, à l'ouverture d'une retraite, dans laquelle vous cherchez à retremper votre courage et vos forces. Ce que je vais vous dire n'est pas nouveau pour vous ; il n'y a rien dans mon sujet qui ne vous soit déjà connu ; mais les choses de la piété, plus elles deviennent familières, plus elles conservent de charme pour ceux qui, comme vous, Messieurs, savent toujours les comprendre et les aimer.

I

« Jésus, dit le saint Évangile, entra un jour dans Capharnaüm, et un centurion, s'approchant de lui, le priait en lui disant : Seigneur, mon serviteur qui est paralytique

et couché dans la maison souffre beaucoup. Jésus lui dit : Je viendrai et je le guérirai. Et le centurion répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Jésus l'entendant fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël (1). » Voilà, Messieurs, le premier laïque que le texte sacré propose à votre imitation ; et, comme vous voyez, c'est la foi ardente de ce soldat qui excite l'admiration de Jésus-Christ ; car c'est en répandant autour de vous l'esprit de foi qui doit vous animer, que vous serez réellement nos coopérateurs dans la propagation de l'Évangile. D'où je conclus que vous avez une mission de foi à remplir dans la société.

Messieurs, ce qui nous manque aujourd'hui, c'est principalement cette vertu. C'est là le défaut de ce siècle, d'ailleurs si remarquable par ses découvertes de tout genre, par les merveilles de l'industrie, par les mille inventions de ses chimistes et de ses physiciens. Mais il semble précisément qu'en dérobant à l'Univers ses secrets, l'esprit moderne ne puisse pardonner à la foi ses mystères. A mesure que nous avançons dans le domaine de l'expérience, nous paraissons reculer dans la connaissance de la foi. On dirait que l'ordre naturel ne nous dévoile ses clartés que pour envelopper de ténèbres les vérités surnaturelles. Gardons-nous, toutefois, d'y voir une suite logique du progrès des études. Vous connaissez le mot de Bacon : « Peu de science détache de la foi, beaucoup de science y ramène. » Eh bien, Messieurs, nous en

(1) S. Matth., VIII, 5-8, 10.

sommes là : il y a peu de foi dans le monde, parce que nous avons bégayé le premier mot de tout, sans pouvoir dire le dernier mot de rien. Ne vous étonnez donc pas que ce défaut de lumière ait eu pour conséquence d'ajouter au scepticisme de la génération présente. Eh! mon Dieu, on a tout remis en question; ce que trente générations paraissaient avoir résolu a été de nouveau discuté, examiné, pesé. On a ébranlé les fondements de l'ordre religieux, de l'ordre scientifique, de l'ordre social. Rien n'est resté debout : le XVIIIe siècle ne nous a légué que des ruines. Sans doute, l'édifice même de la foi est immortel, mais la foi d'un peuple ne l'est pas : la nôtre, Messieurs, a cruellement souffert des attaques de l'incrédulité. Comme les Esdras et les Néhémie, nous sommes à rebâtir les murs du temple renversé par les mains des ennemis d'Israël; et, de même qu'alors beaucoup de Juifs n'avaient qu'une demi-confiance dans la durée de leur ouvrage, ainsi le malheur des temps a laissé germer le doute chez beaucoup de nos contemporains. Hélas! Messieurs, vous le savez comme nous : le nombre des croyants est relativement faible, et, parmi ceux-là, combien dont les convictions languissent et chancellent! L'esprit de foi surtout devient rare : cet esprit qui rend présentes les réalités futures, qui évoque aux yeux de l'âme les invisibles vérités; cet esprit qui, soulevant les voiles du monde, nous montre en toutes choses le doigt de la Providence, le signe de sa puissance, la trace de son passage; qui faisait voir à Vincent de Paul Dieu dans les créatures, Jésus-Christ dans les pauvres, dans la souffrance le plaisir, dans l'adversité le bonheur. Le voilà bien, l'esprit de foi, cette fleur vivante du christianisme! Oh! Messieurs, que nous en

sommes loin ! La matière, qui nous envahit et nous enveloppe de toutes parts, pénètre jusque dans le domaine de la grâce. Je ne sais quel naturalisme étroit et subtil tend partout à substituer la raison à la foi, à dépouiller le pouvoir de son divin prestige, la science de son caractère sacré. A ses yeux, la Rédemption est un vain mot, l'ordre surnaturel un mythe et une chimère. N'est-ce pas là le venin mortel qui circule dans les veines du corps social ? Il faudrait, pour réagir, qu'une sève vigoureuse remontât des racines aux branches desséchées. C'est-à-dire, Messieurs, qu'il nous faut des hommes d'une foi robuste et active, capables d'infuser aux autres cette vie chrétienne qui bouillonne en eux-mêmes. Donnez-nous, ô mon Dieu, de ces fortes natures d'apôtres, au contact desquelles le siècle sera forcé de s'avouer : Non, la foi n'est pas éteinte ; elle opère toujours avec une énergie que ni le temps ni la mort ne peuvent ralentir ; c'est donc qu'un souffle divin continue d'aviver cette flamme généreuse.

Or, Messieurs, s'il est un exemple qui puisse faire impression sur les plus indifférents, c'est bien le vôtre. Hommes du monde, vivant au milieu du monde, l'esprit de foi dont vous serez animés pourra devenir pour vos concitoyens un puissant attrait et une haute leçon. L'Écriture ne dit pas que Jésus-Christ ait admiré la foi de saint Pierre, d'ailleurs si prompte et si ardente ; mais celle du centurion le ravit : *miratus est*, « il en fut dans l'admiration ». Qu'y a-t-il, en effet, d'étonnant que les prêtres aient la foi ? Ne sommes-nous pas les familiers du Verbe fait chair, les ministres de sa promesse, les dispensateurs de ses mystères, les amis de l'Époux, les compagnons de ses travaux, ses frères d'armes ? C'est bien le moins que nous

croyions en lui, et les impies se scandaliseraient qu'il en fût autrement.

Mais vous, Messieurs, qui, au milieu de la défection générale, avez su conserver la foi de vos pères ; vous qui, loin de fléchir le genou devant l'idole du rationalisme, gardez un rang d'honneur parmi les fidèles adorateurs du Christ, n'êtes-vous pas, pour vos contemporains, une prédication vivante ? A la vue d'un pieux et fervent laïque, qui réalise dans sa conduite la foi qu'il professe, l'incrédulité se surprend à s'étonner elle-même ; de l'étonnement elle passe à l'admiration, de l'admiration à l'amour. Voilà comment, Messieurs, vous l'amènerez peu à peu à apprécier une doctrine que le sophisme lui avait fait méconnaître, et à chérir une religion pour laquelle elle se laissait aller de l'indifférence à la haine. Il n'y a pas de préjugés qui tiennent devant la force d'un tel exemple et l'éloquence d'une telle vie. Vous le savez, Messieurs, on ne cesse de nous redire : Le christianisme s'en va ; on n'écoute plus votre parole ; à peine avez-vous réussi à garder, autour de vos chaires et dans vos églises, quelques bonnes âmes à la conscience étroite et timorée ; mais la science vous fuit, les penseurs vous échappent ; votre action n'atteint plus ni le peuple, ni les lettrés, ni les classes dirigeantes ; en un mot, vous ne pouvez plus rien, ni sur la tête, ni sur le cœur de la société. Ah ! Mes Frères, je proteste : le cœur et la tête de la société, c'est vous-mêmes, et je ne veux pas chercher ailleurs d'autre démenti à ce propos de l'incrédulité. En paraissant assidûment au pied de nos autels, en affirmant aux regards de tous la piété qui vous anime, vous êtes la preuve qu'aujourd'hui comme toujours la science sait courber le front devant la foi. Quelle belle et

sainte mission est la vôtre, Messieurs! Vous ferez plus par l'exemple que nous par la parole; vous serez nos coopérateurs fidèles dans cette œuvre rédemptrice que nous accomplissons ici-bas, sous les yeux du siècle qui s'en étonne et de Dieu qui nous bénit.

Toutefois, Messieurs, Notre-Seigneur attend plus encore de votre zèle. « Pour révéler au monde les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa lumière admirable », il vous faut ajouter à cette propagande de foi une mission de science. Ce sera la matière d'une seconde réflexion.

II

Une nuit que Jésus-Christ priait, prosterné devant son Père, un homme vint à lui, désireux de l'interroger sur sa doctrine et de s'instruire dans les voies de Dieu. C'était un savant laïque, un personnage considéré parmi les Juifs. Il avait à cœur d'approfondir le mystère du royaume des cieux, afin de pouvoir répandre autour de lui la lumière de la vérité. Voilà le deuxième laïque que l'Évangile propose à notre imitation; et l'histoire mentionne que, fidèle à la parole de Jésus-Christ, il défendit la vraie religion devant le Sanhédrin. A l'exemple de Nicodème, Messieurs, vous devez mettre tout votre zèle à étudier les dogmes sacrés, pour être en mesure de porter cette « lumière admirable » dans les mille branches des connaissances humaines.

Certes, je ne saurais dire de la science ce que j'ai eu tout à l'heure l'amer regret d'affirmer pour la foi. Celle-là ne nous manque pas autant que celle-ci. Sans doute, on pourrait lui reprocher de se montrer parfois superficielle et légère, mais elle rachète en quelque sorte par la variété son défaut d'unité, et elle a gagné en étendue ce qu'elle semble avoir perdu en profondeur. Ainsi, sans parler du progrès incontestable des sciences naturelles et des sciences exactes, la critique historique est devenue à la fois plus sévère et plus sûre ; de nouveaux chefs-d'œuvre ont enrichi le trésor de notre littérature nationale ; l'éclectisme même, que nous n'aimons pas, a porté dans l'analyse des facultés de l'âme plus de précision et de netteté. Mais il y a en philosophie, comme en littérature et en histoire, un déisme mal déguisé, un christianisme vague, indécis, à traits mobiles et à formes insaisissables. Et, d'ailleurs, que d'erreurs à dissiper, que de points à éclaircir, que de faits à redresser ! A l'œuvre, Messieurs ! Voilà votre tâche, voilà votre mission ! Nous, prêtres, nous ne pouvons pas suffire à tout : en certaines villes, il nous faut consacrer la moitié de nos journées à baptiser les vivants et à enterrer les morts. Soyez nos coopérateurs, unissez-vous à nous : parlez, écrivez, agissez. Je trouve qu'on s'alarme trop facilement de voir des laïques prendre part à la défense de la religion. Sans doute, en pareille matière, leur place naturelle est derrière les maîtres de la doctrine : un bon soldat combat à son rang et sous l'œil de son chef. Mais, je vous l'avoue, je me préoccupe bien plus de l'indifférence des laïques que de leur excès de zèle. Pour vous, Messieurs, dont le dévouement égale la prudence, et qui joignez

l'humilité de la prière à l'ardeur de la charité, préparez-vous, pendant les années de votre jeunesse, à combattre sans relâche pour faire rentrer l'esprit chrétien dans les diverses régions de la science. Tenez, Messieurs, permettez-moi ce langage familier : vous êtes ici trente ou quarante élèves en médecine. Eh bien, je vous le déclare, vous auriez régénéré la médecine en France si, après vous être fortement imprégnés du spiritualisme chrétien, vous vous répandiez dans les provinces, comme une poignée d'apôtres de la saine doctrine et de la vérité ; vous feriez reculer devant vous les Cabanis, les Broussais, toute cette école de matérialistes qui nous dévore ; et le paysan de nos campagnes ne verrait plus s'approcher de son lit de souffrance, en guise de consolateur, un prétendu savant pour qui l'âme n'existe pas. Vous, Messieurs, qui sentez la flamme de l'enthousiasme jaillir de votre cœur, ou bien dont l'esprit plus calme et plus patient se plaît à explorer les champs de l'histoire, qu'elle est belle la mission de science qui vous échoit ! Aux produits impurs d'un romantisme sensuel, vous opposerez la pureté des formes et les grâces virginales de la poésie chrétienne ; ou bien, pour défendre la vérité de l'histoire, vous saurez briser l'arme de l'erreur et retourner le trait de la calomnie. Vous, Messieurs, qu'attirent les charmes austères de la philosophie, oh ! travaillez de toutes vos forces à dissiper ce fâcheux désaccord, ce déplorable malentendu entre la raison et la foi ; cherchez à détruire les derniers restes de ce panthéisme subtil, dont le venin vient de se glisser dans des productions très récentes. Il n'y a pas jusqu'à l'art qui ne réserve une belle fonction à ses admirateurs. Là encore, le matérialisme a étendu son empire et exercé ses ravages :

l'homme y a gagné sur Dieu, les formes charnelles se sont substituées au rayonnement des âmes. Il faut donc que l'art humilié dans la fange reprenne son vol sublime et qu'il fasse oublier la matière en rappelant l'esprit.

Voilà, certes, une large et magnifique synthèse que vous devrez construire : tel est le ministère dévolu à la jeunesse chrétienne de nos jours. Et croyez bien, chers Messieurs, que cette œuvre est de la plus haute importance : ce n'est qu'en dirigeant la science vers les sources limpides de la vérité catholique que nous ramènerons le monde moderne au pied de la croix. Ainsi les Lactance, les Justin, les Athénagore, les Clément d'Alexandrie s'étaient-ils donné la tâche de faire pénétrer nos dogmes dans les diverses branches du savoir humain ; et, en nommant ces grands hommes, j'ai cité des laïques qui s'estimaient très heureux de pouvoir mettre au service de l'Église les lumières de leur génie et les inspirations de leur foi.

III

Je voulais ouvrir de nouveau l'Évangile et proposer à votre imitation un troisième laïque, disciple de Jésus-Christ, dont le saint Livre nous retrace les soins affectueux. J'aurais aimé vous le montrer exerçant son amour sur le corps même du divin Maître, qu'il « enveloppa de linges avec des aromates (1) » et qu'il déposa dans un

(1) S. Jean, XIX, 40.

sépulcre neuf au milieu de son propre jardin. Dans la belle figure de Joseph d'Arimathie, vous auriez trouvé un modèle de la compassion que nous devons pratiquer envers le corps mystique du Seigneur, envers les pauvres, ses membres indigents ou infirmes ; mais, comme on vous parlera de cette vertu dans le cours de votre retraite, je n'en dirai qu'un mot.

Vous, Messieurs, qui avez pu vous convaincre par vous-mêmes de l'étendue des maux qui affligent l'humanité, vous avez à peine besoin qu'on insiste sur l'apostolat charitable dont vous êtes chargés. Cette grande mission est d'autant plus importante que l'égoïsme restera longtemps l'une des plaies de notre société, et que le souci exclusif des intérêts matériels n'a pas encore fait place aux saintes inspirations et aux généreux dévouements de l'esprit chrétien. Si, en effet, l'on écoutait davantage les maximes de l'Évangile, le monde offrirait-il, au même point, le triste spectacle de ses misères ? Au lieu de s'épuiser en vaines théories, en formules stériles de philanthropie humanitaire, la charité passerait dans les actes et, fécondée par la foi, multiplierait les prodiges. Les infirmités spirituelles ne céderaient pas moins que les maladies corporelles à sa douce et souveraine influence. L'envie perdrait son fiel et l'orgueil ses dédains, l'ambition renoncerait à ses intrigues et la vengeance déposerait ses colères, chaque infortune ou chaque joie aurait son écho dans le cœur de tous. Eh quoi, Messieurs, ne sommes-nous pas tous les frères de Jésus-Christ et les enfants d'un même Père qui est aux cieux ? Y a-t-il un étranger dans la grande famille humaine ? Ne devrait-il pas exister entre nous une communauté de plaisirs et de

peines? Ne sommes-nous pas tous des exilés sur la terre, soutenus des mêmes espérances et poussant les mêmes soupirs vers la patrie d'en haut? Pour lequel d'entre nous le sang du Christ n'a-t-il pas jailli sur le Calvaire? Aimons-nous donc les uns les autres; car il est écrit de notre Maître à tous : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (1). » La charité est la source de la paix, la mère de la concorde, le lien de la perfection, la consommation de la justice. Elle est haute comme le ciel, forte comme la mort, large comme le monde; elle durera autant que l'éternité. Puissiez-vous, Messieurs, remplir fidèlement cette triple mission de charité, de science et de foi, et par là parvenir au séjour du bonheur, où la foi perdra ses ombres, la science ses obscurités, et où la charité reposera en paix dans la gloire, alors que Dieu sera tout en tous et que nous serons tous en lui! Ainsi soit-il.

---

(1) S. Jean, XIII, 1.

SERMONS

DE

VISITES PASTORALES

ALLOCUTIONS

AUX PAROISSIENS

PREMIÈRE ALLOCUTION

Monsieur le Curé,

D'après le tableau que vous me tracez de la situation religieuse et morale de votre paroisse, je vois bien qu'il s'y trouve encore des âmes qui comprennent les devoirs du chrétien et qui s'appliquent à les remplir dans toute leur étendue. Je n'ai qu'à les féliciter de leur fidélité au service de Dieu et à les exhorter à marcher avec constance dans la voie qu'elles suivent et qui les conduira sûrement à l'éternelle félicité. Mais je vois aussi, et je savais déjà, M. T. C. F., que bon nombre d'entre vous sont atteints de cette plaie fatale qui désole une partie de mon diocèse et qui s'appelle l'indifférence pratique en matière de religion.

C'est là, permettez-moi de vous le dire avec la conscience de ma charge et la sainte liberté de mon ministère, c'est là une situation qui m'afflige au plus haut

point. Quand j'arrive dans une paroisse où la moitié, ou les trois quarts s'abstiennent de faire leurs Pâques et d'assister aux offices du dimanche, mon cœur se déchire à la pensée qu'il en est tant parmi mes enfants qui ne craignent pas de mettre en péril le salut de leur âme par une obstination que rien ne justifie. Et si j'éprouve ce sentiment douloureux, ah ! c'est qu'un père veut le bonheur de tous ses fils, et que rien ne le tourmente plus cruellement que de les voir courir à une perte certaine par leur refus prolongé d'obéir à sa voix et de suivre ses conseils.

Car enfin, M. T. C. F., nul d'entre vous ne l'ignore, vous l'avez tous appris dans votre jeunesse, « sans la foi », sans la foi pratique, sans la foi qui se manifeste par le culte extérieur et l'exacte observance de la religion, « il est impossible de plaire à Dieu » : *sine fide impossibile est placere Deo* (1) ». Cette grande parole de l'apôtre saint Paul retentit après dix-huit siècles avec la même force, la même autorité et la même certitude irréfragable que le premier jour. Chrétiens, nous avons une loi établie par le Seigneur lui-même. Cette loi, Jésus-Christ, le Verbe incarné, le Rédempteur du monde, l'a promulguée et scellée de son sang ; cette loi, la chaire catholique, interprète des volontés divines, est chargée de la prêcher dans le monde entier, au nom de Celui qui a dit : « Quiconque n'écoute pas l'Église, qu'il soit regardé comme un païen et un pécheur public (2). » Cette loi, contenue dans les commandements de Dieu et dans les préceptes de

(1) Ép. aux Hébr., XI, 6.
(2) S. Matth., XVIII, 17.

l'Église, il n'est pas en notre pouvoir de la changer ni de la transgresser impunément. Rien ne peut y faire : les siècles ont beau se succéder, elle reste debout, immortelle et souveraine. Elle est aussi obligatoire pour vous qu'elle l'était pour vos aïeux, qu'elle l'était à l'époque des apôtres, qu'elle l'était du temps des confesseurs et des martyrs. « Le ciel et la terre passeront, disait Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais mes paroles ne passeront pas (1). » Et quelles sont ces paroles ? *Memento ut diem sabbati sanctifices* (2), « souvenez-vous de sanctifier le sabbat » ; car celui qui profanera le jour qui doit m'être consacré mourra de la mort éternelle, *morte morietur* (3). Quelles sont encore ces paroles ? « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (4) » ; par conséquent, dans les cas ordinaires, sans la confession, sans l'aveu sacramentel, pas de pardon pour les fautes, pas de salut possible. Quelles sont enfin ces paroles ? « En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (5) » ; d'où il suit que s'abstenir de la communion pascale, de la participation au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est donner la mort à l'âme, c'est l'exposer à être éternellement séparée de Dieu. Toutes ces vérités-là, M. T. C. F., sont claires, formelles, aussi certaines que l'est votre propre existence. Ces vérités-là,

---

(1) S. Matth., XXIV, 35.
(2) Exode, XX, 8.
(3) Nombres, XV, 35.
(4) S. Jean, XX, 23.
(5) *Ibid.*, VI, 54.

Jésus-Christ et les apôtres les ont prêchées au monde ; les martyrs les ont confirmées dans les tortures ; elles ont été crues, pratiquées, défendues par les plus grands esprits, par les plus illustres savants, par les plus profonds génies qui aient paru sur la terre. Il n'y a pas à s'inscrire contre elles : elles sont inattaquables, elles s'imposent à la raison et à la foi de l'homme avec l'autorité même de Dieu ; et dès lors pourquoi ne pas s'y conformer et ne pas les faire passer dans la conduite de notre vie comme la règle de nos actes ?

Certes, je conçois que l'on se puisse montrer indifférent pour des choses qui ne nous touchent point ou ne nous intéressent que faiblement. Mais notre avenir éternel, mais le salut de notre âme, mais les destinées qui nous attendent après la mort, est-ce donc là une vaine affaire ? N'est-ce pas une question de premier ordre, devant laquelle toutes les autres disparaissent et s'effacent ; un intérêt suprême auquel tout le reste doit être subordonné ? Et de grâce, je vous le demande, de quoi nous servirait-il d'avoir passé quelques misérables années sur cette terre, pour aboutir à des malheurs sans fin ? « De quoi servirait-il à l'homme, disait Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir gagné le monde entier, s'il venait à perdre son âme ? (1) » Et comment sauver son âme, si on refuse obstinément de pratiquer la loi de Dieu, si on néglige de l'accomplir jusqu'au bout, si on ne s'en inquiète pas, si on ne s'en occupe pas ? Non, ne nous berçons pas d'un fol espoir : marcher vers la tombe avec cette insouciance, c'est aller aux abîmes.

---

(1) S. Matth., XVI, 26.

Ah ! je le sais, on aime à se créer des illusions, pour colorer d'un faux prétexte l'indifférence où l'on vit à l'égard de l'Église. Je ne fais de mal à personne, dira un tel, je ne retiens pas injustement le bien d'autrui, je tâche de remplir de mon mieux mes fonctions d'époux et de père de famille : est-ce que cela ne suffit pas ? Non, cela ne suffit pas, mon cher enfant, car vous avez des devoirs à remplir envers le Seigneur, votre souverain Maître et votre Rédempteur, non moins qu'à l'endroit du prochain et de vous-même. Créature de Dieu, vous êtes tenu de lui rendre un culte extérieur et public ; et du moment qu'il vous a ordonné de sanctifier le septième jour, le jour du dimanche, par une assistance régulière au saint sacrifice de la messe, c'est là pour vous une obligation indispensable. Car nous sommes entre les mains de Dieu, comme le vase d'argile sous les doigts du potier : à lui de commander, à nous d'obéir. Chrétiens, vous devez appliquer à votre âme les fruits de la Rédemption, par votre participation aux sacrements institués à cet effet ; vous devez, par la pénitence et par l'eucharistie, réparer, entretenir et développer en vous la vie surnaturelle et divine, dont le baptême a été le principe, que la confirmation a fortifiée, et qui, dans le sein de Dieu, deviendra pour vous une impérissable gloire. Voilà vos devoirs envers le Seigneur : si vous y manquez, vous vous placez volontairement en dehors de la voie du salut, vous n'êtes point parmi les candidats de l'éternité, vous vous fermez à vous-mêmes les portes du ciel, séjour de l'immortalité bienheureuse.

Oui, sans doute, c'est déjà beaucoup que d'être un honnête homme selon le monde, un époux fidèle, un bon

père de famille. Mais songez donc en même temps que vous êtes chrétiens ; ne vous arrêtez pas à moitié chemin, allez jusqu'au bout. Moins vous avez d'obstacles pour revenir à Dieu, plus vous êtes inexcusables de rester plongés dans cette indifférence qui vous éloigne des sources de la grâce. Je comprends jusqu'à un certain point que le criminel, que le libertin qui vit dans le désordre recule devant des actes qui l'obligeraient à changer de conduite ; mais vous qui êtes de braves gens, des hommes laborieux et probes, auxquels il ne manque absolument que la pratique de la religion, qu'avez-vous à craindre ? Qu'est-ce qui vous retient ? Qu'est-ce qui vous effraie, dans la confession par exemple ? Dans l'humble aveu de vos fautes fait au prêtre, ministre du pardon et de la miséricorde, est-ce que vous ne puisez pas ce calme, cette paix intérieure, cette tranquillité, ce soulagement de la conscience, cette sécurité morale que rien ne vaut ni ne peut suppléer ? Rappelez-vous donc votre première communion, rappelez-vous ce jour fortuné de votre vie, où, à l'exemple de ces chers enfants qui sont là devant nous, vous étiez si purs, si innocents, si joyeux, si contents de vous-mêmes ; où, sous le regard de votre mère et de votre père témoins de votre bonheur, vous faisiez de votre âme le sanctuaire et le tabernacle de la divinité ; et depuis lors, chaque fois que vous êtes revenus vous asseoir à ce banquet de la vie divine, à cette table eucharistique dressée par la Providence sur tous les points du monde, ne vous en êtes-vous pas relevés plus forts, plus courageux contre vous-mêmes, avec plus de confiance dans votre passé et plus d'espérance dans vos destinées éternelles ? Eh bien, c'est à de pareilles fêtes, pleines de

douces émotions et de charmes suprêmes, que je viens vous convier au nom du Seigneur, en vous exhortant à goûter de nouveau les joies de votre jeunesse. Eh! n'avons-nous pas tous besoin de ces moments-là, dans le cours de notre existence entrecoupée de peines, d'afflictions, de soucis? Il est si bon de nous unir Dieu, notre Créateur et notre Sauveur, d'oublier les souffrances et les misères de la terre, pour nous reposer avec confiance dans les espérances et dans les promesses de la vie future!

O Seigneur Jésus, vous qui m'avez confié la garde de ces âmes pour lesquelles vous avez versé votre sang et que vous destinez à l'éternelle félicité, touchez-les par votre grâce, parlez au cœur de tous ceux qui m'écoutent et de ceux-là mêmes qui ne sont point présents dans le temple; faites-leur comprendre que la religion est leur véritable bien, qu'elle ne cherche que leur bonheur, qu'en revenant à ses saintes pratiques, ils assurent leurs vrais intérêts dans ce monde et dans l'autre. Attachez à ma bénédiction pastorale cette vertu divine qui éclaire les intelligences, attendrit les cœurs et incline les volontés, afin que cette chère paroisse ne compte plus que des enfants attachés à leurs devoirs, pratiquant votre loi avec une entière fidélité, sanctifiant le dimanche par une assistance régulière au saint sacrifice de l'autel, observant avec joie vos divins commandements et les préceptes de votre Église. C'est dans cet espoir que je rassemble tous les pouvoirs que vous m'avez donnés, pour les bénir tendrement et affectueusement. *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus! Amen.*

DEUXIÈME ALLOCUTION

Visitabis fratres tuos, si recte agant.
« Tu visiteras tes frères, pour voir s'ils font le bien. »
(1er livre des Rois, XVII, 18.)

Tel est le commandement que Dieu adresse aux Évêques. *Visitabis fratres tuos*, *si recte agant*, « tu visiteras tes frères, pour voir s'ils font le bien » : voilà le premier devoir de ma charge pastorale. C'est pourquoi je suis venu au milieu de vous, afin de pouvoir apprécier par moi-même votre situation religieuse et morale, et de me convaincre que vous marchez d'un pas ferme et sûr dans la voie des commandements de Dieu et de l'Église.

Je suis heureux de tous les renseignements qui m'ont été fournis sur votre paroisse, et je constate par votre attitude si digne et si respectueuse qu'on ne m'avait pas trompé. Sous la conduite de votre zélé pasteur, que je tiens à remercier publiquement, vous avez su conserver intact le premier et le plus précieux de vos biens, la foi de vos pères. L'union et la concorde fraternelle règnent entre vous. Vous élevez vos enfants dans la crainte du Seigneur, et ils vous paient de retour par leur docilité à suivre vos leçons. Vous vous approchez fréquemment des sources de grâces que Jésus-Christ a ouvertes au milieu de son Église pour le salut des âmes. Il n'y a pas jusqu'à ce monument

qui ne témoigne, par sa beauté, du zèle qui vous anime pour la gloire du divin Maître. Bref, vous êtes dans la voie que doit suivre une paroisse chrétienne pour attirer sur elle les faveurs et les bénédictions de Dieu.

Mais vous le comprenez, M. T. C. F., il ne suffit pas d'être dans la bonne route ; il faut savoir s'y maintenir et y progresser. Notre vie est un acheminement continuel vers l'éternité ; et plus nous nous rapprochons du terme de notre existence terrestre, plus il importe de multiplier les mérites pour le grand jour de la rétribution universelle. Vous travaillez du matin au soir ; vous vous donnez beaucoup de peine pour amasser quelque bien ; et certes la religion, loin de ralentir votre activité, l'encourage et la bénit. C'est elle qui fait du labeur une loi sainte et sacrée. Mais enfin, quoi qu'il arrive, rien de ce que vous possédez ici-bas ne vous suivra au-delà du tombeau. Vous laisserez derrière vous vos champs, vos fermes, vos maisons, votre avoir, tout ce qui vous préoccupe et vous attache en ce moment ; et vous paraîtrez devant Dieu nus, dépouillés de toutes choses, seuls avec votre âme, vos vertus et vos bonnes œuvres.

Oui, M. T. C. F., vos vertus et vos bonnes œuvres, c'est tout ce que vous emporterez ; le reste donc n'est rien ou peu de chose. Vous serez riches, à l'heure de la mort, si vous avez su conserver la grâce de votre baptême, ou du moins la recouvrer par une pénitence sincère ; si vous avez rempli fidèlement vos devoirs envers le Seigneur, envers le prochain et envers vous-mêmes ; si vous avez résisté avec force aux mauvais penchants de votre nature et triomphé des assauts de l'enfer et du monde ; si, au lieu de traîner votre âme dans les sentiers du vice, vous

avez persévéré jusqu'au bout et courageusement dans le chemin de la vertu, en réglant sur la loi de Dieu vos pensées, vos paroles et vos actions ; si, en un mot, vous avez profité des courtes années que nous passons sur la terre, pour marcher de progrès en progrès dans la sainteté. Voilà ce qui vous sera compté dans la balance des justices divines, ce qui deviendra pour vous le principe et la source d'une éternelle félicité.

Ces graves enseignements de la foi, vos prêtres ne cessent de vous les répéter conformément aux obligations de leur charge. Mais je viens aujourd'hui confirmer leur parole par l'autorité de la mienne et accréditer de nouveau leur mission auprès de vous. Car je suis responsable devant Dieu de chacune de vos âmes selon la mesure de mon pouvoir et de mes forces. Bien qu'absent de corps, je ne cesse pas d'être présent au milieu de vous dans la personne de votre bon curé, qui est mon mandataire et mon représentant, comme je suis moi-même le représentant et le mandataire du Souverain Pontife, lequel est à son tour le Vicaire de Jésus-Christ dans l'Église universelle. Chaque fois qu'il m'arrive quelque nouvelle consolante sur votre foi et votre piété, je sens que mon esprit s'épanouit et que mon cœur se dilate. Et quand le bruit de quelque désordre moral parvient à mes oreilles d'une partie quelconque de mon diocèse, j'éprouve la douleur du père qui souffre des égarements de ses fils ; car entre vous et moi il existe des liens qui ne pourront se rompre que par la mort ; et encore, jusque dans l'éternité, vous devrez être « ma joie et ma couronne », *gaudium meum et corona mea* (1). Prêtres de Jésus-Christ, nous reste-

(1) Ép. aux Philip., IV, 1.

rons tels éternellement, *sacerdos in æternum* ; le même bonheur attend le pasteur et le troupeau ; et nous devrons être un jour réunis dans le triomphe, comme nous sommes associés aujourd'hui dans l'épreuve et dans le combat.

C'est pourquoi je me sens pressé de vous exhorter à prendre en main les intérêts de votre âme et à placer en tête de toutes vos préoccupations la grande affaire de votre salut. Pères et mères de famille, c'est de vous surtout que dépend l'avenir religieux et moral de cette paroisse. Vos enfants vous ont été confiés par la divine Providence comme un dépôt sacré sur lequel il vous faut veiller avec une sollicitude constante et active. Ne perdez jamais de vue la grave responsabilité qui vous incombe. C'est pour vous une obligation rigoureuse de maintenir au foyer domestique les bonnes mœurs, les exercices de piété, la pratique des vertus chrétiennes, l'accomplissement des devoirs religieux. Et, afin que votre parole ait chance d'être efficace, joignez-y le bon exemple. Commencez par faire vous-mêmes ce que vous prescrivez à vos enfants. Éloignez-les des occasions du mal ; rappelez-vous bien que vous récolterez plus tard ce que vous aurez semé, et que vous réservez à vos vieux jours des consolations ou des déboires, suivant que vous aurez déployé dans l'intérieur de vos familles une vigilance sévère ou une faiblesse coupable.

Et vous, mes chers enfants, vénérez et chérissez dans vos parents les représentants de Dieu, chargés de vous élever et de vous guider dans la voie du salut avec une pleine et entière autorité. Rendez-leur cette tâche facile par votre docilité et votre esprit de soumission. Jeunes filles, dont la modestie et l'innocence doivent être l'orne-

ment de la paroisse, aimez la prière, ayez recours à ce grand moyen de préservation contre le vice. Ne vous exposez pas dans des compagnies périlleuses, mais fuyez plutôt avec un soin extrême tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre cœur. Que la Sainte Vierge soit à la fois votre protectrice et votre modèle, afin qu'à son exemple et par son intercession vous abritiez votre pudeur sous le voile de l'humilité, et que vous vous prépariez pendant vos jeunes années à cette mission de dévouement et de piété qui est particulière à la femme chrétienne.

Et vous, enfin, jeunes gens qui grandissez pour le bien de vos familles, de l'Église et de la patrie, ah! c'est à vous principalement que s'adressent les conseils et les exhortations de votre premier pasteur. Nous attendons beaucoup de vous, car le pays est dans une situation qui réclame de la part de tous ses enfants un redoublement de vertu et d'énergie morale. Nous avons été vaincus dans des luttes récentes, parce que des habitudes de mollesse et d'indiscipline s'étaient glissées dans tous les rangs. Il nous faut une génération de jeunes hommes fortement trempés, sachant placer le devoir plus haut que le plaisir et prêts à tous les sacrifices que demande l'intérêt de l'Église et de la France. Vous serez tout cela ; mais vous ne le serez qu'à la condition de vous montrer dignes de vos pères, de rester comme eux fidèles aux principes qui font l'homme de cœur, l'homme de foi, l'homme qui ne craint pas de professer ouvertement sa religion et de la défendre contre tous ceux qui l'attaquent. Plusieurs d'entre vous sont sortis de leur village ; ils ont vu de près les méchants, ceux qui blasphèment le saint nom du Seigneur, qui foulent aux pieds les lois divines et humaines.

Puissent-ils avoir rapporté de cette expérience la conviction profonde qu'il n'y a pas de bonheur pour l'impie, que le vice trouve en lui-même son propre châtiment, et que la vie n'est douce, tranquille et prospère, que pour ceux qui savent la traverser sans peur comme sans reproche, en attendant qu'ils aillent porter devant Dieu une conscience pure, exempte de remords, une âme riche de mérites et de bonnes œuvres !

Je viens de répandre mon cœur devant vous, M. T. C. F., et je prie le Seigneur d'attacher à cette première visite de votre Évêque ses grâces et ses faveurs spirituelles. Fasse le ciel qu'elle soit pour les justes un motif de persévérer dans le bien, pour les pécheurs l'occasion d'un retour sincère à Dieu et à la vertu, pour vous tous le point de départ d'un progrès véritable, d'une vie meilleure et plus chrétienne! C'est du fond de mon âme que je rassemble tous les pouvoirs que Dieu m'a donnés pour vous bénir, vous et vos familles, les présents et les absents, vos demeures, vos champs, vos récoltes, tout ce qui vous intéresse dans ce monde et tout ce qui doit vous profiter dans l'autre. Cette bénédiction qui embrasse le pasteur et le troupeau, les prêtres et les fidèles, je la donne tout spécialement aux autorités civiles de cette paroisse qui ont su y maintenir la tranquillité et le bon ordre ; aux maîtres et aux maîtresses qui se dévouent avec tant de zèle à l'instruction de vos enfants. Dieu veuille la rendre pleine et féconde, afin qu'après avoir été une source de prospérités pour le temps, elle devienne le gage de la félicité éternelle que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

TROISIÈME ALLOCUTION

En commençant par Savennières le cours de mes visites pastorales pendant cette année, je suis heureux de me trouver dans une paroisse où la foi catholique est restée vivante ; où, de génération en génération, comme l'atteste l'antiquité même de cette église, l'attachement à la religion, aux vérités qu'elle enseigne et aux devoirs qu'elle prêche, s'est transmis comme un héritage traditionnel. L'accueil si touchant et si cordial que vous venez de faire à votre évêque me prouve que ces sentiments n'ont rien perdu parmi vous de leur force et de leur vivacité. Je viens à vous, M. T. C. F., le dimanche du Bon Pasteur ; et c'est avec empressement que je saisis l'occasion qui m'est offerte pour vous rappeler quelques-unes des vérités contenues dans l'Évangile de ce jour, qui semble placé tout exprès à l'entrée de mes visites pastorales pour en indiquer le but et l'objet.

Notre-Seigneur Jésus-Christ se plaisait à représenter les choses spirituelles sous la forme et sous l'image des réalités sensibles. C'est pourquoi il aimait à comparer son Église à un troupeau composé de pasteurs, d'une part, et de l'autre, de brebis et d'agneaux. Ainsi distinguait-il dans son langage, à la fois sublime et familier, l'Église enseignante et l'Église enseignée. A la tête de ce troupeau dispersé sur toute la surface du globe, apparaît le Pasteur suprême, le

Prince des apôtres, le successeur de Pierre, Notre Saint Père le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. C'est à lui qu'il a été dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis ; » *pasce agnos meos, pasce oves meas* (1). A lui de les conduire et de les diriger dans les pâturages du salut, en leur indiquant la nourriture la mieux appropriée à leurs besoins spirituels ; à lui de les tenir éloignés des plantes vénéneuses, c'est-à-dire de l'erreur et du mensonge ; à lui de les défendre contre les loups ravisseurs, en d'autres termes, contre tous ceux qui cherchent à perdre les âmes, à tuer en elles la foi et la vertu. Il a la garde du troupeau tout entier ; rien n'échappe à sa vigilance pastorale. Du haut de ce rocher de saint Pierre, sur lequel le Fils de Dieu a bâti son Église, le Pasteur universel observe tout ce qui se passe dans le monde ; il atteint du regard jusqu'aux extrémités de l'Univers, partout où il y a un intérêt à sauvegarder ou un péril à prévenir.

Mais le troupeau, vaste comme le monde, est partagé lui-même en différentes portions, dont chacune est confiée à la sollicitude d'un pasteur particulier, subordonné au Pasteur suprême, et ayant comme lui, bien qu'au-dessous de lui, la mission de veiller au salut des âmes. Or comme l'évêque, successeur des apôtres, ne saurait par lui-même prêcher la parole divine et administrer les sacrements dans toute l'étendue de son Église, il confie à son tour une partie de ses ouailles aux prêtres qu'il revêt de son autorité. Admirable hiérarchie qui, du Souverain Pontife aux évêques et des évêques aux prêtres, se développe avec une majesté sans égale,

(1) S. Jean, XXI, 16, 17.

rattachant ainsi chaque paroisse à l'autre et tous les diocèses entre eux, de telle sorte qu'elle enserre l'humanité entière dans les liens de la foi et de la charité chrétienne.

Or, en nous communiquant sa puissance, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, nous a également enseigné nos devoirs. Pasteurs du premier ou du second ordre, tous doivent pouvoir dire à l'exemple du divin Maître : *Ego sum pastor bonus*, « je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et elles me connaissent » ; *cognosco meas et cognoscunt me meæ* (1). Oui, M. T. C. F., vous connaissez votre pasteur. Voilà trente ans qu'il est au milieu de vous et qu'il vous consacre tout ce qu'il y a dans son âme sacerdotale de dévouement et de charité. Il a conduit vos parents, escorté de ses prières leur dépouille mortelle jusqu'au seuil de l'éternité, jusqu'à leur dernière demeure ; la plupart d'entre vous ont été baptisés par ses mains, ont fait leur première communion sous sa direction, ont reçu de lui la bénédiction nuptiale ; et ces augustes fonctions de la paternité spirituelle, il continuera à les remplir auprès de vos enfants : liens sacrés qui unissent le pasteur à son troupeau, par l'affection, d'une part, par la reconnaissance, de l'autre. Et comme l'ajoutait Notre-Seigneur, de même que vous connaissez votre pasteur, lui aussi, il vous connaît : il sait que la foi a conservé son empire sur la plus grande partie d'entre vous ; il se rappelle, vous venez de l'entendre, toutes les consolations que vous avez ménagées à son cœur de prêtre depuis son entrée dans cette paroisse. Puisse cet attachement

(1) S. Jean, x. 14.

réciproque se fortifier de jour en jour, croître et s'affermir avec le temps !

Sans doute, M. T. C. F., ici, comme sur d'autres points, les loups ravisseurs ont cherché à pénétrer dans la bergerie. Les prétendus esprits forts, qui ne sont que des esprits faibles, et les prétendus savants du jour qui ne sont que des ignorants, multiplient dans les campagnes leurs mensonges et leurs calomnies. Pour mieux tromper les âmes simples et crédules, ils se gardent bien de manifester ouvertement leurs desseins pervers ; ils aiment mieux apparaître au milieu de vous comme des loups revêtus de peaux de brebis, ayant à la bouche de grands mots dont eux-mêmes ne comprennent pas le sens. C'est à l'influence de ces émissaires de la démagogie, qui ont leur siège dans les cabarets et autres lieux publics, que sont dues les défections, rares sans doute, mais trop nombreuses encore, qui se sont produites dans cette paroisse où, il y a trente ans, pas un homme n'aurait été assez oublieux de sa dignité chrétienne pour négliger ses devoirs religieux. Ce sont là des peines bien sensibles pour le cœur d'un pasteur. Au souvenir de ces retardataires qui manquent à l'appel, il peut se dire comme le bon Pasteur de l'Évangile de ce jour : « J'ai encore d'autres brebis qui se sont éloignées du bercail » : eh bien ! « celles-là aussi, il faut que je les amène » ; *et illas oportet me adducere* (1). Notre-Seigneur les attend au tribunal de la clémence et de la miséricorde, afin de leur rendre la paix de l'âme avec la grâce du pardon. Il les attend à la Table sainte pour les nourrir du pain des forts. Il fait plus que de les attendre ; il va au-devant

(1) S. Jean, x, 16.

d'eux, il les presse, il les sollicite par la bouche de ses ministres, il frappe à la porte de leur cœur par l'impression de sa grâce, par les bons mouvements qu'il excite et qu'il provoque en eux, semblable au pasteur qui court après la brebis égarée, la charge sur ses épaules et la ramène tout joyeux au bercail, afin que le troupeau tout entier se retrouve groupé et rallié dans la même bergerie : *et fiet unum ovile et unus pastor* (1).

Puisse-t-il en être ainsi de cette paroisse, M. T. C. F. ! C'est pourquoi je suis venu au milieu de vous en ce dimanche du Bon Pasteur, trop heureux si ma parole et mes bénédictions, en fortifiant dans leurs résolutions les brebis restées fidèles de cette portion de mon troupeau, pouvaient ramener les autres dans le droit chemin du devoir et de la vertu ! Écoutez les conseils de votre évêque, de votre Père en Dieu. En raison de l'étendue de mon diocèse, je ne puis me faire entendre à vous qu'à de rares intervalles. A peine s'il m'est donné, tous les cinq ans, de voir et d'entretenir de vive voix mes enfants spirituels, pour les exhorter à se préparer, par une vie sainte, à paraître au tribunal du Souverain juge où nous nous retrouverons vous et moi. Mais du moins je ne manque pas un seul jour de penser à vous devant le Seigneur, d'offrir le saint sacrifice de la messe pour mes chers angevins, afin de suppléer par mes prières à l'impuissance où je suis de vous parler plus souvent. Et maintenant, recueillez-vous, mes bien-aimés Frères, élevez votre âme vers Dieu, afin de recevoir avec fruit la bénédiction que je vous donne du fond de mon cœur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Jean, x, 16.

QUATRIÈME ALLOCUTION

En reprenant par N... (1) le cours de mes visites pastorales dans l'arrondissement de Segré, je suis heureux de me trouver dans une paroisse où la foi est restée vivante, où la très grande majorité des fidèles, je dirais presque tous s'approchent des sacrements de l'Église et remplissent les devoirs de notre sainte religion. Ouvriers ou agriculteurs, au milieu des pénibles labeurs que vous impose votre condition, vous avez compris que l'affaire capitale de l'homme c'est d'assurer le salut de son âme, et qu'il ne lui est pas possible d'atteindre ce but suprême de sa vie sans l'accomplissement de toute la loi de Dieu. Voilà pourquoi vous vous êtes efforcés de mériter les éloges de votre pieux et zélé curé ; et il m'est bien doux d'y joindre mes félicitations personnelles pour votre constance et votre fidélité au service du Seigneur.

Quand j'arrive pour la première fois dans une paroisse, j'éprouve toujours une très douce consolation à constater le bien qui s'y trouve ; mais je voudrais en même temps pouvoir le développer, en provoquant un progrès notable, une amélioration sensible dans les mœurs publiques. Ici, c'est une vertu à laquelle il faudrait donner un plus généreux essor ; là, c'est un défaut qu'il s'agirait de

(1) Par discrétion, nous laissons en blanc le nom de la paroisse.

combattre avec plus d'énergie et d'étouffer complètement. Or, laissez-moi le dire avec la conscience de ma charge et la sainte liberté de mon ministère, il est dans vos campagnes un vice que j'aurais à cœur d'extirper jusque dans ses dernières racines ; car il est le plus sérieux obstacle au développement de votre vie religieuse et morale. Il est une vertu que je tiendrais à vous inculquer autant qu'il est en moi ; car elle est une des garanties les plus sûres de la foi et de la moralité. Ce vice, c'est l'intempérance ; cette vertu, c'est la sobriété.

Ai-je besoin de vous dire, M. T. C. F., à quel point l'intempérance dans le boire et dans le manger est contraire à la dignité de l'homme et du chrétien ? Notre plus belle qualité, celle qui nous élève si fort au-dessus des animaux et qui nous établit comme les rois de la nature, c'est précisément notre esprit, c'est notre raison. Avec quel soin donc ne devrions-nous pas éviter ce qui peut affaiblir cette intelligence et troubler cette direction maîtresse ? Ce qui constitue la grandeur de l'homme et sa gloire, c'est d'avoir été créé à l'image de Dieu, c'est de porter empreint sur son front comme un reflet de la divinité. Combien donc importerait-il de ne pas souiller cette image ? Ce qui fait son bonheur, c'est d'avoir été racheté au prix du sang adorable de Jésus-Christ, c'est d'avoir reçu dans le baptême le caractère de chrétien et d'être devenu par là l'enfant de Dieu, l'objet de son amour et de ses complaisances. Dès lors, avec quelle vigilance convient-il d'éviter ce qui serait de nature à déshonorer un caractère si noble, ce qui peut entraîner la perte de si hautes prérogatives. Or considérez l'homme dans l'état où le met la passion du vin. Est-ce là cette créature si excellente formée à

l'image de son Créateur? Est-ce là le roi de la nature, le plus parfait des ouvrages du Tout-Puissant? Essayez de reconnaître en lui l'enfant chéri de Dieu, l'un des membres de Jésus-Christ, le temple de l'Esprit saint! Où est sa raison? Où est la plénitude de ses facultés? Où est l'empire qu'il doit exercer sur lui-même, sur ses sens, sur ses instincts, sur la partie inférieure de son être? Hélas! comme le disait le prophète, « il s'est rabaissé au rang des animaux », *comparatus est jumentis insipientibus*, « et il est devenu semblable à eux », *et similis factus est illis* (1).

C'est là un point extrêmement grave dans la vie d'un chrétien, M. T. C. F. : savoir se contenir et garder la mesure dans l'usage du boire et du manger. Dieu, dans sa bonté infinie, a attaché un plaisir sensible à l'usage des aliments et des boissons, afin que nous fussions naturellement portés à une action nécessaire pour le soutien de nos forces. Jusque-là, tout est bien ; mais s'arrêter à cette jouissance, mais la rechercher uniquement, mais dépasser les limites dans la satisfaction d'un besoin légitime, mais consumer des heures, peut-être même des journées entières au cabaret, jusqu'à se troubler la raison et perdre la possession de soi-même, c'est, suivant la forte expression du grand apôtre, c'est se faire « un Dieu de son ventre », c'est abdiquer la dignité de l'homme, c'est fouler aux pieds les titres de noblesse du chrétien ; et voilà pourquoi Notre-Seigneur disait à ses disciples : « Prenez garde à vous », *attendite vobis*, « de peur que vos cœurs ne

(1) Psaume XLVIII, 21

s'appesantissent par l'excès du vin », *ne forte graventur corda vestra in ebrietate* (1).

Si tel est le déshonneur qui s'attache à l'intempérance, quelles ne sont pas les tristes conséquences de ce vice? Il n'en est pas qui entraîne après lui des suites plus funestes. Que de maux occasionnés par cette passion brutale! Que de santés détruites à jamais! Que de familles ruinées sans retour! Que de ménages désunis et malheureux! Emportements de la colère, querelles, rixes, impudicités : voilà les fruits qu'elle produit d'ordinaire. Sans doute on n'arrive pas du premier coup à de pareils excès, mais la pente est glissante. Une fois l'habitude prise, on s'en corrige difficilement. Une chute est bientôt suivie d'une autre et peu à peu l'on devient l'esclave du vice dont on n'a pas su se défendre. C'est ainsi que les semaines, que les années se passent dans les chaînes d'un honteux esclavage, jusqu'à ce qu'arrive le moment suprême où il faudra rendre compte à Dieu de tant de désordres et d'infidélités.

Qu'elle est belle, au contraire, qu'elle est méritoire aux yeux de Dieu, la sainte vertu de tempérance! L'homme qui a su la pratiquer dès sa jeunesse reste maître de lui-même pour tout le reste de sa vie. Il sait que le corps a mission d'obéir à l'âme, et non de la dominer. Il sait que nous devons faire un usage raisonnable des dons du Créateur, et ne jamais en abuser. Voilà pourquoi il veille sur lui-même de manière à ne pas contracter une habitude dont il est si difficile de se déprendre. Au lieu de passer

---

(1) S. Luc, XXI, 34.

une partie du dimanche dans des lieux où il est exposé à transgresser les règles de la sobriété, il assiste régulièrement aux offices religieux du matin et du soir. Les saintes lois du jeûne et de l'abstinence établies par l'Église, il les observe fidèlement, afin d'apprendre par là à modérer ses appétits, à les gouverner, à les ramener sous l'empire de la loi divine. Et c'est ainsi qu'il traverse la vie sans avoir profané son corps, temple de l'Esprit-Saint, tant de fois consacré par la réception du pain eucharistique, et qui un jour devra être associé avec l'âme dans les joies de l'éternelle béatitude.

Sobrii estote et vigilate, « soyez sobres et veillez sur vous-mêmes », écrivait l'apôtre saint Pierre aux chrétiens de son temps. C'est aussi le précepte que je ne cesserai de rappeler aux fidèles confiés à ma sollicitude. Car, si l'on parvenait à guérir dans nos religieuses campagnes cette plaie de l'intempérance, tout le reste irait de soi. Dieu veuille que tous écoutent la voix de leur premier pasteur et gravent ses paroles dans leur cœur ! Qu'ils préfèrent les douces joies de l'âme aux plaisirs grossiers des sens ; qu'ils ne chargent pas leur conscience de remords pour l'heure suprême où ils devront porter devant Dieu le compte de tous leurs actes ; mais qu'ils se préparent, par une vie sainte et pure, au bonheur parfait qui les attend au ciel et que je leur souhaite, en leur donnant du fond de mon cœur ma bénédiction pastorale ! Ainsi soit-il.

---

(1) 1re Ép. de S. Pierre, v, 8.

CINQUIÈME ALLOCUTION

Mes Très Chers Frères,

Ma première visite dans une paroisse est toujours pour moi une source de joies et de consolations. Car elle me procure l'avantage de connaître et de voir de près ceux que Dieu m'a donnés pour enfants spirituels et que je porte dans mon cœur. Retenu, comme je le suis, pendant le reste de l'année, au centre de mon diocèse, pour veiller plus efficacement aux intérêts de mon troupeau, je suis heureux de pouvoir consacrer quelques semaines à ces visites pastorales qui me permettent de mieux apprécier vos besoins et votre situation. Et, tout d'abord, je suis venu au milieu de vous pour vous rappeler vos devoirs. Sans doute votre zélé pasteur ne manque pas de vous instruire dans la doctrine chrétienne ; et je m'en voudrais de ne pas profiter de cette occasion pour rendre hommage à sa vigilance et à sa sollicitude. Mais il est bon, il est utile, il est nécessaire que, de temps à autre, la voix de votre évêque se fasse entendre à vous, pour vous fortifier et vous encourager dans la vertu. La paroisse de Saint-Léger-des-Bois mérite assurément des éloges pour la régularité avec laquelle la plupart des familles accomplissent la loi de Dieu : la religion y est respectée ; à l'exception d'un très petit nombre, que je voudrais voir diminuer de plus en plus, les fidèles ne manquent pas de

sanctifier le jour du Seigneur par l'assistance aux divins offices. Et cependant le soin des intérêts spirituels n'occupe pas dans toutes les âmes la place qu'il faudrait : soit insouciance, soit tout autre motif, il en est qui se laissent absorber par les choses de ce monde, de manière à négliger la grande affaire de leur salut. Quarante ou cinquante personnes qui s'abstiennent de prendre part au banquet pascal, c'est encore trop, c'est beaucoup trop. Voilà pourquoi je me sens pressé de rappeler à tous que nous sommes uniquement sur cette terre pour gagner le ciel, et que le moyen d'y arriver, c'est d'obéir avec zèle à tous les commandements de Dieu et de l'Église. Car il est écrit dans l'Évangile : « Si vous voulez entrer dans la vie », c'est-à-dire, si vous voulez avoir part après votre mort à la félicité éternelle, « gardez les préceptes », *serva mandata* (1).

Mais, à côté de cette première obligation de ma charge, qui est de vous prêcher vos devoirs, il en est une seconde que je remplis avec plus d'empressement encore. Car je suis venu au milieu de vous pour vous bénir. Et que veut dire ce mot? Bénir signifie souhaiter du bien à quelqu'un, attirer sur lui la grâce et la protection divine. Or, quelle tâche plus douce à un père que de faire un pareil souhait pour ses fils, quand surtout la puissance de sa parole a de quoi le rendre efficace? Car ce n'est pas un simple vœu que je vous adresse. Il a plu à Dieu d'attacher à la bénédiction épiscopale une vertu particulière qui appelle les faveurs célestes sur ceux qui savent s'en montrer

(1) S. Matth., XIX, 17.

dignes. C'est d'elle principalement que l'on peut dire « que la bénédiction d'un père affermit toute la famille », *benedictio patris confirmat domos filiorum* (1). Et c'est pourquoi je suis venu au milieu de vous, pour vous souhaiter la paix dans l'intérieur de vos familles, l'union dans vos ménages, le succès dans vos entreprises, la force et la constance dans vos travaux, la résignation dans vos épreuves et dans vos peines ; mais, avant tout et par-dessus tout, la persévérance dans la foi et dans la pratique des vertus chrétiennes qui devront vous mériter la vie éternelle.

Le troisième objet de ma visite pastorale, c'est de confirmer vos enfants, en faisant descendre sur eux les dons et les grâces de l'Esprit-Saint. Qu'avez-vous de plus cher et de plus précieux que vos enfants? Ils sont l'objet de votre tendresse en ce moment ; ils devront être l'espoir et la consolation de vos dernières années. Vous revivez en eux ; longtemps après votre mort, ils continueront à porter votre nom et, je l'espère, à suivre vos traditions. Voilà pourquoi l'Église veille avec un soin jaloux sur ce dépôt sacré. A l'époque de leur première communion, l'évêque lui-même, le premier pasteur du diocèse, accourt au milieu d'eux, tout joyeux et ravi, pour consacrer à Dieu leurs jeunes cœurs, pour marquer leurs fronts du signe de la Rédemption, pour imprimer à leur âme le sceau des faveurs divines. Jour de joie et d'allégresse spirituelle pour toute une paroisse témoin de leur bonheur! Puisse-t-il être également pour eux, pour

---

(1) Eccli., III, 11.

leurs parents, pour leurs familles, pour tous enfin, un jour de grâces et de bénédictions ! C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SIXIÈME ALLOCUTION

Je suis heureux, Monsieur le Curé, de tout ce que vous venez de me dire sur l'état de cette paroisse que vous administrez avec autant de zèle que de prudence. Je vois, d'après le rapport de votre pasteur, que la foi est vivante dans vos âmes, M. T. C. F., et que Trémentines n'a point perdu ses droits à la vieille réputation de ferveur que lui avait value la piété des générations qui vous ont précédés. Dieu veuille que la visite de votre Évêque fortifie en vous ces nobles sentiments, et qu'elle devienne un gage de prospérité et de bénédictions pour l'avenir!

Ce n'est jamais sans émotion que je contemple cette réunion d'hommes qui, dans la langue chrétienne, s'appelle une paroisse. Une paroisse est, en effet, une famille, dont les membres doivent être unis entre eux par les liens de la foi et de la charité. Vous êtes nés sur le même sol; vos champs et vos maisons se touchent; vos familles sont alliées les unes aux autres; vous vous connaissez tous, comme vos pères s'étaient connus; vous marchez côte à côte sur le chemin de la vie. Les mêmes fonts baptismaux ont été la source de votre régénération spirituelle; ensemble, vous venez vous asseoir à la Table sainte; ensemble, vous accomplissez les actes et les devoirs de la vie chrétienne. Et enfin, au terme de votre course ici-bas, vos dépouilles mortelles iront reposer au

sein d'une même terre, en attendant le grand jour de la résurrection.

Que de motifs, M. T. C. F., pour qu'une paroisse soit véritablement une famille où règnent la paix, l'union et la concorde! « Qu'il est bon, qu'il est doux, s'écriait David, d'habiter ensemble comme des frères! » *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* (1) Qu'il est beau, le spectacle que présente une paroisse où cet esprit de fraternité chrétienne prévient les divisions, étouffe les haines et les rivalités; où, bien loin de jeter un œil d'envie sur son voisin, chacun est heureux du bonheur d'autrui; où les forts viennent au secours des faibles, où les riches donnent leur superflu aux pauvres, où tous, enfin, cherchent à s'entr'aider par de bons offices et un dévouement réciproque!

Mais toute famille a besoin d'un maître pour la soutenir et la diriger. Voilà pourquoi il doit y avoir également un chef dans cette famille spirituelle qui s'appelle une paroisse; et ce chef, c'est le prêtre envoyé par l'évêque pour remplir auprès des âmes le ministère évangélique. A lui de vous rompre le pain de la parole sainte; à lui de vous ouvrir les canaux célestes où coulent les eaux salutaires de la grâce; à lui de guérir vos infirmités spirituelles et de vous conduire, du berceau à la tombe, à travers les consolations et les secours dont il est le dispensateur. Fonctions sublimes qui demandent de votre part ce que des enfants doivent à leur père, le respect, la confiance, l'affection! Oui, aimez vos prêtres, M. T. C. F., entourez-les d'honneur et de vénération. Ils représentent à vos

(1) Psaume CXXXII, 1.

yeux ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le ciel et sur la terre, Dieu, l'Église, la Religion. Je le sais, il est parfois des gens malintentionnés qui cherchent à vous mettre en défiance contre le clergé, qui se plaisent à répandre les bruits les plus absurdes et les plus calomnieux. Ne les en croyez pas ; fermez l'oreille à ces insinuations ridicules et malveillantes. Les prêtres de Jésus-Christ sont vos meilleurs amis : ce qu'ils ont à cœur uniquement, ce qu'ils vous demandent par-dessus tout, c'est le salut de votre âme. Voilà leur seul souci, leur préoccupation de tous les instants. C'est pour vous, c'est pour travailler à votre bonheur, qu'ils ont quitté leurs familles, qu'ils se sont soumis aux rudes et longues épreuves du séminaire, qu'ils ont renoncé aux plaisirs et aux jouissances du monde. S'ils vous font entendre parfois des paroles sévères, s'ils vous adressent des réprimandes et qu'ils vous reprochent vos fautes, c'est parce que votre âme leur est chère et qu'ils voudraient la préserver du malheur éternel ; c'est parce qu'ils ne connaissent pas d'autre intérêt que celui de votre salut et qu'ils subordonnent toutes les choses d'ici-bas à ce point capital et suprême. Ils agissent comme des pères qui recherchent avant tout le bien de leurs enfants, dussent leurs enfants ne pas reconnaître la sagesse des avis que leur prodiguent la prévoyance et l'affection paternelles.

Enfin, toute famille a besoin de se réunir et de se grouper autour d'un lieu auquel se rattachent ses meilleurs souvenirs et ses sentiments les plus doux : ce lieu se nomme le foyer domestique. Eh bien ! la paroisse, elle aussi, cette famille religieuse, a son toit paternel : c'est la maison de Dieu, la maison de la prière et du sacrifice.

Là, elle se rassemble tous les dimanches, et quelquefois dans le cours de la semaine, pour s'agenouiller devant le Seigneur, pour chanter les louanges divines, pour assister à la sainte messe, pour recevoir les enseignements de la religion. Là s'accomplissent, pour tous ses membres, les actes les plus importants de leur vie, ceux dont dépend leur bonheur dans ce monde et dans l'autre. Le temple est pour une paroisse son point de ralliement, son centre d'unité, le foyer de sa vie spirituelle et morale. De là le charme, l'attrait indéfinissable que nous éprouvons pour cet édifice cher entre tous, que nous pouvons appeler notre église natale, comme le logis de notre père est notre maison natale. Ah ! j'en prends ici à témoin tous ceux d'entre vous que le service militaire ou d'autres professions avaient tenus éloignés, pendant quelques années, du village où s'était écoulée leur jeunesse. Avec quelle émotion n'avez-vous pas découvert de loin et revu pour la première fois le clocher de cette église où vous avez reçu le baptême et l'eucharistie, où Dieu vous a comblés de tant de grâces et de faveurs ! Aussi je suis heureux de constater, M. T. C. F., que vous avez fait de ce temple une demeure digne de Dieu, que vous n'avez rien négligé pour l'orner et pour l'embellir. Venez-y souvent épancher votre âme devant le tabernacle, demander à Notre-Seigneur la consolation dans vos peines, la constance au milieu des épreuves de la vie, la force de résister aux tentations et de combattre vos penchants vicieux, la persévérance dans le bien et dans la vertu. Car nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; nous sommes faibles et exposés au mal ; mais, quand nous implorons le secours du Très-Haut avec une humble confiance et que sa grâce

nous soutient, il n'y a pas d'habitude, il n'y a pas d'inclination, si forte, si invétérée qu'elle soit, qui ne cède devant la ferme volonté d'accomplir la loi divine jusqu'au bout et sans défaillance.

Et maintenant, M. T. C. F., il ne me resterait qu'à vous bénir et à vous féliciter de tout ce que j'ai vu et entendu, si ma charge ne m'imposait en même temps le devoir de vous signaler quelques lacunes et quelques manquements dans la situation religieuse et morale de cette paroisse. Vous le savez, je suis responsable de vos âmes devant Dieu ; le souverain Juge m'en demandera un jour le compte le plus rigoureux ; et, si je négligeais de vous avertir comme je le dois, je manquerais à l'une des obligations essentielles de mon ministère. Je ne veux certes rien retirer des éloges que j'ai été heureux de pouvoir vous donner en commençant. Il en est cependant quelques-uns parmi vous, en petit nombre il est vrai, mais enfin il est quelques retardataires qui, pour une raison ou pour une autre, négligent de mettre ordre à leur conscience et s'abstiennent de remplir ce grand devoir pascal, sans lequel il n'y a pas de véritable enfant de l'Église. Je les supplie, je les adjure dans le Seigneur de songer au salut de leur âme, de rattraper le temps perdu, de ne pas différer plus longtemps leur conversion. Ne remettez pas au lendemain ce qui doit être fait le jour même. Qui est-ce qui est assuré du lendemain, M. T. C. F.? Le Sauveur nous l'a dit dans l'Évangile : « Vous ne savez ni le jour ni l'heure » de votre mort : *nescitis diem neque horam* (1). Ne laissez pas vos fautes s'accumuler le long de votre

(1) S. Matth. XXV, 13.

existence, sans vous en être déchargés dans le cœur du prêtre, ministre du pardon et de la miséricorde. Ne traînez pas ce fardeau d'année en année jusqu'au seuil de l'éternité, où les coups imprévus de la justice divine trompent si souvent l'attente de ceux qui renvoient à l'avenir ce qui devrait être l'œuvre du présent. Profitez du premier temps libre, de la première occasion venue, de la première fête qui se présentera, pour vous réconcilier avec Dieu, pour vous asseoir à la Table sainte et vous nourrir du pain des anges, aliment de la vie divine. Vous puiserez, dans l'aveu de vos péchés et dans l'assurance du pardon, ce calme, cette paix intérieure, cette tranquillité de l'âme, ce soulagement de la conscience, cette sécurité morale que rien ne peut suppléer. Ah! que je serais content, que mon cœur de pasteur et de père se dilaterait dans la joie, si j'apprenais que, parmi mes enfants de Trémentines, il ne s'en trouve plus un seul qui reste sourd à la voix du Seigneur, qui se tienne éloigné du tribunal de la pénitence et du banquet eucharistique. Sainte Vierge, protectrice de cette église, obtenez-leur de votre divin Fils la grâce de former ces pieuses résolutions et d'y demeurer fidèles jusqu'à la mort! Intercédez pour mes enfants qui sont aussi les vôtres, afin qu'ils soient heureux, que Dieu répande sur leurs têtes l'abondance de ses dons et qu'il ratifie du haut du ciel cette bénédiction que je leur donne en ce moment du fond de mon cœur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

SEPTIÈME ALLOCUTION

Monsieur le Curé,

En faisant ma première visite pastorale à Soulanger, je savais que j'y trouverais un noyau considérable de fidèles attachés à leur foi et remplissant avec une entière exactitude les devoirs de la religion ; et mon cœur ressentait une bien douce consolation à la pensée que bientôt je me trouverais au milieu d'eux. Mais je n'ignorais pas non plus que, sur le nombre des chrétiens adultes qui composent cette paroisse, près de la moitié s'abstiennent d'accomplir l'acte essentiel de la confession annuelle et de la communion pascale ; et que certains même ne craignent pas de laisser passer le dimanche, le jour du Seigneur, sans le sanctifier par une assistance régulière au divin sacrifice de la Messe. Et alors je me disais : Quand je verrai mes enfants de Soulanger, je les avertirai du danger auquel ils exposent le salut de leur âme ; je chercherai dans mon cœur de pasteur et de père des accents capables de réveiller leur foi endormie et de les tirer de cet état d'indifférence coupable où ils vivent depuis si longtemps, au grand détriment de leurs intérêts les plus sacrés.

Car enfin, réfléchissez donc un peu, M. T. C. F. : pourquoi êtes-vous sur cette terre ? Y êtes-vous uniquement, comme les plantes, comme les arbres, comme les animaux, pour y végéter et y vivre quelques années

et puis pour disparaître à jamais, sans qu'il reste aucune trace de votre existence? Non, vous avez des destinées plus hautes. Le corps, cette fragile enveloppe qui vous recouvre, n'est que la moindre partie de vous-mêmes. Vous avez une âme immortelle, créée à l'image de Dieu, dont elle exprime les traits, respire la noblesse, reproduit la beauté. C'est cette âme qu'il importe de cultiver avant tout, afin de la préparer à ses destinées futures. Vous êtes sur la terre pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir et pour obtenir par ce moyen la vie éternelle. Voilà votre fin dernière ; c'est à ce but suprême que doivent tendre vos efforts et votre activité terrestre. Vous travaillez du matin au soir pour amasser quelque fortune. Vos terres sont admirablement cultivées ; vous leur faites rendre au centuple le grain que vous leur confiez. Pas une motte de terre dont vous ne tiriez parti, pas un sillon que vous n'arrosiez, que vous ne fécondiez de vos sueurs. C'est fort bien ; je vous approuve, je vous félicite : mais ce n'est pas tout. Il faut quelque chose de plus, pour vous distinguer des animaux qui vous entourent. Car veuillez considérer que vous ne serez pas toujours sur cette terre, qu'il viendra un jour où vous serez obligés de quitter tout ce que vous avez, tout ce que vous possédez à l'heure présente. Votre argent ne vous suivra pas au tombeau; vos champs, vos maisons, vous les laisserez derrière vous. Aucun de vos trésors ne vous accompagnera dans l'éternité. Qu'est-ce donc que vous emporterez? Vos bonnes œuvres, vos vertus, les mérites que vous vous serez acquis devant Dieu par votre fidélité à pratiquer sa loi, à remplir sa sainte volonté. Dans ce moment-là, dans ce moment suprême, où vous serez

étendus sur votre lit de mort, en proie aux souffrances de l'agonie, on ne vous demandera pas si vous avez été riches ou pauvres, si vous avez vécu, oui ou non, dans les plaisirs et dans les jouissances de ce monde? Je sais les questions que vous posera votre Créateur et votre Rédempteur. Il vous dira : Avez-vous bien vécu? Avez-vous observé les commandements de Dieu et de l'Église? Avez-vous rempli vos devoirs envers le Seigneur, envers le prochain et envers vous-mêmes? Avez-vous conservé l'innocence de votre baptême ou bien l'avez-vous récupérée par le sacrement de pénitence! Voilà ce qui vous sera demandé quand vous paraîtrez devant Dieu, et ce sera plus tôt que ne le pensent la plupart d'entre vous. Voilà ce qui décidera de votre sort, de votre avenir éternel. Alors, quels regrets mortels et poignants! Malheureusement aussi, quels regrets inutiles, si, au lieu de songer à votre salut, vous avez passé votre vie dans une indifférence complète de Dieu et de sa loi, de la religion et de ses préceptes!

Ah! ayez donc pitié, M. T. C. F., de votre pauvre âme, de cette âme que Dieu avait faite si belle et si pure, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a versé son sang sur l'arbre de la croix; de cette âme que Dieu destine à un bonheur sans fin, et que vous exposez à un malheur éternel! Et si je vous parle avec cette franchise, c'est qu'il y a là pour moi un devoir sacré. Ah! lorsqu'un jour nous nous rencontrerons devant le tribunal de Dieu — et nous y serons vous et moi — si je vous avais dissimulé ces grandes vérités, vous me le reprocheriez avec amertume; vous me diriez alors avec l'accent du désespoir : Quand vous avez paru à Soulanger, vous

notre évêque, notre premier pasteur, pourquoi ne nous avez-vous pas avertis, réprimandés, menacés au nom du Seigneur et de sa justice? Telle est précisément la mission que je suis venu remplir au milieu de vous : je suis venu presser, solliciter, conjurer ceux d'entre vous qui négligent leurs devoirs religieux, de ne pas mettre plus longtemps en péril le salut de leur âme, de revenir à la foi de leurs pères, aux pratiques de la religion. Et, s'il en était un seul parmi vous qui voulût rester sourd à ma voix, persévérer dans le vice, dans le péché, dans l'abandon de sa foi, si je le connaissais, j'irais à lui et je lui dirais : Quoi, c'est donc vous, mon frère, mon enfant, qui, en repoussant obstinément tout moyen de salut, voulez vous exposer à devenir pour toujours l'objet de la colère du Ciel! Quoi? Vous ne jouirez jamais de Dieu pour qui vous avez été créé; vous ne l'aimerez pas, vous ne le servirez pas, vous ne le glorifierez pas? Sera-t-il dit que votre âme, qui est la sœur des anges, deviendra à jamais la compagne des démons? Ah! que malheureux donc et infortunés seraient votre père et votre mère de vous avoir donné le jour! Malheureuse et mal employée la peine qu'on a prise à vous élever? Malheureux, la terre qui vous porte, le pain que vous mangez, l'air que vous respirez, puisqu'ils ne serviraient qu'à nourrir un réprouvé, un ennemi irréconciliable de Dieu!.... Mais non, je ne m'arrêterai pas à des pensées si affligeantes. J'aime à croire et je veux espérer que la parole de votre évêque produira ses fruits parmi vous, et que vous donnerez à la question de votre salut plus d'attention et plus de soins que vous ne lui en avez accordé jusqu'ici.

Eh quoi? M. T. C. F., notre exil est-il donc si agréable

que nous ne dûssions pas songer à un sort meilleur? Cette existence mêlée de soucis, d'inquiétudes, de peines, de contradictions ; ces années qui passent comme un torrent dont rien ne peut arrêter les flots dans leur cours précipité; ces jours, ces mois qui nous échappent sans laisser derrière eux d'autres traces que de faibles souvenirs; cette jeunesse qui se flétrit comme une fleur à demi éclose; cet âge mûr qui n'a pas plutôt commencé à déployer ses forces qu'il fait place à la vieillesse; la vieillesse qui épuise le dernier rayon de sa lumière comme une lampe prête à s'éteindre; l'homme enfin qui, arrivé sur les bords de la tombe, trouve à peine le temps de se reconnaître au milieu du tourbillon qui l'entraîne, tout cela ne vous dit-il pas assez clairement que la vie d'ici-bas n'est qu'un pèlerinage vers la céleste patrie, et par conséquent qu'il vous faut à tout prix assurer votre bonheur éternel par l'accomplissement constant et fidèle de la loi de Dieu? Ne vous laissez donc pas absorber uniquement par les soins de la terre; faites refleurir au milieu de vous l'antique foi de vos pères; secouez cette indifférence religieuse qui vous glace; sortez de ce sommeil de mort où beaucoup d'entre vous s'endorment sur les bords du précipice. Revenez aux pratiques de cette religion sainte qui ne veut, qui ne cherche que votre félicité. Ah! je prie le divin Maître qu'il grave mes paroles dans votre cœur, qu'il vous inspire de ces résolutions fermes et efficaces qui décident de toute une vie, qu'il vous les inspire à tous, aux vieillards et aux enfants, aux jeunes gens et aux hommes faits; et c'est dans ce but que je vous bénis tendrement, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS

AUX ENFANTS

AVANT LA CONFIRMATION

PREMIÈRE ALLOCUTION

Mes chers enfants,

Je viens vous conférer le sacrement de confirmation. Qu'est-ce que le sacrement de confirmation ? Écoutez-moi bien, mes chers enfants, et gravez mes paroles dans votre cœur.

Vous êtes nés il y a douze ou quinze ans. En entrant sur la terre, vous êtes devenus les enfants de votre père et de votre mère, les frères de tout homme qui, comme vous, a un corps et une âme. Mais une naissance de beaucoup supérieure vous attendait à quelques jours de là. Portés dans cette église au sortir du berceau, vous y avez reçu, avec la grâce du saint baptême, le don de la vie surnaturelle : un peu d'eau versée sur votre tête avait fait de vous les enfants de Dieu. Les enfants de Dieu ! ô

le grand mot ! ô la grande chose ! Recevoir le Seigneur pour père, être le frère de Jésus-Christ et l'héritier du ciel, entrer dans la noble famille des saints, participer à tous les biens spirituels de l'Église, acquérir des droits à la grâce en ce monde, à la gloire éternelle et à la suprême félicité dans l'autre, voilà le titre, le caractère, l'honneur, la dignité, le privilège inestimable que le baptême vous a conféré pour le temps et pour les siècles des siècles.

Vous avez vécu dès lors de cette vie divine dont le baptême a été pour vous le principe et le point de départ. Mais le moment est venu où vous devez être *confirmés*, c'est-à-dire *affermis* dans cet état magnifique où Dieu avait daigné vous placer tout à l'aurore de votre enfance. Voyez la plante, comme elle croît et se développe : ce n'est d'abord qu'un simple germe dans lequel la Provi- a renfermé de merveilleuses énergies. Après avoir reposé dans le sein de la terre, elle en sort, elle paraît à la surface, elle allonge sa tige, elle monte peu à peu et par degrés. Jusque-là, elle n'a besoin, pour ainsi dire, que de se laisser aller au travail de cette force primitive qu'elle tenait en réserve dans son noyau. Même pendant l'hiver, sous la neige et les brouillards, ou du moins en l'absence d'une lumière et d'une chaleur plus vives, elle peut traverser cette période initiale de son existence. Mais arrive le moment où la plante, où l'arbre devra s'épanouir en fleurs et porter des fruits. Alors il lui faut un redoublement de force et de vigueur. Les conditions atmosphériques dont elle s'était jadis contentée ne lui suffisent plus : elle a besoin, pour fleurir et pour fructifier, d'un air plus chaud, d'un soleil plus radieux, d'un souffle plus fécond, de pluies plus abondantes ; et c'est sous l'influence

de ces secours nouveaux venant se surajouter aux énergies premières, que la sève monte, circule, éclate, et que la plante atteint au terme de sa croissance, à la plénitude de son développement.

Voilà votre histoire, mes chers enfants. Vous êtes arrivés à ce printemps de la vie où votre jeune âme devra, elle aussi, s'épanouir en fleurs, c'est-à-dire en vertus, et produire des fruits, c'est-à-dire des bonnes œuvres. Car « vous êtes le champ de Dieu », comme disait l'apôtre saint Paul : *vos agricultura Dei estis* (1). Le Seigneur a jeté dans votre cœur la semence de sa vie propre : il faut qu'elle lève, qu'elle pousse, qu'elle se multiplie. C'est le moment de la fleuraison et de la maturation spirituelle. Voilà pourquoi, à cette heure-ci, cette jeune plante qui s'appelle votre âme a besoin d'un surcroît de vigueur : elle demande à être arrosée par la pluie du ciel, à être réchauffée par les rayons du soleil de la vérité, à se dilater au souffle de l'Esprit-Saint, afin que la sève précieuse qui est en elle, ranimée et renouvelée par ces divines influences, se déploie en fruits de grâces et de bénédictions.

Je viens vous apporter ce complément de vie surnaturelle, cette provision de forces nouvelles qui devra vous aider à atteindre ce que saint Paul appelle « la plénitude de l'âge du Christ (2) », c'est-à-dire la virilité du parfait chrétien. Et quelles sont ces forces nouvelles, mes chers enfants? Ce sont les dons de l'Esprit-Saint que vous allez recevoir par le sacrement de confirmation. Oui, l'Esprit

---

(1) Ép. aux Corinth,, III, 9.
(2) Ép. aux Éphés., IV, 13.

du Seigneur va descendre sur vous, comme autrefois sur les apôtres, et vous communiquer le *don de sagesse,* qui vous apprendra à vous détacher des vanités de ce monde, à rechercher les biens véritables, ceux de l'âme, les seuls qui ne passent point, les seuls qui demeurent pour l'éternité ; le *don d'intelligence,* afin que vous compreniez les vérités de la foi, que vous en pénétriez le sens et la portée pour en faire votre règle de conduite ; le *don de conseil,* afin qu'au milieu des difficultés d'ici-bas, vous ne flottiez pas, incertains et troublés, mais que vous puissiez choisir à propos ce qu'il y a de meilleur et de plus utile pour assurer votre salut ; le *don de force*, qui vous inspirera le courage de professer la religion ouvertement et sans crainte, de fouler aux pieds le respect humain, de surmonter les tentations, de résister, fût-ce même au péril de la vie, aux ennemis de votre âme ; le *don de science,* qui vous fera connaître en toutes choses la volonté de Dieu, ses desseins sur vous, les obstacles qui s'opposent à leur accomplissement, et les moyens d'y répondre sûrement et avec fruit ; le *don de piété*, qui disposera vos cœurs à aimer Dieu comme des enfants aiment leur père, à embrasser avec joie tout ce qui a rapport à son service et à son culte ; et enfin le *don de crainte*, qui vous remplira d'un souverain respect pour Dieu, pour ses préceptes et pour sa loi, qui vous fera redouter ses jugements et éviter avec soin tout ce qui est contraire à la sainteté de votre vocation.

Voilà, mes chers enfants, les dons et les grâces qui vont devenir votre partage. Comme une terre bien cultivée, votre âme a été préparée à cette effusion des faveurs célestes par le travail de la parole sainte. Les enseigne-

ments de votre pasteur y ont ouvert des sillons prêts à recevoir ces nouvelles semences de vie divine. Puisse-t-elle se couvrir d'une riche moisson de vertus et de bonnes œuvres ! Puisse l'Esprit-Saint reposer en vous, non pas d'une manière transitoire et passagère, mais d'une façon permanente, suivant la promesse que le Sauveur faisait à ses apôtres : *Apud vos manebit et in vobis erit* (1), « l'Esprit consolateur sera en vous et il demeurera en vous ! » *Manebit*, « il restera » ; « il restera pour l'éternité », *in æternum manebit*. Il vous inspirera jusqu'à la fin ; vous agirez sous son impulsion, vous suivrez ses mouvements ; et, selon cette autre parole de nos Livres saints, cet Esprit bon, cet Esprit secourable vous conduira dans la voie droite : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam* (2) ; dans la voie du devoir et de la sainteté qui mène, à travers les épreuves et les difficultés de la vie présente, jusqu'au séjour de la gloire et de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Jean, XIV, 17.
(2) Psaume CXLII, 10.

DEUXIÈME ALLOCUTION

Mes chers enfants,

Au moment où vous allez recevoir par mes mains le sacrement de confirmation, je tiens à vous rappeler la signification du grand acte qui va s'accomplir dans votre âme et auquel vous avez dû vous préparer avec tout le soin dont vous étiez capables.

Nos Livres saints se plaisent à comparer le chrétien à un temple ou à une maison ; et l'apôtre saint Paul, voulant exprimer cette idée sous une forme sensible, disait aux fidèles de son temps : « Vous êtes une construction divine », *Dei ædificatio estis* (1). Or, voyez ce qui se passe pour une construction quelconque : on commence par poser les fondements, et le plus solidement possible ; puis l'on élève des murs que l'on enduit d'un ciment capable de résister à l'action du temps, aux pluies et à la mauvaise saison. Ces murs se rejoignent au sommet dans un abri qui les recouvre, et l'édifice paraît achevé. Mais non, tout n'est pas dit, tout n'est pas fait, quand le gros œuvre est arrivé à son terme. Pour qu'un bâtiment soit entièrement fini et qu'il puisse remplir sa véritable destination, il faut qu'on y mette la dernière main ; il faut qu'on s'applique à l'orner et à l'embellir. Chaque

(1) 1re Ép. aux Corinth., III, 9.

pièce reçoit son mobilier ; tout est disposé avec ordre ; rien n'échappe à ce travail d'appropriation qui embrasse les détails comme l'ensemble. Alors seulement la construction est complète et répond à la fin que l'architecte s'était proposée.

Ainsi en est-il de vous, mes chers enfants. Le jour de votre baptême, Dieu posait les fondements de ce temple sacré que vous êtes. La foi, l'espérance et la charité répandues dans votre âme devenaient la base inébranlable sur laquelle devaient s'élever vos vertus. A mesure que vous avanciez en âge, cet édifice s'est consolidé ; la grâce divine était le ciment qui reliait entre elles toutes les parties et les fortifiait contre les attaques de l'esprit mauvais. La parole de Dieu, c'est-à-dire l'enseignement du catéchisme, a développé dans votre esprit l'intelligence des vérités de la religion ; la prière a entretenu en vous le sentiment et le goût de la piété ; les divins sacrements de pénitence et d'eucharistie sont venus communiquer à votre âme une vigueur et une énergie surnaturelles. Bref, la main de Dieu a posé pierre sur pierre dans cette maison qui est la sienne et où il veut habiter pour l'éternité. Il semblerait donc que tout fût achevé dans ce temple auquel le Seigneur travaille depuis dix ou douze ans avec une persévérance qui ne se lasse point. Eh bien, non, mes chers enfants, le divin Architecte va mettre la dernière main à son œuvre ; et il me charge, moi, votre premier pasteur et votre père, de la couronner par les dons célestes dont il m'a fait parmi vous le ministre et le dispensateur.

Et en quoi consiste ce couronnement de l'édifice de votre âme, cette opération divine qui doit vous perfectionner

dans la sainteté? Car, vous le savez, vous l'avez appris au catéchisme : vous étiez devenus chrétiens par l'eau du baptême; mais le sacrement de confirmation a pour but de faire de vous de parfaits chrétiens, des chrétiens dans le sens plein et entier du mot. Et comment doit s'opérer cet achèvement, cette consommation de l'œuvre divine en vous? Par l'action de l'Esprit-Saint qui va descendre sur chacun de vous, comme autrefois sur les apôtres, avec l'abondance de ses grâces. Oui, l'Esprit de Dieu remplira cette âme qu'il s'est choisie pour sa demeure; il la pénétrera de son souffle, il l'inondera de sa lumière, il l'ornera de ses dons. Avec l'avènement de cet hôte céleste, tout prendra une nouvelle forme, chaque vertu recevra son complément. Certes, par le baptême vous étiez entrés en possession de la grâce sanctifiante, qui est demeurée en vous, qui vous a purifiés de vos péchés, qui vous a rendus justes et saints aux yeux du Seigneur; mais le sacrement de confirmation aura pour effet de l'accroître et de l'augmenter. La foi, cette vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement en Dieu et à toutes les vérités qu'il a révélées et que son Église nous propose de croire, cette foi « sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu », elle avait été déposée en vous par l'illumination du baptême; mais éclairée des nouveaux rayons que le Saint-Esprit va jeter sur votre intelligence, elle se montrera plus vive, plus ferme, plus énergique; elle deviendra capable de résister à toutes les attaques de l'erreur et du mensonge, elle se fera supérieure à tous les sentiments d'une fausse honte et d'un faux respect humain. L'espérance, cette vertu surnaturelle qui nous donne une ferme confiance d'obtenir par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ la vie éter-

nelle et les moyens d'y arriver ; cette espérance fondée sur la bonté et les promesses de Dieu, elle vivait déjà dans votre jeune âme sous l'influence de la grâce et de la parole du Seigneur ; mais cette espérance, qui est l'appui et le soutien de la vie chrétienne, l'Esprit-Saint que vous allez recevoir l'enracinera davantage dans votre cœur, de telle façon que vous n'estimerez plus les choses de ce monde que ce qu'elles valent, pour tenir les yeux constamment fixés sur l'éternité qui vous attend. La charité, cette vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même plus que toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu, la divine charité faisait déjà le fond de votre âme éclairée et pénétrée de la vertu d'en haut; mais, par l'opération de l'Esprit-Saint, elle deviendra plus large, plus active, plus ardente ; elle se transformera en dévouement pour vos parents, pour vos frères, pour tous ceux qui vous entourent et qui vivent à côté de vous. En d'autres termes, vous serez confirmés, c'est-à-dire affermis dans la grâce, affermis dans la foi, affermis dans l'espérance, affermis dans la charité, affermis dans la piété, dans la crainte de Dieu, dans tous ces sentiments et dans toutes ces vertus qui assurent le bonheur de la vie présente et qui permettent d'espérer la félicité de la vie future.

Voilà l'effet direct et immédiat du sacrement que je viens vous conférer. Recevez-le donc avec un profond esprit de foi et de reconnaissance envers le Seigneur votre Dieu. Et puis, mes chers enfants, restez fidèles aux résolutions que vous avez prises pendant les jours de préparation qui ont précédé ce grand acte. Je vous disais tout à l'heure avec l'apôtre saint Paul que votre âme va ressembler à

une construction achevée, parfaite, à laquelle il ne manque plus rien. Tout y en est ordre ; Dieu y a mis la dernière main par le ministère de son Pontife. Conservez-la donc dans l'état de perfection où l'aura constituée la grâce de l'Esprit-Saint. Bannissez d'elle le péché qui en est la ruine, parce qu'il y introduit la souillure et le désordre. Confiez-en la garde à la Sainte Vierge qui veillera sur vous, qui protégera votre innocence, si vous continuez à l'invoquer avec une confiance toute filiale. Soyez toujours soumis à vos bons parents qui sont auprès de vous les représentants de Dieu sur la terre. Écoutez avec docilité la voix de vos maîtres et de vos maîtresses qui vous instruisent avec tant de zèle et de persévérance. Gravez dans votre cœur les paroles de votre évêque qui vous aime comme ses enfants spirituels, qui n'a pas d'autre préoccupation que celle de votre bonheur, et qui sera heureux de vous retrouver sur ces mêmes lieux dans quelques années d'ici, plus avancés, non seulement en âge, mais aussi en piété, en vertus, parce que vous aurez su profiter de cette effusion des dons de l'Esprit-Saint pour croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Ainsi soit-il.

TROISIÈME ALLOCUTION

Mes chers enfants,

Au moment où vous allez recevoir des mains de votre évêque le sacrement de confirmation, je tiens à vous rappeler le sens profond et le caractère élevé de l'acte que vous êtes sur le point d'accomplir.

Il y a quelques mois, vous étiez témoins, dans l'intérieur de vos familles, d'une scène qui n'a pu manquer de vous impressionner. Un jour, votre frère aîné ou bien tel jeune homme du voisinage que vous connaissiez recevait l'ordre de quitter ses parents et ses amis, de laisser ses outils et ses instruments de travail pour se rendre dans une ville qu'on lui désignait. Là, on le revêtait d'un uniforme, on lui mettait en mains des armes, on lui apprenait à s'en servir : il devenait ainsi soldat de la France, avec le devoir et la mission de lutter contre les insulteurs ou les envahisseurs de sa patrie.

Eh bien, quelque chose de semblable se prépare pour vous en ce moment, avec cette différence que tout s'accomplit ici dans l'ordre surnaturel et divin. Je suis venu vous consacrer soldats de Jésus-Christ ; je suis venu vous revêtir d'une armure céleste ; je suis venu vous communiquer l'esprit de votre vocation ; je suis venu vous enrôler sous le drapeau de la foi, dans les rangs de la milice chrétienne, afin que vous soyez désormais en état de

combattre avec succès, sans trêve ni relâche, jusqu'à votre dernier soupir, les ennemis de votre âme.

Oui, les ennemis de votre âme. Car, mes enfants, vous n'êtes pas arrivés à l'âge où vous êtes, sans vous apercevoir que la vie de l'homme, j'entends sa vie spirituelle et morale, est une lutte, la lutte du bien avec le mal. Le saint homme Job l'avait proclamé, il y a quatre mille ans : *Militia est vita hominis super terram* (1), « la vie de l'homme sur la terre est un combat continuel ». Vous êtes jeunes encore, vous n'avez fait que quelques pas dans la carrière, et déjà vous avez combattu. Vous avez trouvé des adversaires pour ainsi dire à côté de votre berceau ; et l'on peut répéter de chacun de vous ce que la sainte Écriture disait du jeune David : *Hic bellator est ab adolescentia sua* (2), « celui-ci a bataillé dès sa plus tendre jeunesse ». Et si, par la grâce de votre baptême, vous avez été préservés jusqu'ici de ces attaques intérieures ou extérieures, il n'est pas moins vrai que vous touchez à l'âge où elles vont surgir inévitablement ; à l'âge où les penchants dépravés de votre nature se dresseront contre la loi de Dieu, où le démon fera tous ses efforts pour vous entraîner dans sa chute, où vous trouverez en face de vous le monde, ennemi de l'Évangile, le monde, c'est-à-dire le mauvais exemple, les mauvais discours, les mauvais camarades, tout ce qui cherche à séduire et à corrompre. Voilà les ennemis qui s'apprêtent à se disputer votre âme, et que vous aurez à combattre jusqu'au terme de votre existence terrestre.

---

(1) Job, VII, 1.
(2) 1er Livre des Rois, XVII, 33.

C'est contre ces ennemis puissants que vous allez recevoir des armes, pour les vaincre et pour triompher. Et quelles sont-elles, mes chers enfants? Ce ne sont pas des armes extérieures ou visibles; ce n'est pas une épée, un casque, un bouclier, une cuirasse que l'on puisse voir ou manier. Non, l'armure du soldat de Jésus-Christ est tout intérieure, toute spirituelle, toute divine, comme le dit saint Paul : *Armaturam Dei* (1). Les armes qui vont devenir votre partage dans le sacrement de confirmation, ce sont les dons de l'Esprit-Saint. C'est l'Esprit de Dieu lui-même qui, par une opération toute-puissante et souveraine, vous revêtira de force et d'intelligence, de courage et de sagesse. C'est lui qui vous apprendra à repousser les assauts de l'esprit tentateur; c'est lui qui vous soutiendra au milieu des périls auxquels votre vertu pourra se trouver exposée. Il affermira votre foi, il touchera votre cœur par l'onction de sa grâce, il communiquera à votre volonté l'énergie nécessaire pour guerroyer avec succès sous les drapeaux de Jésus-Christ.

Car, vous le savez, toute armée reçoit un drapeau qui dirige le soldat au champ de l'honneur et autour duquel on se rallie à l'heure du danger. Quelle est donc cette bannière fièrement arborée en tête de la milice chrétienne? Ah! cet étendard est le plus noble et le plus glorieux qu'il ait ici-bas. Un jour, il y a dix-huit siècles, il apparut sur une montagne de la Judée, empourpré du sang d'un Dieu; et, depuis ce moment-là, il flotte sur le monde comme le drapeau de la vérité, de la justice, de la sainteté et du salut. Ce drapeau, sous lequel vous allez vous enrôler,

(1) Ép. aux Éphés, VI, 11, 13.

c'est la croix. Et c'est pourquoi je vais marquer vos fronts du signe sacré de la croix, afin que vous appreniez à ne pas rougir de votre drapeau, à supporter toutes les peines et tous les affronts plutôt que de lui tourner le dos. Ah ! rougir de son drapeau, déserter son drapeau, perdre son drapeau, c'est pour un soldat, c'est pour une armée le comble de la lâcheté et de l'ignominie. Tel ne sera pas votre sort, mes chers enfants. Vous n'aurez pas honte de la croix de votre Chef ; vous resterez fidèles aux préceptes et aux maximes de son Évangile, aux commandements de Dieu et de l'Église ; et quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse autour de vous, vous n'oublierez jamais que, le jour de votre confirmation, vous vous êtes rangés sous la bannière de Jésus-Christ et que c'est sous cette divine enseigne que vous devez vivre et mourir.

Car, il ne faut pas vous le dissimuler, mes chers enfants, en face de l'étendard de Jésus-Christ, il s'en dresse un autre, qui rallie autour de lui les méchants, les impies, les débauchés : c'est l'étendard de Satan. Ici, sans doute, dans ce petit village où la foi est vive et robuste, vous êtes à l'abri de pareilles attaques. Mais il n'en sera plus de même quand les circonstances vous feront plus tard prendre contact avec les hommes et les choses du dehors. L'esprit de mensonge et de ténèbres revêtira toutes les formes pour vous séduire et vous entraîner au mal. On cherchera à vous circonvenir par des paroles trompeuses, à surprendre votre simplicité, à vous mettre en défiance contre la religion et ses ministres. Rien ne sera épargné pour vous ravir à Jésus-Christ et vous attirer dans le camp ennemi. Mais confirmés, comme vous allez l'être, affermis par l'Esprit-Saint dans la foi, dans la charité, dans

les vertus chrétiennes, vous déjouerez tous ces artifices du démon, vous continuerez à combattre le bon combat avec le bouclier de l'Évangile et le glaive de la parole sainte ; et tous les traits de l'ennemi viendront échouer contre cette armure, que la grâce de Dieu et votre bonne volonté sauront rendre impénétrable.

Oui, j'ai cette douce confiance, mes chers enfants, en vous voyant si pieux, si recueillis, si bien préparés à recevoir les grâces de l'Esprit-Saint. Soldats de Jésus-Christ, vous vous rappellerez toute votre vie les paroles qui vous ont été dites par votre évêque le jour de votre confirmation. Quand vous serez tentés par l'esprit du mal, quand vous aurez à faire des efforts pour conserver votre innocence, quand il vous en coûtera de réprimer les mauvais penchants de votre nature, vous vous rappellerez que « le royaume des cieux souffre violence et qu'il n'y a que les forts qui l'emportent (1). » Telle est la loi du monde. Nous sommes nés pour la lutte ; c'est la lutte qui nous grandit, c'est la lutte qui nous élève, c'est la lutte qui nous glorifie, car « à vaincre sans péril on triomphe sans gloire ». La liberté est la condition du mérite, et le mérite ne s'acquiert qu'au prix d'un combat. Voilà pourquoi la lutte du bien et du mal se déploie sur ce vaste théâtre qui s'appelle l'Univers et se poursuit également dans cette sphère restreinte et limitée qui est nous-mêmes. Mais, si le combat commence avec la vie pour ne finir qu'avec elle, rien n'est plus beau, rien n'est plus fécond, rien n'est plus méritoire que ces batailles où Dieu nous assiste, où les anges nous contemplent, où les saints nous

(1) S. Matth., XI, 12.

encouragent, où l'Église nous bénit et où Jésus-Christ, du haut des cieux, nous montre, comme prix et récompense de nos efforts, le repos dans la victoire et le triomphe dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME ALLOCUTION

Mes chers enfants,

Avant d'imprimer sur vos fronts le signe de la croix et de vous confirmer dans la vertu par l'onction du saint chrême, je voudrais graver dans votre esprit l'enseignement qui se rattache au grand acte par lequel vous allez devenir de parfaits chrétiens et être marqués du caractère ineffaçable de soldats de Jésus-Christ.

Vous le savez, c'est le propre des sacrements d'opérer ce qu'ils signifient et de signifier ce qu'ils opèrent. Ce n'est donc pas sans une raison profonde que Notre-Seigneur Jésus-Christ a choisi l'huile et le baume comme signe sensible et efficace de la grâce spéciale attachée à la réception du sacrement de confirmation.

L'huile est, en effet, dans l'ordre extérieur et sensible, un principe de lumière ou de chaleur et un principe de force. Elle sert à éclairer nos pas, elle nourrit et entretient le feu sur lequel on la jette. Or, n'est-ce point là le double résultat que l'Esprit-Saint doit produire en vous? Vous êtes arrivés à un âge où vous avez besoin de lumières pour connaître les desseins de Dieu sur vous, pour vous maintenir dans la voie droite de ses commandements et ne pas vous égarer dans les sentiers du vice où l'esprit de ténèbres voudrait vous conduire. Vous êtes arrivés à un âge où le feu sacré de l'amour divin doit embraser vos

âmes et les remplir d'une noble ardeur pour le bien, pour les choses de Dieu et de la religion. Voilà ce que signifie cette onction extérieure, à laquelle correspond l'onction intérieure par laquelle l'Esprit-Saint éclaire l'intelligence, touche et réchauffe le cœur.

Mais, dans l'ordre extérieur et sensible, l'huile est également un principe de force, soit qu'on l'emploie comme aliment, soit qu'on s'en serve pour communiquer au corps de la vigueur et de la souplesse. Jadis, dans l'antiquité, quand les athlètes se préparaient à des joutes glorieuses, on répandait de l'huile sur leurs membres ; et cette friction bienfaisante les rendait plus agiles, plus dispos, plus flexibles, en leur donnant plus de facilité à se mouvoir et à se plier. Eh bien, vous aussi, mes chers enfants, vous allez descendre dans la lice, pour y combattre les ennemis de votre âme. Soldats de Jésus-Christ, vous devrez lutter contre vous-mêmes, contre l'enfer et le monde, c'est-à-dire contre les penchants déréglés de la nature, contre le mauvais exemple, contre les tentations qui peuvent surgir du dedans comme du dehors, en un mot, contre le péché sous quelque forme qu'il se présente. Voilà pourquoi l'huile sainte va couler sur votre front, afin que, par l'onction de sa grâce, le Saint-Esprit vous communique le don de force, le pouvoir de soutenir le bon combat jusqu'à la fin de votre vie.

C'est encore avec l'huile que l'on consacre les rois, les prophètes, les prêtres, les pontifes. Eh bien, ce jour est aussi celui de votre sacre, de votre investiture militaire. Oui, votre corps et votre âme vont être voués au service de Dieu. Vous serez rois de vous-mêmes ; vous acquerrez par la grâce de Dieu la souveraineté sur vos sens, sur

les instincts inférieurs de votre nature, suivant cette parole que Dieu disait au fils du premier homme : *Sub te erit appetitus, et tu dominaberis illius* (1) ; « tes appétits seront sous toi, et tu les domineras. » C'est avec l'huile, enfin, que l'on consacre les églises et les autels. Or, qu'est-ce que votre âme sinon un temple où Dieu se plaît à habiter, dont il veut faire sa demeure de choix et de prédilection? Qu'est-ce que votre cœur, sinon un autel, d'où l'encens de la prière doit s'élever vers les tabernacles éternels? C'est pourquoi le Pontife consécrateur s'apprête à marquer de l'huile sainte ce temple, cet autel, afin que rien d'impur ne vienne les souiller, mais qu'ils demeurent un lieu saint, une chose sacrée qui ne puisse plus perdre ce caractère auguste que la grâce divine leur imprime.

Vous voyez, mes chers enfants, ce qu'il y a de solennel et d'élevé dans le rite mystérieux de la confirmation. Et pourtant là ne se borne pas l'effet que produit l'action du pontife. Car, à côté de cette huile mystérieuse qui signifie de si grandes choses, il y a le baume salutaire qui s'y trouve mélangé : le baume qui adoucit, qui calme, qui guérit, qui exhale un parfum suave. Or ce sont là autant d'opérations qui accompagnent et qui suivent l'onction du saint chrême. Elle adoucira ce qu'il y a parfois d'amer dans la pratique du devoir ; elle calmera vos passions naissantes, elle guérira les blessures dont le péché peut avoir ensanglanté votre cœur ; elle parfumera votre jeune âme en lui faisant répandre ce que saint

(1) Genèse, IV, 7.

Paul appelle « la bonne odeur de Jésus-Christ (1) », c'est-à-dire l'aimable influence des vertus chrétiennes. Car, à partir du moment de votre confirmation, vous devrez édifier tous ceux qui vous entourent par votre modestie, par votre piété, par votre soumission envers ceux qui ont la charge de vous commander, par le soin que vous mettrez à veiller sur vos sens, à vous tenir éloignés des occasions du mal et à fuir tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre cœur. Et ces résultats que chacun aura la joie de remarquer en vous ne se borneront pas, je l'espère, à un jour, ni à une semaine ; car l'onction de l'Esprit-Saint va vous consacrer au Seigneur pour le temps et pour l'éternité.

Pénétrez-vous donc en ce moment de la haute signification et de l'importance du grand acte qui va s'accomplir dans votre âme. Soyez bien attentifs, bien recueillis pendant toute la cérémonie, et ramassez toute la foi dont vous êtes capables pour recevoir l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons et la plénitude de ses grâces. Puissiez-vous être heureux dans tout le cours de votre vie et profiter des courtes années que nous passons sur la terre pour assurer votre bonheur ! C'est le vœu ardent de mon cœur, c'est le souhait que forme pour vous votre évêque et votre père en Dieu, au moment où, par l'imposition des mains et l'onction du saint chrême, il va confirmer votre âme dans la foi, dans la grâce et dans la divine charité.

---

(1) 2e Ép. aux Corinth., II, 15.

CINQUIÈME ALLOCUTION

Mes Chers Enfants,

Au moment où l'Esprit-Saint va descendre sur vous, en vertu de l'imposition des mains et de l'onction du saint chrême, il m'a paru convenable et utile de vous rappeler deux circonstances du récit évangélique qui me semblent indiquer merveilleusement les effets du sacrement de confirmation.

Les saintes Écritures nous apprennent qu'à l'instant même où Notre-Seigneur Jésus-Christ eut reçu le baptême dans les eaux du Jourdain, l'Esprit-Saint descendit sur lui sous forme de colombe. Or, vous le savez, la colombe est l'emblème de l'innocence. Cette action symbolique voulait donc signifier l'ineffable pureté qui, dans l'humanité sainte de Notre-Seigneur, résultait d'une effusion mystérieuse des dons de l'Esprit-Saint. Eh bien ! n'est-ce pas un effet analogue que produira dans vos cœurs l'auguste sacrement que l'Église vous confère en ce jour ? Oui, l'Esprit-Saint va descendre sur vous, non pas, comme autrefois, sous la forme extérieure et visible de la colombe, mais pour répandre dans votre âme les vertus dont cette douce créature est l'image, c'est-à-dire la chasteté, la candeur, la simplicité, toutes ces vertus qui sont le plus bel ornement du jeune homme et de la

jeune fille, leur céleste parure, leur mérite devant Dieu et devant les hommes.

Ah ! puissiez-vous comprendre, mes chers enfants, de quel prix est cette beauté de colombe dont l'Esprit-Saint veut revêtir votre jeune âme et qui consiste dans l'innocence du cœur ! Non, rien n'est plus aimable, rien n'est plus séduisant que l'homme qui a su embaumer sa jeunesse de ce parfum de vertu qu'on appelle la chasteté ; qui n'a laissé tomber à terre aucune des perles de sa couronne virginale ; qui a vu passer l'orage des passions sur son âme tranquille et forte ; qui est là, sous l'œil de Dieu, comme le roc battu par la tempête que les flots blanchissent de leur écume sans pouvoir en ébranler la base. Quoi de plus semblable à la divinité, disait saint Grégoire de Nazianze en prononçant l'oraison funèbre de Pulchérie, la jeune fille de l'empereur Théodose ? Et quand je cherche la plus haute manifestation de Dieu sur la terre, je ne m'adresse ni à la science, ni au génie, ni au pouvoir ; je laisse derrière moi toutes ces choses, les plus grandes que Dieu ait faites : je la cherche et je la trouve sur le front et dans le cœur de l'homme pur.

Mais aussi le démon, qui n'ignore pas le prix de cet incomparable éclat, multipliera tous ses efforts pour vous en dépouiller. Heureux s'il peut découronner cette innocence première, défigurer cette beauté d'ange, inoculer son venin à une âme si pleine de vie et de santé divines. A cet effet, il emploie toutes les ruses : il prend la forme du mauvais livre ou du mauvais journal qui distille son poison goutte à goutte dans la solitude de la pensée ; il prend la forme du mauvais camarade, dont la perversion se cache

sous le voile de l'intimité ; il prend la forme du mauvais exemple, dont la contagion gagne et s'insinue de proche en proche. Hélas ! pourquoi ne pas vous le dire ? C'est à l'âge où vous êtes que le démon s'ingénie le plus à vous ravir l'amour de Jésus-Christ. Comme cet insecte malfaisant, qui s'attaque de préférence aux plus jeunes plantes, aux fleurs les plus délicates, le vice cherche à se glisser dans un cœur encore ouvert à toutes les impressions. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint, cette colombe céleste, va descendre sur vos fronts pour fortifier en vous le goût et l'attrait de la vertu. Aidé de son secours, vous n'aurez rien à craindre de l'esprit tentateur, pourvu toutefois que vous veilliez sur vos sens, que vous gardiez avec soin toutes les avenues de votre âme, que vous évitiez les occasions périlleuses, et que vous ne laissiez pas la poussière du monde se déposer sur le vêtement d'honneur que vous avez reçu de Dieu ; car, vous le savez bien, quand l'orage éclate, si mince que soit la poussière, elle devient facilement de la boue. Il faut donc que vous travailliez avec ardeur à sauvegarder votre innocence ; or, c'est là un deuxième résultat du sacrement de confirmation.

Il est dit, en effet, dans le Nouveau Testament, que l'Esprit-Saint qui était descendu sur Jésus-Christ sous la figure d'une colombe vint reposer sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, sous forme de langue de feu. Or, le feu matériel est le symbole de l'ardeur, du courage, de l'énergie, qui pousse en avant, qui transporte, qui enflamme. Aussi, voyez les apôtres : quelle transformation le feu divin n'a-t-il pas opérée dans leur âme ? Ce qui éclate dans leur conduite avant ce jour mémorable, c'est leur faiblesse et leur timidité. Ils n'osent pas affronter la

colère de leurs ennemis ; à l'heure du danger, ils s'enfuient, ils abandonnent leur maître ; le plus intrépide d'entre eux le renie trois fois. Après la mort de Jésus-Christ, ils craignent de paraître en public, ils se renferment dans un cénacle, ils se cachent. Mais, à partir du moment où le feu divin est venu embraser leurs cœurs, ce sont des hommes nouveaux. Eux, naguère si hésitants, si pusillanimes, les voilà qui prêchent ouvertement et sans crainte ce qu'ils ont vu et entendu. Ils portent devant les tribunaux de la terre un cœur ferme et une âme non troublée. Poussant leur courage jusqu'à l'héroïsme, ils s'élancent à la conquête du monde : rien ne les arrête, rien ne les effraie ; dorénavant, ils oublient la fatigue, ils bravent la souffrance, ils méprisent les supplices et la mort. Voilà ce que l'effusion de l'Esprit-Saint a fait de ces hommes, la veille encore si irrésolus, si craintifs. Le même prodige s'accomplira pour vous, mes chers enfants : on vous verra désormais décidés à combattre jusqu'au bout les ennemis de votre salut et à remporter la victoire sur vous-mêmes, sur l'enfer et sur le monde. Oui, à partir du jour de votre confirmation, on devra remarquer en vous plus d'ardeur au travail, à la prière, aux exercices de piété ; plus de fermeté à surmonter vos défauts dominants ; une vigilance plus active sur vous-mêmes, une application plus constante à éviter et à fuir tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre âme. Vous n'aurez pas devant vous, comme les apôtres, les édits des César, ni la flamme des bûchers, ni le glaive des persécuteurs. Mais d'autres adversaires vous attendent dans la lice. Car la vertu ne s'acquiert qu'à prix d'efforts, elle ne se conserve que par un sacrifice perpétuel. Il en coûte de dompter sa volonté, de l'enchaîner au devoir, de

réprimer ses sens, de réduire toute son existence sous l'empire de la loi divine. Courage, mes chers enfants ! Profitez des grâces qui vont devenir votre partage ; ouvrez votre cœur à la vertu d'en haut, et vous conserverez l'innocence de la colombe sous le feu divin qui remplira votre âme ; et la descente de l'Esprit-Saint, en vous purifiant et en vous fortifiant pour la vie présente, vous préparera au bonheur éternel que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

SIXIÈME ALLOCUTION (1)

Mes chers enfants,

Vous voyez journellement des vaisseaux remonter et descendre le fleuve sur les bords duquel vous êtes nés. Eh bien, c'est là une image fidèle de la vie humaine. Regardez comme la Loire emporte les navires qui s'abandonnent à ses flots. C'est ainsi que, de jour en jour et d'année en année, le temps nous entraîne vers l'éternité. Impossible de nous arrêter : un courant irrésistible nous pousse en avant jusqu'au terme final où nous devrons atteindre, c'est-à-dire à Dieu, de qui nous venons et vers qui nous allons tous.

Mais pour arriver à Dieu, c'est-à-dire à la gloire et au bonheur éternel, il faut prendre une voie sûre. On est exposé à se noyer au milieu d'un fleuve : il y a là des bancs de sable contre lesquels une barque peut échouer, des pointes de rochers qu'il importe de savoir éviter en côtoyant les balises plantées par une longue expérience. Ainsi en est-il de nous-mêmes. Les fausses maximes du monde, ses séductions et ses mauvais exemples sont comme autant d'écueils contre lesquels l'innocence et la vertu risquent de venir se briser. On y échappe, en suivant la voie droite des commandements de Dieu et des préceptes

(1) Prononcée à Savennières.

de l'Église : voilà pourquoi l'on vous a enseigné vos devoirs au catéchisme, et l'on vous a instruits avec soin dans la doctrine chrétienne. En restant fidèles aux leçons que vous avez reçues dans votre enfance, vous parcourrez sans trop d'obstacles le chemin de la vie, pour arriver heureusement au port du salut.

Et encore ne suffit-il pas pour un navire de suivre la bonne route, à travers les bancs de sable et les écueils qu'il rencontre de distance en distance. Il faut de plus que des pilotes et des mariniers expérimentés tiennent le gouvernail et manient les rames, pour empêcher cette frêle embarcation d'être submergée par les eaux. Voilà pourquoi Dieu a confié la direction de vos âmes aux prêtres qui ont charge de vous conduire dans le chemin de la vertu et de la sainteté. Ils vous ont baptisés, ils ont absous vos premières fautes, ils vous ont fait faire votre première communion, ils vous amènent aujourd'hui au pied de l'autel où vous devrez recevoir les dons et les grâces de l'Esprit-Saint. Ne cessez pas de recourir, toute votre vie, à vos guides, à vos pères spirituels, et vous éviterez les tristes naufrages où sont venus s'engloutir la foi, la vertu, l'avenir éternel de tant d'âmes qui ont cessé d'obéir à la voix de ceux que Dieu avait proposés à leur garde et à leur direction.

Sans doute, mes chers enfants, et beaucoup d'entre vous en ont déjà fait l'expérience, il en est des passions mauvaises comme des flots et des vagues qui assaillent un navire, l'agitent et le ballottent. Les tentations du démon et du monde, de même que celles qui surgissent de notre propre cœur, sont autant de tempêtes qui se déchaînent contre l'âme et cherchent à la bouleverser de fond en

comble. Mais il appartient à Dieu de commander aux vents et de calmer la tempête. A ces mouvements impétueux soulevés par l'esprit du mal, il fait succéder l'action bienfaisante de sa grâce, le souffle de son Esprit, qui règle, dirige et modère le cours de nos pensées et de nos sentiments, comme un vent favorable enfle la voile d'un navire et le mène à sa destination sans secousse et sans choc violent. C'est à cette impulsion d'en haut que vous obéirez désormais, après avoir reçu, avec le sacrement de confirmation, les secours de l'Esprit-Saint, principe de toute lumière et de toute énergie pour le bien.

Et enfin, si les passions mauvaises, ces rafales de l'âme, devaient mettre en péril votre innocence et votre vertu, vous savez, chers enfants, où le chrétien a coutume de chercher sa force et son appui. Lorsqu'une barque est sur le point de chavirer, il lui reste toujours une ressource suprême, celle de jeter l'ancre sur le rivage le plus proche. Eh bien, nous aussi, nous avons toujours notre ancre de salut : c'est l'espérance des biens célestes qui nous attendent après cette vie. On a dit avec raison que cet instrument précieux au nautonier est le symbole de l'espérance ; car c'est l'espérance des réalités d'outre-tombe qui nous retient, qui nous enchaîne au devoir, qui nous fixe dans le service de Dieu, qui nous empêche de flotter à l'aventure comme un vaisseau qui aurait perdu toutes ses ancres. Si la pensée du ciel reste présente à votre esprit, vous êtes sauvés. Alors vous ne vous attacherez pas à ce monde qui passe, mais vous travaillerez pour l'éternité qui demeure. Que sont devenus vos aïeuls, vos grands-pères, tous ceux qui vous ont précédés dans cette vie? Ils sont sur l'autre rivage, où vous

arriverez à votre tour, ceux-ci un peu plus tôt, ceux-là un peu plus tard, mais tous à l'heure qu'il plaît à Dieu. L'essentiel, c'est que vous soyez fidèles à vos bonnes résolutions, que vous avanciez de jour en jour dans la piété, dans la dévotion et dans la crainte de Dieu, de manière à grossir le trésor de mérites que vous devrez amasser pour la solennelle distribution des récompenses.

Voilà des réflexions bien sérieuses, mes chers enfants; mais vous êtes parvenus à un âge où il vous faut commencer à raisonner en hommes, et à vous convaincre que nous sommes sur cette terre pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir et pour mériter de la sorte l'éternelle félicité. Gravez ces vérités dans votre cœur, en ce jour de votre confirmation, dont le souvenir devra rester présent à votre esprit pendant toute votre vie. Car c'est en ce moment auguste que l'Esprit-Saint va descendre sur vous afin de vous revêtir de force et d'intelligence, de courage et de sagesse pour le reste de votre carrière. Ah ! daigne la Sainte Vierge, Notre-Dame de Béhuard, dont la protection s'étend tout particulièrement sur cette contrée, daigne la Vierge Marie, votre patronne et votre Mère, solliciter pour vous tous et obtenir de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ce jour soit réellement pour vous un jour de grâces et de bénédictions ! Ainsi soit-il !

SERMONS

SUR

LA VIE RELIGIEUSE

ALLOCUTION

ADRESSÉE

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION D'ANGERS

EN LA FÊTE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

Mes chères sœurs,

J'ai voulu profiter de la fête de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, pour faire ma première visite à une maison qui s'honore d'être placée sous le patronage de cette illustre servante du Seigneur. Saint François de Sales et la révérende mère de Chantal : quel assemblage de noms et quelle association de vertus ! Il avait plu à Dieu d'unir ces deux belles âmes dans une céleste alliance, comme pour personnifier, au commencement du XVIIe siècle, ce que le zèle sacerdotal a de plus tendre et de plus doux, et la vie religieuse de plus parfait. François de Sales, cet homme puissant en œuvre et en parole, qui domptait l'hérésie à force de science et de charité, et qui, aujourd'hui encore, subjugue les cœurs les plus rebelles par les charmes victorieux de ses écrits ; ce modèle des prélats dont j'aurai tout dit en rappelant que, dans ce moment même, les évêques réunis en concile délibèrent pour

savoir si l'heure n'est pas venue de couronner tant de mérites et de services, en faisant reluire au front de ce grand homme l'auréole du Docteur et du Père de l'Église !

Quel honneur, mes chères sœurs, et quelle consolation pour vous qui êtes les filles spirituelles du saint évêque de Genève ! Et cependant je ne crains pas d'affirmer que votre pieux Institut ne reçoit pas un moindre éclat de cette femme forte que vous vénérez comme votre mère selon l'esprit. Il semble que Dieu ait voulu offrir dans une seule vie un exemple à tous les âges et à toutes les conditions. Jeune fille, Françoise de Chantal s'élève au-dessus des frivolités du monde par le sérieux et la gravité d'une foi vraiment virile, qui ne se laisse pas plus troubler par les sophismes de l'hérésie que par les séductions du vice. Épouse chrétienne, elle s'applique constamment à faire régner Jésus-Christ dans l'intérieur de la famille ; après le foyer domestique, il n'est pas de maison dont elle connaisse mieux le chemin que le temple de Dieu et la demeure du pauvre : l'église où s'alimente sa piété, et l'humble réduit où s'exerce sa charité. Veuve et isolée au milieu du monde, elle partage son temps entre le travail et la prière, également appliquée à l'oraison et aux œuvres du dévouement, sans que jamais son activité extérieure nuise en rien à son recueillement. Et enfin, unie à Dieu plus étroitement encore par les liens de la vie religieuse, elle s'efface derrière ses compagnes avec la même ardeur qu'elle met à les dépasser par les austérités de sa pénitence. C'est ainsi qu'il a plu au Seigneur de faire briller en elle, sous les aspects les plus variés et dans les situations les plus diverses, l'image de la perfection chrétienne.

Car c'est là le côté saillant et comme le trait caractéristique de cette grande vie : le désir ardent et continu de la perfection. Vous le savez, elle s'était obligée par un vœu à faire en toutes choses ce qui lui semblait le plus parfait. C'est en restant fidèle à cet engagement qu'elle est parvenue à une si haute sainteté. Assurément, il n'est pas donné à tous de prendre de ces résolutions héroïques, qui sont le fruit d'une inspiration particulière de la grâce. Mais il a été dit à chacun de nous : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait (1). » Tendre à la perfection, c'est le devoir de chaque chrétien et le but assigné à ses efforts. Or, qu'est-ce que tendre à la perfection ? C'est ne jamais s'arrêter dans les voies de la vertu, mais aller de progrès en progrès sur le chemin de la sainteté. Car la vie humaine doit être une ascension continuelle vers la patrie d'en haut. Notre-Seigneur Jésus-Christ compare le royaume du ciel à une cité placée sur la montagne : *civitas supra montem posita* (2). Pour y atteindre, il faut monter, monter encore, monter toujours, c'est-à- dire nous rapprocher sans cesse de Dieu par une foi plus vive, une charité plus ardente, un détachement plus complet des choses d'ici-bas. Ainsi marcherons-nous « de vertu en vertu », comme disait le psalmiste, *de virtute in virtutem* (3), sans nous arrêter jamais ni nous laisser rebuter par les difficultés de la route, jusqu'au sommet de cette montagne sainte où finit l'épreuve et où commence la béatitude.

---

(1) S. Mathieu, v, 48.
(2) *Ibid.*, 14.
(3) Psaume LXXXIII, 8.

Ce désir de la perfection est ce qui éclatait davantage dans la vie et les actions de sainte Françoise de Chantal. Mais qu'est-ce qui animait en elle, qu'est-ce qui soutenait dans son cœur ce désir de tendre sans cesse à une vertu plus pure et plus parfaite ? C'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette charité si vive, si ardente, l'avait poussée un jour jusqu'à écrire sur sa poitrine avec un fer rougi au feu le nom du divin Époux de son âme. Ah ! je comprends qu'un tel amour l'ait fait passer par-dessus les répugnances de la nature, les convoitises de la chair, les résistances de la volonté, pour la conduire au sommet de la sainteté. Car l'on est bien fort, alors qu'on aime bien. L'amour, en effet, rend léger ce qui est pesant, agréable et doux ce qui est amer. L'amour est généreux, il ne calcule pas, il court, il vole ; rien ne lui coûte, rien ne l'arrête : c'est une flamme libre et vivante, qui pénètre où elle veut, qui embrase ce qu'elle touche. Car « l'amour est fort comme la mort », *fortis est ut mors dilectio* (1). Aimons Jésus-Christ, et nulle difficulté ne pourra nous arrêter, et les obstacles disparaîtront devant nous. Aimons Jésus-Christ, et le devoir deviendra pour nous un plaisir, le sacrifice et la souffrance elle-même un bonheur. Aimons Jésus-Christ, à l'exemple de sainte Françoise de Chantal, et comme elle nous travaillerons sans relâche à l'œuvre de la sanctification de notre âme, pour recueillir, après une vie pleine de mérites, la récompense que Dieu réserve à ceux qui le servent jusqu'au bout de grand cœur et résolument. Ainsi soit-il.

---

(1) Cantique des cantiques, VIII, 6.

ALLOCUTION

PRONONCÉE A ANGERS

LORS DE LA CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE

DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

Mes Frères,

Avant de consacrer ce nouveau sanctuaire, nous éprouvons tout d'abord le besoin de remercier les généreux bienfaiteurs qui ont contribué à son érection par leurs dons et leurs offrandes ; et nous formons le vœu que la piété des fidèles, excitée par la vue de cette belle construction, s'impose de nouveaux efforts pour achever d'en couvrir les frais. Car il n'est pas d'édifice religieux qui soit de nature à produire dans notre âme de plus vives et de plus douces émotions. Il peut y avoir, dans notre ville épiscopale, des églises plus remarquables par les vieux souvenirs qui s'y rattachent ou bien par les vastes proportions que l'art et l'industrie ont su leur donner. Mais où trouver un lieu de prières qui parle davantage au cœur d'un chrétien? C'est ici, dans cet asile ouvert à la vieillesse et à la pauvreté, que le dévouement s'exerce sous sa forme la plus touchante et que la religion se

montre le mieux sous les traits de la charité pour prodiguer ses soins maternels à ce qu'il y a de plus délaissé dans le monde. Or, quel est, dans une communauté religieuse, le foyer où s'alimente la flamme du sacrifice? La chapelle, la maison de Dieu, l'oratoire, où l'âme renouvelle sa vigueur dans des entretiens pleins d'abandon avec la divinité.

Sans doute, ce n'est pas l'église paroissiale avec ses offices solennels, avec la pompe auguste de ses fêtes, avec son enseignement régulier et suivi, avec ses initiations à la vie divine, ses bénédictions du berceau et de la tombe, ses invocations de la lumière et de la grâce d'en haut sur les actes et les moments principaux de l'existence humaine. La chapelle a quelque chose de plus familier et de plus intime, elle est un foyer plus concentré de dévotion et de piété, elle invite davantage à la solitude et au recueillement. Ce n'est pas le temple de Jérusalem avec ses grandeurs et ses beautés liturgiques ; mais c'est la maison de Béthanie, où Marthe et Marie apprennent aux pieds de Jésus les secrets et les béatitudes de la vie intérieure. Ce n'est pas la montagne, du haut de laquelle le Sauveur prêche aux foules et aux multitudes qui se pressent autour de lui : c'est le Cénacle, où il parle à quelques âmes privilégiées. Mais, quelle que soit la distance qui les sépare, église ou chapelle, le trait commun qui les rapproche, c'est que l'une et l'autre sont la demeure de l'Homme-Dieu.

Oui, c'est dans cette chapelle que nous allons consacrer, c'est ici, mes chères Sœurs, que vous viendrez chercher la force et le courage nécessaires pour vous soutenir dans votre sublime mais pénible ministère.

C'est au pied de cet autel sur lequel va couler l'huile sainte, que vous puiserez, dans l'union avec Jésus-Christ, ce feu sacré de l'amour divin auquel rien ne résiste, qui triomphe de toutes les répugnances et fait surmonter tous les obstacles. Quand vous serez dans la peine, quand vous ressentirez quelque défaillance au milieu des rudes labeurs de votre vie d'abnégation et de sacrifice, une visite au Dieu de l'eucharistie suffira pour ramener dans votre âme la joie et la consolation. Ce sanctuaire, où s'écouleront les meilleures heures de votre journée, sera pour vous un lieu de paix contre les tristesses d'ici-bas, la douce solitude où se retremper ont votre foiet votre piété, l'école de la charité où vous vous perfectionnerez de jour en jour dans la science et dans la pratique du dévouement. Ah ! c'est en présence et au contact de la sainte victime, qui s'offrira journellement sur cet autel, que vous comprendrez que nous aussi nous devons nous immoler pour Dieu et pour le prochain. Tels sont, mes chères Sœurs, les secours et les enseignements qui sortiront pour vous de ce lieu, auquel les prières de l'Église et les bénédictions divines vont imprimer le caractère des choses saintes et sacrées.

Et vous tous, qui êtes les membres de cette famille à laquelle la religion a su donner des mères d'une sollicitude si tendre et si active, c'est pour vous aussi que va s'ouvrir une nouvelle source de grâces et de faveurs spirituelles. Il ne vous suffit pas de trouver dans cette maison, avec la nourriture matérielle, un refuge pour vos vieux jours et un abri contre les vicissitudes de la fortune. Non, car il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain,

mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (1). » Nous avons tous une âme qui survivra au corps et qu'il s'agit de préparer à ses hautes destinées, à la vue et à la possession de Dieu dans la vie éternelle. Or, c'est ici, dans ce sanctuaire consacré au culte divin, que vous recevrez la nourriture spirituelle; que la parole de Dieu vous enseignera vos devoirs, que la sentence du pardon vous délivrera de vos fautes et que la sainte eucharistie deviendra pour vous le gage et l'avant-goût de la béatitude céleste. C'est ici que vous chercherez la force de rompre avec les habitudes mauvaises contractées dans le cours de votre existence, et que vous obtiendrez de Dieu la grâce de mettre à profit les dernières années qui vous séparent de la tombe, pour réparer tout le passé, pour purifier votre âme, pour la dégager de toute souillure, et pour la rendre capable et digne de paraître avec confiance devant Celui qui jugera les vivants et les morts. Cette chapelle sera le lieu béni où Dieu parlera à votre cœur, où vous lui parlerez à votre tour dans le recueillement de la prière, et où les consolations du ciel descendront sur vous pour vous soutenir au milieu des épreuves de la vie présente et vous préparer aux joies ineffables de l'éternité.

Voilà pourquoi nous allons consacrer ce monument au service de Dieu, afin que le Seigneur y habite désormais, qu'il en fasse sa demeure de choix et de prédilection et qu'il y manifeste sa présence par les opérations de sa toute-puissante bonté. Oui, Dieu veuille que tous ceux

---

(1) S. Matth., IV, 4.

qui entreront dans cette chapelle pour y exposer leurs demandes s'en retournent exaucés, qu'ils en sortent comblés de nouvelles forces pour pratiquer la vertu et accomplir leurs devoirs! Dieu veuille que ses bénédictions se répandent sur le nouveau sanctuaire; que l'onction de la grâce pénètre vos âmes, en même temps que l'huile sainte consacrera ces murs et cet autel; que les prières de l'Église et le signe de la croix, multiplié suivant les prescriptions de la sainte liturgie, éloignent à jamais de vous l'ennemi de tout bien; et qu'enfin le temple matériel, image et figure de vos cœurs, soit vraiment pour tous les hôtes de cette maison le vestibule et le portique de la Jérusalem céleste, où nous devrons tous habiter un jour dans la plénitude de la gloire et du bonheur! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE

PRONONCÉE A ROME

PENDANT LE CONCILE DU VATICAN

Pone me ut signaculum super cor tuum.

« Placez-moi comme un sceau sur votre cœur. »

(Cantique des Cantiques, VIII, 6.)

Mes chères Sœurs,

Au moment où vous allez prononcer les derniers vœux qui vous attacheront pour toujours à la vie religieuse, je ne saurais choisir de texte mieux approprié à la circonstance que ces paroles tirées du Cantique des Cantiques. Déjà, en franchissant le seuil du noviciat, vous aviez formé avec Notre-Seigneur Jésus-Christ une union pleine de charme et de suavité. Mais il manquait à cette union ce qui la confirme et la rend irrévocable, il lui manquait le sceau divin qui imprime aux choses d'ici-bas le caractère de la perpétuité. Eh bien ! cette consécration suprême va

devenir le couronnement de votre œuvre ; c'est Dieu lui-même qui, acceptant vos derniers vœux, vient sceller l'alliance que vous avez contractée avec lui ; car c'est lui qui vous dit en ce moment par ma bouche : « Placez-moi comme un sceau sur votre cœur », *pone me ut signaculum super cor tuum.*

Et quelle alliance que celle-là, mes chères Sœurs ! Ah ! ce n'est pas à moi de vous révéler les douceurs de la vie du cloître, à vous qui avez appris à les goûter par une longue expérience ; mais du moins qu'il me soit permis d'en célébrer les grandeurs ; et, au moment où l'Église est réunie dans la Ville Éternelle pour étaler aux yeux du monde les magnificences de sa doctrine et de ses institutions, j'aime à vous dire combien belle, combien glorieuse pour la religion est cette vie monastique, à laquelle vous allez vous engager par des promesses irrévocables.

Ce qui constitue l'excellence de votre état, c'est qu'il est l'antithèse parfaite de la vie mondaine. « Tout ce qui est dans le monde, disait l'apôtre saint Jean, est ou concupiscence de la chair, ou convoitise des yeux, ou orgueil de la vie (1). » A ces trois faiblesses qui dégradent l'humanité le cloître oppose les trois grandes forces qui l'élèvent au-dessus d'elle-même. A la concupiscence de la chair il oppose le vœu de chasteté ; à la convoitise des yeux, le vœu de pauvreté ; à l'orgueil de la vie, le vœu d'obéissance. Et, par ce triple lien que l'Église jette autour du cœur de l'homme, elle l'attire au-dessus de la terre pour le hisser jusqu'au ciel. Voilà le sens profond et l'auguste caractère de la vie religieuse.

---

(1) 1re Épître de s. Jean, II, 16.

Je lui trouve un autre aspect non moins admirable, quand je considère qu'elle réalise l'idée du sacrifice dans sa plénitude. Or, ce qui ennoblit l'homme et le transfigure en quelque sorte, c'est le sacrifice, par où la volonté révèle sa suprême énergie et le cœur son amour le plus fort ; et nulle part mieux que sous la règle monastique, instrument merveilleux de l'immolation spirituelle, le sacrifice ne s'impose avec autorité et ne brille d'un céleste éclat. Et pourquoi, mes chères Sœurs, s'élève-t-il à une telle hauteur dans la vie religieuse ? Parce qu'elle est, avant tout, une carrière de pénitence et de mortification. Ah ! je le sais, le monde n'entend pas de la sorte les conditions de la vraie grandeur. Il apprécie moins la vertu qui se cache à l'ombre de la croix, que le faste qui éblouit les yeux. Mais nous, ne nous laissons pas tromper par ce faux mirage ; sachons estimer les choses à leur juste valeur. La grandeur morale est un mot vide de sens, ou bien elle réside dans ce détachement parfait de tout ce qui touche à la terre, dans ce renoncement absolu à tout ce qui flatte nos penchants ; elle est dans cet empire glorieux que l'homme acquiert sur lui-même, dans ce domptage d'une chair rebelle qui rend à l'esprit toute sa liberté, dans ces sévérités généreuses que l'homme exerce contre une nature dépravée, dans cet anéantissement volontaire où l'âme puise une force et une énergie supérieures. Non, non, toutes les richesses d'ici-bas, toutes les vanités du monde, toutes les magnificences de l'Univers n'ont rien qui approche de la hauteur où la pénitence et la mortification transportent l'humanité.

Ce qui complète enfin l'excellence et la beauté morale de la vie religieuse, c'est qu'elle exprime dans sa perfection

l'idée de la pureté. Or, le chrétien n'est jamais plus grand que lorsqu'il exerce dans sa plénitude la souveraineté de l'esprit sur la matière. Déjà cette Rome païenne dont nous foulons aux pieds les débris, déjà l'ancienne Rome, au milieu même de sa corruption, savait comprendre et admirer cet élan sublime de l'homme déchu. Elle montrait avec un noble orgueil les vierges consacrées au culte de ses dieux infernaux. Mais ce qui n'était dans la gentilité qu'un heureux accident est devenu, pour l'Église catholique, une institution de tous les temps et de tous les lieux. Car, toujours et partout, elle a compté par milliers ces hosties vivantes que le feu de l'amour divin consume, ces épouses de l'Agneau sans tache qui, selon l'expression de Tertullien, offrent leur cœur à Dieu comme une dot digne de lui : *quasi dotem Deo assignant.* Pour elle, les vierges du Seigneur sont, au milieu du monde, cet arome préservateur qui bannit la corruption ou qui la neutralise ; c'est le parfum céleste qui embaume le champ du père de famille, c'est le lis qui fleurit parmi les ronces et les épines, c'est une émanation de la nature angélique sur l'humanité, c'est le trophée de la victoire complète de l'esprit sur les sens. Et quand l'Église veut donner aux incrédules une preuve palpable de sa divinité, elle n'a qu'à leur montrer son cortège de vierges consacrées au Seigneur, sainte et sublime phalange dans laquelle éclate une énergie toute-puissante qui ne vient point de la terre.

Et voilà, mes chères Sœurs, la vie que vous avez embrassée, vie de pureté et de chasteté, de pénitence et de mortification, d'abnégation et de sacrifice, mais pleine de grandeur et de beauté surnaturelle devant Dieu et aux yeux des hommes. Comme emblème de cette immo-

lation continue, la couronne d'épines va ceindre votre front. Ah ! cette couronne d'épines, l'une de vos aînées, sainte Catherine de Sienne, la préférait même à celle du paradis ; et sainte Thérèse, le sublime théologien du divin amour, aimait à répéter : *Aut pati, aut mori*, « ou souffrir, ou mourir ». Cette couronne d'épines, vous l'accepterez avec joie ; car ses pointes acérées se changeront en perles sur le diadème de votre éternité, si vous savez rester fidèles à l'alliance que l'Époux de vos âmes vous rappelle, en ce moment, par l'anneau qu'il passe de ses mains dans les vôtres. Gage de vos fiançailles avec Jésus-Christ sur la terre, l'anneau de vos noces mystiques sera le signe de votre union future avec lui dans le ciel ; et, après avoir formé une garde d'honneur autour du tabernacle pendant votre vie mortelle, vous ferez partie du cortège qui suivra l'Agneau dans les parvis de la sainte Jérusalem, au séjour de la gloire et de l'immortalité. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

PRONONCÉE A ANGERS

DANS LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES DE Ste-URSULE

le 21 octobre 1879

POUR UNE CÉRÉMONIE DE VÊTURE
ET DE PROFESSION

Ce n'est pas sans une raison touchante que vos supérieurs ont choisi la fête de sainte Ursule et de ses compagnes pour marquer l'époque de votre profession ou de votre prise d'habit. Quelle sera, en effet, votre principale tâche dans la communauté à laquelle vous vous associez, les unes par un engagement définitif, les autres par une sorte de prélude et d'initiation ? Ce sera d'instruire l'enfance chrétienne, de consacrer toutes vos heures, en dehors de la prière, aux matières de l'enseignement. Or, il n'est pas de lien plus étroit ni plus intime que celui qui existe entre la science et la pureté du cœur, entre la doctrine et la virginité. Aussi, quand le plus brillant foyer d'études qu'il y ait jamais eu en France, quand la Sorbonne de Paris voulut se choisir un patron,

de quel côté dirigea-t-elle ses regards? Sur quel saint porta-t-elle ses préférences? Est-ce sur saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin? Et pourquoi pas? Ne sont-ce pas là les plus profonds penseurs que l'on puisse citer dans les fastes de la science? Ces génies n'ont-ils pas épuisé en quelque sorte toute la mesure du savoir humain? Eh bien, non; quand la Sorbonne, cette compagnie si célèbre qu'on l'appelait autrefois le concile permanent des Gaules, lorsque, dis-je, elle résolut d'élire un patron, elle laissa de côté les grands noms et les grandes œuvres de l'évêque d'Hippone et du docteur angélique; elle alla chercher dans les plaines de Cologne les restes et les souvenirs de quelques humbles vierges tombées victimes de leur amour pour le Christ; et, les plaçant au milieu d'elle comme une protection et une force, elle se mit à perpétuité, elle et la science catholique de France, sous le patronage de sainte Ursule et de ses compagnes.

Bel exemple et admirable leçon, mes chères filles! En adoptant vos patronnes pour les siennes propres, le premier corps scientifique de notre pays voulut marquer la relation étroite qui existe entre la sainteté et la véritable science. Il faisait écho à la parole du divin Maître qui disait : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1), « bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu », non seulement au soleil de l'éternité, mais même parmi les obscurités de la terre. La virginité, qui est le propre de la vie du cloître, est, en effet, la meilleure condition pour bien voir les choses de Dieu et de la religion. Car rien ne nuit davantage aux clartés de

(1) S. Matth., v, 8.

l'ordre surnaturel et divin que la domination de la chair sur l'esprit. Les passions sont comme d'épaisses vapeurs qui s'élèvent du fond de la conscience et qui viennent se placer entre l'œil de l'âme et le soleil de justice : ce sont autant de nuages qui interceptent les rayons de l'éternelle vérité. Autre est le sort de l'homme qui sait tenir son cœur assez haut, pour que la matière n'arrive pas jusqu'à lui ; son regard reste limpide : *oculus simplex* (1). Dieu se réfléchit dans cette intelligence comme dans un pur cristal ; rien ne fait obstacle à la libre communication entre le foyer de la lumière et l'œil qui la reçoit. Voilà pourquoi la virginité est la protectrice naturelle de la science. Il convenait donc que le nom et la mémoire de sainte Ursule et de ses compagnes fussent associées à l'enseignement chrétien dans ce qu'il a de plus grand et de plus élevé.

Et dès lors, mes chères filles, comment ne pas vous féliciter d'entrer dans la vie religieuse sous de tels auspices ? Sans doute, vous n'aurez point, comme vos saintes patronnes, à rendre à Dieu le témoignage du sang. Mais la vertu, elle aussi, n'est-elle pas un long martyre ? Placer sa volonté propre dans les mains d'autrui, ne connaître d'autre satisfaction que celle du devoir accompli, consacrer sa vie au service du prochain, surmonter toutes les répugnances que l'on peut rencontrer dans un labeur souvent stérile, toujours pénible ; ne plus s'appartenir, mais être tout entière à une règle qui vous suit à chaque instant et partout, n'est-ce pas là aussi un sacrifice qui, aux yeux de Dieu, a son grand prix et sa haute

(1) S. Matth., VI, 22.

valeur? Ce n'est pas mourir une seule fois, comme sainte Ursule et ses compagnes, mais c'est mourir à soi-même, aux passions de la chair, aux vices de la nature, continuellement et sans interruption. Immolation féconde, que l'Église accepte avec bonheur et que Dieu couvre de l'abondance de ses grâces!

Tel est l'acte que vous allez accomplir en ce moment. Faites-le de grand cœur et résolument. Livrez-vous au divin Maître du plus profond de votre âme. Consacrez-vous à lui avec tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez. Et Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité saura vous rendre au ciel le centuple de ce que vous lui aurez donné sur la terre. Ainsi soit-il!

ALLOCUTION

PRONONCÉE

CHEZ LES BÉNÉDICTINES DU CALVAIRE

à Angers, le 13 novembre 1879

POUR UNE CÉRÉMONIE DE VÊTURE ET DE PROFESSION

Mes Chères Filles,

Au moment où vous allez, l'une, prendre le saint habit, l'autre, faire les vœux de la profession religieuse, je ne puis que remercier le Seigneur de vous avoir conduites dans cette sainte maison pour y assurer votre bonheur. Vous avez été choisies parmi tant d'autres, pour contracter avec Jésus-Christ l'union la plus intime et la plus parfaite. En même temps que vous vous consacrez à lui du fond de votre cœur, il se livre à vous tout entier, il se fait l'époux de votre âme ; et cette donation réciproque, elle est pour le temps, elle est pour l'éternité ! Voilà pourquoi le premier sentiment qui doive vous animer à cette heure solennelle, c'est celui de la reconnaissance envers Dieu, qui a daigné vous admettre dans l'ordre bénédictin et

vous mener sur le Calvaire au pied de la croix de son Fils.

Vous entrez, en effet, dans cette famille religieuse, la plus ancienne et la plus célèbre de l'Occident chrétien. Filles de saint Benoît, vous chercherez à vous pénétrer de l'esprit de votre Père, de ce grand patriarche de la vie monastique. Or, l'esprit de saint Benoît est avant tout un esprit d'éloignement et de séparation du monde. Voilà pourquoi, dans cette caverne de Subiaco devenue le berceau de son œuvre, il voulut rester caché durant trois ans aux yeux des hommes, sans communication avec le monde extérieur, vivant pour Dieu seul, et puisant dans ce commerce divin les lumières qu'il allait répandre autour de lui. C'est là, dans cette sainte solitude, que l'Esprit du Seigneur lui fit entrevoir pour la première fois la règle monastique qu'il était appelé à tracer d'une main si ferme et si sûre ; cette règle fondamentale sur laquelle tous les ordres religieux devaient, dans la suite, modeler plus ou moins la leur. Il avait médité profondément cette parole de l'apôtre saint Jean que « tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou convoitise des yeux, ou orgueil de la vie (1) ». Telle est la raison pour laquelle il établit entre ses enfants spirituels et le siècle une barrière infranchissable, derrière laquelle ils vivraient dans le silence de la retraite, partageant leur temps entre le travail manuel et la prière, et n'interrompant leurs occupations de chaque jour que pour chanter les louanges du Seigneur. La vie religieuse lui était apparue comme la contre-partie, comme l'antithèse parfaite de la vie

(1) 1re Ép. de S. Jean, II, 16.

mondaine. A la concupiscence de la chair il opposa le vœu de chasteté, à la convoitise des yeux le vœu de pauvreté, à l'orgueil de la vie le vœu d'obéissance. C'est ce qu'il appelait, au IVe chapitre de sa règle, les *instruments de la vie spirituelle*, en d'autres termes, les engagements propres à ceux qui préfèrent Jésus-Christ à toutes choses, qui renoncent à eux-mêmes et à leur volonté pour accomplir la loi de Dieu dans toute sa plénitude.

Assurément, mes chères filles, il y a de la sévérité dans cette règle monastique à laquelle vous allez vous assujettir : elle est une immolation complète de la nature à la grâce, un sacrifice, un holocauste parfait de tout votre être à Dieu ; mais quoi de plus auguste, quoi de plus sublime aux yeux de la foi ? Oui, si la grandeur morale réside quelque part, c'est bien dans ces cloîtres où le renoncement et la prière donnent à l'âme une énergie souveraine. Et c'est ce que disait encore votre Père spirituel, saint Benoît, dans la magnifique préface de sa règle. Quel est, s'écriait-il, celui qui habitera dans le Tabernacle du Seigneur ? Celui qui aura foulé aux pieds tous les biens de la terre, toutes les vanités de ce monde, pour étudier la pénitence et la mortification à l'école de Jésus-Christ.

Et voilà pourquoi, en vous rangeant parmi les enfants de saint Benoît, vous devenez également les filles du Calvaire. Car ce n'est pas sans raison que vous allez porter à la fois ces deux noms : Bénédictines du Calvaire. En fondant sa famille religieuse, le patriarche d'Occident n'avait pas d'autre but que de la conduire sur la montagne du Golgotha pour lui apprendre, au pied de la croix, le sacrifice et

le dévouement. « Persévérer jusqu'à la mort dans le monastère, c'est, disait-il, nous rendre dignes de participer par nos souffrances à la mort de Jésus-Christ. » Quelle fonction plus haute, quel ministère plus fécond que celui-là ! Associées à la sainte victime du Calvaire, mes chères filles, vous prierez pour ceux qui ne prient point, vous expierez les fautes de vos frères, vous effacerez leurs souillures par vos larmes, vous leur obtiendrez le pardon et la miséricorde ; vous ferez descendre les grâces du ciel sur vos parents, sur vos amis, sur tous ceux que vous aurez laissés derrière vous dans le monde ; filles du Calvaire, vous aussi, vous serez là, les bras en croix, répétant à l'exemple du divin Crucifié : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt* (1) ; « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

C'est pour remplir ce ministère de prière et d'intercession, que le Seigneur vous a conduites au Calvaire, à la suite et sur les pas de saint Benoît. Sans doute, le siècle, qui ne comprend rien aux choses de l'esprit, ne verra que deuil et tristesse dans cette vie admirable que vous allez embrasser. Mais vous, que Dieu a déjà prévenues « par les bénédictions de sa douceur » (2), vous savez ce qui vous attend sur les hauteurs du sacrifice. Vous n'en êtes point à regretter les plaisirs d'ici-bas, ces joies trompeuses dans lesquelles s'étourdissent les mondains. Libres de toute attache avec la terre, vous n'en serez que plus aptes à vous élever à Dieu, le père des lumières, le dispensateur de tout don parfait.

---

(1) S. Luc, XXIII, 34.
(2) Psaume XX, 4,

Voilà pourquoi le jour de votre consécration au Seigneur doit être pour vous un jour d'allégresse, comme il l'est pour nous tous, pour votre évêque qui vous bénit, pour vos sœurs en Jésus-Christ qui joignent leurs prières aux vôtres. Vous, ma chère enfant, qui allez prendre le saint habit, revêtez-vous également de toutes les vertus qu'il rappelle et qu'il signifie ; revêtez-vous du voile de la modestie et de l'humilité, vivez désormais d'une vie cachée en Dieu, préparez-vous aux engagements de l'avenir dans le silence de la retraite, au milieu des exercices de la prière et de la méditation. Et vous, ma chère fille, que le Seigneur admet aujourd'hui à l'honneur d'une donation définitive et complète, prenez la ferme résolution de consacrer le reste de votre existence au service de Jésus-Christ. Faites au Très-Haut l'offrande de vous-même, de grand cœur, sans la moindre réserve. Jetez-vous dans ses bras avec un abandon tout filial, sans retour sur vous ni sur les choses de ce monde. Dieu veuille, dans son infinie miséricorde, agréer votre sacrifice, et ratifier au ciel l'acte solennel que vous allez accomplir sur la terre ! Ainsi soit-il.

---

(1) S. Luc, XXIII, 34.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

AU BON-PASTEUR D'ANGERS

POUR UNE CÉRÉMONIE DE VÊTURE ET DE PROFESSION RELIGIEUSE

Qu'elles sont touchantes, mes chères Filles, qu'elles sont remplies de sens et de vérité, ces cérémonies de la vêture et de la profession, qui vont s'accomplir pour vous ! Chacune d'elles suffirait pour faire la matière d'une instruction ; car, sous le symbolisme de ces actes extérieurs et visibles, se cachent autant de leçons et d'enseignements qui élèvent l'âme bien au-dessus des choses de la terre. Ce cierge bénit signifie la lumière de la foi, qui devra éclairer tous vos pas sur le chemin de la vie. C'est en tenant à la main ce céleste flambeau, que vous marcherez au-devant de l'Époux, dans la compagnie des vierges sages et prudentes. Ces habits que vous allez revêtir expriment la parure intérieure de la grâce ; ce voile, qui va tomber sur votre front, indique l'état d'une âme qui se dérobe aux yeux du monde pour ne paraître qu'au regard de Dieu ; et le rosaire, qui ne

vous quittera plus jamais, désigne l'arme de la prière, avec laquelle vous repousserez tous les traits de l'ennemi. Ainsi vos différents devoirs sont-ils marqués d'avance par la sainte liturgie, qui les résume dans un ensemble d'actes dont la signification est aussi haute que profonde.

Mais, au fond de ces cérémonies si belles et si touchantes, il y a une idée première et générale, qui les domine, qui s'en détache, qui leur donne à chacune leur véritable sens. Je la trouve admirablement exprimée dans ces mots que vous allez répéter toutes ensemble : *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi, propter amorem Domini nostri Jesu Christi, quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi*; « j'ai méprisé le royaume de ce monde et tout le vain éclat du siècle, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru, auquel je me suis consacrée ».

Oui, voilà bien, mes chères Filles, tout le sens de cette auguste cérémonie. Vous avez méprisé le royaume de ce monde et le vain éclat du siècle, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui que vous êtes venues chercher dans la solitude ; c'est lui que vous avez trouvé, comme l'Épouse du Cantique : *inveni quem diligit anima mea* (1). C'est lui, sous la forme du Bon-Pasteur, que vous devrez servir dans la personne de ses brebis, et surtout de ses brebis égarées.

Et pourquoi vous êtes-vous attachées de la sorte aux pas du Sauveur? Ah! c'est que vous l'avez rencontré, « vous l'avez vu », *quem vidi*. Vous avez appris à le connaître dans ces entretiens intimes, dans cette conver-

(1) Cantique des Cantiques, III, 4.

sation du cœur, dans ce commerce surnaturel, dans ce colloque de l'âme fidèle avec le bon Maître. Méditer Jésus-Christ, sa loi, son Évangile, ses grandeurs, ses divines perfections, telle a été l'occupation constante de ces années préparatoires à votre noviciat ou à votre profession religieuse. Ah ! si le monde savait rechercher, ainsi que vous, la douce société du Fils de Dieu, comme toutes choses changeraient de face sous l'influence de ce divin modèle, qui a des lumières, des enseignements et des exemples pour tous les âges et pour toutes les conditions ! Mais, vous du moins, mes chères Filles, vous connaissez Jésus-Christ, vous savez ce qu'il est pour vous, votre Dieu, votre Sauveur, votre Père! Et, parce que vous le connaissez, vous l'aimez : *quem vidi, quem amavi !*

Et comment l'amour de Jésus-Christ ne remplirait-il pas votre âme d'une sainte ardeur pour son service ? N'est-ce pas lui qui vous a discernées dès vos plus jeunes années, et qui vous a choisies parmi tant d'autres, pour vous conduire par la main dans cet asile de la vertu et du vrai bonheur ? Quoi de plus aimable que le divin Sauveur, qui est la beauté et la bonté même, en qui toutes les perfections se réunissent comme dans leur centre et leur foyer ? Tout ce qu'il y a dans les créatures de saint, de noble, d'attrayant, de parfait, se retrouve dans Jésus-Christ, mais élevé à une puissance qui n'est autre que celle de l'infini. Ne me parlez pas de joie, s'écriait saint Bernard, de satisfaction, d'allégresse, si Jésus n'y entre pour quelque chose. « Jésus, c'est le miel sur les lèvres, c'est l'harmonie dans l'oreille, c'est la jubilation dans le cœur », *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* « Il ne se peut rien chanter de plus

suave », *nil canitur suavius*, « il ne se peut rien entendre de plus agréable », *nil auditur jucundius*, « il ne se peut rien concevoir de plus doux », *nil cogitatur dulcius*, « que Jésus le Fils de Dieu », *quam Jesus Dei Filius*. Partout ailleurs, c'est une image, un reflet, un vestige des perfections divines ; « en Jésus, dit l'Apôtre, réside substantiellement toute la plénitude de la divinité », *in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (1). Jésus, c'est la consolation dans la tristesse, c'est la force dans l'épreuve, c'est la résignation dans le malheur, c'est la paix au milieu des peines et des souffrances de ce monde. Pour être à l'abri des coups de la fortune, ou du moins pour ne pas les sentir, pour goûter ici-bas le véritable bonheur, quoi que l'on fasse et quoi qu'il arrive, il n'est besoin que d'une chose, d'aimer Jésus-Christ !

Ah ! c'est que l'amour de Jésus-Christ est le seul qui ne trompe jamais. Voilà pourquoi vous pourrez ajouter avec raison : *In quem credidi*, « en qui j'ai placé ma confiance ». Au milieu de toutes ses contrariétés et de ses tribulations, saint Paul s'écriait : *Scio cui credidi* (2), « je sais à qui je me suis fié ». Ce n'est pas à une amitié humaine, ce n'est pas à une puissance terrestre : il n'y a là le plus souvent que trahison et infidélité. Jésus-Christ ne manque jamais à ceux qui se donnent à lui dans la sincérité de leur âme. Il les prend sous sa garde, il les couvre de sa protection, il leur procure des joies intérieures auprès desquelles tous les plaisirs du monde paraissent fades et insipides. Il vous semblera parfois que ce secours n'est

(1) Épître aux Coloss., II, 9.
(2) 2e Épître à Timot., I, 12.

pas aussi sensible : des sécheresses, des aridités, moins de goût, moins d'attrait pour les choses spirituelles, tout cela pourra vous faire accroire que Jésus s'est éloigné de vous. Mais non, c'est dans ces moments mêmes, c'est dans ces moments surtout qu'il est près de vous, appréciant votre constance, mettant à l'épreuve votre fidélité, mesurant à vos efforts la sincérité de votre attachement. Non, dans les diverses situations du chrétien, dans n'importe quelle circonstance de la vie, Jésus, suivant le mot du pieux auteur de l'*Imitation*, nous reste toujours comme un ami fidèle qui ne nous abandonnera jamais, lors même que les autres nous auraient quittés. Toutes les épreuves par où auront passé les âmes qui lui sont unies, tous les mérites qu'elles y auront amassés, Jésus-Christ les recueille, disait l'Apôtre, il les garde, il les conserve comme un dépôt, pour le grand jour de la rétribution finale : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem justus judex.*

Et dès lors, mes chères Filles, que vous reste-t-il à faire, sinon de vous unir, de vous identifier à Celui que vous avez connu, que vous avez aimé, en qui vous avez placé votre confiance : *quem vidi, quem amavi, in quem credidi.* C'est lui que vous devez voir et affectionner en toutes choses : dans vos supérieures qui tiennent sa place ; dans vos compagnes qui deviendront, comme vous-mêmes, ses épouses bien-aimées ; dans les enfants qui seront confiés à vos soins, et qui sont, avant tout, ses enfants à lui ; en un mot, dans toutes les âmes purifiées et rachetées par son sang. N'ayez de forces et d'intelligence, de cœur et de vie que pour Jésus-Christ. C'est à lui que vous allez vous

donner du plus profond de votre cœur ; c'est par amour pour lui que vous avez méprisé « le royaume de ce monde et tout le vain éclat du siècle », *regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini nostri Jesu Christi.* C'est lui qui, en échange de ce sacrifice, vous admettra un jour dans un autre royaume, dans la patrie du ciel ; c'est lui qui vous couvrira d'un autre éclat, non point passager comme la gloire du siècle présent, mais durable autant que l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

AUX

SŒURS GARDES-MALADES DE L'ESPÉRANCE

ET AUX SŒURS ENSEIGNANTES DE LA CONCEPTION

POUR LA CLOTURE D'UNE RETRAITE

Mes Chères Sœurs,

La voilà terminée, cette retraite qui était destinée à retremper votre âme aux sources de la foi et à vous renouveler quant à l'esprit, suivant la parole de l'Apôtre *Renovamini spiritu mentis vestræ* (1). Car tous, tant que nous sommes, nous avons besoin, de temps à autre, de nous recueillir devant Dieu, de faire une halte dans notre vie et de nous placer en face de nous-mêmes, pour juger de notre situation intérieure et de notre avancement spirituel. Voilà ce que vous avez compris, durant ces jours passés dans le silence et l'oraison. Au flambeau des vérités évangéliques qui vous ont été rappelées avec un

---

(1) Épître aux Éphés., IV, 23.

zèle si pieux et si touchant, vous avez examiné l'état de votre conscience, vous en avez sondé les plis et les replis, vous avez démêlé ce qui était confus, vous avez redressé ce qui était tortueux, vous avez aplani ce qui était rugueux ; en un mot, vous avez rétabli dans votre âme cet ordre et cette régularité qui doivent être le fruit de la retraite. Et vous voilà, par suite de ces pieux exercices, consolées, fortifiées, régénérées, prêtes à reprendre, avec une nouvelle ardeur, l'œuvre de votre belle et sainte vocation.

Vous allez donc retourner, mes chères sœurs, à ce qui a été jusqu'ici l'objet de vos soins et de votre dévouement : les unes, vers ce qu'il y a de plus triste et de plus infortuné dans la grande famille humaine, les malades et les infirmes ; les autres, vers ce qu'il y a de plus faible, il est vrai, mais aussi de plus attrayant, l'enfance chrétienne. Or, dans l'un comme dans l'autre de ces deux ministères, ce qui fait la grandeur et la beauté de votre mission, c'est que vous êtes intimement associées à l'œuvre de Jésus-Christ. Quand j'ouvre l'Évangile, je vois à chaque page l'aimable Sauveur accomplissant les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, guérissant les lépreux et les paralytiques, rendant l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, soulageant toutes les misères humaines, à tel point que saint Pierre résumait la vie de son divin Maître dans ces mots : *Transiit benefaciendo* (1), « il a passé en faisant le bien ». Sans doute, il ne vous est pas donné d'entrer en participation de ce pouvoir merveilleux ; mais, à défaut du miracle que Dieu s'est réservé, vous

(1) Actes des Apôtres, x, 38.

répandez sur vos frères les trésors d'une charité qui ne connaît pas de bornes. Mission féconde et sublime, puisqu'elle est la mission même du Fils de Dieu !

Et vous, mes chères sœurs, qui vous dévouez à l'éducation de l'enfance, c'est encore Jésus-Christ qui est votre chef et votre modèle, lui qui disait : *Sinite parvulos venire ad me* (1), « laissez les petits enfants venir à moi ». Elles viennent à vous, ces chères petites âmes, pour vous demander, avec le pain de l'intelligence, le germe de la vertu, la direction de la piété, le redressement du caractère, l'énergie de la volonté, tout ce qui prépare la jeune fille innocente et pure, l'épouse et la mère chrétienne, c'est-à-dire l'avenir des générations. Ah ! quel ministère ! Il n'y a que la fonction sacerdotale qui puisse l'égaler en importance et le surpasser par la grandeur et la sublimité de la fin.

C'est pourquoi, au moment où Dieu vous a conduites dans la solitude pour vous parler au cœur, je me sens pressé de vous rappeler à quelle hauteur sa bonté a daigné vous élever. Efforcez-vous donc de correspondre à sa grâce par des résolutions énergiques et efficaces. Car les obstacles ne manqueront pas sur votre route. Soit dans le service des malades, soit dans l'éducation de l'enfance, la nature humaine a ses faiblesses : le découragement nous saisit par intervalles, la tristesse nous abat, les contrariétés nous agitent, nos mauvais instincts se réveillent à l'instant même où nous les croyions étouffés pour toujours. Mais qu'est-ce que ces difficultés pour vous, mes chères sœurs, qui aimez Jésus-Christ, qui allez

(1) S. Marc, x, 14.

vous unir de nouveau au divin Époux de vos âmes dans la sainte eucharistie, et qui êtes soutenues par l'espérance des biens à venir.

Car, ce n'est pas sans une raison touchante que vos pieux fondateurs vous ont donné le nom de sœurs de l'Espérance. Précisément parce que le service des malades est ce qu'il y a de plus répugnant et de plus dur pour la nature humaine, ils ont voulu que ce mot d'espérance fût sans cesse présent à votre esprit ; ils l'ont placé au front même de votre Institut, comme une force et un encouragement. Si déjà l'espoir d'un gain passager, d'une renommée ou d'une gloire éphémère soutient les hommes du monde au milieu de leurs travaux, que sera-ce pour vous de l'espérance chrétienne ? Quand le laboureur creuse péniblement les sillons, il se console de ses fatigues par la pensée qu'il moissonnera, là où il jettera son grain. Ils s'en allaient, disait le psalmiste, en semant dans les larmes, mais ils reviendront bientôt dans l'allégresse, tenant sur leurs bras leurs gerbes d'or : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (1). Ainsi travaillerez-vous avec confiance, *expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et salvatoris nostri Jesu-Christi* (2), « attendant la béatitude qui a fait l'objet de votre espérance et l'avènement glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

C'est appuyés sur cette espérance comme sur un fondement inébranlable que nous bâtirons l'édifice de nos

(1) Psaume XXV, 7, 8.
(2) Épître à Tite, II, 13.

vertus. Dieu veuille qu'il s'élève de plus en plus vers le ciel, qu'il gagne chaque jour en grâce et en solidité, en force et en hauteur, afin qu'il trouve son couronnement dans les splendeurs éternelles ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

POUR

UNE CÉRÉMONIE DE VÊTURE

ET DE PROFESSION RELIGIEUSE

Dilectus meus mihi et ego illi.
« Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. »
(Cantique des Cantiques, II, 16.)

C'est bien aujourd'hui, mes chères Sœurs, que vous avez le droit de répéter ces paroles de l'Épouse du Cantique des Cantiques. Car c'est en ce jour que vous faites à Notre-Seigneur Jésus-Christ le don de vous-mêmes. Déjà, il y a plus d'un an, le voile des vierges était tombé sur votre front ; vous aviez élevé entre le monde et vous une barrière infranchissable ; vous vous étiez consacrées à Jésus-Christ du plus profond de votre cœur. Cette union avec le Seigneur, inaugurée sur le seuil du noviciat, vous l'aviez fortifiée de semaine en semaine et de mois en mois, dans le silence de la retraite, au milieu des exercices de la prière et de la méditation. Mais vous l'achevez en ce moment, vous la scellez par le sacrifice de vos personnes, par l'engagement que vous prenez de

vouer vos jeunes années au service de Jésus-Christ ; car ce qui fait le fond et l'essence de la profession religieuse, c'est qu'elle est un état de consécration, d'abandon de soi-même et de totale appartenance à Dieu. C'est l'état de l'homme qui se donne à Dieu au point de devenir le domaine exclusif du Souverain Maître, qui lui fait la tradition intégrale de son être, qui lui dédie tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut, réduisant sa vie entière au culte, à la gloire, aux œuvres du Seigneur ; écartant dès lors pour jamais, comme chose étrangère et profane, ce qui pourrait distraire l'esprit, partager l'âme et diminuer le don. Voilà l'état religieux. Et c'est en toute vérité que vous avez le droit de redire après l'Épouse du Cantique : *Dilectus meus mihi et ego illi*, « mon bien-aimé est à moi et je suis à lui ».

Et vous, mes chères Filles, qui, sans prendre aujourd'hui d'engagement formel, allez commencer ce temps d'épreuve si nécessaire pour discerner et affermir une vocation, les paroles de mon texte ne s'appliquent pas moins à la situation de votre âme. Car, bien que le Seigneur ne vous admette pas encore à l'honneur d'une donation définitive et complète, il vous permet néanmoins de préluder à cet hymen mystique par une sorte de fiançailles où les résolutions du présent préparent l'alliance de l'avenir ; et, par conséquent, vous aussi vous pouvez dire avec un sentiment de joie et de confiance très légitime : *Dilectus meus mihi et ego illi.*

Je me suis servi de ces mots d'hymen et de fiançailles, parce qu'aucune autre image, empruntée au monde extérieur et sensible, ne rend mieux l'idée du grand acte que vous êtes sur le point d'accomplir. C'est Notre-

Seigneur Jésus-Christ lui-même qui emploie cette comparaison, en se représentant sous les traits de l'Époux au-devant duquel vont les âmes privilégiées qui s'unissent à lui par les liens de l'amour ; et il n'est pas, dans le langage des Pères de l'Église, de similitude plus familière que celle-là pour exprimer le sacrifice des vierges du Seigneur. « Car il est véritablement spirituel le contrat de ce divin mariage », s'écriait saint Bernard, en parlant de l'état religieux, *vere spiritualis sanctique connubii contractus est iste*. C'est qu'en effet, il n'y a pas, dans l'ordre purement humain, d'union plus haute ni plus intime que celle par laquelle deux êtres se donnent l'un à l'autre et déclarent ne plus former qu'un cœur et qu'une âme : *cor unum et anima una* (1).

Voilà pourquoi l'alliance que vous nouez aujourd'hui ne saurait mieux se comparer qu'à un mariage ou à des fiançailles. Il y a de part et d'autre une cession, une sorte de contrat spirituel, où l'homme s'engage envers Dieu et où Dieu s'engage envers l'homme. Mais, pour comprendre à quel point vous êtes avantagées dans cette convention réciproque, il suffit, mes chères Filles, de considérer ce que vous donnez et ce que vous recevez en retour.

Vous renoncez à ce qu'on a coutume d'appeler les joies de la terre, les jouissances du monde. Mais qu'est-ce que ces frivolités ? Y a-t-il là quelque matière à des regrets bien fondés ? Quoi que nous fassions, les roses du printemps se fanent, les fruits d'automne se corrompent dans nos mains ;

---

(1) Actes des apôtres, IV, 32.

jeunesse, fortune, plaisirs, amitiés, tout nous échappe, comme l'eau du ruisseau qui glisse entre les herbes.

En cédant ainsi votre part de ces biens caduques et trompeurs, vous ne faites pas à Dieu un si grand sacrifice. Ah ! je le sais et j'en conviens, vous lui donnez quelque chose de plus précieux, de plus élevé que toutes ces vanités d'un jour : vous lui livrez votre cœur, c'est-à-dire la plus haute partie de vous-mêmes. Car c'est par le cœur, et par là seulement, que l'homme est grand ; c'est à sa puissance d'aimer qu'on mesure sa noblesse et son caractère. L'esprit est quelque chose d'admirable sans doute, de merveilleux si vous le voulez ; ce n'est rien en regard du cœur, source féconde d'où jaillit la vertu, centre d'où rayonnent l'amour humain et la divine charité...

Donc, en sacrifiant votre cœur à Dieu, mes chères Filles, je ne dis pas que vous lui fassiez un présent qui soit sans prix ni sans valeur. Et, cependant, que de défauts et d'imperfections ne diminuent point le mérite de cette donation ! Notre cœur est-il suffisamment dépouillé des choses d'ici-bas, est-il affranchi autant qu'il le faudrait des biens de ce monde ? A-t-il cette pleine et entière liberté qui laisse à l'immolation toute sa grandeur et toute son étendue ? Que d'étroitesses, que de vulgarités dans les sentiments de ce cœur qui ne devrait battre que pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes ! Amour-propre, retours de complaisance sur soi-même, jalousies mesquines, aversions mal dissimulées, antipathies secrètes, il y a là mille taches qui défigurent la beauté morale de l'épouse du Seigneur. Ah ! certes, en descendant au fond de nous-mêmes et en nous examinant au flambeau de la foi, nous nous étonnerons, non pas de ce que nous puis-

sions avoir assez de force pour offrir notre cœur à Dieu, mais de ce que Dieu ait assez d'indulgence pour l'accepter.

Et maintenant, mes chères Filles, si, en regard de ce que vous offrez au Très-Haut, je plaçais tout ce qu'il vous donne en retour, ah ! que de motifs n'auriez-vous pas pour bénir sa bonté ? Vous lui sacrifiez des jouissances matérielles qui, en définitive, ne laissent après elles que le vide et la déception, et vous recevez de lui, en échange de ces fausses délectations, cette tranquillité intérieure que le monde n'a jamais su procurer et qui est la source du véritable bonheur ; ces joies de l'âme auprès desquelles tous les plaisirs de la terre paraissent fades et insipides ; cette allégresse spirituelle, ces douces émotions qui accompagnent et qui suivent l'accomplissement du devoir ; ces consolations intimes que l'on goûte dans la pratique du bien ; ce calme délicieux d'une conscience qui se rend le témoignage qu'elle est dans l'ordre établi de Dieu, délices que le Sage appelle « un éternel festin », *secura mens, quasi juge convivium* (1); cette confiance filiale d'une âme qui, tranquille sur son passé, peut envisager l'avenir d'un œil serein ; en un mot, cette paix inaltérable qui fait participer l'homme à l'immutabilité même de Dieu. Certes, si le bonheur est quelque part, sur la terre, il doit se trouver dans un cœur qui retrace si fidèlement l'image de la félicité céleste.

Mais non, je n'ai pas dit assez, mes chères Filles ; car Dieu ne se borne pas à remplacer pour vous les joies de la terre par une participation anticipée à la béatitude éternelle ; en retour de cette offrande, de cette consécra-

(1) Proverbes, xv, 15.

tion de vous-mêmes, il se donne à vous tout entier. Jésus-Christ se fait l'Époux de votre âme, il contracte avec vous l'alliance la plus intime, il devient la portion de votre héritage, votre bien, votre propriété. Union ineffable qui s'appuie sur la foi, qui se resserre par l'eucharistie et qui se consommera dans le ciel par une vision sans ombres et sans nuages, par une possession sans réserve et sans limites.

C'est donc avec raison, mes chères Filles, que vous pouvez répéter la parole de mon texte : *Dilectus meus mihi et ego illi,* « mon bien-aimé est à moi et je suis à lui ». Ah ! dites-la du fond de votre âme cette grande parole qui exprime si bien la signification de l'acte que vous allez accomplir. Faites votre sacrifice « de plein cœur et résolument », *corde magno et animo volenti* (1). Appliquez-vous avec ardeur aux œuvres de dévouement qui sont votre partage dans cette sainte maison. Je prie Dieu de bénir vos promesses et vos vœux. Ainsi soit-il.

---

(1) 2e Livre des Machabées, 1, 3.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES FRANCISCAINES

DE SAINTE-MARIE-DES-ANGES

à Angers, le 24 juillet 1878

POUR UNE CÉRÉMONIE DE VÊTURE

Mes Chères Filles,

La prise d'habit est le premier pas dans la vie religieuse, et ce premier pas, vous le faites aujourd'hui. Par cette cérémonie, d'un sens si élevé et si profond, l'Église a voulu indiquer que, une fois arrivée au seuil du noviciat, l'âme qui se croit appelée à la perfection monastique doit se dépouiller du vieil homme et se revêtir de l'homme nouveau « qui a été créé dans la justice et dans la vraie sainteté », *qui creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (1). Ce changement d'habit nous apparaît

---

(1) Épître aux Éphés., IV, 24.

constamment, dans l'Écriture sainte, comme le symbole de la rénovation intérieure et spirituelle. Quand le patriarche Jacob monta vers Béthel pour y ériger un autel au Dieu vivant, il dit à toute sa suite : « Purifiez-vous et prenez d'autres vêtements » ; *mundamini ac mutate vestimenta vestra* (1). Quand le lévite de l'ancienne alliance allait être consacré au service de Dieu, « il devait se dépouiller de l'habit qu'il portait jusqu'alors et en revêtir un nouveau », *spoliabitur prioribus vestimentis indutusque aliis* (2)..... Et pourquoi, mes chères filles, ce changement de costume, à l'entrée d'une vie plus sainte et désormais toute vouée à Dieu? C'était pour signifier la transformation mystérieuse opérée dans cette âme dont « le Seigneur serait à jamais la portion et l'héritage », *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* (3).

Ainsi doit-il en être de vous, mes chères Filles, au moment où vous allez quitter les vêtements du monde, pour adopter l'habit de votre séraphique Père saint François d'Assise. Car vous auriez peu de mérites à vous revêtir de la livrée du saint patriarche, si vous ne preniez également son esprit. Or, l'esprit de saint François est, avant tout, un esprit de pauvreté, d'humilité, de renoncement à soi-même et aux vains plaisirs du siècle. Il avait compris cette parole du Sauveur : « Bienheureux les pauvres selon l'esprit, parce que le royaume des cieux

---

(1) Genèse, xxxv, 2.
(2) Lévitique, vi, 11.
(3) Psaume XV, 5.

est à eux (1). » Voilà pourquoi il appelait la pauvreté son épouse, sa sœur. Voilà pourquoi, après avoir repoussé volontairement tous les biens de ce monde, il s'estimait heureux de pouvoir dire avec plus de vérité encore que par le passé : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Et ne croyez pas qu'il y ait de la bassesse dans ce sentiment qui portait saint François à se mettre aux pieds des autres ; c'est précisément en cela que se vérifie la parole du Sauveur : « Quiconque s'humilie sera exalté » ; *qui se humiliaverit exaltabitur* (2). En vous humiliant donc à l'exemple de votre admirable modèle, vous grandissez avec lui, vous vous élevez à une hauteur où n'atteignent pas les dignités de la terre.

Et parce que l'esprit de saint François est un esprit de pauvreté et d'humilité, il est également un esprit de charité et de dévouement. Égaré par de fausses préventions, le monde s'imagine volontiers que l'on entre dans la vie religieuse par un motif d'égoïsme, pour se soustraire aux devoirs de la société et aux charges du foyer domestique. Or, c'est précisément le contraire qui est le vrai. L'on se revêt de l'habit monastique, pour mieux se dévouer, pour se mettre davantage, et avec plus de facilité, au service d'autrui. Aussi les héros de la pénitence et de la mortification ont-ils été les créateurs des plus grandes œuvres qui se soient accomplies ici-bas. Sans parler de saint François d'Assise, le père et le fondateur de cette légion d'apôtres qui ont évangélisé le monde, voyez

(1) S. Matthieu, 5, 3.
(2) *Ibid.*, XXIII, 12.

saint Dominique, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul..... Quelle activité et quelles entreprises ! Et je n'en suis pas étonné. Écoutez l'Évangile : « Si le grain de blé qu'on jette en terre ne commence par mourir, il demeure seul ; mais quand il est mort, il se met à porter le fruit de sa fécondité (1). » Ainsi en sera-t-il de vous, mes chères filles. Devenir les mères spirituelles des petites orphelines, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus pauvre et de plus délaissé dans le monde ; vous dépenser, du matin au soir, pour l'éducation de l'enfance chrétienne ; prêter le concours de votre zèle aux prédicateurs de l'Évangile dans les missions lointaines, s'il plaît à Dieu ; et, en attendant, prier pour ceux qui ne prient pas, former à la sainte eucharistie une garde d'honneur et une cour royale, telles seront les occupations de votre vie, pleine de mérites devant Dieu et devant les hommes.

Ah ! sans doute, pour remplir cette haute fonction, il faut dire adieu au monde, à ses plaisirs et à ses amusements frivoles. Et voilà pourquoi l'habit religieux est un habit de deuil : *stola luctus* (2), suivant l'expression de la sainte Écriture ; mais ne puis-je l'appeler aussi un vêtement de joie : *vestimentum lætitiæ* (3), suivant un autre mot de nos Livres sacrés ? Car, en échange de ces fausses délectations que suivent la tristesse et le remords, Dieu vous donnera, mes chères Filles, la douce tranquillité de l'âme, la paix d'une conscience pure, images de l'immuable félicité. C'est ce qui fait que ce jour de votre

---

(1) S. Jean, XII, 24.
(2) Baruch, V, 1.
(3) Judith, XVI, 9.

vêture est un jour d'allégresse pour tous : pour vos parents d'abord qui doivent s'estimer heureux d'avoir pu consacrer un de leurs enfants au service du Très-Haut ; car les mérites de votre sacrifice rejailliront sur tous vos proches ; ils leur seront comptés pour le temps et pour l'éternité. C'est une source de bénédictions pour une famille, que cette offrande, que cette oblation d'un de ses membres au Dieu de toute bonté et de toute miséricorde. Mais ce jour doit particulièrement vous paraître aimable, à vous, mes chères Filles, qui avez été choisies parmi tant d'autres pour embrasser l'état de la perfection religieuse. Rendez-en grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin Époux de vos âmes. Témoignez-lui votre reconnaissance, en profitant des exercices de votre noviciat, pour avancer de jour en jour dans les voies de la sainteté. Et alors, après ce temps d'épreuve, après cet apprentissage du cloître, vous mériterez d'être définitivement admises parmi les vierges du Seigneur, pour partager avec elles le bonheur de la vie présente et les félicités de la vie future, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES FRANCISCAINES

DE SAINTE-MARIE-DES-ANGES

à Angers, le 7 mars 1889

POUR LA PRISE D'HABIT DE Mlle MARTHE FREPPEL

Ma chère Fille,

Cette chapelle de Notre-Dame-Sous-Terre a été le berceau de votre vie religieuse. Marie vous y a conduite aux pieds de Jésus. Lorsque, à cette même place, il y a plusieurs années, vous faisiez votre première communion, Notre-Seigneur vous adressait son premier appel. Ce jour-là, il frappait à la porte de votre cœur, non seulement pour y entrer sous les voiles du Sacrement, comme il doit prendre possession du cœur de toutes les jeunes chrétiennes ; mais, par une impresion particulière de sa grâce, il vous laissait pressentir le bonheur d'une autre union. Vous n'avez jamais oublié ce moment, où votre âme a tressailli au son de l'invitation divine ; il est tou-

jours resté présent à votre esprit et plus encore à votre cœur ; et vous voilà, aujourd'hui comme autrefois, aux pieds de Jésus et de Marie, sous la robe blanche, non plus de la jeune communiante, mais de la fiancée de l'Agneau sans tache, et répondant à cette voix d'alors, à cette voix si douce et si pénétrante, à cette voix que l'on n'oublie plus une fois qu'on l'a entendue : *Adsum*, « me voici ! »

Dieu est admirable dans sa conduite à l'égard des âmes qu'il appelle à son service dans la vie religieuse. Il ne les perd plus de vue, à partir du jour où il leur a fait sentir la touche mystérieuse de sa grâce. Sa Providence les suit partout, pour aplanir la voie devant elles et changer en moyens jusqu'aux obstacles mêmes. Tout devient entre ses mains un instrument de miséricorde. Quelquefois, pour mieux les former à l'esprit de détachement, il leur laisse voir le monde de près avec ses misères et ses périls ; il place l'épreuve sous leurs yeux, afin de leur montrer qu'en renonçant aux vanités du siècle elles ont « choisi la meilleure part (1) ». Puis enfin, à l'heure marquée, elles arrivent là où le Seigneur les attend, conduites par cette main invisible qui a su écarter de leurs pas toutes les difficultés, pour les amener au sacrifice d'elles-mêmes, et par le sacrifice à la paix et au véritable bonheur.

Ainsi Dieu a-t-il agi à votre égard, ma chère enfant. Au sortir de cette sainte maison où vous aviez été élevée et d'où vous emportiez le germe de votre vocation à la vie religieuse, vous étiez rentrée sous la direction de votre pieuse mère ; et, certes, vous n'auriez pu recevoir de

(1) S. Luc, x, 42.

meilleures leçons ni profiter de plus beaux exemples. Non contente de remplir les devoirs de la piété filiale, vous faisiez déjà l'apprentissage de la charité envers les pauvres. Bien que vivant au milieu du siècle, vous étiez religieuse par le cœur ; et plus d'une œuvre à Paris se souviendra du zèle et du dévouement que vous saviez y apporter. Ainsi vous préariez-vous de loin à l'état d'abnégation et de sacrifice que vous allez embrasser. Pourquoi n'ajouterais-je pas que, pour vous détacher du monde, Dieu, dont les desseins sont toujours remplis de miséricorde, s'est plu à vous montrer de bonne heure que notre existence est semée d'épreuves et de misères ? A peine sortie de l'enfance, vous perdiez votre excellent père, ce type achevé de bonté, de droiture, d'honnêteté chrétienne ; ce véritable homme de bien qui, du haut du ciel, je l'espère, s'unit à nous en ce moment pour bénir vos premiers pas dans la carrière religieuse. Depuis lors, le deuil est entré plus d'une fois dans votre maison ; vous avez vu s'éteindre l'une après l'autre deux vies auxquelles une riante jeunesse semblait promettre de longs jours. Que ces épreuves sont bien faites pour nous apprendre le néant des choses humaines et pour nous attacher irrévocablement au service de Dieu !

Servir Dieu sans réserve et sans partage, voilà, en effet, ma chère fille, le sens de la vie religieuse : le servir par la prière et par l'adoration, le servir par l'éducation de ses enfants, le servir dans ses malades et dans ses pauvres, dans ce qu'il y a de plus faible et de plus délaissé, le servir en tout et partout. Et c'est pourquoi vous allez revêtir la livrée de vos nouvelles fonctions, en prenant le saint habit. Je ne vous dirai pas qu'en vous

dépouillant aujourd'hui des ornements du monde, vous faites un sacrifice. Non, le sacrifice n'est pas pour vous qui assurez par là votre bonheur ; il est plutôt pour ceux que vous laissez derrière vous : il est pour une mère dont Dieu récompensera le courage et la générosité toute chrétienne ; il est pour les membres de votre famille, qui trouveront dans vos prières et dans vos mérites un gage de bénédictions. Quant à moi, je suis heureux de vous voir entrer dans cette pieuse congrégation, qui est ma famille religieuse privilégiée, puisqu'elle a marqué les prémices de mon épiscopat. Dieu veuille bénir ce premier pas que vous faites aujourd'hui dans la voie de la sainteté monastique, en ajoutant à l'attrait spirituel qui fait aimer le devoir, la force qui permet de l'accomplir jusqu'au bout et sans défaillance ! Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Allocution pour la fête de la Toussaint 5
Sermon pour la fête de la Toussaint, sur la communion des saints 11
Sermon pour le jour des morts 25
Sermon sur la fête de la Dédicace 41
Premier sermon de Charité 63
Deuxième sermon de Charité en faveur des pauvres de la paroisse Saint-Médard de Paris 81
Troisième sermon de Charité en faveur de l'œuvre de la grande Providence d'Orléans. 97
Quatrième sermon de Charité pour les inondés hollandais . . 123
Cinquième sermon de Charité prononcé devant la Société de Saint Vincent de Paul à Mulhouse. 133
Sixième sermon de Charité pour la Conférence de Notre-Dame des Écoles 157
Discours sur le respect de l'enfance prononcé à l'occasion d'une réunion générale des instituteurs du département de la Seine groupés en Société de Secours mutuel 171
Sermon de retraite prononcé à l'église Sainte-Geneviève devant les jeunes gens de la Société de Saint-Vincent-de-Paul . . 183
Sermons de visites pastorales :
Allocutions aux paroissiens : Première allocution. 199
Deuxième allocution 206
Troisième allocution 212
Quatrième allocution. 217
Cinquième allocution. 222
Sixième allocution 226
Septième allocution 232
Allocutions aux enfants avant la confirmation : Première allocution 237
Deuxième allocution 242

Troisième allocution 247
Quatrième allocution. 253
Cinquième allocution. 257
Sixième allocution 262
Sermons sur la vie religieuse :
Allocution adressée aux Religieuses de la Visitation d'Angers en la fête de sainte Jeanne de Chantal 269
Allocution prononcée à Angers, lors de la consécration de la chapelle des Petites-Sœurs-des-Pauvres. 273
Allocution pour une profession religieuse, prononcée à Rome, pendant le Concile du Vatican. 279
Allocution prononcée à Angers, dans la chapelle des Religieuses de Sainte-Ursule, le 21 octobre 1879, pour une cérémonie de vêture et de profession. 285
Allocution prononcée chez les Bénédictines du Calvaire, à Angers, le 13 novembre 1879, pour une cérémonie de vêture et de profession 289
Allocution prononcée au Bon-Pasteur d'Angers, pour une cérémonie de vêture et de profession religieuse 295
Allocution aux Sœurs gardes-malades de l'Espérance et aux Sœurs enseignantes de la Conception, pour la clôture d'une retraite 301
Allocution pour une cérémonie de vêture et de profession religieuse 307
Allocution prononcée dans la chapelle des Religieuses Franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges, à Angers, le 24 juillet 1878, pour une cérémonie de vêture. 313
Allocution prononcée dans la chapelle des Religieuses Franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges, à Angers, le 7 mars 1889, pour la prise d'habit de Mlle Marthe Freppel. 319

TABLE GÉNÉRALE ANALYTIQUE

NOTES PRÉLIMINAIRES

I

Les Œuvres complètes de Mgr Freppel se composent de 42 volumes, savoir :

1° *Cours d'éloquence sacrée à la Sorbonne* (éditeurs Victor Retaux et fils, Paris). . . . . 13 vol.

2° *Les Pères de l'Église des trois premiers siècles. — Portraits et Notices extraits du Cours d'éloquence sacrée de Mgr Freppel* (Ce volume est un résumé des 13 précédents. Il a été fait depuis la mort de l'Évêque d'Angers) (éditeurs Victor Retaux et fils, Paris) . . . . . 1 vol.

3° *Œuvres polémiques* (contenant plusieurs réfutations de M. Renan, diverses lettres de polémique et tous les discours prononcés par Mgr Freppel à la Chambre des Députés) (éditeur V. Palmé, rachetées par Téqui, Paris). . . . . 10 vol.

4° *Œuvres oratoires et pastorales* (éditeurs A. Roger et F. Chernoviz, Paris). . . . . 12 vol.

5° *Cours d'instruction religieuse. — Conférences de Sainte-Geneviève, prêchées devant la jeunesse des Écoles.* (Dans cet ouvrage ont été intercalées les *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ*, que l'auteur avait publiées de son vivant) (éditeurs A. Roger et F. Chernoviz, Paris) . . . . . 2 vol.

6° *Sermons inédits* (éditeurs A. Roger et F. Chernoviz, Paris) . . . . . 2 vol.

7° *Sermons sur la Vie chrétienne, prêchés à la chapelle des Tuileries pendant le Carême de 1862* (éditeur V. Palmé, rachetés par Delhomme et Briguet, Paris) 1 vol.

8° *La Révolution française, à propos du centenaire de 1789* (éditeurs A. Roger et F. Chernoviz, Paris) 1 vol.

II

La table générale analytique que nous publions, destinée surtout aux prédicateurs, ne comprend guère que les ouvrages ayant trait à l'éloquence de la chaire, soit 18 VOLUMES sur 42, savoir :

Les *Œuvres oratoires et pastorales*, les *Conférences de Sainte-Geneviève*, les *Sermons*, la *Vie chrétienne*, la *Révolution française*.

III

La matière de ces 18 volumes est la même dans toutes les éditions, mais d'une édition à l'autre, la pagination a légèrement varié, suivant que les caractères employés étaient plus ou moins compacts. Le lecteur ne devra donc

pas s'étonner s'il y a, ici ou là, quelques divergences entre les renvois de la table et les pages du texte. Pour la *Révolution française,* nous nous contentons d'indiquer les chapitres sans les pages.

IV

Beaucoup de lecteurs qui possèdent les 12 volumes d'*Œuvres oratoires et pastorales* de l'Évêque d'Angers se demandent pourquoi, à partir du Tome IV, il y a pour chaque volume une double tomaison. Voici l'explication :

Mgr Freppel, alors qu'il n'était encore que professeur de Sorbonne, avait entrepris la publication de ses œuvres *oratoires* sous ce titre : *Discours et panégyriques* (3 vol.). Devenu Évêque d'Angers, il commença une deuxième série intitulée : *Œuvres* PASTORALES *et oratoires*, qui comprend 9 vol. Le Tome IV est donc à la fois le quatrième de la collection des œuvres oratoires et le premier des œuvres pastorales. De là, ces deux tomaisons I, II, III, IV-I, V-II, VI-III, VII-IV, VIII-V, IX-VI, X-VII, XI-VIII, XII-IX. Pratiquement, il n'y a pas lieu de tenir compte de la seconde tomaison ; et c'est ce que nous avons fait.

V

Pour éviter tout embarras au lecteur, nous indiquons dans un même tableau les ouvrages analysés, les éditions auxquelles la table se réfère et les abréviations qu'elle emploie. Nous ferons également remarquer que, quand deux ou plusieurs renvois consécutifs se rapportent au même ouvrage ou au même volume, nous nous bornons

à marquer les pages, sans répéter ni le titre ni la tomaison.

Œuvres oratoires et pastorales (12 vol.) abrév. : *Orat.*	I	Discours et panégyriques	Édition de	1882
	II		—	1891
	III		—	1890
	IV	Œuvres pastorales et Oratoires	—	1893
	V		—	1892
	VI		—	1890
	VII		—	1892
	VIII		—	1883
	IX		—	1886
	X		—	1894
	XI		—	1891
	XII		—	1894

Conférences de Sainte-Geneviève (2 vol.), abrév. : *Conf.* 1894.
La Vie chrétienne (1 vol.), abrév. : *Vie chrét.*. . . . . 1880.
La Révolution française (1 vol.), abrév. : *Révol.* . . . 1889.
Sermons inédits (2 vol.), abrév. : *Serm.* . . . . . 1895.

A

Abailard. *Orat.*, I, 57, 354, 355.
Abbeville. Peut être fière de Courbet ; *Orat.*, IX, 285, 286.
Abeille (l'). Sa méthode féconde de travail ; *Orat.*, V, 214, 215.
Abus. En 1789, tout le monde s'accordait à reconnaître qu'il y avait beaucoup d'abus à réformer ; *Révol.*, I.
Activité. Vie active et vie contemplative ; *Orat.*, XII, 220-224. — Le sacerdoce, vie d'action et vie d'oraison, 357-362. — La jeunesse veut agir, *Serm.*, II, 164.
Adam. Adam et Jésus-Christ ; *Vie chrét.*, 250, 251. — Adam avant chute ; *Serm.*, I, 221.
Administration, administrateurs. Mgr Colet, modèle de l'administrateur ; *Orat.*, IX, 44 et s.
Adolescence. Printemps de la vie ; *Conf.*, II, 361, 362.
Adoration (Cf. *Eucharistie*). Discours sur l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement ; *Orat.*, XII, 231-240. — J.-C. a été adoré par les hommes, et cette adoration prouve sa divinité ; *Conf.*, I, 366-378. — Beauté de l'Adoration perpétuelle ; *Serm.*, I, 297-299. — Sermon pour une Adoration perpétuelle : les abaissements de la divinité vers l'homme et les élévations de l'humanité vers Dieu ; I, 319-331. — Autre sermon pour une Adoration perpétuelle : la glorification de l'humanité en J.-C. ; I, 333-345.
Afrique. Déchéance séculaire des races africaines ; leur relèvement par l'Évangile ; *Orat.*, V, 166-180.
Agonie. L'agonie du Christ et l'agonie du chrétien ; *Serm.*, I, 199-204.
Agriculture. Louée par Cicéron ; *Orat.*, VII, 143, 144.
Albigeois. Similitudes entre eux et les francs-maçons ; *Orat.*, IX, 179, 180.
Algérie. Le comte de Quatrebarbes demande qu'on la civilise par la croix ; *Orat.*, III, 139-151. — Lamoricière en Algérie ; VII, 175-184. — Général de Sonis en Algérie, X, 250-252, 255-257.
Allemagne (Cf. *Prusse*). L'instruction confessionnelle en Allemagne ; *Orat.*, XI, 77, 78. — Les victoires remportées par l'Allemagne en 1870 ont été funestes à la paix européenne, 117, 118.
Alsace. Lettre au roi de Prusse, relativement à la cession éventuelle de l'Alsace. Caractère de l'Alsace, son ardent patriotisme ; *Orat.*, III, 173-181. — *Discours en faveur du patronage catholique des Alsaciens-Lorrains* : comment la France avait su se concilier l'Alsace ; 183-203. — Alsace, terre éminemment chrétienne, V, 151-156.

Ambition. — C'est le mal de notre époque; *Orat.*, II, 407, 408. — L'ambition a des ardeurs inextinguibles, *Serm.*, I, 184, 185,

Ambroise (Saint). Son style; *Orat.*, I, 340. (Cf. dans *Bossuet* et l'*Éloq. sacrée*, l'éloge de Satyre par saint Ambroise, II, 188-197). — Lettre pastorale sur l'invention des corps de saint Ambroise et des saints martyrs Gervais et Protais ; *Orat.*, IV, 395-414.

Ame (Cf. *Esprit*, *conscience*). La vie intime de l'âme ; *Conf.*, II, 333, 334. — Les facultés de l'âme : *Serm.*, I, 247. — C'est l'âme qui fait la dignité de l'homme; II, 64-66.

Amérique. L'Église en Amérique ; *Orat.*, IX, 69-78.

Amiens. Panégyrique de saint Jean-Baptiste, dans la cathédrale d'Amiens, qui conserve le chef du saint Précurseur ; *Orat.*, II, 397-424. — Disc. prononcé à Douai, pour le sacre de Mgr Bataille, évêque d'Amiens, III, 77-105. — Oraison funèbre de Mgr Bataille, évêque d'Amiens ; travaux de Mgr Bataille, à Amiens, VII, 43-83.

Amitiés. Les amitiés chrétiennes sont une sauvegarde pour la jeunesse ; *Serm.*, II, 161, 162.

Amour. (Cf. *Charité*.) L'amour pénitent, l'amour contemplatif, l'amour crucifié, l'amour bienheureux ; *Orat.*, II, 292 et s. — L'amour de Dieu dans l'apôtre S. Jean ; VIII, 163-169. — S. Jean l'Évangéliste modèle d'amour ; IX, 246-249. — L'amour, motif de l'acte créateur ; *Conf.*, I, 35-42. — L'amour des hommes a des limites étroites ; puissance d'aimer du cœur de J.-C. ; *Conf.*, I, 269-272. — J.-C. règne en Dieu sur les cœurs par l'amour ; 349-364. — L'intelligence et l'amour dans l'âme et dans Dieu ; 383-394. — Ce qu'a fait l'amour de Dieu pour les âmes ; 458-464 ; cet amour méconnu ; *Vie chrét.*, 165-168. — — Les générosités de l'amour ; *Serm.*, I, 291. — Les étapes de l'amour de Dieu pour les hommes ; 320-330. — L'amour tend à se rapprocher de son objet ; Dieu nous l'a prouvé ; II, 71-76. — C'est un mouvement de la volonté vers le vrai, le beau et le bien ; 136-139. — — L'amour en Dieu, en J.-C., dans l'Église, 133-155. — Les jeunes gens éprouvent le besoin d'aimer ; 159-164.

An, Année. Comment l'Église sanctifie l'année ; *Orat.*, IX, 401-407. — vœux de nouvel an ; *Serm.*, I, 109-111.

Disc. pour le nouvel an. — *Aux représentants des Œuvres catholiques.* En 1882 : sur le progrès des œuvres catholiques ; VIII, 177-184. — En 1883 : sur l'union et l'activité nécessaires dans les temps actuels ; 311-313. — En 1885 : sur la question économique ; IX, 151-154. — En 1889 : sur la nécessité des œuvres catholiques ; XI, 87-90. — En 1891 : sur le rôle de la charité dans les questions sociales ; XII, 35-39.

Au clergé. En 1882 : sur la situation présente du clergé de France ; *Orat*, VIII, 171-176. — En 1883 : sur l'attitude du clergé vis-à-vis du pouvoir civil ; 315-318. — En 1884 : même sujet; IX, 27-30. — En 1885 : sur des attaques récentes contre le clergé ; 145-150. — En 1887 : sur les devoirs du clergé dans les circonstances présentes, à propos de

certains bruits de guerre ; X, 49-53. — En 1888 : sur les menaces du parti radical ; 291-294. — En 1889 : sur la situation de la France ; XI, 81-85. — En 1890 : sur l'état des esprits en France ; 271-276. — En 1891 : sur l'attitude des catholiques à l'heure présente ; XII, 27-33.

Anarchie, Anarchistes. Jean Petit, combattu par la Sorbonne ; *Orat.*, I, 66. — La libre-pensée est un principe d'anarchie ; X, 107-112.

Ancien régime. Les abus et les privilèges sous l'ancien régime et dans l'État moderne ; *Orat.*, XI, 155-161. — Il fallait le réformer au lieu de le détruire ; *Révol.*, I. — Les armées de l'ancien régime ; *Révol.*, XI.

Ancre. (Cf. *Espérance*).

Angadrème (Sainte). Délivre Beauvais assiégé par Charles-le-Téméraire ; *Orat.*, XI, 195, 196.

Angebault (Mgr). Son zèle pastoral ; *Orat.*, IV, 15-17. — Allocution pour l'inauguration du monument de Mgr Angebault, V, 261-273.

Angers. Disc. de Mgr Freppel, à l'occasion de son entrée dans sa ville épiscopale ; *Orat.*, III, 1-17. — Ville depuis longtemps lettrée, 252, 253. — Lettre pastorale à l'occasion de la prise de possession du siège d'Angers ; IV, 1-29. — Pourquoi Angers devait redevenir un centre universitaire, 470-472. — Ville dévote envers le Saint-Sacrement, VI, 229, 230-235. — Services rendus à la ville d'Angers par les communautés religieuses ; VII, 397-422. — Mission donnée par les Rédemptoristes, à Angers, en 1891 ; XII, 71-73. — (Cf. *Salle Synodale* et les noms des différentes paroisses ou institutions de la ville.)

Angers (Cathédrale d'). Discours prononcés dans cette église : — A l'occasion de l'entrée de Mgr Freppel dans sa ville épiscopale, *Orat.*, III, 1-17. — Pour les soldats morts en 1870, 163-172. — Au régiment de la garde-mobile de Maine-et-Loire, 205-211. — Pour l'inauguration de l'Université catholique, V, 35-60. — Pour l'installation de l'aumônier de la garnison, 199-207. — A la Société de Secours mutuels, 249-259. — Pour l'inauguration du monument de Mgr Angebault, 261-273. — Au maréchal de Mac-Mahon, 339-341. — Sur les services rendus à la ville d'Angers par les communautés religieuses ; VII, 397-422. — Aux Conférences de S.-Vincent-de-Paul, VIII, 351-361. — Sur la canonisation des Bienheureux Rodriguez, Berchmans et Claver, XI, 23-50. — A l'occasion des noces d'or des Conférences de S.-Vincent-de-Paul, 91-95.

Angleterre. Parallèle entre le génie de l'Angleterre et celui de la France ; l'Angleterre manque à l'Église, *Orat.*, I, 118-127. — La mission de Jeanne d'Arc a été utile à l'Angleterre, 178-179. — L'Angleterre devra une part de sa conversion à des évêques français : rôle de S. Germain d'Auxerre contre le pélagianisme anglais ; heureuse influence des évêques émigrés contre les préjugés anti-catholiques de la Grande-Bretagne, II, 212-216.

Angoulême. Administration de Mgr Sébaux, à Angoulême ; *Orat.*, XII, 122-139.

Animaux. Différences essentielles entre l'homme et les animaux ; *Orat.*, VI, 68-71. — La vie dans l'animal ; *Conf.*, I, 442, 443 ; II, 399, 400.

Anjou. Peut se glorifier du courage de ses enfants, tombés en 1870 ; *Orat.*, III, 166-168. — Fertilité de son sol, gloires de son histoire, IV, 18-21 ; VIII, 225, 262. — Ses votes conservateurs ; IV, 385, 386. — L'Anjou, préservé de l'invasion allemande et consacré au Sacré-Cœur de Jésus, 421-432. — Ses ressources pour le bien, 431, 432. — État florissant du diocèse à la mort de Mgr Angebault, V, 266-268. — Ses bonnes et ses mauvaises parties ; VIII, 48, 49. — Sur le culte de sainte Geneviève en Anjou ; X, 123-128. — Disc. prononcés à l'ouverture et à la clôture de l'assemblée régionale de l'Anjou, de la Touraine et du Maine, XI, 151-167. — Le Sacré-Cœur a protégé les œuvres catholiques en Anjou ; 255-259. — Le culte de l'Eucharistie en Anjou ; XII, 235-237. — Les charmes de l'Anjou ; 393, 394.

Anne (Sainte). Disc. prononcé à la cérémon. du couronnement de sainte Anne d'Auray, *Orat.*, II, 1-25.

Anneau. Ce qu'il signifie dans la profession religieuse ; *Serm.*, II, 283.

Annonciation de la Sainte Vierge. *Serm.*, I, 55, 56.

Antoine (Saint), ermite. Son humilité, *Orat.*, II, 136.

Apocalypse. Alloc. sur l'Apocalypse ; *Orat*, IX, 139-144.

Apologie. L'apologétique en face du paganisme, *Orat.*, I, 327.

Apostolat. Ce que c'est que l'apostolat dans l'Église ; *Orat.*, IX, 419-422 ; X, 384, 385. — L'apostolat exercé par la France ; X, 325-327.

Apôtres L'investiture donnée aux douze apôtres ; *Conf.*, II, 175-177. — L'action du Saint-Esprit sur les apôtres, *Serm.*, I, 233-238 ; II, 259, 260. — Comment ils ont planté la croix dans le monde, *Serm.*, I, 369, 370.

Apparitions miraculeuses. (Cf. *Miracle.*)

Araignée (l'). Sa méthode de travail, *Orat.*, V, 212.

Architecture (Cf. **Arts**). *Disc. sur les rapports de la Religion et de l'Art, Orat*, I, 291-309. — L'architecture païenne et l'architecture chrétienne, 300-302. — L'architecture et l'Eucharistie, *Serm.*, I, 306, 307.

Arianisme. Combattu par S. Hilaire, *Orat.*, III, 233 et s. — Il reparaît de nos jours sous une autre forme, IV, 403-405.

Aristocratie. — Comment elle se forme et se perpétue ; *Orat.*, III, 51-53 ; XII, 387-389. — Elle doit devenir un service social, III, 53. — Il y aura toujours des aristocraties dans le monde ; *Révol*, VI.

Aristote. Son mérite, *Orat.*, III, 345, 348.

Armées. Disc. pour les morts de l'armée d'Orient, *Orat.*, II, 371-375. — Disc. pour les morts de l'armée en 1870, III, 163-172. — Quêtes pour les blessés de l'armée française, IV, 35-38. — Disc. pour l'instal-

lation de l'aumônier militaire à Angers : « un autel défend mieux qu'un rempart » ; V, 199-208. — L'armée reste l'une de nos meilleures consolations, 307-309. — Faibles effectifs des armées sous l'ancien régime ; fléau du militarisme produit par les guerres de la Révolution et de l'Empire ; *Révol.*, XI.

Armure. — L'armure divine que le chrétien reçoit par la confirmation ; *Conf.*, II, 370-375 ; *Serm.*, II, 247-252.

Ars. Disc. sur la vie et les vertus du curé d'Ars ; *Orat.* ; XII, 151-172.

Art. *Discours sur les rapports de la Religion et de l'Art*, *Orat.*, I, 291-309.

Ascension. Allocution pour le jour de l'Ascension, *Serm.*, I, 211-216.

Asiles. Les sœurs dans les asiles ; *Orat.*, VII, 403-405.

Assemblée nationale (Cf. *Chambres*). Demande des prières publiques pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles (1871) ; *Orat.*, IV, 360. — Pour la reprise de ses travaux (oct. 1872), 371-375. — *Item*, (oct. 1873), 377-383.

Assemblées. Disc. sur les assemblées provinciales de 1889, prononcés à l'ouverture et à la clôture de l'assemblée régionale de l'Anjou, de la Touraine et du Maine ; *Orat.*, XI, 151-167. — Allocut. prononcée à la XXe assemblée des catholiques : sur le christianisme et la science économique ; XII, 95-104.

Associations (Cf. *Corporations*, *Sociétés*). Force que donne l'association, *Orat.*, III, 409-420. — Les associations ouvrières doivent s'inspirer des principes chrétiens ; VII, 345-347. — Alloc. à la réunion de l'association des Mères chrétiennes ; IX, 363-374. — La Révolution méconnut le principe de l'association ; la liberté d'association servant de correctif à la liberté du travail ; X, 5-12 ; *Révol.*, IX. — Disc. au Congrès de l'association de la jeunesse française, sur les devoirs de la jeunesse française à notre époque , *Orat.*, X, 129-146.

Assomption. Sermon pour la fête de l'Assomption ; *Serm.*, I, 347-364. — Religieux et religieuses de l'Assomption (Cf. *Religieux*).

Athanase (Saint). Son éloquence ; *Orat.*, I, 336. Cf. Ses *Lettres pascales* (*Commodien...* et *fragments divers*, 149-164.) — Son oraison funèbre par S. Grég. de Nazianze (*Bossuet et l'éloquence sacrée au* XVIIe s., II, 161-164).

Athéisme. Principe de toute décadence, *Orat.*, I, 251-254 ; XII, 88, 89. — Il reparaît de nos jours ; VIII, 200, 201 ; surtout dans les loges maçonniques ; IX, 197-199. — La Révolution franç. oscilla toujours entre le déisme et l'athéisme ; *Révol.*, II.

Athies. Sainte Radegonde à Athies ; *Orat.*, X, 219-222.

Atome. Sa vie très imparfaite ; *Conf.*, I, 441, 442. — Juxtaposition des atomes dans l'être inorganique ; II, 397-398.

Attente. L'attente du peuple juif ; *Conf.*, I, 103-105. — Attente d'un libérateur parmi les nations ; 181-196.

Attila. Ravage les Gaules ; *Orat.*, II, 139-141.

Augustin (Saint). Son génie ; *Orat.*, I, 340, 341.

Augustines (Cf. *Religieuses.*)

Aumône. (Cf. *Charité.*) Elle doit être plus abondante pendant le Carême ; *Orat.*, VII, 363, 364. — Elle n'a rien d'humiliant pour le pauvre ; XII, 38. — Elle est un devoir et un profit pour le riche ; *Serm.*, II, 75-78. — Il est doux de faire l'aumône ; 99, 100. — Tobie conseille l'aumône à son fils ; l'aumône est une sauvegarde, 157, 158, 163, 164.

Aumôniers. Disc. pour l'installation de l'aumônier militaire à Angers ; *Orat.*, V, 199-208.

Auray (Cf. *Anne*).

Autorité. La Bible, comme tout livre de doctrine, a besoin d'une autorité qui l'interprète ; *Orat.*, II, 349-370. — Ce que c'est que l'autorité, IV, 226-229. — L'autorité une et souveraine de l'Église a droit à l'obéissance de tous les catholiques ; VI, 383 et s. — L'autorité précède toujours la raison, dans l'ordre de la connaissance ; VIII, 322-338. — L'autorité est le rempart des peuples ; *Conf.*, I, 154, 155. — La parole de l'autorité ; 215, 216. — L'autorité doctrinale, principe de l'unité religieuse ; II, 39-53. — L'infaillibilité, condition essentielle de l'autorité doctrinale ; 55-68. — L'Église, seule autorité capable d'interpréter la Bible ; 69-84. — L'autorité catholique, principe de l'unité catholique ; 85-98. — L'autorité doctrinale dans l'Église, *Serm.*, I, 123, 124.

Avenir. L'avenir est mystérieux ; Dieu seul le connaît ; *Conf.*, I, 246-257. — La Révolution française et l'avenir de la France ; *Révol.*, XII.

B

Babel. La confusion des langues ; *Conf.*, II, 29-31.

Balsac. Montre comment la Providence a toujours conduit les affaires de France ; *Orat.*, VIII, 176.

Baptême. Conférence sur le baptême ; *Conf.*, II, 345-359 ; *Serm.*, II, 237-238.

Barbares. Leur invasion dans le monde romain ; *Orat.*, II, 138-144. — Comment ils ont été subjugués par l'Évangile ; *Serm.*, I, 370, 371.

Baron (abbé). Chargé de l'œuvre du Rosaire à Sainte-Geneviève de Paris ; *Serm.*, I, 387.

Barthélemy (Jacques). Alloc. pour son mariage ; *Orat.*, XII, 415-425.

Basile (saint). Caractère de ses écrits ; *Orat.*, I, 336, 337. — Son oraison funèbre par S. Grégoire de Nazianze (*Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle.* II, 156-161).

Bataille (Mgr), évêque d'Amiens. *Disc. sur la puissance ecclésiastique, prononcé au sacre de Mgr Bataille, évêque d'Amiens; Orat.*, III, 77-105. — Ses hésitations avant d'accepter la charge épiscopale, 80. — Son oraison funèbre; VII, 43-83.

Baugé. Vraie croix de Baugé; (Cf. *Croix.*) — Défauts et qualités du Baugeois; *Orat.*, VIII, 48-55. — Collège Saint-Joseph de Baugé (Cf. *S. Joseph*).

Baume. Ce qu'il signifie dans la confirmation; *Serm.*, II, 255, 256.

Bautain (abbé). Ses grandes qualités; *Orat.*, V, 155, 156.

Béatitudes. Allocution sur les béatitudes; *Serm.*, II, 5-9.

Beau. L'attraction vers le beau; *Serm.*, II, 136-139.

Beaupréau. Disc. pour le 50e annivers. de la fondation de l'Institut des Sœurs hospitalières de S. Joseph, à Beaupréau; *Orat.*, XI, 205-212.

Beaupréau (Petit-Séminaire de). Disc. à la distribution des prix de 1880: sur les luttes actuelles de l'Église; *Orat.*, VIII, 25-29. — *Item* (1882): sur la Vendée; 245-249. — *Item* (1883): sur le profit des lectures; IX, 269-272. — *Item* (1888): sur le Petit-Sémin. de Beaupréau; XI, 51-55. — *Item* (1889): sur le danger social des laïcisations d'écoles; 213-217. — *Item* (1890): sur la douloureuse épreuve qu'a subie l'établissement en 1890; 387-391.

Le card. Régnier, professeur à Beaupréau; VIII, 79. — Disc. prononcé à la consécration de la chapelle: restauration du collège, IX, 383-390.

Beauvais. Jeanne Hachette et la délivrance de Beauvais, disc. prononcé dans la cathédrale de Beauvais; *Orat.*, XI, 179-204.

Béhuard. Allocution au pèlerinage de Béhuard; *Orat.*, III, 282-290.

Bellefontaine (Trappe de). Disc. pour la consécration de l'église abbatiale; *Orat.*, VII, 139-156.

Belley. Les gloires de ce diocèse; *Orat.*, X, 333-335.

Bénédictins. (Cf. *Solesmes*, *Guéranger*, *Couturier*). Leur érudition. Cf. Disc. sur la vie et les œuvres de Dom Calmet; *Orat.*, III, 107-138. — Éloge de Dom Guéranger, V, 61-107. — *Bénédictines du Calvaire.* (Cf. *Religieuses.*)

Bénédictions. Discours pour la bénédiction de l'église de la Madeleine-du-Sacré-Cœur, à Angers; *Orat.*, VI, 249-256. — Pour la bénédiction d'une cloche; VII, 387-396. — D'une école libre, à Trélazé; IX, 161-164. — D'une statue de sainte Geneviève, à l'église Saint-Laud d'Angers; X, 123-128. — Du noviciat Saint-Sauveur; XI, 234-239. — Des cloches de l'église de la Madeleine-du-Sacré-Cœur; 247-254. — De la première pierre de la chapelle des Servantes du Saint-Sacrement; XII, 295-301. — D'une chapelle votive, à Saint-Laurent-des-Autels; 351-356. — Du château de la Roche-Hue; 383-386. — Grâces attachées à la bénédiction de l'évêque; *Serm.*, II, 223, 224.

Benoît (Saint). Son œuvre monastique; *Orat.*, V. 71-82. — L'esprit de saint Benoît est un esprit de détachement du monde; *Serm.*, II, 290-292.

Béranger. Nie la présence réelle ; *Orat.*, VI, 225-227.

Berchmans (Bienheureux). Disc. à l'occasion de sa canonisation ; *Orat.*, XI, 23-50.

Bernard (Saint). Sa grande influence ; *Orat.*, I, 353, 354. — Pour l'oraison funèbre de son frère Gérard, Cf. *Bossuet et l'éloq. sacrée au* XVIIe s., II, 201-212.

Bible. Dénaturée par Luther et Voltaire ; *Orat.*, II, 88-91. — *Disc. sur la Bible* : L'Écriture sainte, sans une autorité vivante qui l'interprète, est un principe de division universel et permanent ; 349-370 ; *Conf.*, II, 69-84. — Science biblique de Dom Calmet ; *Orat.*, III, 107-138. — Jésus-Christ, la Bible, l'Église, sont les trois hautes réalités d'ici-bas, 121, 122. — Éloge de la Bible par S. Hilaire, 224-227. — La Bible gardée par le peuple juif ; le livre de Dieu ; *Conf.*, I, 104, 105, 127-140 ; II, 71-72.

Bien. *Disc. en faveur de la Société d'encouragement au bien* ; *Orat.*, II, 55-57. — Distinction de sens commun entre le bien et le mal ; *Conf.*, II, 237-239. — Le bien nous attire ; *Serm.*, II, 136-139.

Biens nationaux. La vente des biens nationaux par la Révolution ; *Révol.*, VIII.

Bienveillance. Sentiment instinctif dans l'homme ; *Orat.*, VIII, 371-373.

Bismarck (Prince de). Déclare au Reichstag allemand que nos défaites de 1870 sont l'effet d'un pur accident ; *Orat.*, X, 259.

Blasphème. Qui monte des grandes villes, de Paris surtout ; *Orat.*, VI, 200-202.

Blessés. Disc. sur la Société de Secours aux blessés militaires ; *Orat.*, XI, 97-121. (Cf. *Armées, guerre, soldats.*)

Bompois (Mgr), vicaire général. Lettre annonçant sa mort ; ses grandes qualités, ses longs services ; *Orat.*, IV, 459-465.

Bonaventure (Saint). Son magnifique talent ; *Orat.*, I, 358, 359.

Bonheur. Tous les hommes cherchent le bonheur ; il est dans la vie chrétienne ; *Vie chrét.*, 101-135 ; 146, 147.

Bon-Pasteur (Sœurs du). (Cf. *Religieuses.*)

Bossuet. Son incomparable éloquence ; *Orat*,, I, 76, 77, 372, 373. — (Cf. *Bossuet et l'éloquence sacrée au* XVIIe siècle, 2 volumes in-8°.) — Son *Histoire des Variations* ; *Conf.*, II, 127-129.

Botanique. Son objet, sa méthode ; *Orat.*, VI, 66-68.

Bouillerie (Cte Joseph de la). Bénédiction de son château, à Cheviré-le-Rouge ; *Orat.*, XII, 383-386. — Alloc. aux obsèques de son fils Joseph ; 409-414.

Bourgain (abbé). Profess. à l'Université d'Angers ; *Orat.*, XII, 77.

Bouvier (Mgr), évêque du Mans. Ses mérites, ses services, sa mort ; *Orat.*, VII, 25, 26 ; XII, 109-114.

Brahmanisme. Caractère de cette religion ; *Conf.*, II, 199-201.

Bretagne. Le Pape, en faisant couronner la statue de sainte Anne, a voulu honorer la foi de la Bretagne ; *Orat.*, II, 4, 5. — Ses *pardons*, 11.

— Bretagne et Judée, 14. — Ce qui a été la sauvegarde de la Bretagne, 21-23. — La foi bretonne, VI, 114, 115; XI, 13-17. — La Bretagne venant en pèlerinage au Folgoët; XI, 1-8. — Les saints de Bretagne ; 12-14. (Cf. Disc. pour le couronnement de N.-D. du Folgoët), XI, 1-21.

Brevet (Victor). Son dévouement aux sœurs de Saint-Martin-de-Beaupréau ; *Orat.*, XI, 209, 210.

Brissac (Marquis de). Allocution prononcée à ses obsèques, dans l'église de Brissac ; *Orat.*, III, 153-161.

Brossais Saint-Marc (Cardinal). Sa sympathie pour l'Université catholique d'Angers ; *Orat.*, V, 39-41. — Son oraison funèbre, VI, 109-151. — Lettre aux professeurs de l'Université d'Angers, à l'occasion de sa mort, 153-159.

Brun (Lucien), sénateur. *Orat.*, XI, 428.

Brunon, évêque d'Angers. Trop faible vis-à-vis de Béranger ; *Orat.*, VI, 228, 229.

Budget des Cultes. Ce n'est pas une libéralité bénévole, mais une dette sacrée ; *Orat.*, IX, 147, 148. — Les radicaux veulent le supprimer ; X, 291-294.

C

Cahiers. Les cahiers de 1789 ; *Révol.*; I, IV.

Calmet (Dom). Disc. sur la vie et les œuvres de Dom Calmet ; *Orat.*, III, 107-138.

Calvaire. (Cf. *Jésus-Christ*, *Vendredi-Saint*, *Croix*). — Le Calvaire est le résumé de l'histoire ; *Serm.*, I, 191-199 ; c'est l'école du sacrifice et du dévouement ; II, 90-92. — La règle de saint Benoît et les enseignements du Calvaire, 289-293.

Calvin, calvinisme. Calvin et saint François de Sales ; *Orat.*, VI, 91-93. — Le calvinisme en Champagne ; XI, 358, 359. — Divergences entre Luther et Calvin ; *Conf.*, II, 126-129. — Calvin nie la liberté morale ; 230.

Campagne. La vie des champs favorable à la sainteté ; *Orat.*, II, 127-129.

Caractère. Imprimé aux chrétiens par le baptême ; *Conf.*, II, 357, 358. — Ce qui nous manque le plus, aujourd'hui, c'est la fermeté du caractère ; *Serm.*, I, 256-258.

Carême. Lettre pastorale sur le saint temps de Carême, *Orat.*, VII, 353-365. — (Cf. *Lettres pastorales*). — Sermons prêchés dans la chapelle des Tuileries, pendant le Carême de 1862 ; *Vie chrét.* (1 vol. in-12). — A Saint-Roch de Paris ; *Serm.*, I., 66

Carmélites. (Cf. *Religieuses.*)

Cars (Vicomtesse des). Son éloge ; *Orat.*, VII, 141.

Casuistes, casuistique. La casuistique catholique ; *Orat.*, VII, 277-279.

Catacombes. L'art aux Catacombes ; *Orat.*, I, 297, 298.

Catéchisme. Ce qu'est le catéchisme ; *Orat.*, I, 266, 267, et comment on doit l'enseigner, IV, 449-458. — Mandement promulguant une nouvelle édition du catéchisme diocésain, IV, 449-458. — Nécessité du catéchisme pour l'instruction religieuse ; VIII, 100-103. — Le catéchisme en dit plus long que toute la philosophie païenne ; *Serm.*, I, 241-242.

Cathédrales. Ce que c'est qu'une cathédrale ; *Orat.*, II, 180-182. — C'est un poème eucharistique ; *Serm.*, I, 306-308.

Cathelineau. Volontaires de Cathelineau en 1870 ; *Orat.*, IV, 49-52. — Tactique de Cathelineau en 1793, VI, 275. — Lettre à l'occasion des obsèques de M. de Cathelineau ; XII, 227-229.

Caton donnait pour précepteur à son fils un esclave ; *Serm.*, II, 179.

Catroux (abbé). Son œuvre à la Salle-de-Vihiers ; *Orat.*, XI, 243-245.

Causes. Causes morales de nos désastres ; *Orat.*, IV, 81-104.

Célibat. Pourquoi l'Église a institué le célibat ecclésiastique et le célibat religieux ; *Orat.*, IV, 268-270.

Cène. Homélie sur le discours de la Cène ; *Orat.*, X, 281-289.

Centralisation. L'ancien régime avait commencé la centralisation excessive, continuée par la Révolution ; *Révol.*, IV. — Déplorable théorie que la centralisation universitaire ; *Révol.*, X.

Centurion. Sa foi vive ; *Serm.*, II, 185-188.

Cercles catholiques. Allocution pour l'inauguration du Cercle catholique d'Angers ; *Orat.*, III, 409-420. — Disc. prononcé à la Madeleine de Paris, sur l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers : œuvre de lutte et d'apostolat ; V, 109-143. — Disc. à l'ouverture du Congrès régional des Cercles catholiques d'ouvriers : sur la question ouvrière, X, 1-24. — Allocution au Cercle catholique d'Angers : sur les dangers de la politique ; XII, 287-293. — Disc. aux jeunes gens du Cercle catholique du Luxembourg ; 317-325.

Chaignon (R. P.) s. j. Lettre à l'occasion de sa mort ; *Orat.*, IX, 13-20.

Chaire. La chaire, merveilleux instrument de propagande inventé par le christianisme ; *Orat.*, II, 411-413 ; *Conf.*, II, 87-93 ; 217-219. — La parole qui tombe de la chaire chrétienne ; *Serm.*, II, 57-59.

Chambord (comte de). La distinction qu'il établit entre les deux pouvoirs civil et religieux ; *Orat.*, III, 102, 103.

Chambres. (Cf. *Assemblée nationale.*) Prières pour la rentrée des Chambres (mars 1876) ; *Orat.*, IV, 385-393.

Champagne. Cf. Disc. à l'inauguration du monument d'Urbain II ; *Orat.*, X, 177-203 ; et Disc. pour le couronnement de Notre-Dame de l'Épine ; XI, 347-372.

Chant religieux. Chant des psaumes et des hymnes ; *Orat.*, VI, 289-290, 295-299, 303-310. — Lettre à M. Tardif, sur le plain-chant ; IX, 21-25.

Chantal (sainte Jeanne de). Dieu a voulu qu'elle pût servir de modèle aux femmes de toute condition ; son désir de la perfection ; *Serm.*, II, 269-272.

Chanzeaux. Discours aux obsèques du comte Th. de Quatrebarbes, prononcé dans l'église de Chanzeaux ; *Orat.*, III, 139-151.

Chapelles. Allocution pour la bénédiction de la chap. de l'École normale d'Angers ; *Orat.*, V, 331-339. — Restauration de la chap. du Pet.-Sém. de Beaupréau ; IX, 383-390. — Disc. pour la consécration de la chap. de N.-D.-du-Chêne ; XII, 173-185. — Alloc. pour la bénédiction de la première pierre de la chap. des Servantes du Saint-Sacrement ; 295-301. — Pour la bénédict. d'une chap. votive à Saint-Laurent-des-Autels ; 351-356. — Alloc. pour la consécrat. de la chap. des Petites-Sœurs-des-Pauvres : différences entre l'église et la chapelle ; *Serm.*, II, 273-277.

Charité. (Cf. *Amour*, *Dévouement.*) Inépuisable charité du cardinal Morlot ; *Orat.*, I, 37-43. — L'Église organisant la charité dans le monde ; collectes, repas de charité, ministère des secours ; II, 230 et s. — Le prêtre et la Sœur de charité, deux dévouements qui se complètent l'un l'autre, 249-254. — Ne pas confondre charité et philanthropie, III, 69, 70. — Ce que la charité a fait pour les sourds-muets, 299-326. — La charité chrétienne seule peut dompter le monde moderne, V, 137-140. — *Nihil est tam durum atque ferreum, quod non amoris igne vincatur*, 329, 330. — Charité qu'avait pour les pauvres le card. Brossais Saint-Marc, VI, 142-145. — Charité, synovie divine ; justice et charité ; 373-376 ; IX, 152-154 ; XI, 435-437 ; la charité force motrice, VII, 130-136. — Notre-Dame-de-la-Charité ; VIII, 271-273. — La solidarité chrétienne ; 354-361. — Conférence sur la loi de charité ; 363-422. — Charité de sainte Radegonde ; X, 222, 225, 226. — La charité sur les champs de bataille ; XI, 97-121. — La charité a été inconnue dans le paganisme ; 417, 418 ; *Serm.*, II, 84, 85. — Charité de saint Yves ; *Orat.*, XI, 412, 416-426. — Rôle de la charité dans les questions sociales ; XII, 35-39. — La charité en face de l'égoïsme ; *Conf.*, II, 299-314. — Premier sermon de charité : il faut aimer le pauvre et le secourir, *Serm.*, II, 63-79. — Deuxième sermon de charité pour les pauvres de Saint-Médard : la charité a pour principal ennemi le sensualisme ; 81-95. — Troisième sermon de charité pour l'œuvre de la grande Providence d'Orléans : part de la charité dans l'économie de la Providence, part de l'œuvre d'Orléans dans l'économie de la charité ; 97-121. — Quatrième sermon de charité pour les inondés Hollandais ; la charité de l'Église est universelle ; 123-132. — Cinquième sermon de charité, prononcé à Mulhouse devant la Société de Saint-Vincent-de-Paul : la charité en Dieu, en Jésus-Christ,

dans l'Église ; 133-155. — Sixième sermon de charité pour la Conférence de Notre-Dame-des-Écoles : la charité règle chez les jeunes gens le besoin d'aimer et le besoin d'agir ; 157-169. — Mission de charité qui incombe à la jeunesse, 193-195.

Charlemagne. Son rôle dans la société chrétienne ; *Orat.*, II, 96-98. Charlemagne, maître d'école ; *Serm.*, II, 180.

Charles-le-Téméraire. Son audace légendaire ; *Orat.*, XI, 186, 187 ; 200, 201.

Chasteté. Dans Jeanne d'Arc ; *Orat.*, I, 156, 157. — Dans le B. Berchmans ; XI, 34-41. — La chasteté en face de la volupté ; *Conf.*, II, 283-298. (Cf. *Pureté, virginité.*)

Châtillon-sur-Marne. Disc. pour l'inauguration du monument du pape Urbain II, prononcé à Châtillon ; *Orat.*, X, 177-203.

Chemins de fer. Allocution à la bénédiction du chemin de fer d'Angers à Montreuil-Bellay ; *Orat.*, V, 275-281.

Chêne (N.-D.-du). Disc pour la consécrat. de la chapelle de N.-D.-du-Chêne ; *Orat.*, XII, 173-185.

Cheval. Sa fière allure ; *Orat.*, IX, 280.

Cheviré-le-Rouge. Allocut. prononcée dans l'église de Cheviré-le-Rouge, aux obsèques de M. Joseph de la Bouillerie ; *Orat.*, XII, 409-414.

Chimie. Ses merveilleux progrès l'ont rendue un peu trop prétentieuse ; *Orat.*, VI, 61-64.

Chinois. Caractère matérialiste de leur religion ; *Conf.*, II, 201-203.

Cholet. Allocution prononcée à Cholet pour le sacre de Mgr Luçon ; *Orat.*, X, 331-335.

Chrétien, chrétienne. Le chrétien divinement armé par la confirmation ; *Conf.*, II, 370-375 ; *Serm.*, II, 247-252, 254. — Sermons sur la vie chrétienne, prêchés aux Tuileries, pendant le Carême de 1862 ; 1 vol. in-12, contenant : l'épreuve du chrétien, 1-32 ; la vie chrétienne dans le monde, 33-66 ; les secours de la vie chrétienne, 67-98 ; le bonheur de la vie chrétienne, 99-136 ; le retour du chrétien à Dieu, 137-172 ; la royauté du chrétien, 173-206 ; la souffrance du chrétien, 207-240 ; le triomphe du chrétien ; 241-267. — Le chrétien est le temple de Dieu ; *Serm.*, II, 242, 243, 255. — Le drapeau du chrétien ; 249-251. (Cf. *Croix.*)

Christaud (abbé). Son installation à la cure de la Madeleine ; *Orat.*, XII, 263-272.

Christianisme. (Cf. *Religion.*) Obstacles que rencontre le christianisme naissant ; caractères de sa littérature ; *Orat.*, I. 320 334. — Témoignage de La Bruyère sur la vérité du christianisme ; VIII, 209-210. — Les bons chrétiens font les bons citoyens ; XI, 142-144. — Le christianisme et la science économique ; XII, 95-104. — Le christianisme est vieux comme le monde ; *Conf.*, I, 98. — Il est victorieux de l'espace et du temps ; 290-295. — Sa fondation s'appuie sur le grand fait de la

résurrection de J.-C. ; 327, 328. — Caractère à la fois spéculatif et pratique du christianisme ; II, 193-220. — La Révolution française et le christianisme ; *Révol.*, II. — La Révolution française et l'Europe chrétienne ; *Révol.*, III.

Cicéron. Sa plaidoierie contre Verrès ; *Serm.*, I, 367, 368.

Ciel. (Cf. *Saints.*) Le bonheur du ciel ; *Orat.*, IV, 160, 161 ; *Vie chrét.*, 262-264. — La pensée du ciel ; *Serm.*, I, 211-216. — La gloire du ciel, épanouissement de la grâce, 327, 328. — L'humanité montant au ciel avec J.-C., 342-343. — Le ciel acclamant Marie, 357-364.

Cierge. Ce qu'exprime le cierge bénit qu'on donne aux religieuses le jour de leur profession ; *Serm.*, II, 295.

Cinquantaine. (Cf. *Noces d'or.*)

Circulaire. (Cf. *Lettres.*) Prescrivant des prières publiques pour la rentrée de l'Assemblée nationale (1872) ; *Orat.*, IV, 371-375. — Sur l'Université d'Angers (1880) ; VIII, 1-7. — Sur le nouveau tarif des oblations, 9-23. — Au clergé, relativement à la fête du 14 juillet ; 423-428.

Civil. Devoirs du chrétien dans la vie civile ; funestes contradictions entre la vie civile et la vie religieuse de beaucoup de chrétiens ; *Orat.*, IV, 221-248. — Courage civil ; XI, 290.

Civilisation. Grandeur et dangers de la civilisation moderne ; *Orat.*, I, 224, 225. — Discours sur les avantages et les périls de la civilisation moderne, 233-258. — La croix est le grand instrument de la civilisation, IV, 329-334.

Civrac (Cte Durfort de). Son éloge ; *Orat.*, VII, 141.

Claver (Bienheureux). Disc. à l'occasion de sa canonisation ; *Orat.*, XI, 23-50.

Clergé (Cf. *Prêtres, évêques, sacerdoce*). Lettre au clergé d'Angers, en 1870, autorisant les Conseils de fabrique à voter des fonds pour l'habillement des volontaires de Cathelineau ; *Orat.*, IV, 50-52. — Sur la situation présente du clergé de France ; VIII, 171-176. — Sur l'attitude du clergé vis-à-vis du pouvoir civil, 315-318 ; IX, 27-30. — Allocution sur des attaques récentes contre le clergé ; 145-150. — *Item*, sur les devoirs du clergé, à propos de certains bruits de guerre ; X, 49-53. — Le clergé français est une grande force pour le pays ; 324, 325. — Le clergé et les élections ; XI, 82-84. — Le clergé travaille et se dévoue ; XII, 282-284. — Alloc. pour la rénovation des promesses cléricales : sur l'union du clergé par la hiérarchie ; 375-381. — En 1789, le clergé consent volontiers à l'abandon de ses privilèges ; *Révol.*, I. — Confiscation des biens du clergé par la Révolution franç. ; *Révol.*, VIII.

(Cf. *Constitution civile du clergé.*)

Clérical, cléricalisme. Vrai sens de ce mot ; *Orat.*, IV, 184, 185. — Prétendus envahissements du cléricalisme, 387-391. — Homélie sur la rénovation des promesses cléricales ; VII, 375-385.

Clermont-Ferrant. Disc. prononcé dans la Cathédrale de Clermont, à l'occasion de la fête de N.-D. du Port ; *Orat.*, X, 337-365.

Cloche. Disc. pour la bénédiction d'une cloche ; *Orat.*, VII, 387-396. — Alloc. pour la bénédiction des cloches de l'église de la Madeleine-du-Sacré-Cœur ; XI, 247-254.

Cloîtres, clôture (Cf. *Religieux, moines*). Les bienfaits sociaux du cloître ; *Orat.*, X, 229-231. — Institution de la clôture due à l'initiative de sainte Radegonde ; 237.

Clotilde (Sainte). De concert avec sainte Geneviève, elle travaille à christianiser la France ; *Orat.*, II, 144-146. — Panégyrique de sainte Clotilde, 257-288.

Clotilde (église Sainte), à Paris. Discours prononcés dans cette église : Panégyrique de sainte Clotilde ; *Orat.*, II, 257-288. — Disc. sur l'Œuvre des sourds-muets, III, 299-326.

Clovis (Cf. *Panégyrique de sainte Clotilde*) ; *Orat.*, II, 257-288.

Code civil. Le Code a besoin d'être interprété ; *Orat.*, II, 366-369.

Cœur. On juge l'homme par le cœur ; *Orat.*, II, 293 ; *Conf.*, I, 260-263. — J.-C. règne en Dieu sur les cœurs par l'amour ; 349-364.

Cœur (Sacré) de Jésus. (Cf. *Amour, Charité, Jésus-Christ, Madeleine.*) Lettre pastor. annonçant la consécration solennelle du diocèse au Sacré-Cœur de Jésus ; *Orat.*, IV, 421-432. — Lettre pastor. à l'occasion du 1er anniversaire de cette consécration, 433-440, — La voix du Sacré-Cœur, XI, 249, 250. — Alloc. pour la consécration de l'église du Sacré-Cœur, à Angers, 255-259. — L'amour universel dans le cœur de J.-C. ; *Conf.*, I, 269-271.

Cœur (Mgr), évêque de Troyes. *Orat.*, I, 313.

Colet (Mgr) archev. de Tours. Son oraison funèbre ; *Orat.*, IX, 31-67.

Colette (sainte). Son éloge ; *Orat.*, IX, 103-110.

Collèges. (Cf. *Distributions de prix.*) Sur l'idée d'un collège catholique, *Orat.*, III, 393-408. — Sur l'attachement au collège ; VIII, 257-260.

Colombe. La colombe, symbole de la pureté ; *Serm.*, II, 257-259.

Colonies, colonial. Traditions coloniales de la France ; *Orat.*, IX, 302-320.

Colonna (Marc-Antoine). Son entrée triomphale à Rome, après la victoire de Lépante ; *Orat.*, VII, 169-171.

Combrée (Institution de). Disc. à la Distribution des prix de 1875 : comment les nations tombent et comment elles se relèvent ; *Orat.*, V, 191-197. — *Item* (1880) : sur l'étude des sciences ; VIII, 67-74. — *Item* (1881) : Sur le recrutement des missionnaires ; 127-131. — *Item* (1882) : Sur l'attachement au collège ; 257-260. — *Item* (1885) : Sur les progrès de l'Église dans l'ancien et le nouveau monde ; IX, 259-263. — *Item* (1888) : Sur la notion fausse de l'État enseignant ; XI, 73-80. — *Item* (1889) : Sur la religion, principe de l'honnêteté ; 219-223. — Dom Couturier, professeur à Combrée ; XII, 9-11.

Comités catholiques. Disc. à la réunion des Comités catholiques ; *Orat.*, V, 311-330.

Communautés (Cf. *Congrégations*).

Communion eucharistique. (Cf. *Eucharistie.*) Communion de l'homme avec la nature, l'humanité et Dieu ; *Conf.*, II, 399-410. — Joies pures de la première communion ; 410, 411 ; *Serm.*, II, 204, 205. — Allocut. sur la communion pascale ; *Conf.*, II, 413-421.

Communion des saints ; *Orat.*, II, 17, 18, 20 ; IV, 212 et s. — Sermon sur la communion des saints ; *Serm.*, II, 11-23.

Comte (Auguste). Sa théorie sur le Droit ; *Orat.*, VII, 162.

Conciles. Les évêques seuls signent les décrets des conciles ; *Conf.*, 184.

Concile du Vatican ; Cf. *Vatican.*

Concordat battu en brèche par un parti politique ; *Orat.*, IV, 386, 387. — Lettre pastorale sur le Concordat ; VIII, 185-192. — Le Concordat, œuvre de paix ; IX, 58-61.

Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. (Cf. *Charité.*) Leur origine ; *Orat.*, II, 255. — Allocution prononcée à l'occasion du 50e anniversaire de la fondation des Conférences ; VIII, 351-361. — Conférence sur la loi de charité (même occasion) ; 363-422. — Disc. aux noces d'or des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul d'Angers ; XI, 91-95. — Sermon de charité à Mulhouse, devant la Conf. de Saint-Vincent-de-Paul ; *Serm.*, II, 133-155. — Sermon de charité pour la Conférence de Notre-Dame-des-Écoles : la charité règle chez les jeunes gens le besoin d'aimer et le besoin d'agir ; débuts modestes des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; 157-169. — Sermon de retraite aux jeunes gens de la Conférence de Sainte-Geneviève ; 183-195.

Conférences de Sainte-Geneviève. Dans quel but elles ont été instituées ; *Conf.*, II, 419, 420. — Les *Conférences de Sainte-Geneviève,* (Cours d'instruction religieuse) formant 2 vol. in-8°.

Confession. Elle est un grand soulagement pour la conscience coupable ; *Conf.*, II, 385-391 ; *Vie chrét.*, 158-171.

Confessionnal. Les bienfaits du confessionnal ; *Orat.*, XII, 162-167 ; *Conf.*, II, 388-391 ; *Vie chrét.*, 163-165 ; *Serm.*, II, 59, 60.

Confirmation. — L'Évêque en est le ministre ordinaire ; *Conf.*, II, 185, 186. — Conférence sur la confirmation ; II, 361-375. — Effets de la confirmation ; *Serm.*, I, 227, 228. — Six allocutions aux enfants pour les préparer à recevoir ce sacrement : comment la confirmation donne à l'âme des énergies nouvelles, perfectionne le temple de Dieu que nous sommes, arme le chrétien soldat de Jésus-Christ ; ce que signifient l'huile et le baume de la confirmation, la colombe du Jourdain et le feu de la Pentecôte ; de quelle manière le souffle de l'Esprit-Saint nous dirige ; II, 236-265.

Confréries. (Cf. *Sociétés, associations.*) Confrérie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève ; *Orat.*, II, 188. — Confréries dans les

anciennes corporations ; VII, 329, 330. — Allocut. à la Confrérie de Notre-Dame-de-l'Usine : sur la question ouvrière ; IX, 155-159.

Confucius. Sa doctrine conduit au matérialisme ; *Conf.*, II, 201-203.

Congrégations ou Communautés religieuses. (Cf. *Frères*, *Moines*, *Religieux*, *Religieuses*, principalement ces deux derniers mots.) Différences entre l'ancien ordre monastique et les nouvelles Congrégations religieuses ; *Orat.*, V, 170-173. — Éminents services qu'elles rendent dans les diocèses, VI, 33. — Les communautés religieuses sont comme des paratonnerres, 203-206. — Services rendus à la ville d'Angers par les Communautés religieuses ; VII, 397-422. — Devoirs des Congrégations enseignantes, depuis la neutralité scolaire ; VIII, 240-242. — Les Congrégations religieuses peuvent être d'un grand secours pour la moralisation des usines ; IX, 157-159.

Congrès. Disc. à l'ouverture et à la clôture du Congrès des associations ouvrières catholiques (1879) ; *Orat.*, VII, 119-138. — Disc. à l'ouverture du Congrès des jurisconsultes catholiques (1879) : sur l'idée du Droit ; *Orat.*, VII, 157-168. — Disc. à l'ouverture du Congrès régional des cercles catholiques d'ouvriers : sur la question ouvrière ; X, 1-24. — Disc. à l'ouverture du Congrès de l'association de la jeunesse française : sur les devoirs de la jeunesse française à notre époque ; 128-146. — Disc. au Congrès des jurisconsultes catholiques (1890) : contre le socialisme d'État ; XI, 427-450. — A la première réunion générale du Congrès scientifique international des catholiques : sur l'utilité des Congrès pour les catholiques ; XII, 81-86. — *Item*, pour la clôture du Congrès : sur les rapports de la religion et de la science ; 87-93.

Conscience. L'homme trouve son bonheur dans l'approbation de sa conscience ; *Orat.*, II, 69, 70. — Le Verbe se réfléchissant dans la conscience humaine ; *Conf.*, I, 402, 403 ; 425, 426. — Conférence sur la conscience ; II, 235-249. — Conférence sur la loi morale, règle de la conscience ; 251-267. — La paix de la conscience est une condition nécessaire du bonheur ; *Vie chrét.*, 108-120. — La révélation de Dieu à l'homme par la conscience, avant l'Incarnation du Verbe, était restée incomplète et trop souvent inefficace ; *Serm.*, I, 73, 74.

Consécrations. Disc. pour la consécration de la chapelle du Petit-Séminaire de Beaupréau ; *Orat.*, IX, 383-390. — Sur la consécration du temps par l'Église ; 397-407. — Disc. pour la consécration de l'église de la Madeleine-du-Sacré-Cœur, à Angers ; XI, 255-261. — Pour la consécration de la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne, XII, 173-185. — De l'église de Marans, 311-317. — De la chapelle des Petites-Sœurs-des-Pauvres, *Serm.*, II, 273-277.

Conservateur. Génie conservateur du peuple juif ; *Conf.*, I, 103-111.

Constitution civile du clergé. *Orat.*, I, 82. — C'était l'oppression des consciences sous le couvert de la liberté ; *Révol.*, IV.

Contemplation. Vie contemplative de Marie-Madeleine ; *Orat.*, II, 303-313. — Action et contemplation ; XII, 220-224.

Contentement. Le contentement véritable n'est que dans la vertu ; *Vie chrét.*, 121-135.

Conversion. Elle ne doit pas être l'œuvre du dernier moment ; *Orat.*, VII, 355-357 ; *Serm.*, II, 230-236. — Dieu travaille lentement et progressivement à la conversion du monde ; *Orat.*, IX, 423-427. — Sermon sur la conversion ; *Vie chrét.*, 139-172.

Corbie. Que penser d'un certain moine de Corbie, qui aurait inventé le dogme de la présence réelle ? *Serm.*, I, 308, 309.

Corporations. En Flandre ; *Orat.*, VII, 11-13. — Les corporations au moyen âge, 325-333. — Toland, en Angleterre, s'en fait une arme contre l'Église ; IX, 183, 184. — Alloc. prononcée à la fête des corporations ouvrières (1889), terminant l'assemblée régionale de l'Anjou, de la Touraine et du Maine : rôle de la religion dans le monde du travail ; XI, 169-178. — Disc. à la fête des corporations ouvrières de la ville d'Angers (1890) : la religion et la question ouvrière ; 335-345. — Impossible de faire revivre les corporations obligatoires et fermées d'autrefois ; 445-447. — La Révolution française et les corporations ouvrières ; *Révol.*, IX.

Corps. L'éducation du corps ; *Orat.*, IX, 391-395 ; XI, 376-378 ; 381-385. — Lois constitutives des corps ; *Conf.*, I, 45-54. — L'union et la désunion entre l'âme et le corps ; II, 285-298. — La dignité du corps humain, *Serm.*, I, 284-286 ; 392-394 ; II, 242, 243.

Courage. Courage civil ; *Orat.*, XI, 290.

Courbet (amiral). Son oraison funèbre ; *Orat.*, IX, 283-320.

Couronne. La couronne d'épines qu'on met sur la tête des professes ; *Serm.*, II, 283.

Couronnement. Disc. pour le couronnement de sainte Anne d'Auray ; *Orat.*, II, 1-25. — Lettre annonçant le couronnement solennel de Notre-Dame des Gardes, IV, 345-357. — Couronnement de la statue de sainte Radegonde à Poitiers ; X, 209-213 ; 239-241. — A l'occasion du couronnement de Notre-Dame du Folgoët ; XI, 1-21. — Disc. pour le couronnement de Notre-Dame-de-l'Épine ; 347-372.

Couturier (Dom). Son éloge funèbre ; *Orat.*, XII, 1-25.

Création. Ce qu'elle est ; pourquoi elle a été faite ; *Conf.*, I, 35-42. — La création comparée à l'Incarnation ; *Serm.*, I, 24-26. — Dieu se révélant par le spectacle de la création, I, 74-76 ; 248, 249.

Crèche (de N.-S. J.-C.). Ce que nous dit la Crèche ; *Serm.*, I, 93.

Crèches. Lettre pour l'établissement de l'Œuvre des Crèches ; *Orat.*, IV, 415-419. — Les religieuses s'occupant de l'Œuvre des Crèches ; VII, 400-402.

Credo. Le *Credo* récité à la messe du Concile du Vatican, *Orat.*, III, 9, 10 ; avant le Rosaire, IX, 4, 5. — Le *Credo* chanté par l'ouvrier ; XI, 344, 345.

Crédulité. Chez les habitants du Baugeois ; *Orat.*, VIII, 49-51.

Croisades, croisés. *Orat.*, I, 351-353 ; II, 108-109. — Piété des croisés entrant dans Jérusalem ; IX, 327, 328. — Urbain II prêchant la croisade ; X, 185-188 ; 354-357. — (Cf. Disc. sur les pèlerinages de pénitence à Jérusalem, XI, 303-324).

Croix. Pénitence et virginité au pied de la croix ; *Orat.*, II, 316-319. — Lettre pastorale annonçant le pèlerinage diocésain (1874) en l'honneur de la vraie croix de Baugé, IV, 325-345. — La croix, résumé du dogme, de l'histoire, de la morale, de la civilisation, IV, 327-343. — Instruct. pastor. sur la dévotion du chemin de la croix ; IX, 323-362. — Il faut planter la croix dans le monde pour le sauver, 409-411. — Amour de sainte Radegonde pour la croix ; X, 231-233. — *Item*, du bienheureux Grignon de Montfort ; 387-389. — La croix, étendard du chrétien ; *Conf.*, II, 374, 375 ; *Serm.*, II, 249-251. — La croix, consolation du chrétien ; *Vie chrét.*, 230-234. — La dévotion à la croix, dans Paris ; *Serm.*, I, 108. — Sermon sur le triomphe de la croix, 365 379.

Croix-Rouge (Œuvre de la). Disc. sur cette Œuvre ; *Orat.*, XI, 97-121.

Crosse. Crosse et mitre d'honneur offertes à Mgr Freppel par les catholiques de l'Anjou ; *Orat.*, IX, 127-138.

Culte. Jésus-Christ règne en Dieu sur les âmes par le culte ; *Conf.*, I, 365-378.

Culturkampf. *Orat.*, III, 101.

Curé. Portrait du curé ; *Orat.*, VI, 13-16 ; VII, 57-64. — Pour la cinquantaine de prêtrise d'un curé ; XII, 327-334. — Respect que les paroissiens doivent avoir pour leur curé ; *Serm.*, II, 214-216, 227-229.

Cyprien (saint). Son éloquence : *Orat.*, I, 330. — Son éloge des martyrs (*Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle* ; II, 138-145). — (Cf. Dans le *Cours d'éloquence sacrée*, saint Cyprien, 1 vol. in-8°).

D

Danne (Cte Léon de). Alloc. pour son mariage, *Orat.*, XII, 387-395.

Dante. L'Homère du christianisme ; *Orat.*, I, 359, 360.

Darboy (Mgr). *Orat.*, I, 45. ; IV, 364.

Décadence. L'irréligion produit une décadence générale ; *Orat.*, VIII, 31-38.

Décentralisation. Il faut décentraliser l'enseignement ; *Orat.*, III, 253-259 ; l'administration ; *Révol.* (Conclusion).

Dédicace. Sermon sur la fête de la Dédicace ; *Serm.*, II, 41-62.
Dedouvres (abbé), profess. à l'Université d'Angers. *Orat.*, XII, 78.
Défauts. Sur quelques défauts à éviter : crédulité et défiance ; *Orat.*, VIII, 47-55.
Défiance. Chez les habitants du Baugeois ; *Orat.*, VIII, 51, 52.
Deguerry (curé de la Madeleine de Paris). Son éloge, *Orat.*, III, 184, 185 ; IV, 365 ; *Serm.*, I (*Préface*, 8, 9).
Déisme. Ce fut la religion des Loges maçonniques, à l'origine ; *Orat.*, IX, 183, 184 ; 193-197. — Le déisme des révolutionnaires de 1789 et de 1793 ; *Révol. franç.*, II.
Démon. Comment il procède pour nous tenter ; *Conf.*, II, 317-321. — L'humanité l'a toujours regardé comme son mauvais génie ; 364-368.
Denis (église de Saint-). Éloge funèbre de M. le chanoine Rapp, prononcé dans l'église de Saint-Denis ; *Orat.*, IX, 375-382.
Dépopulation. — En France, *Orat.*, IV, 277-279.
Descartes. Son œuvre ; *Conf.*, I, 275-277 ; II, 75.
Despotisme. Des monarques orientaux ; *Conf.*, I, 157-159. — De l'État révolutionnaire ; *Révol.*, IV, V, VI.
Devoir. L'accomplissement du devoir est, dès ici-bas, une source de bonheur ; *Orat.*, II, 69, 70. — Devoirs du chrétien dans la vie civile, IV, 221-248. — Devoirs des législateurs, VI, 347-357. — Devoirs des catholiques envers l'Église, 319-344. — Négligence dans l'accomplissement des devoirs de la religion ; VIII, 193-227. — Devoirs de la jeunesse française à notre époque ; X, 129-146. — Devoirs des chrétiens dans les élections ; XI, 123-149. — Le sentiment du devoir ; *Conf.*, II, 415-418. — Devoirs envers Dieu ; *Serm.*, II, 199-205.
Dévotion. En quoi consiste la vraie dévotion, d'après saint François de Sales ; *Orat.*, VI, 100-106.
Dévouement. L'Église a organisé le dévouement dans le monde ; *Orat.*, II, 230 et s. — J.-C. modèle de dévouement ; *Conf.*, 266-269. — Ce que c'est que le dévouement, comment il est né, quels sont ses obstacles ; *Serm.*, II, 81-95.
Dieu (Cf. *Amour*, *Trinité*, *Jésus-Christ*). Sa bonté ; *Orat.*, II, 301, 302 ; V, 362, 363 ; *Vie chrét.*, 157-159. — Il se manifeste à l'homme par la belle ordonnance de la nature, par l'Église et par le miracle ; *Orat.*, V, 349. — La voix de Dieu ; VII, 388, 389. — Tout parle de Dieu dans le monde, VIII, 197-199 ; 201-204 ; *Conf.*, I, 168, 169 ; 426-428. — Dans les événements du monde, « Dieu est le poète et les hommes ne sont que les acteurs » ; *Orat.*, XI, 190-192. — Dieu créateur ; *Conf.*, I, 35-42. — L'homme, médiateur entre Dieu et le monde, 55-67. — La parole de Dieu ; 119-125 ; le livre de Dieu ; 133-140. — La notion du vrai Dieu perdue dans le paganisme ; 167-179, — Dieu en trois personnes ; 379-394. — Le Verbe, médiateur primitif entre Dieu et le monde ; 395-408. — L'âme éprouve le besoin de s'unir à Dieu le plus étroitement possible ; *Conf.*, II,

405-407. — Comment Dieu est glorifié par l'Incarnation ; *Serm.*, I, 21 et s. — La justice et la miséricorde en Dieu, 46, 47. — L'établissement du règne de Dieu par l'Incarnation du Verbe, 69-92. — La grande procession de l'humanité vers Dieu ; 273-275. — Les abaissements de Dieu vers l'homme et les élévations de l'homme vers Dieu; 319-331. — L'amour dans le sein de Dieu ; II, 138-139. — Ce que Dieu demande du chrétien ; 199-205.

Dijon. Mgr Colet à Dijon ; *Orat.*, IX, 47, 48.

Dimanche. Lettre pastorale sur la sanctification du dimanche ; *Orat.*, IV, 137-161. — Instr. pastor. sur l'assistance aux vêpres, VI, 271-313. — La profanation du dimanche en France ; X, 309-311 ; en Champagne ; XI, 367, 368. — Le repos du sabbat chez le peuple juif ; *Conf.*, I, 107, 108.

Dimensions. Les trois dimensions des corps ; *Conf.*, I, 45-48 ; 382, 383 ; *Serm.*, I, 242 et ss.

Discipline. Sur le respect de la la discipline ; *Orat.*, IX, 265-268. L'amiral Courbet, parfait modèle d'indiscipline au Petit-Sém. de Saint-Ricquier ; 291, 292. — J. Berchmans, type de discipline ; XI, 34-41. — L'État pour ses lycées commence à prendre exemple sur la discipline de nos établissements libres ; 376-378. — Mgr Sébaux affermit la discipline dans le dioc. d'Angoulême ; XII, 126, 127.

Discorde. Prières publiques pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles ; *Orat.*, IV, 359-369. — Tous doivent travailler à éteindre les discordes civiles, 426, 427.

Distributions de prix. *A Mongazon.* — En 1872 : causes de l'incrédulité parmi les jeunes gens ; *Orat.*, III, 361-371. — En 1873 : sur l'étude des langues anciennes, III, 383-391. — En 1875 : sur l'utilité du vers latin, V, 183-190. — En 1878 : sur l'idée d'un Petit-Séminaire, VI, 263-269. — En 1879 : sur le vrai rôle des examens dans l'enseignement, VII, 93-100. — En 1880 : sur la vraie et la fausse éducation ; VIII, 31-38. — En 1881 : sur la piété ; 119-125. — En 1882 : sur l'utilité du thème ; 251-255. — En 1883 : sur le respect de la discipline ; IX, 265-268, — En 1886 : sur la gymnastique ; 391-395. — En 1888 : sur le danger des divisions intestines, entre les écoles de l'État et les établissements catholiques ; XI, 57-62. — En 1890 : sur la vraie et la fausse pédagogie ; 381-385.

A Combrée. — En 1875 : comment les nations tombent et comment elles se relèvent ; *Orat.*, V, 191-197. — En 1880 : sur l'étude des sciences ; VIII, 67-74. — En 1881 : sur le recrutement des missionnaires ; 127-131. — En 1882 : sur l'attachement au collège ; 257-260. — En 1885 : sur les progrès de l'Église dans l'ancien et le nouveau monde ; IX, 259-265. — En 1888 : sur la notion fausse de l'État enseignant ; XI, 73-80. — En 1889 : sur la religion, principe de l'honnêteté ; 219-223.

A Saint-Louis de Saumur. — En 1873 : sur l'idée d'un collège catho-

lique ; *Orat.*, III, 393-408. — En 1878 : sur la vertu de force ; VI, 271-279. — En 1879 : sur l'enseignement chrétien, principe de l'unité nationale ; VII, 101-107. — En 1880 : sur l'utilité des exercices de grammaire ; VIII, 39-45. — En 1881 : sur l'étude de l'histoire contemporaine ; 133-139. — En 1882 : sur le passé et l'avenir du collège Saint-Louis ; 261-265. — En 1885 : sur saint Louis, modèle de patriotisme ; IX, 273-275. — En 1888 : sur l'intolérance de la franc-maçonnerie à Saumur ; XI, 69-72. — En 1889 : sur l'œuvre de la rénovation sociale ; 231-234. — En 1890 : Jeanne d'Arc et saint Louis ; 393-397.

Au Petit-Sémin. de Beaupréau. — En 1880 : sur les luttes actuelles de l'Église ; *Orat.*, VIII, 25-29. — En 1882 : sur la Vendée ; 245-249. — En 1885 : sur le profit des lectures ; IX, 269-272. — En 1888 : sur le Pet.-Sém. de Beaupréau ; XI, 51-55. — En 1889 : sur le danger social des laïcisations d'écoles ; 213-217. — En 1890 : sur l'épidémie de 1890 au Pet.-Sémin. ; 387-391.

A l'Externat Saint-Maurille. — En 1878 : sur la religion, base de l'éducation ; *Orat.*, VI, 257-262. — En 1879, sur l'esprit de tradition dans l'enseignement ; VII, 85-92. — En 1881 : sur l'invasion de la politique dans l'éducation ; VIII, 111-117. — En 1888 : sur les avantages de l'externat ; XI, 63-67. — En 1889 : sur le danger d'abréger les études classiques ; 225-229. — En 1890 : supériorité de l'éducation chrétienne, 373-379. — En 1891 : injustes menaces contre l'enseignement libre ; XII, 145-149.

A Saint-Joseph de Baugé. — En 1880 : sur quelques défauts à éviter ; *Orat.*, VIII, 47-55. — En 1885 : sur le progrès dans l'étude ; IX, 277-281.

Au Pensionnat Saint-Julien. — En 1875 : sur les différentes méthodes de travail ; *Orat.*, V, 209-216.

Aux élèves des Frères des écoles chrétiennes. — En 1872 : caractère de l'éducation dans les écoles des Frères ; *Orat.*, III, 373-381. — *Item* (1879) : sur la religion, source de la vertu ; VII, 108-117. — *Item* (1880) : sur l'esprit de justice dans l'appréciation de l'histoire ; VIII, 57-66.

Au collège Stanislas de Paris. — En 1866 : sur les droits et les devoirs de la science ; *Orat.*, I, 277-291.

Divisions. Danger de nos divisions intestines ; *Orat.*, XI, 57-62. — La politique, source de divisions ; XII, 287-293. — Division des hommes en nationalités distinctes ; *Conf.*, II, 25. — La raison individuelle, principe de division universel et permanent, 43-46. — La Bible, sans une autorité qui l'interprète, est un principe de division ; 69-84. — Divisions haineuses, fruit de la Révolution ; *Révol.*, VII.

Divorce. Constamment il est réclamé par les Loges ; *Orat.*, IX, 213-215.

Docteurs. — Ce que c'est qu'un docteur de l'Église ; *Orat.*, III, 214-215 ; VI, 79-90. — Magnifique cortège de docteurs autour de la doctrine ; VI, 87-89.

Doctrine, doctrinale (Cf. *Principes*). L'autorité doctrinale, principe de l'unité religieuse ; *Conf.*, II, 39-53. — L'infaillibilité, condition essentielle de l'autorité doctrinale ; 55-68. — Toute doctrine morale doit avoir un caractère à la fois spéculatif et pratique ; les religions païennes ont négligé soit la spéculation intellectuelle, soit l'activité morale ; caractère doctrinal et pratique du christianisme ; 193-220.

Dogme. De quel genre de progrès sont susceptibles les dogmes catholiques ; *Orat.*, III, 11, 12. — Le dogme, fondement de la morale ; *Serm.*, I, 30, 31.

Domestique. — Le service domestique chez les païens, chez les hébreux, chez les chrétiens ; *Conf.*, I, 148-151.

Dominicains. A Angers ; VIII, 415, 416.

Dominique (Saint). Dans quelles circonstances il institua le Rosaire ; *Serm.*, I, 382, 383.

Donnet (Cardinal). Son éloge ; *Orat.*, III, 216, 217.

Douai. Discours prononcé dans l'église de Saint-Pierre de Douai, pour le sacre de Mgr Bataille ; *Orat.*, III, 77-105. — L'abbé Bataille, curé de Saint-Jacques de Douai ; VII, 60-64.

Douillet. — Lettre à M. l'abbé Douillet, curé de Corbie, sur sainte Colette ; *Orat.*, IX, 103-110.

Douleur (Cf. *Souffrance*).

Drapeau. La croix, drapeau du chrétien ; *Conf.*, II, 374, 375 ; *Serm.*, II, 249-251.

Dresnay (du). *Orat.*, XII, 366, 367.

Droit. L'Église n'empêche point le prince temporel de revendiquer, même par les armes, un droit légitime ; *Orat.*, II, 281-283. — Le droit césarien introduit en France sous Philippe-le-Bel et outré par la Révolution ; *Révol.*, V.

Droit canonique. Son mérite ; *Orat.*, VII, 288-290.

Droit (Science du). Son excellence, son but ; *Orat.*, V, 53-55 ; XI, 410, 411. — Sur l'idée du Droit ; *Orat.*, VII, 157-168.

Dupanloup (Mgr). *Orat.*, I, 312, 313.

E

Écoles. (Cf. *Sorbonne*, *universités*, *éducation*, *neutralité*.) Disc. pour la rentrée des Écoles (1867) : sur l'harmonie des sciences humaines avec la religion ; *Orat.*, I, 213-232. — *Item*, sur les avantages et les périls de la civilisation moderne ; 233-258. — Écoles épiscopales et claustrales ; *Orat.*, I, 53-54 ; *Conf.*, I, 22, 23. — Ce qu'il faut penser des

controverses entre les écoles; *Orat.*, I, 56, 57. — L'Église et l'école ; 272-274. — Importance de l'école chrétienne; IV, 121-126. — Les parents n'ont pas le droit d'envoyer leurs enfants dans une école irréligieuse ; VIII, 235-237. — Alloc. pour la bénédiction d'une école libre à Trélazé ; IX, 161-164. — Les francs-maçons, à l'assaut de l'école chrétienne, 202-209. — Lettre pastor. sur le denier des écoles chrétiennes ; X, 25-38. — Comment l'Église a compris de tout temps la question de l'école, et quelle forme le B. de la Salle a su donner à l'école populaire; 399-426. — Sourde hostilité entre les écoles de l'État et les établissements catholiques; XI, 57-62. — Sur le danger social des laïcisations d'écoles; 213-217. — Caractère étroit des écoles de l'antiquité ; *Conf.*, I, 286-288. — Confér. de Notre-Dame-des-Écoles. (Cf. *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.*)

École Normale. Allocution aux élèves de l'École Normale d'Angers, sur la mission de l'instituteur ; *Orat.*, V, 331-339.

Économique. (Cf. *Travail, ouvriers.*) Alloc. sur la question économique; *Orat.*, IX, 151-154. — L'Église et le développement économique des États ; X, 134-136. — Programme d'économie politique ; XII, 41-45. — Le christianisme et la science économique; 95-104.

Écrevisse. Mauvais modèle à proposer aux étudiants ; *Orat.*, IX, 279, 280.

Écriture. (*Écriture sainte*, Cf. *Bible.*) Nécessité de l'écriture pour fixer la parole ; *Conf.*, I, 128-132.

Éducation. *Orat.*, I, 218-220. — Caractère de l'éducation dans les écoles des Frères ; *Orat.*, III, 373-381. — Lettre pastorale sur l'éducation ; IV, 105-135. — Nécessité de la rendre chrétienne, VI, 239-247. — La Religion, base de l'éducation, 257-262. — La vraie et la fausse éducation ; VIII, 31-38. — Invasion de la politique dans l'éducation ; 111-117. — Instruction pastorale aux pères et mères de famille, relativement à l'éducation chrétienne de leurs enfants ; 229-243. — Les nations ont eu, d'instinct, l'idée de confier aux prêtres l'éducation de la jeunesse ; XI, 78, 79. — Supériorité de l'éducation chrétienne ; 373-379. — La vraie et la fausse pédagogie ; 381-385.

Égalité. Les hommes ne naissent point égaux ; *Orat.*, IV, 252. — L'égalité dans le partage des biens est-elle favorable au bon ordre du foyer domestique? 260. — L'égalité, d'après Weishaupt; IX, 223. — La Révolution française et l'égalité ; *Révol.*, VI.

Église (société). Unité de but dans l'Église, parmi la diversité des fonctions ; *Orat.*, I, 35-37. — L'Église amie du progrès, 255-257. — A toujours favorisé l'instruction populaire ; 262-271 ; craint surtout l'ignorance, 271, 272. — L'Église et l'école, 272-274. — L'Église en face des barbares, 344-347 ; II, 220. — Comment elle se réforma à la fin du moyen âge, 364, 365. — L'Église régnant sur les intelligences au XVIIe siècle, 400-404. — Jugez l'Église à ses œuvres ; 409, 410. — Organisation de l'Égise militante ; 27, 28.

— *Disc. sur la puissance ecclésiastique* ; III, 77-105. — Jésus-Christ, la Bible, l'Église sont les trois hautes réalités d'ici-bas ; III, 121, 122. — L'Église, forte de son unité et plus attaquée que jamais, est mieux que jamais préparée pour combattre ; 243-247 ; la lutte lui est salutaire ; V, 315-320. — Partialité des écrivains hostiles à l'Église ; IV, 178 et s. — Persécutions de l'Église dans les temps actuels, en Italie, en Suisse, en Allemagne ; la cause de Dieu identifiée partout avec celle de l'Église ; IV, 283-298. — Les droits de l'Église ; 389-391. — Le moine est l'homme de l'Église ; V, 82-90. — Les passions ardentes déchaînées contre l'Église sont l'une des preuves de sa divinité ; V, 139-143. — L'Église, merveilleuse manifestation de Dieu ; 351-355. — Devoirs des catholiques envers l'Église : obéir à son autorité, défendre ses intérêts ; VI, 319-414. — L'Église a gardé la même puissance de salut qu'autrefois ; VII, 134-136. — Le grand fait qu'est l'Église ; 260-262. — Sur les luttes actuelles de l'Église, 367-373 ; VIII, 25-29. — Les prétendus empiètements de l'Église ; *Orat.*, VIII, 178-184. — L'Église combattue par les Loges ; IX, 192,-195. — Séparation de l'Église et de l'État, réclamée par les Loges ; 215-220. — Progrès de l'Église dans l'ancien et le nouveau monde ; 259-265. — Comment l'Église sait consacrer le temps ; 397-407. — Extension lente et progressive de l'Église ; 423-429. — Saint Hilaire travaille à l'union de l'Église et de l'État au IVe siècle ; X, 68-76. — Rôle de l'Église dans le développement économique et social des États ; 134-136. — Comment l'Église a compris de tout temps la question de l'école ; 399-412. — L'Église en face des nouveaux barbares ; XI, 177, 178. — Saint Yves luttant contre les légistes de Philippe-le-Bel pour la liberté de l'Église ; 413-415. — Bienfaits de l'Église envers le peuple ; XII, 275-286. — L'Église de France enseignant la jeunesse française ; *Conf.*, I, 19-33. — L'Église, incarnation permanente du Fils de Dieu ; II, 1-21. — L'Église ramenant le genre humain à l'unité religieuse et morale ; 23-37. — L'autorité doctrinale dans l'Église, principe de l'unité religieuse ; 39-53. — L'infaillibilité, condition essentielle de l'autorité doctrinale ; 55-68. — L'Église, seule interprète de l'Écriture sainte ; 69-84. — L'autorité catholique, principe de l'unité catholique ; 85-98. — L'Église grecque et la primauté du Pape, 133-154. — L'Église était obéie et respectée avant Luther ; 102-104. — Elle est la plus belle des sociétés humaines ; 356. — Les libertés et les biens ecclésiastiques sans cesse attaqués par les légistes, surtout par ceux de la Révolution ; *Révol.*, V. — L'Église, représentation extérieure et sensible du Verbe Incarné ; *Serm.*, I, 84-92. — Sermon sur l'Église catholique, société divine ; 113-130. — L'action du Saint-Esprit sur l'Église ; 225-231. — Union de l'Église militante, de l'Église triomphante et de l'Église souffrante ; II, 11-23. — L'Église est une providence ; 104-106, 108, 109. — Nul n'est étranger aux yeux de l'Église ; sa charité est universelle ; 128-131. — Les merveilles de la charité dans l'Église ; 144-155.

— L'Église a réhabilité l'enfance et, par là même, relevé le caractère de l'instituteur ; 171-181.

Églises (monuments). Zèle du cardinal Brossais Saint-Marc pour la construction des églises ; *Orat.*, VI, 145-147. — Sermon sur la fête de la Dédicace des églises : ce qui fait la dignité de nos églises ; *Serm.*, II, 41-62. — Ce qu'est une église paroissiale ; *Orat.*, II, 182. — L'église natale ; *Serm.*, II, 228, 229. — Église et chapelle, 273.

Égoïsme. La charité en face de l'égoïsme ; *Conf.*, II, 299-314 ; *Serm.*, I, 186-188.

Élections. (Cf. *Clergé.*) Devoirs des chrétiens dans la vie civile ; *Orat.*, IV, 221-248. — Devoirs des chrétiens dans les élections ; XI, 123-149. — Folie du suffrage universel ; *Révol.*, VI.

Électricité. Prompt agent de la pensée ; *Serm.*, II, 152.

Éloge. Éloge du R. P. Chaignon ; *Orat.*, IX, 13-20. — De sainte Colette ; 103-110.

Éloges funèbres. (Cf. *Oraisons funèbres*).

Éloquence. (Cf. *Parole.*) Éloquence sacrée : Cf. *Discours d'ouverture sur l'histoire de l'éloquence sacrée ; Orat.*, I, 311, 375. — L'éloquence humaine ; *Orat.*, I, 315-317. — L'éloquence n'est point le privilège d'un siècle ou d'un pays ; 379-384.

Enfance, Enfants. (Cf. *Éducation, instruction.*) Avec quel soin il faut veiller sur l'âme des enfants ; *Orat.*, IV, 116-119. — Quel respect l'Église a pour leur intelligence, 450, 451 ; quel zèle pour leur préservation ; VIII, 231. — Ce que deviennent des enfants sans piété ;119-125. — Devoirs de la mère vis-à-vis de l'enfant ; IX, 364-374. — L'Église et l'enfance dans le cours des âges ; X, 399-412. — Les petits enfants s'approchant avec confiance de N.-D.-de-l'Épine ; XI, 369. — Comment on traitait à Sparte les enfants malingres ; *Conf.*, II, 259-261. — L'enfance pauvre ; *Serm.*, I, 113-121. — Sermon sur le respect de l'enfance : l'enfance méconnue par le paganisme et relevée par l'Église ; II, 171-181. — Six allocutions aux enfants avant la confirmation ; 236-265.

Enseignement. Il faut le décentraliser ; *Orat* , III, 253-259. — Dangers d'un mauvais enseignement, IV, 373, 374. — Le maréchal de Mac-Mahon est prié de hâter la loi sur la liberté de l'enseignement ; V, 340. — Mgr Wicart et la liberté de l'enseignement ; VII, 38-40. — Sur l'esprit de tradition dans l'enseignement ; remaniements funestes dans les méthodes et les programmes, 85-93 ; VIII, 251-255. — Sur le vrai rôle des examens dans l'enseignement ; VII, 93-100. — L'enseignement chrétien, principe de l'unité nationale ; VII, 101-107. — Partialité de nos ennemis dans l'enseignement de l'histoire ; VIII, 57-66. — Mauvais esprit de la « Ligue de l'enseignement » ; IX, 204-206. — Fausse notion de l'État enseignant ; XI, 73-80 ; 158-161 ; XII, 8, 9 ; *Révol.*, X. (Cf. *État.*) — Injustes menaces contre l'enseignement libre ; 145-149. — Sœurs gardes malades et Sœurs enseignantes ; *Serm.*, II, 301-305.

Enterrements civils. Saturnales dégradantes ; *Orat.*, V, 295-297.

Épine (N.-D.-de-l'). Disc. pour le couronnement de N.-D.-de-l'Épine ; *Orat.*, XI, 347-372.

Épiphanie. Disc. pour la fête de l'Épiphanie : sur l'adoration du Saint-Sacrement ; *Orat.*, XII, 231-240.

Épiscopat. (Cf. *Évêques.*)

Épreuves. Suscitées par Dieu contre la vocation ecclésiastique du P. Libermann ; *Orat.*, V, 159-160. — L'épreuve du chrétien ; *Vie chrét.*, 1-31. — Dieu éprouve par la souffrance ; *Serm.*, I, 179-181.

Érudition. Dom Calmet, type d'érudition ; *Orat.*, III, 116, 117.

Esclave, esclavage. L'esclave antique et le serviteur chez les hébreux et les chrétiens ; *Conf.*, I, 148-151. — Comment on traitait les esclaves ; II, 309-311. — L'esclave affranchi par l'Église ; *Serm.*, II, 147-150.

Espagne. Son rôle providentiel ; *Orat.*, II, 31, 32. — L'Espagne en face de l'Islamisme ; 340. — Ses écrivains catholiques au XVIe siècle ; XII, 196, 197.

Espérance. Lettre pastor. sur l'espérance chrétienne ; *Orat.*, IX, 79-102. — Les consolations de l'espérance ; *Serm.*, II, 33-39, 304. — L'espérance est l'ancre du chrétien ; 264, 265. — Sœurs de l'Espérance (Cf. *Religieuses*).

Esperonnière (de l'). Ce qu'il a fait pour N.-D. des Gardes ; *Orat.*, IV, 350.

Esprit. L'esprit constitue la grandeur de l'homme ; *Orat.*, III, 308-310. — — Ce que c'est que régner sur les esprits ; *Conf.*, I, 338-340. — Les facultés de l'esprit ; 383-385. — L'esprit luttant contre la matière dont il est enveloppé ; II, 285-289.

Esprits forts. (Cf. *Incrédulité.*) Les esprits forts de cabarets ; *Serm.*, II, 215.

Esprit-Saint. Le souffle de l'Esprit-Saint ; *Conf.*, I, 139, 140 ; 405-407. — L'action du Saint-Esprit sur le monde et en particulier sur l'Église ; l'action du Saint-Esprit sur l'homme et en particulier sur le chrétien ; *Serm.*, I, 217-231. — Action du Saint-Esprit sur les apôtres ; 233-238. — Six instructions préparatoires à la confirmation : sur les dons du Saint-Esprit ; II, 236-265. (Cf. *Confirmation.*) — Religieux du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (Cf. *Religieux*).

Esvière (l'). (Cf. *Religieuses* de Sainte-Marie-des-Anges.)

État. (Cf. *Pouvoir civil.*) L'État et les cultes, autrefois et aujourd'hui ; *Orat.*, III, 236-239. — Il faut travailler à rendre l'État chrétien ; IV, 240-248. — L'État absorbant l'individu, d'après Hégel ; VII, 160, 161 ; fausse théorie de l'État moderne, 163-167. — L'habitude de tout attendre de l'État ; 217-220. — Séparation de l'Église et de l'État réclamée par les Loges ; idée maçonnique de l'État ; IX, 215-223. — Mandement portant communication de l'Encyclique sur « la Constitution chrétienne des États » ; 321, 322. — L'État a le devoir de protéger le travail ; X, 18-24. — Union de l'Église et de l'État au IVe siècle ;

la vraie formule de cette union; X, 68-76. — L'État devrait subventionner les établissements libres d'instruction ; 116, 117. — Rôle de l'Église dans le développement économique et social des États ; 134-136. — Fausse théorie de l'État enseignant ; XI, 73-80 ; 158-161 ; XII, 8, 9 ; *Révol.*, X. — L'irréligion d'État en France ; *Orat.*, XI, 153, 156, 157. — Les abus et les privilèges dans l'ancien régime et dans l'État moderne ; 155-161. — Le socialisme d'État ; ses erreurs ; à quoi doit se réduire le rôle de l'État vis-à-vis de l'ouvrier ; 428-450. — La Révolution française a poussé à l'omnipotence de l'État ; *Révol.*, IV, V. — L'État païen n'a pas su respecter l'enfance ; *Serm.*, II, 174-175.

États pontificaux. (Cf. *Pouvoir temporel.*)

Éternité. Le bonheur éternel ; *Orat*, VIII, 221, 222. (Cf. *Salut*, *Vie future*, etc.)

Étienne-du-Mont (église Saint-), à Paris. Disc. pour les morts de l'armée d'Orient, prononcé à Saint-Étienne ; *Orat.*, II, 371-395.

Étude. L'étude, moyen de préservation dans le saint ministère ; *Orat.*, VII, 309-319. — Sur le progrès dans l'étude ; IX, 277-281. — Danger d'abréger les études classiques ; XI, 225-229.

Eucharistie. Elle demande des adorateurs ; *Orat.*, VI, 195, 206-210. — Le service eucharistique ; 210-212. — Le bonheur qu'on goûte dans l'Eucharistie ; 212-214. — Les œuvres eucharistiques ; 215, 216. — Aucune voix discordante ne s'éleva contre l'Eucharistie pendant les dix premiers siècles de l'Église ; 221-225. — Béranger, Luther et Calvin attaquant cet auguste sacrement ; 225-228. — Le culte de l'Eucharistie en Anjou ; 229, 230 ; XII, 231-240. — L'architecture inspirée par l'Eucharistie ; VI, 231, 232 ; *Serm.*, I, 306, 307. — Disc. sur l'adoration du Saint-Sacrement ; *Orat.*, XII, 231-240. — La Fête-Dieu ; *Conf.*, II, 112, 113. — Conférence sur l'Eucharistie ; 395-411. — Allocution pour la procession de l'octave de la Fête-Dieu ; *Serm.*, I, 272-278. — Sermon sur l'Eucharistie : elle communique à l'homme une grandeur et une force souveraines ; 279-296. — Sermon sur la présence réelle : perpétuité et légitimité de cette croyance ; 297-317. — Sermon pour une adoration perpétuelle : l'histoire du monde est l'histoire des abaissements de la divinité vers l'homme et des élévations de l'humanité vers Dieu ; 319-331. — Autre sermon pour une adoration perpétuelle : la glorification de l'humanité en Jésus-Christ ; 333-345.

Europe. La Révolution française et l'Europe chrétienne ; *Révol.*, III.

Eustache (église Saint-), à Paris. Sermon d'adoration perpétuelle, prononcé dans cette église ; *Serm.*, I, 319-331.

Évangile. Le langage évangélique ; *Orat.*, I, 317-323. — Homélie sur l'Évangile de saint Jean ; XII, 261-269.

Ève. Ève et Marie ; *Serm.*, I, 56, 57.

Évêques, Épiscopat. La fonction épiscopale est difficile ; *Orat.*, I, 21 ; VI, 121. — Les évêques ont fait la France comme l'abeille fait sa ruche ;

II, 272-274. — *Disc. sur le rôle de l'épiscopat dans l'histoire de France ;* III, 19-44. — *Disc. sur la puissance ecclésiastique ;* III, 77-105. — L'évêque envisagé comme docteur ; III, 213-216. — Portrait idéal de l'évêque ; 228, 229. — Comment l'évêque doit aimer son église ; IV, 6 et s. — Il est lié à son siège ; V, 23-25. — Il doit mêler la douceur à la sévérité ; VI, 24-26. — La définition de l'infaillibilité n'enlève rien du pouvoir des évêques ; 187-189. — Comment se transmet l'autorité épiscopale ; VII, 18-20. — Symbolisme dans la consécration de l'évêque ; 66-68. — C'est aux évêques qu'il appartient de fixer le tarif des oblations ; VIII, 18-21. — Nos ennemis voudraient détacher le clergé des évêques ; 171-176. — Conférence sur l'épiscopat ; divinité de son institution ; ses principaux caractères ; *Conf.*, II, 173-189. — Allocution de l'évêque aux paroissiens et aux enfants, en visites pastorales ; il rappelle les principaux devoirs du chrétien et donne aux confirmands les explications et les avis que comporte leur âge ; *Serm.*, II, 199-265. — La bénédiction de l'évêque ; 223, 224.

Examens. Sur le vrai rôle des examens dans l'enseignement ; *Orat.*, VII, 93-100.

Exil. Dureté de l'exil ; *Conf.*, I, 91.

Expiation. Sermon sur la souffrance considérée comme une expiation ; *Vie chrét.*, 209-240.

Externat Saint-Maurille. Disc. à la Distribution des prix (1878) : sur la religion, base de l'éducation ; *Orat.*, VI, 257-262. — *Item* (1879) : sur l'esprit de tradition dans l'enseignement ; VII, 85-92. — *Item* (1881) : sur l'invasion de la politique dans l'éducation ; VIII, 111-117. — *Item* (1888) : sur les avantages de l'externat ; XI, 63-67. — *Item* (1889) : sur le danger d'abréger les études classiques ; 225-229. — *Item* (1890) : supériorité de l'éducation chrétienne ; 373-379. — *Item* (1891) : injustes menaces contre l'enseignement libre ; XII, 145-149.

Eymard (R. P.). Son amour ardent pour l'Eucharistie ; *Orat.*, VI, 197-199.

F

Facultés catholiques (Cf. *Université*).

Falloux (Cte de). Son éloge ; *Orat.*, III, 251, 252 ; sa vie de S. Pie V ; X, 167.

Famille. Amour du foyer domestique ; *Orat.* II, 330, 331 ; *Conf.*, II, 351, 352. — Affaiblissement de la foi et de la morale dans les familles ; *Orat.*, IV, 93, 94. — Tableau d'une famille chrétienne ; 119, 120 ; 155-

157. — Lettre pastorale sur la famille ; IV, 249-281. — Atteintes portées à la famille ; X, 311-314. — La sainte famille ; XII, 243-250. — Les traditions de noblesse et d'honneur dans les familles ; 387-390. — Constitution de la famille hébraïque ; *Conf.*, I, 141-152. — Le père transmet à son fils, avec la vie, le nom et les traits de sa famille ; II, 13-16. — Atteintes portées à la famille par la Révolut. franç., *Révol.*, VI. — Dans les familles, il arrive souvent que les enfants les plus faibles sont les plus aimés ; *Serm.*, II, 70. — La famille est une providence ; 101, 102, 106. — L'amour de la famille est une sauvegarde pour la jeunesse ; 160, 161. — La famille païenne n'a pas respecté l'enfance ; 175, 176.

Fatalité. Le *fatum* des anciens ; *Conf.*, II, 224-226. — Le fatalisme de Mahomet ; 227, 228. — Fatalisme théologique ; 230, 231.

Femme. Le don de la tendresse et le don de la compassion dans la femme ; *Orat.*, II, 247-249. — Ce que le christianisme a fait pour la femme ; 260-262. — Ce que la femme a fait pour la France ; 274-276. — Le ministère de la femme chrétienne ; 324, 325. — Patriotisme des femmes chrétiennes au xve siècle ; XI, 198, 199. — Rôle de la femme dans le plan de la Rédemption ; *Serm.*, I, 53-55. — Leçons que nous donnent les saintes femmes, au matin de la Résurrection ; 206 209.

Fêtes. Chaque jour est une fête pour le chrétien ; *Orat.*, VI, 291. — Lettre-circulaire au clergé, relativement à la fête du 14 juillet ; VIII, 423-428. — Lettre au ministre des cultes sur la fête du 14 juillet ; 111-113. — Les fêtes de l'année liturgique ; IX, 397-407. — Disc. à la fête des corporations ouvrières d'Angers (1889) ; XI, 169-178. — *Item* (1890) ; 335-345. — Disc. pour la fête de l'Assaut, à Beauvais ; 179-204. — Pour la fête du couronnement de N.-D.-de-l'Épine ; 347-372.

Fête-Dieu. *Conf.*, II, 112, 113. — Allocution pour la procession de l'octave de la Fête-Dieu ; *Serm.*, I, 271-278.

Fiançailles. Les fiançailles mystiques de la religieuse ; *Serm.*, II, 308-309.

Flandre. Caractère de ce pays ; *Orat.*, VII, 7-13.

Foi. *Fides quærens intellectum ; Orat.*, V, 44-46. — Réveil de la foi, 315-318. — C'est un crime d'enlever la foi à l'ouvrier ; VII, 338-340. — Lettre pastor. sur l'excellence de la foi ; VIII, 319-349. — Disc. sur l'œuvre de la Propagation de la foi ; IX, 409-434. — S. Hilaire travaillant à l'union de la science et de la foi ; X, 77-84. — Énergie morale que donne une foi vive ; XI, 282-287. — J.-C. règne en Dieu sur les intelligences par la foi ; *Conf.*, I, 333-348. — Magnifique spectacle que présente l'unité de la foi catholique ; II, 87-97. — La foi, arme divine de l'intelligence ; 371-373. — La foi manque et surtout l'esprit de foi ; *Serm.*, II, 185-190. — Sans la foi pratique, impossible de plaire à Dieu ; 200-205.

Folgoët. — Disc. pour le couronnement de N.-D. du Folgoët; *Orat.*, XI, 1-21.

Fonction, Fonctionnaires. — Qu'entend-on par fonction sociale ? *Orat.*, XI, 434, 435.

Fondateur. Le mérite d'un fondateur d'œuvre; *Orat.*, II, 30, 31. — Fonder est de l'homme, créer est de Dieu ; ce que l'homme a pu fonder ; *Conf.*, I, 275-279. — Le fondateur d'un peuple lui transmet sa physionomie propre ; II, 16-18.

Force. Sur la vertu de force; *Orat.*, VI, 271-279. — La force n'est pas le droit ; VII, 160, 161. — Lettre pastor. sur la vertu de force ; XI, 277-302. — J.-C. ne s'est pas appuyé sur la force matérielle ; *Conf.*, I, 297-299. — Force que nous confère l'Eucharistie ; *Serm.*, I, 289-296.

Fortunat. Panégyriste de sainte Radegonde ; *Orat.*, X, 233, 234.

Fourmi (La). *Vade ad formicam, o piger ; Orat.*, V, 212-215.

Fourneaux économiques. Lettre pour l'établissement de fourneaux économiques ; *Orat.*, IV, 53-56. Leur utilité, VII, 412.

Fournier (Mgr). Son oraison funèbre : il a aimé ses frères, il a aimé l'Église ; *Orat.*, VI, 1-38. — Liens qui l'unissaient au card. Brossais Saint-Marc, 118.

France, francs (Cf. *Gaulois*). Les fautes et les mérites de l'ancienne France; *Orat.*, I, 94-103. — Le surnaturel dans l'histoire de France ; 103-118, 163-175. — France et Angleterre ; rôle providentiel de la France, 118-127 ; II, 41-42. — La France gardienne de la Papauté ; 211, 212 ; III, 193-195. — La France protectrice des Jésuites ; II, 46. — Le peuple français, soldat de Dieu, confesseur du Christ, apôtre de la foi : Cf. *Disc. sur les gloires religieuses de la France ;* II, 79-114 ; *item*, X, 189. — Trois forces combinées ont fait la France chrétienne : un prêtre, une vierge, une mère, II, 145. — La France, terre de saints, II, 194. — Liens qui rattachent la France à l'Église, 269, 270. — Disc. sur le rôle de l'épiscopat dans l'histoire de France, III, 19-44. — France et Alsace-Lorraine ; 183-203. — Causes morales des désastres de la France en 1870 ; IV, 81-104. — Magnifique élan de foi dans toute la France, après la guerre de 1870 ; 316, 317. — La vraie France ; V, 322-324. — Le sacerdoce français, autrefois et aujourd'hui ; VII, 50-53. — La Religion seule peut relever la France, VII, 207, 208 ; XI, 119-121. — Nécessité du secours divin pour la France ; VII, 297-308. — L'éducation chrétienne des Francs ; X, 213-228. — Lettre pastorale sur les craintes et les espérances que peut faire concevoir l'état religieux et moral de la France à l'heure présente ; 295-329. — Sur la situation de la France en 1889 ; XI, 81-85. — Comment se fait-il qu'en France le bien ne parvienne pas à entraver le mal ? XI, 127, 128. — Impossible de déchristianiser l'histoire de France ; 201-204. — Sur l'état des esprits en France, au commencement de l'année 1890 ; 271-276. — La France à Jérusalem ; 315-321.

— L'Église de France enseignant la jeunesse française ; *Conf.*, I, 19-33. — Ce que serait aujourd'hui la France, si l'on avait suivi lentement, sans révolution, le mouvement réformateur de 1789 ; *Révol.*, I. — Les forces militaires de la France en 1789 ; le fléau du militarisme introduit par la Révolution ; *Révol.*, XI. — La Révolut. franç. et l'avenir de la France ; *Révol.*, XII. — Ce qu'il faudrait pour relever la France ; *Révol.* (*Conclusion.*) — La France est restée charitable : c'est ce qui la sauvera, *Serm.*, II, 77, 78, 131, 132, 155.

Franc-Maçonnerie. Ennemie acharnée de l'Église ; *Orat*, IV, 296-298. — Instruct. pastor. sur la Franc-Maçonnerie : la secte maçonnique est la négation de tout l'ordre social chrétien, qu'on l'envisage dans ses origines, ou dans l'ensemble de ses idées, ou dans ses résultats ; IX, 171-229. — Sur l'intolérance de la Franc-Maçonnerie à Saumur ; XI, 69-72. — Ne pas voter pour des francs-maçons ; 136-138. — La Franc-Maçonnerie et la Révolution française ; *Révol.*, III.

François d'Assise (Saint). Jeanne de Maillé, tertiaire de S. Francois d'Assise ; *Orat.*, III, 62, 63, 66, 67. — *Conf.*, I, 362. — Quel est l'esprit de saint François ; *Serm.*, II, 314, 315.

François de Sales (Saint). Disc. sur S. Franç. de Sales, docteur de l'Église : Qu'est-ce qu'un docteur de l'Église ? Qu'est-ce qui a valu à S. Franç. de Sales l'honneur d'un tel titre ? *Orat.*, VI, 75-108. — S. François de Sales et sainte Chantal ; *Serm.*, II, 269, 270. — (Sur saint François de Sales, Cf. *Bossuet et l'éloq. sacrée au* XVIIe *siècle*, I, 67-114.)

Fraternité. Des catholiques entre eux ; *Conf.*, II, 93-98 ; *Serm.*, I, 126, 127. — La Révolut. franc. et la fraternité ; *Révol.*, VII.

Fréjus. Travaux de Mgr Wicart à Fréjus ; *Orat.*, VII, 20-23.

Freppel (Mgr). Ce qui l'effraie et ce qui le rassure, au début de son cours d'éloquence sacrée ; *Orat.*, I, 311-315. Cf. Préface de *Bossuet et l'éloquence sacrée au* XVIIe *siècle*. — Ses impressions en entrant dans sa ville épiscopale ; *Orat.*, III, 1-5. — De Rome, il ne cesse de penser à son diocèse, IV, 1-8. — Il raconte qu'il a débuté à la Madeleine de Paris, III, 184. — Il ne lutte pas pour le vain plaisir de la lutte, IV, 164, 165. — Ce qu'il pense de son diocèse, qu'il connaît depuis un an, 431, 432. — Mgr Angebault applaudit des premiers à l'*Examen critique de la vie de Jésus* et propage à Angers les ouvrages de l'abbé Freppel, V, 266. — Amour de Mgr Freppel pour Mgr Wicart ; VI, 4, 5. — Il regrette le temps où il étudiait les Pères ; VII, 286. — Sa méthode pour les nominations aux cures de son diocèse ; VIII, 173. — Les catholiques d'Anjou lui offrent une crosse et une mître d'honneur ; il déclare ne pas aimer la lutte pour la lutte ; il rappelle ses polémiques contre Bonnetty et Renan ; IX, 127-138. — Son affection pour Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême ; XII, 107, 108. — Son séjour à la Sorbonne, à Sainte-Geneviève et à l'École des Carmes ; 397-398 ; *Conf.* I, 1-16 ; *Serm.*, I, 5-16, (Cf. Préface de *Commodien*). —

Ce qu'il se propose dans ses conférences de Sainte-Geneviève ; *Conf.*, II, 419-421. — Il offre chaque jour la messe pour ses diocésains ; *Serm.*, II, 216.

Freppel (Mlle Marthe). Allocution pour sa prise d'habit ; *Serm.*, II, 318-322.

Frères. Caractère de l'éducation dans les écoles des Frères ; *Orat.*, III, 373-381. — Ce qu'a fait pour le peuple le Frère Philippe ; IV, 181, 182. — La vie religieuse ajoute à leur dévouement ; VI, 127, 128. — Disc. à la Distribution des prix aux élèves des Frères des écoles chrétiennes (1879) : sur la religion, source de la vertu ; VII, 108-117. — *Item* en 1880 : sur l'esprit de justice dans l'appréciation de l'histoire ; VIII, 57-66. — La règle des Frères des écoles chrétiennes ; X, 416-426. (Cf. B. de la *Salle.*) — Leur vie est dure ; XII, 280-282. — Disc. à la Distribution des prix chez les Frères de Saint-Julien, à Angers : sur les différentes méthodes de travail ; V, 209-216.

Frivolité. C'est l'ennemie de la charité ; *Serm.*, II, 94, 95, 166.

Fruchaud (Mgr), archevêque de Tours. Son oraison funèbre ; *Orat.*, V, 1-34.

Fulbert, évêque de Chartres. Soupçonne dans Béranger le futur hérésiarque ; *Orat.*, VI, 225, 226.

G

Gallicanisme. Sorte de chauvinisme théologique ; *Orat.*, III, 38-40. — La lutte contre le gallicanisme au XIXe siècle ; X, 161-176.

Garde mobile. Allocution à la Garde mobile de Maine-et-Loire ; *Orat.*, III, 205-211.

Gardes (Notre-Dame des). Lettre pastor. pour le couronnement de N.-D. des Gardes ; *Orat.*, IV, 345-357.

Gaulois. Leur bravoure ; *Orat.*, II, 195-197. — Saints, docteurs, évêques des Gaules ; 197-199.

Généalogie. Généalogie des saints ; *Orat.*, II, 123.

Geneviève (sainte). Cf. Premier et deuxième panégyriques de sainte Geneviève ; pourquoi elle a été choisie pour être l'instrument de la Providence et comment elle a su justifier le choix divin (1er panégyrique) ; pourquoi Dieu a placé Paris sous le patronage d'une sainte et lui a donné Geneviève pour patronne (2e panégyrique) ; *Orat.*, II, 115-175. — Sainte Geneviève auxiliaire de sainte Clotilde ; 270, 272.

— Sur le culte de sainte Geneviève en Anjou ; X, 123-128 ; à Paris ; *Serm.*, I, 108-109.

Geneviève (Sainte-) de Paris (église). Discours prononcés dans cette église. — Sur l'harmonie des sciences humaines avec la religion ; *Orat.*, I, 213-233. — Sur les avantages et les périls de la civilisation moderne ; 233-259. — Sur les gloires religieuses de la France, à l'occasion de la reddition du Panthéon au culte ; II, 79-114. — Premier et deuxième panégyriques de sainte Geneviève ; 115-192. — Sur la Bible ; 349-370. — Sur le P. Libermann ; V, 145-181. — Prône : trois dévotions chères aux Parisiens ; souhaits de bonne année ; *Serm.*, I, 105-111. — Sermon sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix ; 145-204. — Pour l'Adoration perpétuelle ; 333-345. — Pour la fête de l'Assomption ; 347-364. — Aux associées du Rosaire ; 381-387. — Pour la fête de la Toussaint ; II, 11-23. — Pour le jour des Morts ; 25-39. — Sermon de retraite pour la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; 183-195. — Toutes les conférences renfermées dans les deux volumes intitulés : *Conférences de Sainte-Geneviève*.

Géologie. Son objet ; *Orat.*, VI, 65, 66.

Germain (saint) d'Auxerre. Saint Germain distingue sainte Geneviève ; *Orat.*, II, 131-134. — Panégyrique de saint Germain d'Auxerre, prononcé à Paris, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois ; 193-223.

Gerson. Sa science, son humilité ; *Orat.*, I, 61, 62.

Gervais et Protais (saints). Lettre pastor. sur l'invention des corps des saints martyrs Gervais et Protais ; *Orat.*, IV, 395-414.

Giraud (cardinal). Ses qualités d'écrivain et d'orateur ; *Orat.*, VII, 15, 16.

Gloire. *Disc. sur les gloires religieuses de la France ; Orat.*, II, 79-114. — Vaine chose que la gloire humaine ; V, 303-305.

Gnose, gnostique. Affinités entre les gnostiques anciens et les francs-maçons modernes ; *Orat.*, IX, 176-179.

Godefroy de Bouillon. Son entrée à Jérusalem ; *Serm.*, I, 365-379.

Grâce. C'est un épanchement de lumière, de beauté, de sainteté divines ; *Conf.*, I, 63-67 ; 79, 80 ; 445-448. — Nécessité de la grâce divine ; II, 315-328. — La grâce transmise par les Sacrements ; 329-343. — Sermon sur la grâce divine envisagée comme secours surnaturel ; *Vie chrét.*, 69-98. — L'intimité avec Dieu par la grâce ; *Serm.*, I, 321, 322.

Grades théologiques. L'Évêque d'Angers avait le droit de les conférer dès 1871 ; *Orat.*, IV, 474, 475.

Grammaire. Utilité des exercices de grammaire ; *Orat.*, VIII, 39-45.

Grandeur. Un homme n'est grand qu'autant qu'il a coopéré à l'œuvre de Jésus-Christ ; *Orat.*, II, 399-401. — Comment l'Eucharistie nous confère une grandeur souveraine ; ce qui fait la grandeur ; *Serm.*, I, 281-289. — La grandeur morale dans la vie religieuse ; II, 280-281.

Gratry. Ses manœuvres déloyales contre la définition de l'infaillibilité ; *Orat.*, V, 21, 22.

Grec. Le génie grec ; *Orat.*, III, 386, 387 ; *Conf.*, I, 183, 184. — L'idée messianique chez les Grecs; *Conf.*, 190, 191. — L'Église grecque et la primauté du Pape; II, 133-154. — Le système religieux des Grecs se préoccupe beaucoup moins de la pratique que de la spéculation ; 203-205.

Grégoire-le-Grand (saint) enseignant les enfants ; *Serm.*, II, 179.

Grégoire de Nysse (saint). Son style; *Orat.*, I, 337. — Ses oraisons funèbres de Pulchérie, de Flaccile et de Mélèce (Cf. *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVII*e *siècle*, II, 146-156).

Grégoire de Nazianze (saint). Son éloquence ; *Orat.*, I, 337. — Ses oraisons funèbres de saint Basile et de saint Athanase (Cf. *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVII*e *siècle*, II, 156-164. — Il rappelle que l'église de Nazianze a été bâtie par son père ; VI, 20.

Grégoire XVI. Le csar de Russie aux pieds de Grégoire XVI ; *Conf.*, II, 152-154.

Grégoire VII. Sa fermeté en face de l'Allemagne ; *Orat.*, I, 199, 200.

Guéranger (Dom). (Cf. *Bénédictins, Solesmes, Couturier.*) Disc. prononcé à Solesmes, à l'anniversaire de ses obsèques : Dom Guéranger a été l'homme de Dieu, l'homme de l'Église, l'homme de l'Église romaine ; *Orat.*, V, 61-107. — Son rôle au XIXe siècle ; X, 147-176.

Guerre. Guerre de 1870, préoccupations qu'elle amène ; *Orat.*, III, 15, 16. — Lettres et circulaires à l'occasion de la guerre de 1870 ; IV, 31-65. — Causes morales de nos désastres, 81-104. — Rien n'est plus contraire à la nature de l'homme et rien ne l'entraîne plus que la guerre ; le Pape devrait être l'arbitre universel de la paix ; V, 299-301. — A propos de certains bruits de guerre ; X, 49-53. — Guerre d'Italie : Sonis à Solférino ; 252-255. — Sonis en 1870 ; 258-265. — La guerre, fléau qu'on ne supprimera jamais ; XI, 100-102 ; moyens employés pour la rendre moins cruelle ; 102-106 ; 109-121. — Les séminaristes angevins en 1870 ; XII, 253-255.

Gymnastique. Disc. sur la gymnastique ; *Orat.*, IX, 391-395 (Cf. *Corps*).

H

Habit. Ce que signifie l'habit religieux ; *Serm.*, II, 313, 314.

Hébreu. Langue hébraïque, son caractère ; *Orat.*, III, 118, 119, 389.

Hégel. Le droit confondu avec la force ; *Orat.*, VII, 160, 161.

Henri V. Il est profondément regrettable que ce prince n'ait pas régné sur la France ; *Révol.*, XII.

Henri VIII (**d'Angleterre**). L'Église lui oppose le : *Non licet*, comme Jean-Baptiste à Hérode ; *Orat.*, II, 419, 420.

Héraclius. Portant en triomphe la croix du Sauveur ; *Orat.*, IX, 334, 335.

Hérésies. Comment elles se forment ; *Orat.*, III, 239-241. — L'hérésie n'a jamais su réformer ; *Serm.*, I, 119, 120. — Elle se cantonne dans un pays, 121, 122 ; elle porte une date qui n'est point celle du Christ, 122, 123 ; elle manque d'autorité doctrinale, 123, 124.

Hervé-Bazin. Son dévouement. Alloc. pour le mariage de sa fille Thérèse ; *Orat.*, XII, 415-425.

Hiérarchie. La loi hiérarchique est dans toutes les parties de l'Univers; *Orat.*, III, 331-333. — Union du clergé par la hiérarchie; XII, 375-381. — Les degrés de la hiérarchie catholique ; *Serm.*, II, 212-214.

Hilaire (**Saint**). 1er panégyrique ; *Orat.*, III, 213-247. — 2e panégyrique ; X, 55-84.

Histoire. Disc. sur le rôle de l'épiscopat dans l'histoire de France ; *Orat.*, III, 19-44. — Chaque siècle a deux histoires : l'une faite de bruit et d'éclat, l'autre de vertus intimes et cachées ; V, 146-148. — Comment il faut étudier l'histoire ; ne jamais perdre de vue le grand fait qui la domine, c'est-à-dire l'Église catholique ; l'histoire ne date pas de 1789 ; 231-240. — L'histoire ecclésiastique ; VII, 288. — Sur l'esprit de justice dans l'appréciation de l'histoire ; VIII, 57-66. — Sur l'étude de l'histoire contemporaine ; 133-139. — Impossible de déchristianiser l'histoire de France ; XI, 201-204. — L'histoire, vision du passé ; *Conf.*, I, 245, 246.

Hollande. Sermon de charité pour les inondés hollandais ; tableau de la Hollande ; *Serm.*, II, 123-132.

Homélies (Cf. *Séminaire*, *saint Jean*). — Petite homélie sur la fête de saint Pierre ; *Serm.*, I, 253-258.

Homme. (Cf. *Humanité*). Différences essentielles entre l'homme et les animaux ; *Orat.*, VI, 69-71 ; *Conf.*, I, 443-445. — L'homme médiateur entre Dieu et le monde ; *Conf.*, I, 55-67. — Déification de l'homme ; 177, 178. — L'homme enveloppé par la matière peut beaucoup contre elle ; 227-233. — La vie dans l'homme ; 443-446. — Nourriture naturelle et surnaturelle de l'homme ; II, 399-411. — Noblesse de l'homme ; *Vie chrét.*, 179-181 ; sa déchéance ; 181, 182 ; souveraineté morale de l'homme régénéré ; 182-205. — Combien l'Eucharistie grandit et fortifie l'homme ; *Serm.*, I, 279-296. — Comment Dieu s'est abaissé vers l'homme, comment l'homme s'est élevé vers Dieu ; 319-331. — La dignité naturelle et surnaturelle de l'homme ; II, 64-66. — Amour de J.-C., pour les hommes ; 139-144. — Je suis un honnête homme : que faut-il de plus ? 203-206.

Honnêteté. L'honnêteté publique a considérablement baissé en France ; *Orat.*, X, 305-309. — La religion, principe de l'honnêteté ; XI, 219-223.

Honneur. Sentiment de l'honneur, puissant stimulant pour le bien ; *Orat.*, II, 70-75. — Disc. en réponse à l'offrande d'une crosse et d'une mître d'honneur ; IX, 127-138. — Vanité des honneurs ; *Conf*,, II, 415 ; *Vie chrét.*, 121-130.

Hôpitaux, ordres hospitaliers. L'Église fonde les hôpitaux ; *Orat.*, II, 237-242. — Idée de respect qui s'attache à un Hôtel-Dieu ; *Serm.*, II, 56, 57.

Huile. Ce qu'elle signifie dans la confirmation ; *Serm.*, II, 253-255.

Humanité (Cf. *Hommes*). Le Verbe fait chair, modèle de l'humanité ; *Conf.*, I, 409-422 ; lumière de l'humanité ; 423-437 ; vie de l'humanité ; 439-464. — L'humanité a fait de grandes choses ; II, 353, 354. — L'homme a besoin d'être en communion avec l'humanité ; 403-405. — La grande procession de l'humanité vers Dieu ; *Serm.*, I, 273-275. — Comment l'humanité est glorifiée en J.-C. ; I, 333-345.

Humilité. Dans Jeanne d'Arc ; *Orat.*, I, 154, 155. — Dieu choisit les humbles pour instruments de sa Providence ; II, 120-122, 126, 128 ; V, 343-346. — Humilité de saint Antoine, ermite ; II, 136. — De saint Jean-Baptiste, 405-408. — Dieu récompense les humbles ; humilité du B. A. Rodriguez ; XI, 26-34. — L'humilité de J.-C. ; *Conf.*, I, 264. — L'humilité en face de l'orgueil ; II, 269-282. — L'humilité, signe d'énergie morale ; *Serm.*, I, 26-32 ; II, 315, 316.

Hy (abbé). Profess. à l'Université d'Angers ; *Orat.*, XII, 79.

Hymnes. Leur beauté ; *Orat.*, VI, 305-309.

I

Idée. Le mouvement de l'idée ; *Conf.*, I, 444.

Idolâtrie chez les nations ; *Conf.*, I, 167-179.

Ignace (saint) de Loyola. Panégyrique de saint Ignace ; *Orat.*, II, 27-54.

Ignorance. Source de beaucoup de maux ; *Orat.*, I, 265, 269-271.

Illuminés, illuminisme. L'égalité et la liberté, d'après Weishaupt, chef des illuminés ; *Orat.*, IX, 223.

Imitation de J.-C. (Livre de l'). Caractère de cet ouvrage ; *Orat.*, I, 363.

Immaculée-Conception. Défendue par la Sorbonne ; *Orat.*, I, 49. — Instruction pastorale sur le dogme de l'Immaculée-Conception ; VII, 229-250. — Formule de la définition, empruntée à Dom Guéranger ; X, 169, 170. — Sermon sur l'Immaculée-Conception ; *Serm.*, I, 49-68. —

L'Assomption, conséquence logique de l'Immaculée-Conception ; 351-354.

Immortalité. Nous avons le désir de l'immortalité ; *Orat.*, IX, 80-82. — L'immortalité de l'âme combattue par les Loges ; 198, 199.

Immunité des réguliers, conséquence de leur relation très étroite avec l'Église romaine ; *Orat.*, V, 96-99.

Imprimerie. Facilite la diffusion des idées ; *Serm.*, II, 151, 152.

Incarnation du Verbe. Comment elle a été préparée par Dieu ; *Orat.*, II, 401, 402. — Beautés de ce dogme ; VII, 265, 266 ; X, 58-68. — L'Église, incarnation permanente du Fils de Dieu ; *Conf.*, II, 1-21. — L'Incarnation, prodige de puissance, *Serm.*, I, 17-32. — L'Incarnation, chef-d'œuvre de sagesse ; 33-48. — L'Incarnation cause première et fin dernière de l'établissement du règne de Dieu parmi les hommes ; 69-82. — L'union des hommes avec Dieu resserrée par l'Incarnation ; 323, 324 ; 336-345.

Incarnation de la pensée humaine ; *Conf.*, I, 55-61.

Incrédulité. Causes de l'incrédulité parmi les jeunes gens ; *Orat.*, III, 361-371. — L'incrédulité en face du miracle ; V, 364-368 ; en face de l'Église ; *Conf.*, I, 29, 30.

Indifférence. Aujourd'hui l'indifférence religieuse a cessé pour faire place à la lutte ; *Orat.*, V, 315-323. — L'indifférence en matière d'élections ; XI, 129-135. — L'indifférence en matière de religion ne saurait se justifier ; *Serm.*, I, 133-143 ; II, 199-205.

Indulgences Instr. pastor. sur le Jubilé ; *Orat.*, IV, 193-220.

Industrie. Le spiritualisme de l'art doit servir de contre-poids au matérialisme de l'industrie ; *Orat.*, I, 306, 307. — L'industriel et l'artiste ; 307-309. — Les merveilles de l'industrie ; *Conf.*, I, 230, 231 ; *Serm.*, II, 151. — L'industrie est comme le développement de l'œuvre de Dieu ; *Serm.*, II, 124-126.

Inégalité. L'inégalité des conditions est une loi providentielle ; *Orat.*, VIII, 409-422 ; *Vie chrét.*, 39, 40 ; *Révol.*, VI.

Infaillibilité. (Cf. *Vatican.*) L'infaillibilité du Pape proclamée par le Concile du Vatican ; *Orat.*, III, 13, 14. — L'infaillibilité dont elle jouit préserve l'Église de tout excès de pouvoir, III, 95-97. — Comment Mgr Fruchaud affirme ce dogme, avant et pendant le Concile ; odieuses manœuvres contre la définition de l'infaillibilité ; V, 19-23. — Sentiment de saint François de Sales sur l'infaillibilité ; VI, 95, 96. — L'infaillibilité d'après la tradition unanime des Conciles et le sentiment des Docteurs catholiques, 179-186. — Mgr Wicart proclame dans une lettre pastor. l'infaillibilité du Pape, vingt-trois ans avant le Concile ; VII, 31 ; lettre de M. de Montalembert à cet évêque, à propos de l'infaillibilité, 31, 32. — Mgr Colet se déclare contre l'opportunité de la définition ; IX, 53, 54. — L'infaillibilité, condition essentielle de l'autorité doctrinale ; *Conf.*, II, 55-68.

Inondation, Inondés. Sermon de charité pour les inondés hollandais ; *Serm.*, II, 123-132.

Inorganique. Comment se développe l'être inorganique ; *Conf.*, II, 397-399.

Installation de Curé. Alloc. pour l'installation de M. Christaud, curé de la Madeleine, à Angers ; *Orat.*, XII, 263-272.

Instituteur. Instituteurs et curés ; *Orat.*, I, 272-274 ; V, 335-337. — Ce que doit être l'instituteur ; IV, 129, 130. — Sa mission ; V, 332-339. — Ce que l'Église a fait pour relever le caractère de l'instituteur, (Cf. Sermon aux instituteurs du dép. de la Seine) ; *Serm.*, II, 171-181.

Instruction. (Cf. *Écoles, éducation.*) *Disc. sur le développement de l'instruction populaire* ; *Orat.*, I, 259, 276. — L'instruction secondaire d'autrefois, III, 114, 115. — L'instruction doit aller de pair avec l'éducation religieuse ; 403-405 ; VII, 348, 349. — Importance et nécessité de l'instruction religieuse ; VIII, 85-104. — Voltaire se déclare ennemi de l'instruction du peuple ; IX, 205. — L'État devrait subventionner les établissements libres d'instruction ; X, 116, 117. — La Révolution française et l'instruction ; *Révol.*, X.

Instructions pastorales. (Cf. *Lettres pastorales.*) — Sur l'indulgence du Jubilé, *Orat.*, IV, 193-220. — Sur l'assistance à l'office des vêpres, VI, 281-313. — Sur les devoirs des législateurs ; 347-357. — Sur les devoirs des catholiques envers l'Église ; 379-414. — Sur le dogme de l'Immaculée-Conception ; VII, 229-250. — Aux pères et mères de famille, sur l'éducation chrétienne de leurs enfants ; VIII, 229-243. — Sur la Franc-Maçonnerie ; IX, 171-229. — Sur la dévotion du chemin de la croix ; 323-362. — Sur les devoirs des chrétiens dans l'exercice du droit de suffrage ; XI, 123-149.

Intelligence. D'autant plus lucide qu'elle est plus pure, *Orat.*, VI, 83-85. — Puissance et faiblesse de l'esprit humain ; Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre intellectuel ; *Conf.*, I, 241-257. — Il règne sur les intelligences par la foi ; 333-348. — L'intelligence et l'amour dans l'âme et dans Dieu ; 383-394.

Intérêt. La conscience n'est pas la voix de l'intérêt ; *Conf.*, II, 245-247. — L'intérêt, cause d'obscurcissement pour la loi morale ; 255-257.

Interprète. Tout livre doctrinal a besoin d'un interprète ; l'Église seule a autorité pour interpréter la Bible ; *Conf.*, II, 69-84.

Irréligion. Sur la presse irréligieuse ; *Orat.*, IV, 163-191. — Programme irréligieux de certain parti politique, 379-381. — L'irréligion produit une décadence générale ; VIII, 32-35. — L'irréligion d'État en France ; XI, 153, 156, 157.

Italie. Profite de nos désastres pour prendre Rome ; *Orat.*, IV, 41-44. — Lettre pastorale sur l'invasion des États pontificaux par les troupes italiennes ; 67-80. — Campagne d'Italie (1859) ; X, 252-255.

Ivrognerie. Dégrade l'homme et surtout le chrétien ; *Serm.*, II, 218-221.

J

Jansénisme. Attitude de la Sorbonne en face du jansénisme ; *Orat.*, I, 72. — L'esprit janséniste ; X, 371, 372. — Le jansénisme en Champagne ; XI, 359-361. — Le jansénisme porte atteinte à la liberté humaine ; *Conf.*, II, 230, 231.

Japon, japonais. A l'occasion des martyrs japonais ; *Orat.*, XII, 345-350.

Jean-Baptiste (Saint). Panégyrique de saint Jean-Baptiste : saint Jean résume l'Ancien Testament et ouvre le Nouveau ; *Orat.*, II, 397-424.

Jean Chrysostome (Saint). Sa merveilleuse parole ; *Orat.*, I, 337, 338.

Jean de la Croix (Saint). Lettre pastor. aux Carmélites à l'occasion de son centenaire ; *Orat.*, XII, 191-225.

Jean (Saint) l'Évangéliste. Paraphrase d'une prose de l'office de saint Jean ; *Orat.*, VIII, 163-169. — Homélie pour la fête de saint Jean ; 305-310. — Alloc. sur l'Apocalypse de saint Jean ; IX, 139-144. — Homélie sur saint Jean : pourquoi Jésus aimait tant cet apôtre et comment il lui a prouvé son amour ; 231-240. — Homélie sur saint Jean, patron des théologiens, modèle des amis de Dieu ; 241-249. — Homélie pour la fête de saint Jean : l'esprit de sacrifice, signe de la vraie vocation ; X, 39-47. — *Item*, sur le discours de la Cène ; 281-289. — *Item*, sur l'évangile de saint Jean ; XI, 261-269. — Saint Jean, et la vie d'oraison ; XII, 359-362. — Saint Jean sur le Calvaire ; *Serm.*, I, 168-172.

Jeanne d'Arc. Jeanne et la Sorbonne ; *Orat.*, I, 66, 67, 134. — 1er et 2e panégyr. de Jeanne d'Arc, 87-183.

Jeanne Hachette. Jeanne Hachette et la délivrance de Beauvais ; *Orat.*, XI, 179-204.

Jérôme (Saint). Ses travaux, son style ; *Orat.*, I, 338. — Ses *Épîtres consolatoires*, (Cf. *Bossuet et l'éloq. sacrée*, II, 197-201).

Jérusalem. Disc. sur les pèlerinages de pénitence à Jérusalem ; *Orat.*, XI, 303-324.

Jésuites. En face du protestantisme ; *Orat.*, I, 367, 368 ; II, 102, 103 ; *Conf.*, I, 27-29. — Panégyrique de saint Ignace, II, 17-54. — Succès des jésuites dans les sciences ; VI, 73. — Ils sont un honneur pour la ville d'Angers ; VII, 414, 415 ; XII, 345, 346. — Sur la mort du P. Chaignon ; IX, 13-20. — Alloc. aux novices de la Cie de Jésus, sur saint Stanislas Kostka, 435-443. — *Item*, à l'occasion des martyrs japonais ; XII, 345-350.

Jésus-Christ (Sacré-Cœur de Jésus, Cf. *Cœur*). — (Cf. *Incarnation*, *Noël*, *eucharistie*.) — J.-C. type idéal pour l'art chrétien; *Orat.*, I, 299, 300. — La parole du Christ; 317-323. — Charmes divins de la personne de J.-C., II, 296, 297. — Pour savoir si un homme a été grand, il faut se demander ce qu'il a été par rapport à J.-C.; 399-401. — Jean-Baptiste précurseur de J.-C.; 397-424. — Le règne de J.-C. dans la société avant la grande Révolution; V, 114-128. — J.-C. restaurant toutes choses; IX, 191-193. — Leçons que nous donne J.-C. sur la voie du Calvaire; 342-362. — Saint Hilaire luttant victorieusement pour la cause de la divinité de J.-C.; X, 58-68. — J.-C. lumière et vie de l'humanité; XI, 261. — Il est avantageux pour l'âme de se représenter souvent la sainte humanité de J.-C.; XII, 214-215. — J.-C. fondement de l'ordre surnaturel; 296-298. — J.-C. se manifestant dans la splendeur de l'Église romaine et dans l'ensemble des sciences sacrées; 337-340. — Union du Christ et de l'Église; 369-371. — Conférences sur la divinité de J.-C.: J.-C. est né en Dieu; *Conf.*, I, 199-209; a parlé en Dieu; 211-224; a agi en Dieu dans l'ordre physique, 225-240; dans l'ordre intellectuel, 241-257; dans l'ordre moral, 259-272; dans l'ordre social, 273-301; J.-C. est mort en Dieu, 303-317; est ressuscité en Dieu, 319-331; règne en Dieu sur les intelligences par la foi, 333-348; sur les cœurs par l'amour, 349-364; *Serm.*, I, 177-179; sur les âmes par le culte; *Conf.*, I, 365-378. — Le Verbe médiateur primitif entre Dieu et le monde, 395-408; le Verbe fait chair, modèle de l'humanité, 409-422; lumière de l'humanité, 423-437; vie de l'humanité, 439-464. — L'Église, incarnation du Fils de Dieu; II, 1-21. — *Cœpit facere et docere*; 210-212. — Souffrances de J.-C. (Cf. Sermon pour le Vendredi-Saint, sur la souffrance; *Vie chrét.*, 209-235.) — Ce qu'est le chrétien par rapport à J.-C.; *Vie chrét.*, 253-264. — Sermon sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix; *Serm.*, I, 145-204. — Sermon sur J.-C. pontife de l'humanité; 259-270. — L'humanité glorifiée en J.-C.; 333-345. — Les mérites de J.-C. sont le fond du trésor spirituel de l'Église; II, 16. — Trois reposoirs de J.-C.: la crèche, le cénacle, l'église; 49-54. — Ce sont nos malheurs qui ont attiré le Verbe sur la terre; 68, 69. — Amour de J.-C. pour les hommes en général, pour les pauvres en particulier; 141-144. — Comment J.-C. a réhabilité l'enfance, 176-178. — Combien il est doux de vivre avec Jésus-Christ; 296-300.

Jeûne. La loi du jeûne est pleine de sagesse; *Orat.*, VII, 357-359; XI, 288.

Jeunes gens, jeunesse (Cf. *Éducation*, *Conférences à la jeunesse des écoles*, 2 vol. in-8°; *soldats*, *distributions*). Les jeunes gens doivent se dévouer dans la guerre et dans la paix; *Orat.*, III, 160, 161. — Morts pendant la guerre de 1870; 163-172. — Causes de l'incrédulité parmi les jeunes gens; 361-371. — Lettre pasto-

rale sur l'éducation de la jeunesse ; IV, 105-135 ; VI, 239-247. — Les jeunes étudiants ont besoin d'être surveillés en dehors des cours : idée de l'internat dans l'Université ; IV, 476-478. — Devoirs de la jeunesse française à notre époque ; X, 129-146 ; *Serm.*, II, 210, 211. — Disc. aux jeunes gens du Cercle cath. du Luxembourg ; *Orat.*, XII, 317-325. — L'Église de France enseignant la jeunesse française ; *Conf.*, I, 19-33. — Jeunesse et pauvreté ; *Serm.*, II, 113-120. — La charité règle chez les jeunes gens le besoin d'aimer et le besoin d'agir ; 157-169. — Les jeunes gens ont à remplir une triple mission de foi, de science, de charité ; 183-195.

Joseph (Saint). Disc. sur saint Joseph, patron de l'Église universelle ; *Orat.*, XII, 241-251. — Religieuses de Saint-Joseph, à Beaupréau, (Cf. *Religieuses*).

Joseph d'Arimathie. Modèle de charité ; *Serm.*, II, 193, 194.

Joseph (Institution Saint-), de Baugé. Disc. à la Distribution des prix de 1880 : sur quelques défauts à éviter ; *Orat.*, VIII, 47-55. — *Item* (1885) : sur le progrès dans l'étude ; IX, 277-281.

Joseph (Église Saint-), à Angers. Disc. sur saint Joseph patron de l'Église universelle, prononcé dans cette église ; *Orat.* ; XII, 241-251.

Journaux (Cf. *Presse*). Le danger des journaux ; *Orat.*, IV, 172, 174 et s. — Ils fomentent la division ; XII, 291, 292.

Jours. Comment l'Église a sanctifié les jours de l'année ; *Orat.*, IX, 399, 400.

Jubilé. Instruct. pastor. sur l'indulgence du Jubilé, *Orat.*, IV, 193-220. — Lettre pastorale sur le Jubilé ; VI, 415-421. — *Item* ; VIII, 105-109. — A l'occasion du Jubilé sacerdotal de Léon XIII ; X, 279, 280.

Judas Machabée. Voit Jérémie intercédant pour ses frères ; *Orat.*, II, 151, 152. — Il fait offrir un sacrifice pour ses frères d'armes morts à l'ennemi ; 371, 372.

Juda. Le rôle de la tribu de Juda ; *Orat.*, II, 79, 80.

Jugement. Ce qui nous sera demandé au jugement de Dieu ; *Serm.*, II, 233, 234.

Juifs. Leur respect des traditions ; *Orat.*, II, 14. — Leur amour de la patrie, 234, 235. — Mouvement de conversion parmi les juifs d'Alsace ; V, 154-156. — Origines du peuple juif ; *Conf.*, I, 83-95. — Sa vocation était de préparer l'avenir en conservant le passé ; 97-111. — Il a eu le dépôt de la parole ; 113-125 ; et de l'Écriture ; 127-140. — Constitution de la famille hébraïque ; 141-152. — Constitution du pouvoir chez le peuple juif ; 153-165. — Le peuple juif et le peuple romain sur le Calvaire ; *Serm.*, I, 197, 198. — L'action du Saint-Esprit sur le peuple juif ; 222-225.

Juillet. — Lettre circulaire au clergé, relativement à la fête du 14 juillet ; *Orat.*, VIII, 423-428. — Lettre au ministre des cultes sur la fête du 14 juillet ; IX, 111-113.

Juilly. Gloires du collège ; *Orat.*, VII, 55, 56.

Julien l'Apostat. Ses attaques contre le christianisme ; *Orat.*, I, 331-333. — Il essaie de contrefaire la charité de l'Église envers les pauvres ; II, 235, 236.

Jurisconsultes (Cf. *Légistes*). Disc. à l'ouverture du Congrès des jurisconsultes catholiques (1879), sur l'idée du droit ; *Orat.*, VII, 157-168. — Disc. au Congrès des jurisconsultes catholiques, contre le socialisme d'État ; XI, 426-450.

Justice. Justice et charité ; *Orat.*, VI, 373-376 ; IX, 152-154 ; XI, 435-450. — Sur l'esprit de justice dans l'appréciation de l'histoire ; VIII, 57-66. — La justice et la miséricorde en Dieu ; *Serm.*, I, 46, 47. — Ce que c'est qu'un palais de justice, II, 55, 56.

K

Kervennic. Lettre au R. P. Kervennic, à l'occasion de la mort du R. P. Chaignon, s. j. ; *Orat.*, IX, 12-20.

Kobès (Mgr), évêque de Modon. Lettre pour annoncer sa mort ; *Orat.*, IV, 441-447.

L

Labre (saint Benoît). *Orat.*, VIII, 152-155.

Lacordaire. Sa puissante originalité ; *Orat.*, I, 383, 384 ; *Conf.*, I, 30, 31. — Lacordaire et Dom Guéranger ; X, 158, 159.

Laïque, Laïcisme, Laïcisation. (Cf. *Écoles.*) Qui dit laïque, au vrai sens du mot, dit chrétien ; *Orat.*, V, 325, 326. — Concours des laïques indispensable à l'Église ; VII, 124. — Danger social des laïcisations d'écoles ; XI, 213-217. — Trois laïques que l'Évangile propose à notre imitation : le Centurion, Nicodème, Joseph d'Arimathie ; *Serm.*, II, 185-195.

Lamennais (abbé de). Son œuvre, ses exagérations, sa chute ; *Orat.*, VI, 10-13.

Lamoricière (général de). Son oraison funèbre ; *Orat.*, VII, 169-208.

Langues. *Disc. sur l'étude des langues anciennes ; Orat.*, III, 383-391. — La langue française doit une large part de sa précision à Descartes

et à Pascal ; VI, 40, 41. — La confusion des langues, à Babel ; *Conf.*, II, 29-31.

Larmes. Puissance des larmes ; *Orat.*, II, 299, 300 ; 379-381.

Larron. Le bon larron ; *Conf.*, II, 382; *Serm.*, I, 155-163.

Latin. Le génie latin ; *Orat.*, III, 387-389. — Utilité du vers latin ; V, 183-190 ; sa suppression dans les programmes ; VII, 88.

Laud (paroisse Saint-), à Angers. Disc. à la Distribution des prix des écoles libres de Saint-Laud et de Saint-Serge; *Orat.*, VIII, 57-66. — Alloc. aux obsèques de M. Victor Pavie, prononcée dans l'église Saint-Laud, IX, 445-453. — Alloc. pour la bénédiction d'une statue de sainte Geneviève, dans l'église Saint-Laud, X, 123-128.

Laurent-des-Autels (Saint-). Bénédiction d'une chapelle votive à Saint-Laurent-des-Autels ; *Orat.*, XII, 351-356.

Laurent-sur-Sèvre (Saint). *Orat.*, X, 368, 369.

Laval. Cf. Oraison funèbre de Mgr Wicart ; *Orat.*, VII, 1-42 ; et disc. à l'occasion du sacre de Mgr Maréchal ; X, 205-207. — Mgr Sébaux à Laval ; XII, 109-122.

Lazaristes. Deuxième panégyrique de saint Vincent de Paul, prononcé dans leur chapelle de la rue de Sèvres ; *Orat.*, II, 225-256. — Les Lazaristes à Angers ; VII, 415, 416.

Lectures. Sur le profit des lectures ; *Orat.*, IX, 269-272.

Leduc (R. P. Dom). Son œuvre à Angers ; *Orat.*, XI, 236, 237.

Léger-des-Bois (Saint-). Allocution de visite pastorale aux fidèles de Saint-Léger-des-Bois ; *Serm.*, II, 222-225.

Législateurs. Instruction pastorale sur les devoirs des législateurs ; *Orat.*, VI, 347-357.

Législation du monde physique ; *Conf.*, I, 43-54.

Légistes. Leurs empiètements sur le pouvoir spirituel, au temps de Philippe-le-Bel ; *Orat.*, XI, 412-414. — La Révolution française et les légistes ; *Révol.*, IV.

Léon XIII. Lettre pastorale à l'occasion de son élection ; ses mérites sur le siège de Pérouse ; *Orat.*, VI, 173-191. — A l'occasion de sa première Encyclique ; 237-247. — A l'occasion de son jubilé sacerdotal ; X, 279, 280.

Le Play. Son éloge ; *Orat.*, X, 16.

Lesquen (Mgr de). *Orat.*, VI, 120.

Lettres ou Belles-Lettres. (Cf. *Littérature.*)

Lettres. (Cf. *Lettres pastorales, circulaires.*) A Sa Majesté le roi de Prusse, relativement à la cession éventuelle de l'Alsace ; *Orat.*, III, 173-181. — Pour l'établissement de l'œuvre des Crèches ; IV, 415-419. — Pour annoncer la mort de Mgr Kobès et celle de Mgr Reyne ; 441-447. — A l'occasion de la mort de Mgr Bompois, vicaire général ; 459-465. — A l'occasion de la mort du cardinal Régnier ; VIII, 75-84. — A l'occasion de la mort de Mgr Perché ; IX, 69-78. — Au ministre des Cultes sur la fête du 14 juillet ; IX, 111-113. — Au clergé, à l'occasion

du jubilé sacerdotal de Léon XIII ; X, 279, 280. — Au ministre des Cultes, à l'occasion du pèlerinage des ouvriers français à Rome ; XII ; 187-189. — A l'occasion des obsèques de M. de Cathelineau ; 227-229.

Lettres pastorales. (Cf. *Instructions pastorales.*) A l'occasion de la prise de possession du siège d'Angers ; *Orat.*, IV, 1-29. — Sur l'invasion des États pontificaux par les troupes italiennes ; 67-80. — Sur les causes morales de nos désastres ; 81-104. — Sur l'éducation ; 105-135. — Sur la sanctification du dimanche ; 137-161. — Sur la presse irréligieuse ; 163-191. — Sur les devoirs du chrétien dans la vie civile ; 221-248. — Sur la famille ; 249-281. — Sur les persécutions de l'Église dans les temps actuels ; 283-298. — Pour annoncer la fête du 8 septembre (1872) au Puy-Notre-Dame : sur les pèlerinages diocésains ; 299-312. — Pour régler les pèlerinages diocésains ; 313-324. — Pour le pèlerinage diocésain, en l'honneur de la vraie croix de Baugé ; 325-343. — Pour annoncer le couronnement solennel de Notre-Dame des Gardes ; 345-357. — Pour les prières publiques, à l'occasion de la rentrée de l'Assemblée nationale en 1873 ; 377-383. — *Item*, en 1876 ; 385-393. — Sur l'invention des corps de saint Ambroise et des saints Gervais et Protais ; 396-414. — Pour annoncer la consécration solennelle du diocèse au Sacré-Cœur de Jésus ; 421-432. — A l'occasion du premier anniversaire de la consécration solennelle du diocèse au Sacré-Cœur de Jésus ; 433-440. — Pour annoncer le projet de fonder une Université libre à Angers ; 467-480. — A l'occasion de la mort de Pie IX ; VI, 161-172. — A l'occasion de l'élection de Léon XIII ; 173-191. — A l'occasion de la première Encyclique du Pape Léon XIII ; 237-247. — Sur le socialisme ; 359-377. — Sur le Jubilé (1879) ; 415-421. — A l'occasion des prières publiques (1880) : sur la nécessité du secours divin pour la France ; VII, 297-308. — Sur le saint temps de Carême ; 353-365. — Sur l'importance et la nécessité de l'instruction religieuse ; VIII, 85-104. — Sur le Jubilé universel (1881) ; 105-109. — Sur la sainteté ; 141-161. — Sur le Concordat ; 185-192. — Sur la négligence à remplir les devoirs de la religion ; 193-227. — Aux Carmélites d'Angers, à l'occasion du centenaire de sainte Thérèse ; 275-304. — Sur l'excellence de la foi ; 319-349. — Sur la dévotion du saint Rosaire ; IX, 1-12. — Sur l'espérance chrétienne ; 79-102. — A l'occasion de la Nativité de la Sainte Vierge ; 115-119. — Relativement au mois du Rosaire ; 121-125. — Sur le denier des Écoles chrétiennes ; X, 25-38. — Sur la libre-pensée ; 85-112. — Sur les craintes et les espérances que peut faire concevoir l'état religieux et moral de la France, à l'heure présente ; 295-329. — Sur la vertu de force ; XI, 277-302. — Sur l'utilité des missions paroissiales ; XII, 47-73. — Aux Carmélites d'Angers et de Cholet, à l'occasion du centenaire de saint Jean-de-la-Croix ; 191-225.

Lévites. Leur ministère ; *Conf.*, I, 121, 122.

Libéralisme. Essaie d'avoir un pied dans l'Église et un autre dans la Révolution ; *Orat.*, V, 127, 128 ; VII, 188-192 ; XII, 322, 323 ; 402. — L'abbé Jules Morel luttant contre le libéralisme ; XI, 326-330.

Libermann (R. P.). Disc. pour l'introduction de la cause de béatification du R. P. Libermann ; *Orat.*, V, 145-181.

Liberté. (Cf. *Enseignement, associations.*) Liberté des catholiques français violée par l'invasion des États pontificaux ; *Orat.*, IV, 71. — Liberté de la science ; V, 48-51. — Il faut savoir endiguer la liberté ; VI, 340-342. — La liberté, d'après les illuminés ; IX, 223. — La liberté du travail comporte, comme correctif, la liberté d'association ; X, 5 et s. — La liberté a peine à s'acclimater en France ; XII, 146-149. — Besoin d'autorité et besoin de liberté ; *Conf.*, I, 154-156. — La liberté morale ; II ; 221-234 ; *Vie chrét.*, 29, 30. — La Révolution française et la liberté ; *Révol.*, IV. — La Convention se donnant la ridicule mission de défendre partout la liberté dans le monde ; *Révol.*, XI.

Libre-pensée. Son absurdité ; *Orat.*, VIII, 199-202 ; 342-347. — Lettre pastorale sur la libre-pensée ; X, 85-112. — Ne jamais voter pour des libres-penseurs ; XI, 138-141. — Le protestantisme est, au fond, l'une des formes de la libre-pensée ; *Conf.*, II, 117-124.

Liebermann (théologien). *Orat.*, V. 155, 156.

Lieu. Ce qui fait la dignité d'un lieu ; *Serm.*, II, 44-54.

Lieu commun. Ce que c'est ; *Conf.*, II, 271.

Ligne. La ligne, conception idéale ; *Conf.*, I, 45, 46.

Ligue. La Ligue soutenue par la Sorbonne ; *Orat.*, I, 71-72. — Détestable esprit de la « ligue de l'enseignement » ; IX, 202-204.

Lille. Zèle pastoral de M. Wicart, à Sainte-Catherine de Lille ; *Orat.*, VII, 13-17.

Limoges. Bien opéré dans ce diocèse par Mgr Fruchaud ; *Orat.*, V, 14-19.

Littérature. Littérature chrétienne, Cf. Disc. d'ouverture sur l'histoire de l'éloquence sacrée ; *Orat.*, I, 311-375. — La littérature française au XVIIe s. ; Cf. *Disc. sur le XVIIe s.* ; I, 393-396. — Les langues grecque et latine ; 395, 396. — Disc. à l'ouverture de la Faculté libre des Lettres : les Lettres sont le charme de la vie ; rôle de la Faculté des Lettres dans une Université catholique ; invasion du matérialisme dans la littérature ; V, 217-267. — La beauté littéraire des écrits de sainte Thérèse ; VIII, 298-301. — Avilissement de la littérature contemporaine ; X, 306, 307.

Liturgie. Liturgie romaine propagée par Dom Guéranger ; *Orat.*, V, 91, 92. — Importance de la liturgie pour la défense du dogme en général ; VII, 290, 291 ; du dogme eucharistique en particulier ; *Serm.*, I, 305-315.

Livre. Tout livre de doctrine, si clair qu'il soit, a besoin d'un interprète qui l'explique ; *Orat.*, II, 354-361. — Le livre de Dieu ; *Conf.*,

I, 133-140. — Tout livre de doctrine demande à être interprété ; à plus forte raison le livre plein de mystères qui est la Bible ; II, 69-84.

Logique. Logique du mal en France ; *Orat.*, IV, 90, 91.

Loi. La majesté de la loi ; *Orat.*, IV, 229, 230. — La notion de la loi faussée par Rousseau ; VII, 162, 163. — Loi militaire appliquée aux séminaristes ; XI, 272. — Les lois ont toujours besoin d'interprètes ; *Conf.*, II, 81-83. — La loi morale ; 251-267. — La manie révolutionnaire de fabriquer sans cesse de nouvelles lois ; *Révol.*, V. — Ce qu'on doit entendre par l'égalité des citoyens devant la loi ; *Révol.*, VI.

Loi ancienne (La). Saint Jean-Baptiste clôt l'ancienne loi, ouvre la nouvelle ; *Orat.*, II, 397-424.

Loigny. Sonis à la bataille de Loigny ; *Orat.*, X, 260-265 ; 276, 277.

Loire. Ses écueils ; *Serm.*, II, 262.

Lorraine. Son démembrement ; *Orat.*, III, 110. — Ses anciens foyers d'éducation libérale, 113-116. — Histoire de la Lorraine par Dom Calmet, 129, 130. — Disc. en faveur du patronage catholique des Alsaciens-Lorrains, 183-203.

Louis (Saint). Modèle de patriotisme ; *Orat.*, IX, 273-275. — Jeanne d'Arc et saint Louis ; XI, 393-397.

Louis XI. Son portrait ; son habileté politique ; *Orat*, XI, 187-190.

Louis XIV. Gloires et défauts de son gouvernement ; *Orat.*, I, 391-393. — Son courage dans le malheur ; VI, 277.

Louis (Saint-), collège de Saumur. Sa fondation ; *Orat.*, III, 393-408. — Disc. à la Distr. des prix (1878), sur la vertu de force ; VI, 271-279. — *Item* (1879), sur l'enseignement chrétien, principe de l'unité nationale ; VII, 101-107. — *Item* (1880), sur l'utilité des exercices de grammaire ; VIII, 39-45. — *Item* (1881), sur l'étude de l'histoire contemporaine ; 133-139. — *Item* (1882), sur le passé et l'avenir du collège Saint-Louis ; 261-265. — *Item* (1885), sur saint Louis, modèle de patriotisme ; IX, 273-275. — *Item* (1888), sur l'intolérance de la Franc-Maçonnerie à Saumur ; XI, 69-72. — *Item* (1889), sur l'œuvre de la rénovation sociale ; 231-234. — *Item* (1890), Jeanne d'Arc et saint Louis ; 393-397.

Louis (Séminaire Saint-) des Français, à Rome. Discours sur l'histoire de la papauté, prononcé à Saint-Louis-des-Français ; *Orat.*, I, 185-213.

Louis (Église Saint-) d'Antin, à Paris. Discours prononcés dans cette église. — Alloc. au mariage de M. le comte de Danne ; *Orat.*, XII, 387-395. — Sermon sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix ; *Serm.*, I, 145-204.

Lourdes. Le surnaturel à Lourdes ; *Orat.*, XII, 141-144.

Louvet, ancien maire de Saumur. *Orat.*, VIII, 263 ; XII, 363, 364.

Lucie (Sainte). *Orat.*, XI, 251-253.

Luçon. Mgr Colet, à Luçon ; *Orat.*, IX, 51-57.

Luçon (Mgr), évêque de Belley. Sa nomination ; *Orat.*, X, 292. — Allocution à l'occasion de son sacre ; 331-335.

Lumière. J.-C. lumière du monde ; *Orat.*, XI, 261-264 ; *Conf.*, I, 400-402 ; 423-437.

Luther. Révolutionne au lieu de réformer ; *Orat.*, I, 365-367. — L'œuvre de Luther ; II, 87-90. — Il reçonnaît que la Bible a besoin d'une interprétation ; 369, 370 ; *Conf.*, II, 83, 84. — Portrait de Luther ; 100, 101 ; histoire de ses erreurs et de ses variations ; 99-131. — Comment il porte atteinte à la liberté humaine ; 228-230. — Luther n'a pas compris que l'Église représente J.-C. ; *Serm.*, I, 87-89. — Il n'a pas osé nier la présence réelle ; I, 302-303.

Lutte. Sur les luttes actuelles de l'Église ; *Orat.*, VII, 367-373 ; VIII, 25-29. — Mgr Freppel déclare ne pas aimer la lutte pour la lutte ; IV, 164-165 ; IX, 129-138. — Il y a toujours lutte dans l'âme humaine ; *Vie chrét.* 76-79 ; *Serm.*, II, 248, 249, 251, 252.

Luxembourg. Disc. aux jeunes gens du cercle du Luxembourg, à Paris ; *Orat.*, XII, 317-325.

Luxure. Ses ravages *Serm.*, I, 188, 189.

M

Machabées. La mère des Machabées ; *Orat.*, IX, 363, 364.

Mac-Mahon. Allocution adressée au Maréchal de Mac-Mahon ; *Orat.*, V, 339-341. — Sa collaboration à l'œuvre de la Croix-Rouge ; XI, 99.

Madeleine (Sainte). — Panégyrique de sainte Madeleine ; *Orat.*, II, 289-326. — Madeleine et le Sacré-Cœur ; IV, 438, 439. — La voix de sainte Madeleine ; XI, 250, 251.

Madeleine du Sacré-Cœur (Église de la), à Angers. Projet de construction de cette église ; *Orat.*, IV, 437-440. — Allocution pour la bénédiction de cette église ; beauté de son architecture ; VI, 249-256. — *Item*, pour la bénédiction des cloches de l'église ; XI, 247-254. — *Item*, pour la consécration de l'église ; 255-259. — Disc. pour l'installation de M. Christaud ; XII, 263-272.

Madeleine (Église de la), à Paris. Discours prononcés dans cette église. — Panégyrique de sainte Madeleine ; *Orat.*, II, 289-326. — En faveur du patronage cathol. des Alsaciens-Lorrains ; III, 183-203. — Sur l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ; V, 109-143. — Pour l'œuvre des tombes et des prières ; 283-310. — Pour l'Institut des Servantes du T. S. Sacrement ; VI, 193-218. — Sur la question

ouvrière ; VII, 321-351. — Sur la Société de Secours aux blessés militaires ; XI, 97-121. — Sur les pèlerinages de pénitence à Jérusalem ; 303-324. — Sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix ; *Serm.*, I, 145-204. — (Cf. *Deguerry.*)

Mages. Rois-Mages ; *Orat.*, XII, 231, 232 ; *Conf.*, I, 301,

Magistrat. Magistrats démissionnaires à la suite des décrets; VIII, 28.

Mahomet, mahométisme. L'invasion musulmane en Europe ; *Orat.*, X, 182-187. — L'œuvre de Mahomet ; *Conf.*, I, 278, 279. — Fatalisme aveugle de Mahomet; II, 227, 228. — Le mahométisme vaincu par la croix ; *Serm.*, I. 372, 373.

Maillé (Bienheureuse Jeanne de). Son panégyrique ; *Orat.*, III, 45-76.

Maine. Disc. prononcés à l'ouverture et à la clôture de l'Assemblée régionale de l'Anjou, de la Touraine et du Maine ; *Orat.*, XI, 151-167.

Maison. Pour la bénédict. d'une maison nouvelle ; *Orat.*, XII, 383-386. — Ce qui fait l'excellence d'une maison ; *Serm.*, II, 44-62.

Maisonneuve (Docteur), profess. à l'Univers. d'Angers. *Orat.*, XII, 79.

Maistre (Cte Joseph de). *Orat.*, XII, 387, 389, 391.

Mal. C'est l'absence d'un bien librement perdu ; *Conf.*, I, 69-73. — La peine, châtiment du mal moral ; 453-457. — Distinction de sens commun entre le bien et le mal ; II, 237-239.

Malades, maladies (Cf. *Pauvres, souffrance, charité*). La religieuse au chevet du malade ; *Orat.*, VII, 402, 403 ; *Serm.*, II, 302-304.

Malheur (Cf. *Souffrance, douleur, pauvres*). Le malheur a droit à la sympathie parce qu'il en a besoin ; c'est notre malheur qui attira le Verbe parmi nous ; *Serm.*, II. 66-71.

M. Mame, de Tours. Services qu'il a rendus ; *Orat.*. VI, 325, 326.

Mandements (Cf. *Lettres pastorales, instructions pastorales.*) Ordonnant des prières publiques pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles; *Orat.*, IV, 359-369. — Pour la promulgation d'une nouvelle édition du catéchisme diocésain, 449-458. — Portant communication de l'Encyclique sur « la constitution chrétienne des États » ; IX, 320, 321.

Manichéisme. Son explication du mal ; *Conf.*, I, 453, 454.

Manning (Cardinal). Ses tendances vers le socialisme d'État *Orat.*, XI, 433 ; XII, 43, 44.

Marans. Consécration de l'église parois. ; *Orat.*, XII, 311-316.

Marèchal (Mgr), évêque de Laval. Allocution à l'occasion de son sacre ; *Orat.*, X, 205-207.

Mariage. Jeanne de Maillé et son époux, types du ménage chrétien ; *Orat.*, III, 54-56. — Sainteté du mariage, obligations qu'il impose, bonheur du mariage, d'après Tertullien ; IV, 263 et s. — Le contrat est inséparable du sacrement chez les chrétiens ; IX, 209-212 ; les Loges maçonniques poussent au mariage purement civil ; 212-213. — Allocution pour le mariage de M. Louis Mayaud et de Mlle Élisabeth de

Vienne ; XII, 363-373. — *Item*, mariage de M. le comte Léon de Danne et de Mlle Isabelle de Monsaulnin ; 387-395. — *Item*, mariage de M. Jacques Barthélemy et de Mlle Thérèse Hervé-Bazin ; 415-425.

Maricourt (Mgr), recteur des Facultés catholiques. *Orat.*, VII, 56.

Marie (T. S. Vierge) (Cf. *Immaculée-Conception*, *Nativité*, *Rosaire*, *Pontmain*, *pèlerinages*, *couronnement*). Sainte ceinture (Cf. *Disc. au pèlerinage du Puy-Notre-Dame*) ; *Orat.*, III, 265-281. — Allocution au pèlerinage de Béhuard ; 282-290. — Au pèlerinage du Marillais ; 291-298. — Lettre past. pour annoncer la fête du 8 sept au Puy-Notre-Dame ; IV, 299-312. — Ce qui fait la dignité de Marie ; 309-311. — Piété des Angevins envers Marie ; 318-321. — Lettre pastor. pour le couronnement solennel de N.-D.-des-Gardes ; X, 345-357. — Royauté de Marie, 353, 354. — Le *Magnificat* ; VI, 307-309. — Notre-Dame-du-Ronceray ou Notre-Dame-de-la-Charité ; VIII, 267-273. — Le Rosaire de Marie ; IX, 1-12. — L'égide de Marie ; 235, 236. — Marie rencontrant Jésus sur le chemin du Calvaire ; 347-349. — Disc. pour l'ouverture du mois de Marie : raison de cette dévotion ; comment l'Église sait consacrer le temps ; 397-407. — Disc. à l'occasion de la fête de N.-D.-du-Port ; X, 337-365. — Disc. pour le couronnement de N.-D.-du-Folgoët : l'*Ave Maria* de Salaün ; XI, 1-21. — Disc. pour le couronnement de N.-D.-de-l'Épine ; XI, 347-372. — Disc. pour la consécration de la Chapelle de N.-D.-du-Chêne ; XII, 173-185. — Marie, reine du sacerdoce ; 259, 260. — Quelle place Marie occupe dans le plan divin de l'Incarnation, et comment le privilège de son Immaculée-Conception est une conséquence rigoureuse du dogme de la maternité divine ; *Serm.*, I, 51-68. — Marie sur le Calvaire ; 164-172. — Sermon pour la fête de l'Assomption : l'innocence de la Vierge et la dignité de la Mère de Dieu couronnées dans le ciel ; 347-364.

Marie-des-Anges (Religieuses de Sainte-). (Cf. *Religieuses*.)

Marillais. Allocution au pèlerinage du Marillais ; *Orat.*, III, 291-298.

Marine. Ses progrès successifs ; Courbet, homme de mer ; *Orat.*, IX, 297-320.

Martial (Saint). Son œuvre d'évangélisation ; *Orat.*, III, 218.

Martin (Saint). Saint Martin et saint Hilaire ; *Orat.*, III, 231, 232. — Le tombeau de saint Martin ; V, 30-32.

Martyrs. Martyrs japonais ; *Orat.*, XII, 345-350.

Matérialisme. Ce qui fait sa force et sa faiblesse ; *Orat.*, III, 221-223. — Il énerve les âmes ; XI, 288-292. — C'est un abaissement de l'esprit humain ; XII, 88-90. — Le matérialisme dans la religion des chinois ; *Conf.*, II, 201-203 ; dans le système romain ; 205-207 ; dans les sciences, la médecine et les arts ; *Serm.*, II, 191-193.

Mathématiques. Science profondément spiritualiste, qui atteste à un haut degré la puissance de l'intelligence humaine ; la plupart des grands mathématiciens étaient des chrétiens convaincus ; reproches

injustes qu'on adresse aux mathématiques ; *Orat.*, VI, 45-54. — Pourquoi l'amiral Courbet aimait tant les mathématiques ; IX, 293, 294.

Matière. La matière n'est point indigne des investigations de l'homme ; *Orat.*, VI, 55, 56. — L'homme, qui élève vers Dieu la matière, doit savoir s'élever au-dessus de la matière ; *Conf.* I, 55-63. — Puissance de la matière sur l'homme et de l'homme sur la matière ; 227-233. — Puissance de J.-C. sur la matière ; 233-240. — Union intime de la matière et de l'esprit dans le composé humain ; II, 285, 286. — Comment se fait-il que ces deux forces se combattent trop souvent ? 287-289.

Mauges. Caractère de ce pays ; *Orat.*, V, 5-7.

Mayaud (Paul). *Orat.*, VIII, 263.

Mayaud (Louis). Allocut. pour son mariage ; *Orat.*, XII, 363-373.

Médaille. Médaille d'honneur, encouragement salutaire pour le bien ; *Orat.*, II, 72-74.

Saint-Médard de Paris (Paroisse). Sermon de charité pour les pauvres de Saint-Médard de Paris ; *Serm.*, II, 81-95.

Médecine. Tendances matérialistes dans la médecine moderne ; *Serm.*, II, 192.

Médiateur. L'homme, médiateur entre Dieu et le monde ; *Conf.*, I, 55-67. — Le Verbe, médiateur primitif entre Dieu et le monde ; 395-408.

Melun (comte de). Son rapport à l'Assemblée nationale pour demander des prières publiques, 16 mai 1871 ; *Orat.*, IV, 361, 362.

Mercklen (abbé). Alloc. pour sa vingt-cinquième année de prêtrise ; *Orat.*, XII, 427-431.

Mère. Influence de la mère dans la famille ; *Orat.*, II, 278-280 ; 286, 287 ; VI, 115, 116 ; ses augustes et pénibles devoirs ; IV, 372, 373. — Alloc. prononcée à la réunion des Mères chrétiennes : rôle et devoirs de la mère chrétienne ; IX, 363-374. — Amour de saint Yves pour sa mère ; XI, 406, 407. — Le ministère maternel dans l'antiquité païenne et chez les Juifs ; *Conf.*, I, 146-148. — L'amour d'une mère ; *Serm.*, I, 164, 165.

Mérit, curé de Saint-Pierre de Saumur. Son éloge ; *Orat.*, XI, 332, 333.

Mermillod (Mgr). Charme de son éloquence ; *Orat.*, VI, 315, 316.

Messe. La messe du dimanche ; *Orat.*, VI, 284, 285. — Ce que signifient les trois messes de Noël ; *Serm.*, I, 99-103.

Messie attendu par les Juifs ; *Conf.*, I, 109, 110 ; par les Gentils ; 181-196 ; *Serm.*, I, 33-35.

Militaire, Militarisme. (Cf. *Soldat.*) La Révolution française et le militarisme ; *Révol.*, XI.

Ministre des Cultes. Lettre au ministre des Cultes, à l'occasion de la fête du 14 Juillet ; *Orat.*, IX, 111-113. — *Item*, à l'occasion du pèlerinage des ouvriers français à Rome ; XII, 187-189.

Miracles. (Cf. *Surnaturel.*) Pourquoi les miracles, si fréquents jadis, se font rares aujourd'hui ; *Orat.*, II, 211, 212. — Sont-ils une superfétation ? Ils servent à faire éclater la bonté non moins que la puissance de Dieu ; V, 355-363. — L'incrédulité en face du miracle, 364-368. — Les miracles de Jésus-Christ ; *Conf.*, I, 233-240.

Missions, Missionnaires. (Cf. *Apostolat.*) Missions des Pères du Saint-Esprit ; *Orat.*, V, 170-181. — Sur le recrutement des missionnaires ; VIII, 127-131. — Pourquoi l'amiral Courbet favorisait les missionnaires ; IX, 305, 306. — L'œuvre des missionnaires catholiques ; 423-434. — Lettre pastor. sur l'utilité des missions paroissiales ; XII, 47-73.

Modèle. Le Verbe fait chair, modèle de l'humanité ; *Conf.*, I, 409-422.

Modestie. (Cf. *Vertu.*)

Moines, Monastique. (Cf. *Trappe*, *Solesmes*, *Guéranger*, *Bénédictins*, *Jésuites*, etc.) Disc. sur l'ordre monastique ; *Orat.*, V, 61-107. — Les ordres religieux sont une partie intégrante de l'Église ; VII, 397-399.

Mois. Comment l'Église a sanctifié les mois de l'année ; *Orat.*, IX, 400, 401.

Moïse. Son œuvre ; *Conf.*, I, 94, 95 ; *Serm.*, I, 223, 224.

Moloch dévorant les enfants ; *Serm.*, II, 174.

Monarchie. Fidélité du comte de Quatrebarbes au principe monarchique ; *Orat.*, III, 144-147. — Besoin d'une restauration monarchique en France ; IV, 377-383 ; VI, 19 ; *Révol.*, (Conclusion). — Le général de Sonis très attaché à la monarchie ; *Orat.*, X, 257, 258 ; *Item*, Mgr Sébaux ; XII, 136, 137. — Ce qu'a fait l'ancienne monarchie française ; XI, 184, 185. — Il est regrettable qu'avec Richelieu et Louis XIV elle ait dévié vers l'absolutisme ; mais, en 1789, nul ne songeait à la renverser ; *Révol.*, I, III.

Monde. Le monde est dur pour ses victimes ; *Orat.*, II, 301. — Législation du monde physique ; *Conf.*, I, 43-54. — L'homme, médiateur entre Dieu et le monde ; 55-67. — Le Verbe, médiateur primitif entre Dieu et le monde ; 395-408. — Le monde séducteur ; II, 368, 369. — La vie chrétienne dans le monde ; *Vie chrét.*, 35-65.

Mongazon (Petit-Séminaire). Disc. pour la Distribution des prix (1872), sur les causes de l'incrédulité parmi les jeunes gens ; *Orat.*, III, 361-371. — *Item* (1873), sur l'étude des langues anciennes, III, 383-391. — *Item* (1875), sur l'utilité du vers latin ; V, 183-190. — *Item* (1878), sur l'idée d'un Petit-Séminaire ; VI, 263-269. — *Item* (1879), sur le vrai rôle des examens dans l'enseignement ; VII, 93-100. — *Item* (1880), sur la vraie et la fausse éducation ; VIII, 31-38. — *Item* (1881), sur la piété ; 119-125. — *Item* (1882), sur l'utilité du thème ; 251-255. — *Item* (1885), sur le respect de la discipline ; IX, 265-268. — *Item* (1886), sur la gymnastique ; 391-395. — *Item* (1888), sur le danger de nos divisions intestines ; XI, 57-62. — *Item* (1890), sur la vraie et la fausse pédagogie ; 381-385.

Mongazon (**abbé**). Son œuvre de restauration à Beaupréau ; *Orat.*, V, 8.

Monsaulnin (**Mlle Isabelle de**). Alloc. pour son mariage ; *Orat.*, XII, 387-395.

Montault (**Mgr**), **évêque d'Angers.** Combien on le vénérait en Anjou ; *Orat.*, V, 9, 10. — Mgr Montault et Mgr Angebault ; 268-270.

Montfort (**Bienheureux Grignon de**). Son panégyrique ; *Orat.*, X, 367-393.

Montmartre. Sermon pour le jour de la Pentecôte, prononcé dans l'église Saint-Pierre de Montmartre ; *Serm.*, I, 217-231.

Montmorency. Disc. sur le caractère religieux du patriotisme, prononcé au service anniversaire célébré dans l'église de Montmorency pour les Polonais morts dans l'émigration ; *Orat.*, II, 327-347.

Monuments. (Cf. *Églises.*) Monuments funèbres sur la tombe des héros ; *Orat.*, II, 383-387. — Monument de Mgr Angebault dans la cathédrale d'Angers ; V, 262-265. — Monument au Tertre Saint-Laurent ; VI, 219-235. — Monument de Lamoricière dans la cathédrale de Nantes ; VII, 172, 173. — Disc. à l'inauguration du monument du pape Urbain II, à Châtillon-sur-Marne ; X, 177-203. — Disc. à l'inauguration du monument de saint Yves, à Tréguier ; XI, 399-426.

Morale. L'Église la maintient intacte même devant les menaces du pouvoir ; *Orat.*, II, 420, 421. — Causes morales de nos désastres ; IV, 81-104. — Morale utilitaire ; VII, 159 ; d'après l'Écriture, IX, 90-93. — Ensemble de la théologie morale ; VII, 271-281. — La prétendue morale des encyclopédistes et des francs-maçons ; IX, 206-209 ; 222, 223. — La libre-pensée a pour corollaire la libre morale ; X, 103-107. — Sur l'état religieux et moral de la France ; 295-329. — Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre moral ; *Conf.*, I, 259-272. — L'Église ramenant le genre humain à l'unité religieuse et morale ; II, 23-37. — — Mot d'Euler sur la morale ; *Conf.*, II, 188, 189. — Quatorze conférences sur la morale chrétienne : caractère à la fois spéculatif et pratique du christianisme, 193-220 ; la liberté morale, 221-234 ; la conscience, 235-249 ; la loi morale, 251-267 ; l'humilité en face de l'orgueil, 269-282 ; la chasteté en face de la volupté, 283-298 ; la charité en face de l'égoïsme, 299-314 ; nécessité de la grâce divine, 315-328 ; de la vie divine et des sacrements qui en sont les canaux, 329-343 ; le baptême, 345-359 ; la confirmation, 361-375 ; la pénitence, 377-393 ; l'eucharistie, 395-411. — Contre ceux qui disent : Nous acceptons la morale chrétienne, mais à quoi bon les mystères ? *Serm.*, I, 30, 31.

Morel (**abbé Jules**). Son éloge funèbre ; *Orat.*, XI, 325-333.

Morlot (**cardinal**). Son oraison funèbre ; *Orat.*, I, 1-45. — Compliment au cardinal Morlot ; *Serm.*, I, 335.

Mort, morts. Les regrets que laisse la mort ; *Orat.*, II, 375, 376. — Mourir pour la patrie ; 376-382. — Le respect des morts, V, 289-299.

— Les mérites d'un homme apparaissent mieux après sa mort, VI, 109, 110. — La mort conséquence du péché ; *Conf.*, I, 75 ; 453-459 ; *Serm.*, I, 349-351. — Les morts réputées belles parmi les hommes, et la mort de Jésus-Christ ; *Conf.*, I, 303-317. — Les ravages de la mort ; 448, 449. — Triomphe du chrétien sur la mort ; *Vie chrét.*, 243-267. — Le culte des morts à Paris ; *Serm.*, I, 106, 107. — Impossible d'échapper à la mort ; 202, 203. — Sermon pour le jour des morts ; II, 25-39. — Ce qu'on emporte en mourant ; 207, 208 ; 233, 234.

Mortification (Cf. *Sacrifice*). Mortification du curé d'Ars ; *Orat.*, XII, 159-162 ; de saint Jean de la Croix ; 199-204. — La mortification est féconde ; *Serm.*, II, 91-94.

Moyen âge. Le moyen âge et l'eucharistie ; *Serm.*, I, 304-306.

Muets. (Cf. *Sourds-muets*.)

Mulhouse. Sermon de charité prêché à Mulhouse ; *Serm.*, II, 133-155.

Musique. (Cf. *Arts*.) Disc. en faveur de l'association des artistes musiciens de France : sur les rapports de la Religion et de l'Art ; *Orat.*, I, 294, 295, 300, 304-306. — Sur les gammes musicales ; XI, 250-254.

Mystères. Les mystères de la foi et ceux de la nature ; *Orat.*, VIII, 329-335 ; *Serm.*, I, 242, 243. — Le mystère est une des marques de la religion révélée ; *Orat.*, X, 92, 93. — Les mystères sont le fondement de la morale chrétienne ; *Serm.*, I, 30, 31.

Mysticisme. Mysticisme chrétien au moyen âge ; *Orat.*, I, 362, 363. — (Cf. Étude sur la mystique chrétienne de Gœrres ; *Commodien* ; 165-205.) — Sainte Thérèse, la grande mystique ; *Orat.*, VIII, 290-304. — Les ouvrages mystiques de saint Jean de la Croix ; XII, 193-225.

N

Naissance. Naissance naturelle et renaissance surnaturelle ; *Conf.*, II, 348-359.

Nantes. Belle ville, riche de souvenirs ; *Orat.*, VI., 7, 8. — Œuvres et administration de Mgr Fournier, à Nantes, 1-38. — Concours prêté par les Nantais à l'Université d'Angers ; VII, 209-211. — Disc. sur le général de Lamoricière, prononcé dans la cathédrale de Nantes ; 169-208.

Napoléon Ier. Son rôle providentiel ; *Orat.*, II, 92, 93. — Il avait senti l'importance de la religion dans l'éducation ; VI, 122. — Il ne comprenait pas qu'un homme d'esprit pût rester protestant ; *Conf.*, II,

111. — Son nom est entré profondément dans l'histoire de France ; *Révol.*, XII. — La France acclamant les cendres de Napoléon ; *Serm.*, I, 399.

Napoléon III. (Cf. Péroraisons des huit sermons sur la vie chrétienne.) — Félicitations à l'occasion de la naissance du Prince impérial ; *Vie chrét.*, 63-65. — Napoléon favorable à l'action de l'Église ; 132, 133 ; 266.

Nations, nationalités. Comment tombent les nations ; *Orat.*, I, 93, 94 ; comment elles se relèvent ; 98, 99 ; V, 190-197. — Comment elles concourent au plan de la Providence ; II, 120. — Les nations modernes ne sauraient répudier le précieux héritage du passé ; 237-241. — Elles se relèvent surtout par la prière et les vertus des saints ; III, 67, 68. — L'enseignement chrétien, principe de l'unité nationale ; VII, 101-107. — Les nations, comme les individus, sont les artisans de leur propre fortune ; X, 295-297. — La nationalité, c'est la personnalité des peuples ; *Conf.*, I, 89. — Chaque nation a sa vocation propre ; 99-101. — Nationalités et territoires, tout a fléchi devant la souveraineté de J.-C. ; 290-293. — Les nations sont d'ordinaire à l'image de leur fondateur ; II, 16-18. — Division des hommes en nationalités distinctes ; 25, 26.

Nativité de la Sainte Vierge (Cf. *Pèlerinages*). Notre-Dame-Angevine ; *Orat.*, IV, 318-320. — Lettre pastor. à l'occasion de la Nativ. de la Sainte Vierge ; IX, 115-119.

Naturalisme. (Cf. *Déisme*). — Le naturalisme dans la science moderne ; *Serm.*, II, 188

Nature. Harmonie des lois de la nature qui sont une admirable manifestation de Dieu ; *Orat.*, V, 349-351. — Sciences naturelles ; les grands règnes de la nature ; les sciences naturelles font chaque jour éclater davantage le dogme de la Providence ; VI, 55-74. — Adoration de la nature, première forme de l'idolâtrie ; *Conf.*, I, 174, 175. — Communion de l'homme avec la nature ; II, 399-403. — La nature est le temple de Dieu ; *Serm.*, II, 46, 47.

Navigation. La navigation du chrétien vers le port du salut ; *Serm.*, II, 262-265.

Négres. Le B. Claver, l'apôtre des nègres ; *Orat.*, XI, 41-50.

Nelson. Londres attendant les restes de Nelson ; *Serm.*, I, 398.

Neutralité. Dans l'enseignement : scandale et folie ; *Orat.*, VI, 122. 124. — Règle de conduite vis-à-vis de l'école neutre ; VIII, 237-240- — Neutralité politique ; IX, 146-147. — Prétendue neutralité religieuse des francs-maçons ; 199-201. — Les sectes ont toujours prôné la neutralité scolaire ; 202-209. — Mgr Sébaux et la neutralité scolaire ; XII, 127-129.

Nicodème. Modèle de la foi savante ; *Serm.*, II, 190-193.

Nicolas (Saint). Beauté de l'église Saint-Nicolas de Nantes ; *Orat.*, VI, 20-22.

Noces d'or. Disc. pour le 50e annivers. de la fondation de l'œuvre des conf. de Saint-Vincent-de-Paul ; *Orat.*, VIII, 351-422. — Disc. aux noces d'or des conférences de Saint-Vincent-de-Paul d'Angers ; XI, 91-95. — Disc. pour le cinquantenaire de la communauté de Saint-Joseph, à Saint-Martin de Beaupréau ; 205-212. — Alloc. pour la cinquantaine de prêtrise d'un curé ; XII, 327-334.

Noces d'argent. Alloc. pour les noces d'argent de M. l'abbé Merklen; *Orat.*, XII, 427-431.

Noël. Sermon pour le jour de Noël : l'Incarnation du Verbe, cause première et fin dernière de l'établissement du règne de Dieu parmi les hommes ; *Serm.*, I, 69-92. — 1re et 2e allocutions sur la fête de Noël : ce que nous dit la crèche et ce que signifient les trois messes de Noël ; 93-103.

Nom. La transmission du nom ; *Conf.*, II, 14, 15, 19.

Nombre. La volonté du nombre faisant loi ; *Révol.*, VI.

Notre-Dame (Cf. *Marie*). Notre-Dame de Paris, du Port, du Folgoët, du Chêne, du Marillais, de Béhuard, etc... (Cf. ces différents mots.)

Nourriture de la plante, de l'animal, de l'homme; *Conf.*, II, 399-401.

Novices, noviciat (Cf. *Séminaires*). Alloc. aux novices de la Ce de Jésus, sur saint Stanislas Kostka ; *Orat.*, IX, 435-443. — Le maître des novices ; XII, 15-17.

O

Oblations. Lettre circulaire relativement au nouveau tarif des oblations ; *Orat.*, VIII, 9-23.

Oblats de Marie. *Orat.*, VII, 415, 416.

Œuvres. (Cf. *Sociétés, associations.*) Disc. pour l'œuvre des tombes et des prières ; *Orat.*, V, 283-310. — Alloc. au clergé et aux directeurs des œuvres catholiques de la ville d'Angers, sur les luttes actuelles de l'Église ; VII, 367-373. — Progrès des œuvres catholiques à notre époque ; VIII, 177-184. — La plupart des œuvres catholiques de notre temps ont une humble origine ; IX, 413-415.

Office divin. Dom Calmet s'en faisait une obligation rigoureuse et ne s'en dispensait jamais ; *Orat.*, III, 132-135. — C'est l'*opus Dei* ; V, 77-79. — L'office divin dans les premiers temps de l'Église ; VI, 290-293.

Oraisons liturgiques. Leur beauté ; *Orat.*, VI, 309, 310.

Oraisons ou éloges funèbres. Du cardinal Morlot ; *Orat.*, I, 1-45. — Du comte Théodore de Quatrebarbes ; III, 139-151. — Du marquis de

Brissac ; 153-161. — De Mgr Fruchaud ; V, 1-34. — De Dom Guéranger ; 61-107. — De Mgr Fournier ; VI, 1-38. — Du cardinal Brossais Saint-Marc ; 109-151. — De Mgr Wicart ; VII, 1-42. — De Mgr Bataille ; 43-83. — Du général de Lamoricière ; 169-208. — De Mgr Colet ; IX, 31-67. — De M. l'abbé Subileau ; 165-169. — De l'amiral Courbet ; 283-320. — De M. le chanoine Rapp ; 375-382. — De M. Victor Pavie ; 445-453. — Du général de Sonis ; X, 243-277. — De l'abbé Jules Morel ; XI, 325-333. — De Dom Couturier ; XII, 1-25. — De Mgr Sébaux ; 105-139. — De M. Joseph de la Bouillerie ; 409-414.

Ordre (Sacrement de l'). L'Évêque seul en est le ministre ; *Conf.*, II, 186-188.

Orgue. Son rôle dans l'église ; *Orat.*, XII, 273, 274.

Orgueil. L'humilité en face de l'orgueil ; *Conf.*, II, 269-282. — La révolte des sens, châtiment de l'orgueil ; 283-285. — L'esprit d'orgueil en face des préceptes de Dieu ; *Vie chrét.*, 15-22.

Origène. Caractère de ses écrits ; *Orat.*, I, 329. 330. — Cf. dans le *Cours d'éloquence sacrée*, *Origène*, 2 vol. in-8°.

Orléans. (Cf. *Jeanne d'Arc.*) — Ce que la Providence a fait pour cette ville ; *Serm.*, II, 120-121. — Sermon de charité en faveur de l'œuvre de la grande Providence d'Orléans ; 97-121.

Orphelins. Œuvre des orphelins de la guerre ; *Orat.*, IV, 62-65.

Ouvriers. (Cf. *Peuple*, *économie politique*, *pauvres.*) Les ouvriers sont plus que jamais en butte aux sollicitations du vice ; *Orat.*, II, 75, 76. — Disc. sur les Cercles catholiques d'ouvriers : ce que l'Église a fait pour l'ouvrier au cours des siècles, et ce que la Révolution essaie de substituer à la foi dans l'âme du peuple ; V, 109-143. — La Révolution s'attaque aujourd'hui, de préférence, à l'ouvrier ; VII, 72, 73. — Disc. à l'ouverture et à la clôture du Congrès des associations ouvrières catholiques (1879) : il faut aimer l'ouvrier ; 119-138. — Disc. sur la question ouvrière, prononcé à la Madeleine de Paris ; 321-351. — Gravité de la question économique et ouvrière ; IX, 151-154 ; elle ne sera pas résolue sans l'Église ; 155-159 ; XII, 97, 98. — Disc. sur la question ouvrière, prononcé à l'ouverture du Congrès régional de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers ; X, 1-24. — Les œuvres catholiques sont des remèdes nécessaires ; XI, 87-90. — Disc. à la fête des corporations ouvrières (1889) : sur le rôle de la religion dans le monde du travail ; 169-178. — *Item* (1890) : sur la religion et la question ouvrière ; 335-345. — Socialisme d'État ; droits et devoirs de l'État dans la question ouvrière ; 428-450. — Lettre au Ministre des Cultes, à l'occasion du pèlerinage des ouvriers français à Rome ; XII, 187-189. — Alloc. familière aux ouvriers sur les bienfaits de l'Église envers le peuple ; 275-286. — La Révolution française et l'ouvrier ; *Révol.*, IX. — L'ouvrière chrétienne ; *Serm.*, II, 118, 119. — Les misères de l'ouvrier ; 152, 153.

P

Paganisme. L'antiquité païenne a connu l'amour de la patrie ; *Orat.*, II, 336. — Le paganisme au temps de saint Ambroise ; IV, 398-401. — Comment il revit de nos jours ; 401-403. — Le paganisme n'a pas connu la charité ; XI, 417, 418. — Il a dénaturé la notion du pouvoir paternel, du pouvoir maternel et du pouvoir domestique ; *Conf.*, I, 143-151. — L'idolâtrie dans le paganisme ; 167-179. — Attente d'un libérateur parmi les gentils ; 181-196. — Le paganisme n'était pas charitable, parce qu'il était sensuel ; *Serm.*, II, 84, 85. — Le paganisme n'a pas su respecter l'enfance ; 173-180.

Paix. Comment Jésus-Christ est venu apporter la paix et la guerre ; *Orat.*, V, 109-112. — Le Pape devrait être l'arbitre universel de la paix ; 301-302 ; XI, 101. — Ce qui trouble la paix ; VI, 351, 352. — Nous avons tous besoin de la paix de la conscience ; *Conf.*, II, 384, 385 ; elle est la condition essentielle du bonheur ; *Vie chrét.*, 108-120. — La paix du cloître ; *Serm.*, II, 311.

Panégyriques. De Jeanne d'Arc (1er et 2e) ; *Orat.*, I, 87-183. — De saint Ignace ; II, 27-54. — De sainte Geneviève (1er et 2e) ; 115-175. — De saint Germain d'Auxerre ; 193-223. - De saint Vincent de Paul (2e) ; 225-256. — De sainte Clotilde ; 257-288. — De sainte Madeleine ; 289-326. — De saint Jean-Baptiste ; 397-424. — De la Bienheureuse Jeanne de Maillé ; III, 45-76. — De saint Hilaire (1er) ; 213-247. — De saint Thomas d'Aquin ; 327-359. — De saint Hilaire (2e) ; X. 55-84. — D'Urbain II, 177-203. — De sainte Radegonde ; 209-241. — Du Bienheureux Grignon de Montfort ; 367-393. — Du Bienheureux de la Salle ; 395-426. — Des Bienheureux Rodriguez, Berchmans et Claver ; XI, 23-50. — De saint Yves ; 399-426. — Du curé d'Ars ; XII, 151-172.

Panthéisme. Dans la doctrine indienne ; *Conf.*, I, 188, 189 ; II, 199-201. — Dans le néoplatonisme ; 203-205. — Le panthéisme détruit la liberté humaine ; 224-226. — Il est l'indice de cette aspiration qui pousse l'homme à vouloir s'unir à Dieu le plus étroitement possible ; 406, 407.

Papauté (Cf. *Pouvoir temporel*, *Rome*). Encourage les sciences ; *Orat.*, I, 58-59, 204-207. — *Discours sur l'histoire de la Papauté* : la Papauté a brillé par le martyre, l'apostolat, le génie du gouvernement, l'auréole de la science et de la sainteté ; 185-212. — Cf. La Papauté devant l'histoire ; *Conf.*, II, 155-171. — Ce qu'est le Pape dans

l'Église ; *Orat.*, IV, 10, 11 ; VII, 194-197 ; XII, 298. — Mgr Fruchaud défend avec ardeur les biens et les prérogatives de la Papauté ; V, 15-23. — *Les Origines de l'Église romaine* et la *Monarchie pontificale* de Dom Guéranger ; 99-102. — La lutte de la Papauté contre la Révolution ; 124-126. — La Papauté devrait être l'arbitre universel entre les peuples ennemis ; 301-302 ; XI, 101. — L'infaillibilité du Pape affirmée par saint François de Sales ; VI, 95, 96. — Éminente dignité du siège apostolique ; 179-191 ; *Serm.*, II, 213. — L'Église grecque et la primauté du Pape ; *Conf.*, II, 139-154.

Pâques, pascal. — Alloc. sur le devoir pascal ; *Conf.*, II, 413-421. — Sermon pour le lundi de Pâques, sur la résurrection ; *Vie chrét.*, 243-267. — Allocution pour le jour de Pâques ; *Serm.*, I, 206-209.

Paraphrase. D'une prose de l'office de saint Jean ; *Orat.*, VIII, 163-169.

Pardon. J.-C. pardonnant à ses bourreaux ; *Serm.*, I, 148-155, — Il pardonne au larron pénitent ; 156-162.

Parents. Influence de l'exemple donné par les parents ; *Orat.*, IV, 114 et s. ; *Serm.*, II, 209. — Ils doivent apprendre le catéchisme à leurs enfants ; *Orat.*, IV, 455-457. — Instr. past. aux pères et mères de famille sur l'éducation chrétienne de leurs enfants ; VIII, 229-243.

Paris. Les archevêques de Paris au XIXe siècle ; *Orat.*, I, 43-45. — Paris au Ve siècle ; II, 135, 136. — Paris protégé par saint Denys et sainte Geneviève ; 152, 153. — Pourquoi Dieu a placé Paris sous le patronage d'une sainte, de sainte Geneviève ; 154-175. — L'influence de Paris sur le reste du monde ; 169, 170. — Vœux pour la délivrance de Paris assiégé ; IV, 40, 41. — Le culte des morts à Paris ; V, 293-295. — Paris, ville du blasphème ; VI, 200-202 ; ville de la prière ; 203, 204. — Trois dévotions chères aux Parisiens : la dévotion à la croix, le culte des morts, la neuvaine de sainte Geneviève ; *Serm.*, I, 105-109. — La splendeur de Paris cache bien des misères ; II, 88, 89.

Discours prononcés à *Notre-Dame* de Paris : Oraison funèbre du cardinal Morlot ; *Orat.*, I, 1-47. — Disc. sur les rapports de la religion et de l'art, 291-311. — Sermon sur le triomphe de la croix ; *Serm.*, I, 365-379.

Pour les paroisses ou institutions de Paris, voir les différents noms.

Paroisses, paroissiens. Ce qu'est une église paroissiale ; *Orat.*, II, 182. — Ce qu'est une paroisse ; VII, 60-62 ; XII, 53, 54 ; 264-266 ; *Serm.*, II, 226-231. — Lettre pastor. sur l'utilité des missions paroissiales ; *Orat.*, XII, 47-73. — Allocutions de Mgr Freppel aux paroissiens, dans ses tournées pastorales ; *Serm.*, II, 199-236.

Parole (Cf. *Éloquence*). Puissance de la parole humaine ; *Orat.*, I, 315-317. — La parole du Christ ; 317-323. — La parole des apôtres ; 323-325. — La parole des Pères de l'Église ; 325-344. — Le « sacrement de la parole » ; III, 304-307. — La parole, instrument du bien comme du mal ; IV, 168, 169. — La parole, véhicule de la vérité ; parole de

Dieu ; *Conf.* I, 115-125 ; 132-133 ; II, 338-341 ; 403, 404 — La parole de l'honnêteté, du génie, de l'autorité ; pourquoi nul, sauf Dieu, ne parle en son propre nom ; *Conf.*, I, 212-217. — J.-C. a parlé en Dieu ; 211-224. — Sermon sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix ; *Serm.*, I, 145-204.

Pascal. Établit la distinction radicale entre le naturel et le surnaturel ; *Orat.*, III, 84, 85 ; et la supériorité de l'ordre surnaturel sur l'ordre naturel ; X, 59.

Passions. J.-C. a toujours parlé et agi à l'encontre des passions humaines ; *Conf.*, I, 299-301. — Elles obscurcissent la conscience ; II, 257, 258. — Les passions faisant obstacle à la loi morale : l'orgueil, 269-282 ; la volupté, 283-298 ; l'égoïsme, 299-314. — Le tentateur s'aidant des passions ; 317-321. — L'âge des passions ; *Serm.*, II, 258, 259, 263-265.

Pasquier (chanoine), doyen de la Faculté des Lettres. *Orat.*, XI, 391.

Pasteur. Les devoirs du bon pasteur ; *Serm.*, II, 212-216.

Pastoral (Cf. *Instructions pastorales, Lettres pastorales, Visites pastorales*). Les *Œuvres oratoires et pastorales* de Mgr Freppel forment 12 volumes. (Paris, Roger et Chernoviz.)

Patience. Il faut de la patience pour bien faire l'œuvre de Dieu ; *Orat.*, V, 164-165.

Patrie (Cf. *État*). L'idée de patrie ; *Orat.*, I, 176, 177. — Mourir pour la patrie ; II, 371-396. — Pas de peuple sans patrie ; *Conf.*, I, 91. — L'amour de la patrie ; II, 352, 353. — La patrie est comme une providence pour le citoyen ; *Serm.*, II, 102-104, 107.

Patriotisme. Le patriotisme, vertu morale très appréciée des païens et vivifiée par le christianisme ; caractère du patriotisme chrétien dans Jeanne d'Arc ; *Orat.*, I, 137-149. — *Disc. sur le caractère religieux du patriotisme* ; II, 327-347. — Le patriotisme en Alsace ; III, 173-181. — Patriotisme, sentiment très naturel à l'homme et au chrétien ; nous tremblons à la pensée d'être privés de la patrie, *privari patria* ; 189 et s. — Saint Louis, modèle de patriotisme ; IX, 273-275. — Le patriotisme chez les anciens ; *Conf.*, II, 307, 308.

Patrons (Saints). *Disc. sur l'idée d'une église patronale* ; *Orat.*, II, 177-192.

Patrons d'usine. Les patrons chrétiens ; VII, 343-345 ; X, 13-17. — Le patron est souvent à la merci de l'ouvrier ; XI, 440.

Paul (saint). Le style de saint Paul ; *Orat.*, I, 324-325. — Son activité apostolique ; IV, 13. — Il se présente devant l'Aréopage ; *Conf.*, I, 326, 327. — Il ne veut connaître que Jésus-Christ crucifié ; *Serm.*, I, 196, 197.

Pauvres. (Cf. *Charité, Petites Sœurs des Pauvres, Servantes des Pauvres.*) Comment ils étaient secourus dans la primitive Église ; *Orat.*, II, 230 et s. — Le card. Brossais Saint-Marc fonde une messe quotidienne pour les pauvres ; VI, 148. — Saint Yves, ami des

pauvres ; XI, 412, 416-426. — La pauvreté de Jésus-Christ ; *Conf.*, I, 263, 264. — Le verre d'eau donné aux pauvres ; *Vie chrét.*, 171, 172. — Pourquoi il faut aimer le pauvre et lui prouver qu'on l'aime en le secourant : *Serm.*, II, 63-79. — Sermon de charité pour les pauvres de Saint-Médard ; 81-95. — Sermon de charité pour les jeunes filles pauvres de la grande Providence d'Orléans : jeunesse et pauvreté ; 97-121. — Jésus-Christ avait une prédilection pour les pauvres ; 142-144. — L'amour des pauvres est une sauvegarde pour la jeunesse ; 157-169.

Pavie (Victor). Allocution prononcée à ses obsèques ; *Orat.*, IX, 445-453.

Paysant (Mgr), évêque d'Angers. *Orat.*, V, 269.

Péché, pécheur. (Cf. *Conversion, salut.*) Gravité du péché ; *Orat.*, IV, 197-200. — Satisfaction pour le péché ; 205-220 ; *Serm.*, I, 44-46. — Les angoisses du pécheur ; *Orat.*, VIII, 219-221. — Le péché véniel ; XII, 208, 209. — Transmission du péché originel ; *Conf.*, I, 69-81. — Les ravages du péché ; 447-449, 455. — L'humanité a toujours vaguement senti le besoin de se purifier, par un rite quelconque, d'une souillure originelle ; II, 346-348. — Le péché se lave dans les larmes du repentir ; 379-393. — Sermon sur la conversion du pécheur ; l'enfant prodigue ; *Vie chrét.*, 139-172. — La tradition des peuples et le dogme d'un péché originel ; *Serm.*, I, 37-44. — Jésus-Christ victime du péché ; 173-178. — C'est le péché qui a produit la mort ; 349-351.

Pédagogie. (Cf. *Éducation.*)

Peinture. (Cf. *Art.*) Disc. sur les rapports de la religion et de l'art ; *Orat.*, I, 294, 300. — Peintures modernes de la cathédrale de Spire ; 302-304.

Pélagianisme. Combattu dans la Grande-Bretagne par saint Germain d'Auxerre, *Orat.*, II, 205-213.

Pèlerinages. Qu'est-ce qu'un pèlerinage ? *Orat.*, II, 5-12. — Ce qu'est celui de Sainte-Anne d'Auray, 12-25. — Disc. prononcé au pèlerinage du Puy-Notre-Dame ; III, 265-281. — Allocution au pèlerinage de Béhuard ; 282-290. — Au pèlerinage du Marillais ; 291-298. — Les pèlerinages sont des affirmations solennelles de la foi ; IV, 305-307. — Lettres diverses sur les pèlerinages diocésains ; IV, 299-357. — Comment les pèlerinages affermissent la foi ; V, 366-370. — Disc. sur les pèlerinages de pénitence à Jérusalem ; XI, 303-324.

Pénitence de Madeleine ; *Orat.*, II, 292-302. — Pénitence et virginité au pied du Calvaire ; 316. — Saint Jean-Baptiste prêche la pénitence, qui est le premier mot de l'Évangile ; 413, 414, 418, 419. — La Trappe, grande école de pénitence ; VII, 150-156. — Discours sur les pèlerinages de pénitence à Jérusalem ; XI, 303-324. — Conférence sur le sacrement de pénitence ; *Conf.*, II, 377-393. — Tribunal de la Pénitence ; *Orat.*, IV, 201-203.

Pentecôte. (Cf. *Esprit-Saint, confirmation.*) Sermon pour le jour de la Pentecôte ; *Serm.*, I, 217-238. — Allocution pour le jour de la Pentecôte ; 233-238. — Pentecôte et charité ; II, 145.

Perché (Mgr), archevêque de la Nouvelle-Orléans. *Orat.*, V, 191, 192. — Lettre à l'occasion de sa mort ; IX, 69-78.

Père. Auguste caractère de la paternité ; il faudrait fortifier l'autorité paternelle; *Orat.*, IV, 254-260. — Dieu maudit la race de Cham pour venger l'honneur d'un père ; V, 167-169. — Général de Sonis, modèle du père chrétien ; X, 270, 271. — Le pouvoir paternel à Rome, à Sparte et chez les Hébreux ; *Conf.*, I, 143-146.

Pères de l'Église. (Cf. *Cours d'éloquence sacrée*, 13 vol.) — L'éloquence des Pères du IVe siècle ; *Orat.*, I, 334-344. — Les écrits des Pères en général ; 380-381.

Perfection chrétienne. Règles de la perfection tracées par saint Jean de la Croix ; *Orat.*, XII, 204-225. — Désir de la perfection dans sainte Jeanne de Chantal ; *Serm.*, II, 270-272.

Persécution. Persécutions par les Césars, à Rome et dans les Gaules ; *Orat.*, II, 106, 107. Persécutions de l'Église dans les temps actuels, IV, 283-298 ; VII, 369-371 ; VIII, 317, 318 ; XII, 27-33.

Persévérance. Le mérite de la persévérance ; *Orat.*, XII, 11, 12.

Personnalité. Personnalité humaine ; *Conf.*, I, 77.

Personnes. La personne en Dieu ; les trois personnes divines ; *Conf.*, I, 388-394.

Petites Sœurs des Pauvres. (Cf. *Religieuses.*)

Peuple. (Cf. *Nations.*) Peuples fondateurs et peuples destructeurs ; *Orat.*, II, 142, 143. — De nos jours la foi gagne du terrain dans les classes aisées, mais faiblit dans la masse du peuple ; VII, 120-122. — Bienfaits de l'Église envers le peuple ; XII, 275-286.

Philippe (église Saint-) du Roule, à Paris. Alloc. pour le mariage de M. Louis Mayaud, prononcée dans cette église ; *Orat.*, XII, 363-373.

Philosophie. Son rôle dans l'éducation ; on la néglige trop de nos jours ; dédain que professent pour cette science les positivistes et les matérialistes; pourquoi les catholiques doivent l'étudier avec ardeur ; *Orat.*, V, 221-231.

Photius. Son œuvre ; *Conf.*, II, 134, 135, 152, 153.

Physique. Objet de cette science ; pourquoi elle s'est développée si tardivement ; *Orat.*, VI, 56-61.

Pie IX. Vingt-cinquième anniversaire de son pontificat ; *Orat.*, IV, 368, 369. — Lettre pastorale à l'occasion de sa mort : l'œuvre de Pie IX ; VI, 161-172. — Deuil qui a suivi sa mort ; 173-175. — Pie IX et Lamoricière ; VII, 171, 172 ; 198, 199. — Pie IX, homme de grand caractère ; XII, 324, 325.

Pie (Mgr). Son éloge ; *Orat.*, III, 21, 217. — Son ardeur contre le libéralisme ; XI, 329, 330.

Pierre (saint). Dialogue supposé entre saint Pierre et l'empereur

Claude ; *Orat.*, I, 188-191. — Saint Pierre choisi par Jésus-Christ comme chef de l'Église ; *Conf.*, II, 136-147. — Petite homélie sur la fête de saint Pierre ; *Serm.*, I, 253-258. — Ce que saint Pierre dit des fidèles laïques ; II, 183-185.

Pierre. Ce que signifie la première pierre d'une église ; *Orat.*, XII, 295-301.

Piété. Disc. sur la piété ; *Orat.*, VIII, 119-125. — Piété de sainte Radegonde ; X, 219-223. — Du général de Sonis ; 255, 257, 264, 267-269, 272-275. — Piété filiale ; *Conf.*, II, 307.

Pitra (cardinal). *Orat.*, V, 176 ; X, 171, 172.

Plain-Chant. (Cf. *Chant religieux.*)

Plaisir. Le plaisir ne saurait être le but de la vie ; *Orat.*, IX, 90-93. — La peine vengeant l'insulte faite à Dieu par le plaisir coupable ; *Conf.*, I, 453-455. — L'amour du plaisir, grand obstacle au dévouement ; *Serm.*, II, 81-95.

Plante. La vie de la plante ; *Conf.*, I, 442. — Comment elle se développe ; II, 399 ; *Serm.*, II, 238, 239.

Platon. Obscurité de sa doctrine ; *Orat.*, II, 355-357 ; *Conf.*, II, 73, 74. — Son mérite ; *Orat.*, III, 345, 348. — Sa philosophie pâlit devant le catéchisme des chrétiens ; *Conf.*, I, 435, 436. — Ce qu'il dit de l'obscurité des livres doctrinaux ; II, 76, 77. — Chez lui, la spéculation néglige la pratique ; 204, 205.

Poésie chez les mystiques ; *Orat.*, XII, 217-222.

Point. Le point, conception idéale ; *Conf.*, I, 45.

Poitiers. Disc. prononcés dans la cathédrale de Poitiers : Premier panégyrique de saint Hilaire ; *Orat.*, III. 213-247. — Deuxième panégyrique de saint Hilaire, X, 55-84. — Disc. pour le centenaire de sainte Radegonde ; 209-241.

Polémique. (Cf. *Lutte.*) Dom Guéranger, modèle du polémiste ; *Orat.*, V, 102-105. — Saint François de Sales sait réfuter l'erreur sans blesser les personnes ; VI, 96-98. — Les *Œuvres Polémiques* de Mgr Freppel forment 10 volumes. (Paris, libr. Téqui.)

Politique. Le clergé ne doit pas s'en désintéresser ; *Orat.*, VI, 133, 134 ; IX, 135-137 ; XI, 83, 84. — Invasion de la politique dans l'éducation ; VIII, 111-117. — La politique, source de divisions, XII, 287-293. — L'égalité politique, chimère et danger ; *Révol.*, VI. — L'avenir politique de la France ; *Révol.*, XII.

Pologne, Polonais. Disc. sur le caractère religieux du patriotisme prononcé au service anniversaire pour les Polonais morts dans l'émigration ; *Orat.*, II, 327-347. — Grandeur et décadence de la Pologne, *Ibid.* ; et V, 193, 194 ; *Révol.*. XII.

Polytechnique. Les gloires et les défaillances de l'École polytechnique ; *Orat.*, IX, 294, 295.

Pontmain. Disc. pour la bénédiction de l'église de Notre-Dame de Pontmain ; *Orat.*, V, 343-372. — Prudence de Mgr Wicart dans l'examen de l'apparition ; VII, 36-38.

Port. Disc. à l'occasion de la fête de Notre-Dame du Port ; *Orat.*, X, 337-365.

Poulain (R. P.). S. j. ; *Orat.*, XII, 78.

Pouplard (chanoine), supérieur du Petit-Séminaire de Beaupréau : son dévouement ; *Orat.*, XI, 388.

Pouvoir civil. (Cf. *État.*) Déférence et fermeté du card. Morlot envers le pouvoir civil ; *Orat.*, I, 17, 18. — Le pouvoir civil prend son origine dans les lois fondamentales de la nature et de la société ; III, 82-84. — Distinction entre les deux pouvoirs civil et ecclésiastique ; 102, 103. — Saint Ambroise s'oppose aux empiétements du pouvoir civil : *Imperator intra Ecclesiam, non supra Ecclesiam est* ; IV, 405-409. — Sur l'attitude du clergé vis-à-vis du pouvoir civil ; VIII, 315-318 ; IX, 27-30. — Les empiétements du pouvoir civil sur le pouvoir spirituel, au temps de Philippe-le-Bel ; résistance de saint Yves ; XI, 412-415. — Constitution du pouvoir chez le peuple juif ; distinction des deux pouvoirs ; *Conf.*, I, 153-165.

Pouvoir temporel des Papes. L'Italie profite de nos désastres pour prendre Rome ; *Orat.*, IV, 41-44. — Lettre pastorale sur l'invasion des États pontificaux ; 67-80. — Protestation contre les usurpateurs des biens de l'Église romaine ; 283-287. — Le cardinal Brossais Saint-Marc s'élève énergiquement contre ceux qui laissent dépouiller le Saint-Siège ; VI, 136, 137. — La Révolution attaquant avec acharnement le pouvoir temporel des Papes ; Lamoricière défendant la papauté ; VII, 196-202.

Presse. Favorisée par la Sorbonne ; *Orat.*, I, 69. — La presse, instrument du bien et du mal ; II, 58-68. — Ravages de la mauvaise presse en France ; IV, 88-90 ; 127-129. — Lettre pastorale sur la presse irréligieuse ; IV, 163-191.

Prédication. Sublime ministère que celui de la prédication ; *Orat.*, III, 321-323 ; *Serm.*, II, 57-59.

Préjugés. La conscience n'est pas l'écho des préjugés d'un siècle ou d'une nation ; *Conf.*, II, 243-245. — La tyrannie du préjugé ; 253-255.

Présence réelle. Sermon sur la présence réelle : perpétuité et légitimité de cette croyance ; *Serm.*, I, 297-317.

Présomption. Défaut des français ; *Orat.*, III, 368-370. — Le présomptueux tente Dieu ; *Vie chrét.*, 17-22.

Prêtre (Cf. *Clergé, sacerdoce, séminaire*). Il sort du peuple ; *Orat.*, I, 8. — Ses devoirs au milieu du monde ; 10-14. — Le prêtre et la sœur de charité ; II, 253, 254. — Prêtre et soldat ; V, 205-207. — Le prêtre a le droit de vivre de l'autel ; VIII, 9-23. — Le prêtre ne peut faire un vrai bien sans la sainteté ; IX, 436-438. — D'instinct les nations ont confié l'éducation de la jeunesse aux prêtres ; XI, 78, 79. — Sur la dignité du prêtre ; XII, 303-309. — Le prêtre et le jeune homme ; *Conf.*, I, 20, 21. — Le prêtre, porteur officiel de la parole de Dieu ; 119-125. — Le prêtre, ministre du pardon ; 388-391. — L'Eucharistie

fait la force du prêtre ; *Serm.*, I, 294. — Le prêtre, pilote du chrétien ; II, 263.

Prière. Elle est souvent plus efficace que les armes pour le sort des empires; *Orat.*, II, 284-286 ; XI, 321-323. — Pour les soldats morts à l'ennemi ; 390-395. — Pour l'Œuvre des tombes et des prières; V, 283-310. — *Arma et tela nostra, oratio* ; IV, 392. — Le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* ; IX, 4-7. — La France prie encore, et c'est ce qui nous donne confiance ; X, 316-319. — Sacerdoce, vie d'action et vie de prière ; XII, 357-362. — La prière doit être comme la respiration de l'âme ; *Vie chrét.*, 87-98. — Échange de prières et de mérites entre la terre, le purgatoire et le ciel ; *Serm.*, II, 11-23. — La prière pour les morts, 25-39.

Prières publiques. Pour le succès de l'armée française (1870) ; *Orat.*, IV, 31-34. — Pour le succès de la défense nationale ; 39-44. — Pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux qui nous affligent ; 359-369. — Prières demandées par l'Assemblée nationale (oct. 1872) ; 371-375. — *Item* (oct. 1873) ; 377-383. — Pour le Sénat et la Chambre (1876) ; 385-393. — *Item* (janvier 1880) : nécessité du secours divin pour la France ; VII, 297-308. — *Item* (janv. 1882) : sur le Concordat ; VIII, 185-192.

Principes. Il faut une fermeté absolue sur les principes ; *Orat.*, V, 28-29 ; VI, 349, 350 ; VII, 202.

Privilèges. Il y en aura toujours ; *Révol.*, VI. — Dans le plan de la Providence, ils se mesurent à l'importance de la fonction ; *Serm.*, I, 59.

Prodigue. Sermon sur l'enfant prodigue ; *Vie chrét.*, 139-172.

Professeurs. Leur rôle capital ; *Orat.*, IV, 131-133.

Profession religieuse. Cf. Allocutions pour des cérémonies de profession : à Rome ; *Serm.*, II, 273-283 ; aux Ursules d'Angers ; 285-288 ; aux Calvairiennes d'Angers ; 289-293 ; aux Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers ; 295-300. — Allocution pour une profession, 307-312.

Progrès. Deux obstables au progrès normal des sociétés : la routine et l'utopie ; *Orat* , I, 249, 250. — L'athéisme est l'ennemi du progrès ; 251-255. — L'Église favorise le progrès ; 255-257. — Ce qui fait le vrai progrès ; V, 279, 280. — Progrès des œuvres catholiques à notre époque ; VIII, 177-184. — Le progrès n'a rien changé aux conditions essentielles de la vie humaine ; 214-216. — Progrès de l'Église dans l'ancien et le nouveau monde ; IX, 259-265. — Sur le progrès dans l'étude ; 277-281. — Toute idée de progrès spirituel se réalise tôt ou tard dans un ordre religieux ; X, 412, 413. — L'Église ne craint pas le progrès moderne ; *Serm.*, I, 374, 375. — Les merveilles du progrès ; II, 151-152. — L'irréligion n'est point une conséquence logique du progrès ; 186-188.

Propagation. Disc. sur l'Œuvre de la Propagation de la foi ; *Orat.*, IX, 409-434.

Prophètes, prophéties. — Le ministère des prophètes ; *Orat.*, XII, 58, 59 ; *Conf.*, I, 123, 124. — Dieu seul est le principe de toute prophétie véritable ; 246-257. — Les prophéties accomplies sur le Calvaire ; *Serm.*, I, 193-195.

Propriété. Atteintes au droit de propriété ; *Orat.*, VI, 369, 370. — Principes de la secte des illuminés relativement à la propriété ; IX, 223. — La Révolut. franç. et la propriété ; V, VI, VIII.

Protais (Saint). (Cf. *Gervais.*)

Protestantisme (Cf. *Luther*, *Calvin*). Le protestantisme et la Sorbonne ; *Orat.*, I, 69-71. — Le protestantisme et la Cie de Jésus ; II, 37-40. — Le protestantisme arrête le progrès de la charité ; 241. — Saint François de Sales lutte victorieusement contre cette erreur ; VI, 90 et s. — Fausse réforme ; VIII, 280, 281. — Protestantisme et franc-maçonnerie ; IX, 182-184. — Deux conférences sur le protestantisme ; *Conf.*, II, 99-131. — Les protestants ont le respect du temple ; *Serm.*, II, 53.

Providence. Les sciences naturelles doivent servir à faire éclater davantage ce dogme consolant ; *Orat.*, VI, 71, 72. — Balsac montre la main de la Providence dans les affaires de France ; VIII, 176. — Place qu'occupe la charité dans l'économie de la Providence ; *Serm.*, II, 99-113.

Providence (Œuvre de la) d'Orléans. Sermon de charité pour l'œuvre de la grande Providence d'Orléans : part de la charité dans l'économie de la Providence, et de l'œuvre d'Orléans dans l'économie de la charité ; *Serm.*, II, 97-121.

Province, provincial. Disc. sur les assemblées provinciales de 1889 ; *Orat.*, XI, 151-167. — Ce qu'étaient devenues, en 1789, les anciennes libertés provinciales du pays ; *Révol.*, IV. — Il faudrait rétablir la vie provinciale ; *Révol.* (Conclusion.)

Prudence. En quoi consiste la prudence chrétienne. *Modus omnis optimus est; modum tenere justitia est, fortitudo est; Orat.*, I, 23, 28-33.

Prusse. Lettre au roi de Prusse, relativement à la cession éventuelle de l'Alsace *Orat.*, III, 173-181. — Empiétements de la Prusse ; IV, 32, 33. — Sa funeste influence, 37, 38. — La Prusse use de ses victoires de 1870 contre les catholiques allemands ; 291-293. — Comment elle s'est relevée, après Iéna ; V, 195-197 ; *Révol.*, XII.

Psaumes. Trésor inépuisable de richesses spirituelles ; *Orat.*, VI, 300-303.

Puissance (Cf. *Pouvoir*). *Disc. sur la puissance ecclésiastique*, surnaturelle dans son origine, souveraine et indépendante dans son ordre ; *Orat.*, III, 77-105. — L'Incarnation, prodige de puissance, *Serm.*, I, 17-32.

Pureté. Fait voir clair dans les choses de la doctrine ; *Orat.*, VI, 83-85 ; *Conf.*, I, 436, 437 ; *Serm.*, II, 285-288. — C'est la plus belle auréole du chrétien ; *Serm.*, II, 257-259. — L'idée de pureté dans la vie religieuse ; 281, 282.

Purgatoire. Efficacité de la prière pour les âmes du purgatoire ; *Serm.*, II, 20-22. — Sermon pour le jour des morts : la prière pour les défunts satisfait aux besoins les plus intimes du cœur humain ; 25-39.

Puy-Notre-Dame. Disc. prononcé au Pèlerinage du Puy-Notre-Dame; *Orat.*, III, 265-281. — Lettre pastor. pour annoncer la fête du 8 sept. au Puy-Notre-Dame ; IV, 299-312.

Q

Quatrebarbes (comte Théodore de). Allocution prononcée à ses obsèques, *Orat.*, III, 139-151.

Quélen (Mgr de). *Orat.*, XII, 366, 367.

Quêtes. L'Église les invente dès l'origine ; *Orat.*, II. 231, 232. — Quêtes pour les blessés de l'armée française ; IV, 35-38. — En faveur des soldats français prisonniers en Allemagne ; 57-61.

R

Rabouan, curé de Saint-Martin de Beaupréau. Son zèle ; *Orat.*, XI, 207, 208.

Radegonde (sainte). Son panégyrique ; *Orat.*, X, 209-241.

Raison. Caractère éminemment rationnel de la foi ; *Orat.*, VIII, 321-338 — Infirmité de la raison humaine ; X, 89-93. — La révélation n'est point en contradiction avec la raison ; 91-95. — La raison individuelle, principe de division universel et permanent ; *Conf.*, II, 43-46. — Autocratie de la raison dans le protestantisme ; 117-124. — Les passions commencent par obscurcir la raison ; 317-319.

Rapp (chanoine de Saint-Denis). Son éloge funèbre ; *Orat.*, IX, 375-382.

Rationalisme. Combattu par la Sorbonne, au XVIIe et au XVIIIe siècle ; *Orat.*, I, 79-82. — S'acharne contre Jeanne d'Arc ; 105-111. — La Révol. française est l'application du rationalisme à l'ordre civil, politique et social ; *Révol.*, II.

Ravignan (R. P. de), s. j. *Orat.*, XII, 364, 365, 373 ; *Conf.*, I, 30.
Réaction. Réaction nécessaire contre le mouvement révolutionnaire ; *Révol.* (Conclusion.)
Recueillement. Les hommes de notre époque, emportés par les affaires, négligent la vie intérieure et recueillie ; *Orat.*, II, 304-310.
Rédemption. Sa nécessité ; *Conf.*, I, 453-464.
Rédemptoristes. Appelés pour la mission d'Angers en 1891 ; *Orat.*, XII, 71, 72.
Réformes. Réformes et Révolution ; *Révol.*, I. — Pour la Réforme protestante, Cf. *Protestantisme*. — La vraie Réforme, au XVIe siècle, dans l'Église catholique ; *Orat.*, VIII, 281, 282.
Règle, règlement. (Cf. *Discipline*.) Règle de saint Ignace ; *Orat.*, II, 49, 50 ; de saint Benoît ; (Cf. *Benoît*).
Régnier (cardinal). Son mérite ; *Orat.*, III, 80. — Lettre à l'occasion de sa mort ; VIII, 75-84.
Reims. Ses grands souvenirs ; *Orat.*, X, 397, 398.
Religieux, Religieuses. (Cf. *Congrégations*.) Lettre aux communautés religieuses, au sujet de la guerre de 1870 ; *Orat.*, IV, 45, 46. — Leur coopération à l'Œuvre des Fourneaux économiques ; 54-57. — Services rendus par les communautés religieuses à la ville d'Angers ; VII, 397-422 ; XII, 277-282. — Expulsions des religieux, VIII, 183 ; IX, 15 ; X, 269-271 ; XII, 20-24. — Sœurs enseignantes et sœurs hospitalières ; X, 30-32. — Les ordres religieux cloîtrés sont un immense bienfait social, 229-231. — Toute idée de progrès spirituel se réalise tôt ou tard dans un ordre religieux ; 412, 413. — L'oppression religieuse pendant la Révolution ; *Révol.*, IV. — Où les religieuses puisent leur charité ; *Serm.*, I, 293, 294 ; II, 273-276. — Vie religieuse, contrepoids spirituel aux tendances matérialistes ; *Orat.*, II, 309-313. — Dix allocutions sur la vie religieuse ; *Serm.*, II, 269-322. — La vie religieuse est l'antithèse de la vie mondaine ; elle réalise dans leur plénitude l'idée de sacrifice et l'idée de pureté ; 279-283. — La virginité est la meilleure condition pour voir clair dans les choses de Dieu ; 285-288. — La règle de saint Benoît et les enseignements du Calvaire ; 289-293. — Combien il est doux de vivre avec Jésus-Christ ; 295-300. — Le ministère des sœurs gardes-malades et celui des sœurs enseignantes ; 301-305. — Ce que la religieuse sacrifie à Dieu et ce que Dieu donne à la religieuse ; 307-312. — Ce que signifie l'habit religieux ; 314-317. — Comment Jésus-Christ appelle et conduit une âme dans le cloître ; 318-322.
Religieux de l'Assomption. *Orat.*, XI, 306.
Religieuses de l'Assomption. *Orat.*, XII, 429.
Religieux de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Cf. Éloge du P. *Libermann* ; *Orat.*, V, 170-181.
Religieux adorateurs du Très Saint-Sacrement. Discours prononcé à Angers dans leur chapelle du *Corpus Domini*. — Pour l'érec-

tion d'un monument au Tertre Saint-Laurent ; *Orat.*, VI, 219-235. — Sur l'adoration du Très Saint-Sacrement ; XII, 231-240. — Services qu'ils rendent à Angers ; VII, 416.

Religieuses Augustines, à Angers. *Orat.*, VI, 34 ; VII, 412.

Religieuses du Bon-Pasteur. Leur but, leurs services ; *Orat.*, VII, 408, 409. — Alloc. aux religieuses du Bon-Pasteur d'Angers pour une cérémonie de vêture et de profession, *Serm.*, II, 295-300.

Religieuses bénédictines du Calvaire, à Angers. *Orat.*, VII, 410. — Alloc. aux Calvairiennes, pour une cérémonie de vêture et de profession ; *Serm.*, II, 289-293.

Religieuses carmélites. *Orat.*, VII, 419. — Lettre pastor. aux Carmélites d'Angers, à l'occasion du centenaire de sainte Thérèse ; VIII, 275-304. — *Item*, à l'occasion du centenaire de saint Jean de la Croix ; XII, 191-225.

Religieuses de Saint-Charles. *Orat.*, VII, 401, 404, 408, 412.

Religieuses de l'Espérance et de la Conception. Alloc. aux sœurs gardes-malades de l'Espérance et aux sœurs enseignantes de la Conception, pour la clôture d'une retraite ; *Serm.*, II, 301-305.

Religieuses de Saint-François, à Angers. *Orat.*, VII, 402.

Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, à Saint-Martin de Beaupréau. Disc. pour le 50e anniversaire de la fondation de leur Institut ; *Orat.*, XI, 205-212.

Religieuses de Saint-Gildas. *Orat.*, VII, 410.

Religieuses de Sainte-Marie-de-la-Forêt. *Orat.*, VII, 401, 404, 408, 412.

Religieuses franciscaines de Sainte-Marie-des-Anges, à l'Esvière, Angers. *Orat.*, VII, 408, 410, 412. — Alloc. pour le mariage de M. Barthélemy et de Mlle Thérèse Hervé-Bazin, prononcée dans leur chapelle ; *Orat.*, XII, 415-425. — Alloc. pour une cérémonie de vêture ; *Serm.*, II, 313-317. — Alloc. pour la prise d'habit de Mlle Marthe Freppel ; 319-322.

Religieuses Petites Sœurs des Pauvres. Encouragées dès l'origine par le cardinal Brossais Saint-Marc ; *Orat.*, VI, 137-140. — Leur vie de dévouement ; VII, 412 ; leurs consolations ; (Cf. Alloc. prononcée lors de la consécration de leur chapelle) ; *Serm.*, II, 273-277.

Religieuses de la Pommeraye. *Orat.*, VII, 406.

Religieuses de la Présentation. *Orat.*, VII, 408, 412.

Religieuses de la Retraite. *Orat*, VII, 410.

Religieuses de la Salle-de-Vihiers. *Orat.*, VII, 401, 404. — Sur les origines de l'Institut des Sœurs de la Salle-de-Vihiers ; XI, 241-246.

Religieuses Servantes des Pauvres. Leur œuvre ; *Orat.*, VII, 412 ; XI, 235-239.

Religieuses Servantes du Très Saint-Sacrement. Disc. pour l'Institut des Servantes du Saint-Sacrement qui s'établissent à Paris ; *Orat.*, VI, 194-218. — Leurs services à Angers ; VII, 419. —

Bénédiction de la première pierre de la chapelle des Servantes du Saint-Sacrement ; XII, 295-301.

Religieuses de la Sagesse. *Orat.*, VII, 404, 412. (Cf. *Montfort.*)

Religieuses de Torfou. *Orat.*, VII, 406.

Religieuses Ursulines, de Chavagnes. *Orat.*, VII, 410.

Religieuses de Sainte-Ursule, à Angers. *Orat.*, VII, 407, 412. — Alloc. aux *Mères chrétiennes*, prononcée dans la chapelle des Ursules ; IX, 363-374. — Alloc. aux religieuses de Sainte-Ursule d'Angers, pour une cérémonie de vêture et de profession ; *Serm.*, II, 285-288.

Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul. Leur caractère, leur dévouement ; *Orat.*, II, 249-252 ; VII, 401, 404, 408, 411, 412 ; *Serm.*, II, 75, 92, 93.

Religieuses Visitandines, à Angers. *Orat.*, VII, 419. — Disc. sur saint François de Sales, docteur de l'Église, prononcé dans leur chapelle ; *Orat.*, VI, 75-108. — Alloc. adressée aux religieuses de la Visitation d'Angers, en la fête de sainte Jeanne de Chantal ; *Serm.*, II, 269-272.

Religion. (Cf. *Cours d'instruction religieuse*, 2 vol.) Discours sur l'harmonie des sciences humaines avec la religion ; *Orat.*, I, 204-207. (Cf. *Science.*) — Discours sur les rapports de la religion et de l'art ; 291-309. — La religion est le ciment des sociétés ; IV, 90-99 ; 111-114 ; 240-248. — La religion, base de l'éducation ; VI, 257-262. — La religion, source de la vertu ; VII, 108-117. — Place qu'occupe dans le monde la religion catholique ; 256-259. — La religion chrétienne ne se trouve avec son vrai caractère que dans l'Église romaine ; 260-262. — Sur la négligence à remplir les devoirs de la religion ; VIII, 193-227. — Solennité que la religion donne aux funérailles ; IX, 283, 284. — La religion, principe de l'honnêteté ; XI, 219-223. — La religion et la question ouvrière ; 335-345. — Sur les rapports de la religion et de la science ; XII, 87-93. — Comment se sont fondées et maintenues les fausses religions ; *Conf.*, I, 282, 283. — L'Église ramenant le genre humain à l'unité religieuse et morale ; II, 23-37. — L'autorité doctrinale, principe de l'unité religieuse ; 39-53.

Reliques. De sainte Geneviève, à Paris. Cf. Panégyriques de sainte Geneviève ; *Orat.*, II, 115-177. — De saint Jean-Baptiste, à Amiens, Cf. Panégyrique de saint Jean-Baptiste ; 420-424. — Disc. sur le culte des saintes reliques ; III, 265-281. — Les reliques de sainte Angadrème et la délivrance de Beauvais ; XI, 193-196. — Sermon sur le culte des saintes reliques ; *Serm.*, I, 389-404.

Remords. Ses cris vengeurs du crime ; *Conf.*, II, 241, 242.

Renaissance. La Renaissance et la Sorbonne ; *Orat.*, ,I 68, 69.

Renan. A propos de la réfutation de la *Vie de Jésus* ; *Orat.*, IX, 133.

Rennes. Bien qu'a produit dans cette ville le cardinal Brossais Saint-Marc ; *Orat.*, VI, 121-151.

Rénovation. Sur l'œuvre de la rénovation sociale ; *Orat.*, XI, 231-234. — Rénovation des promesses cléricales ; XII, 375-381.

Repas. Repas de charité dans l'Église primitive ; *Orat.*, II, 233.

Repentir. Puissance divine du repentir ; *Conf.*, II, 377-393. — Le larron repentant ; *Serm.*, I, 156-162.

Respect. Pour les berceaux et les tombes ; *Orat.*, V, 288-295. — La Révolution française a considérablement affaibli la notion du respect ; *Révol.*, VI. — Le respect du temple ; *Serm.*, II, 41-62. — Sermon sur le respect de l'enfance ; 171-181. — Respect humain ; plus rare aujourd'hui qu'il y a trente ans ; *Orat.*, XI, 293-296.

Restauration. Son œuvre ; *Orat.*, VIII, 137, 138 ; IX, 287-289. — Elle a eu tort de ne prendre aucune mesure pour la restitution des biens du clergé et de la noblesse ; *Révol.*, VIII.

Résurrection. Célébrée par Tertullien ; *Orat.*, V, 297, 298 ; par saint Paul ; IX, 358-360. — Jésus-Christ est ressuscité en Dieu ; *Conf.*, I, 319-331. — Sermon sur la résurrection ; *Vie chrét.*, 243-267.

Retraite. Alloc. de retraite aux jeunes gens de la Conférence de saint Vincent-de-Paul ; *Serm.*, II, 183-195. — Allocution aux Sœurs de l'Espérance et de la Conception pour la clôture d'une retraite ; 301-305. — Religieuses de la Retraite (Cf. *Religieuses*).

Révélation. Science et Révélation : rapports et différences ; Cf. Disc. sur les Droits et les Devoirs de la science ; *Orat.*, I, 278. — Révélation, frein nécessaire de la science libre, V, 48-51. — Excellence de la doctrine révélée ; VI, 79-81. — Libre-pensée et révélation ; X, 89-95. — Les diverses révélations de Dieu à l'homme ; *Serm.*, I, 73-84.

Révolution française. Les martyrs de la Révolution ; *Orat.*, II, 110, 111. — La Révolution s'attaquant avec rage au règne social de Jésus-Christ ; V, 114-128 ; s'acharnant même sur des tombeaux ; 289, 290. — La théorie révolutionnaire combattue par Pie IX ; VI, 163-166. — L'œuvre de la Révolution ; VII, 184-187 ; X, 136-140 ; XI, 151, 152. — La Révolution et la classe ouvrière ; VII, 333-335. — La Révolution française préparée par les Loges ; IX, 187 et s. — La religion présidant à l'ouverture des États-Généraux ; XI, 144-146. — Brochure de Mgr Freppel intitulée : *La Révolution française à propos du centenaire de 1789* ; contenant : I. Réformes et Révolution ; II. La Révolution française et le christianisme ; III. La Révolution française et l'Europe chrétienne ; IV. La Révolution française et la liberté ; V. La Révolution française et les légistes ; VI. La Révolution française et l'égalité ; VII. La Révolution française et la fraternité ; VIII. La Révolution française et la propriété ; IX. La Révolution française et le travail ; X. La Révolution française et l'instruction ; XI. La Révolution française et le militarisme ; XII. La Révolution française et l'avenir de la France. Conclusion.

Révolution de 1830. *Orat.*, VII, 188-192.

Révolution de 1848. Elle a trompé beaucoup de bons esprits ; *Orat.*, VI, 17-19 ; VII, 190.

Reyne (Mgr), évêque de la Basse-Terre. Lettre pour annoncer sa mort ; *Orat.*, IV, 441-447.

Riche, richesses. L'amour des richesses ; *Vie chrét.*, 23-31 ; 41-43. — Pourquoi le mauvais riche n'aimait point le Lazare; *Serm.*, II, 86.

Rivereau (abbé), professeur à l'Université d'Angers. *Orat.*, XI, 390, 391.

Roch (saint-), paroisse de Paris. Discours prononcés à Saint-Roch. — Disc. en faveur de la Société nationale d'encouragement au bien ; *Orat.*, II, 55-77. — Sermon sur l'Incarnation, prodige de puissance et de sagesse ; *Serm.*, I, 17-48. — Sur l'Immaculée-Conception ; 49-66. — Sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix, 145-204.

Roche-Hue. Paroles prononcées à la bénédiction du château de la Roche-Hue ; *Orat.*, XII, 383-386.

Rodriguez (bienheureux). Disc. à l'occasion de sa canonisation ; *Orat.*, XI, 23-50.

Rogations. Le sens des Rogations ; *Serm.*, I, 211-216.

Rome, romain. (Cf. *Papauté*, *pouvoir temporel*, *latin.*) Colonna et Lamoricière rentrant à Rome, l'un victorieux, après Lépante, l'autre vaincu, après Castelfidardo et Ancône ; *Orat.*, VII, 169-172. — Lettre au Ministre des Cultes, à l'occasion du pèlerinage des ouvriers français à Rome ; XII, 187-189. — Éclat de l'Église de Rome ; 337, 338. — Pouvoir paternel et maternel dans l'ancienne Rome ; *Conf.*, I, 144-149. — L'idée messianique chez les romains ; 191, 192. — Scepticisme et matérialisme, tel est le fond du système religieux des anciens romains ; II, 205-207. — Allocution à des religieuses de Rome pendant le Concile ; *Serm.*, II, 279-283. — Le peuple juif et le peuple romain sur le Calvaire ; *Serm.*, I, 197, 198.

Romulus. Son œuvre ; *Conf.*, I, 277, 278.

Ronceray. Alloc. à l'inauguration de la crypte de Notre-Dame du Ronceray ; *Orat.*, VIII, 267-273.

Rosaire. Lettre pastor. sur la dévotion du saint Rosaire ; IX, 1-12. — *Item*, relativement au mois du Rosaire ; 121-125. — Le Rosaire, arme de prédilection du bienheureux de Montfort ; X, 389-391. — Allocution aux associées du Rosaire ; *Serm.*, I, 381-387.

Roullet, curé de Savennières. *Serm.*, II, 214, 215.

Rousseau (Jean-Jacques). Fausse la notion de la loi ; *Orat.*, VII, 162, 163 ; IX, 218.

Royauté. De Marie ; *Orat.*, IV, 353, 354. — Qu'est-ce que régner ? royauté de Jésus-Christ : Jésus-Christ règne en Dieu sur les intelligences par la foi ; *Conf.*, I, 333-348 ; sur les cœurs par l'amour ; 349-364 ; sur les âmes par le culte ; 365-378. — Sermon sur la royauté du chrétien ; *Vie chrét.*, 175-205. — Le prestige royal ; *Serm.*, I, 283.

Russie, russe. L'Église russe ; *Conf.*, II, 135, 136. — Le csar de Russie aux pieds de Grégoire VI; 153, 154.

S

Sacerdoce. Le sacerdoce français a toujours été l'expression la plus vraie et la plus complète de la nation elle-même ; *Orat.*, VII, 50, 51. — Saint Jean l'Évangéliste, modèle du sacerdoce ; IX, 231-240. — Le discours de la Cène, code de la vie sacerdotale ; X, 281-289. — Le sacerdoce, vie d'action et vie d'oraison ; XII, 357-362. — Caractère du vrai sacerdoce ; sacerdoce de J.-C. ; *Serm.*, I, 259-270. — Le sacerdoce païen n'a pas aimé l'enfance ; II, 173, 174.

Sacrements. Canaux de la grâce ; *Conf.*, I, 329-343. — Visites au Saint-Sacrement ; *Serm.*, II. 273-277. — Pères du Saint-Sacrement, Servantes du Saint-Sacrement. (Cf. *Religieux.*)

Sacres. Disc. à l'occasion du sacre de Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême ; *Orat.*, III, 19-44. — A l'occasion du sacre de Mgr Maréchal, évêque de Laval ; X, 205-207. — A l'occasion du sacre de Mgr Luçon, évêque de Belley ; 331-335. — Ce qu'était le sacre des rois ; XI, 363, 364.

Sacrifice (Cf. *Souffrance*). Grandeur morale et prestige du sacrifice ; *Orat.*, II, 204-205 ; VIII, 377-381. — Il est la preuve de l'amour ; II, 313-314. — Sacrifice du matin et du soir dans la loi mosaïque ; VI, 287, 288. — L'esprit de sacrifice, signe de la vraie vocation ; X, 39-47. — Sacrifices que s'imposent les catholiques de France ; 320-324. — Sans l'esprit de sacrifice, les nations tombent en décadence ; XI, 287-292. — Les sacrifices humains ; *Conf.*, II, 264. — Le temple est le lieu du sacrifice ; *Serm.*, II, 60, 61. — Comment la vie religieuse exprime l'idée de sacrifice ; 281.

Sagesse. L'Incarnation, chef-d'œuvre de sagesse ; *Serm.*, I, 33-48.

Sainteté. Sainteté de Jeanne d'Arc, 2e Panégyr. de Jeanne d'Arc ; *Orat.*, I, 131-183. — La sainteté sur le siège de saint Pierre ; 207-210. — Sainteté de sainte Anne ; II, 3, 4. — « La sainteté est l'ordre dans l'amour » ; II, 293. — La sainteté est requise dans les docteurs de l'Église ; VI, 82-85. — Lettre pastorale sur la sainteté ; VIII, 141-161. — Sainteté nécessaire au prêtre ; IX, 436-438. — Sainte Radegonde, modèle de perfection chrétienne dans le monde et dans le cloître ; X, 209-241. — La sainteté se rencontre dans toutes les conditions sociales ; XI, 49, 50 ; *Vie chrét.*, 45-47 ; elle consiste à bien faire les devoirs d'état ; 50-63.

Saints. Leur vue seule fait du bien ; *Orat.*, II, 136, 137. — Leur béatification est une grande leçon morale donnée par l'Église ; III,

46-49. — Comment Dieu les prépare ; 50, 51. — Les peuples se relèvent par la prière et les vertus des saints; 67, 68. — Les saintes françaises ; 73-75. — Rien n'est beau comme la vie des saints ; XI, 26-28. — Pourquoi l'Église honore d'un culte spécial les reliques des saints ; *Serm.*, I, 389-404. — Les bienheureux et les béatitudes ; II, 5-9. — Sermon sur la communion des saints ; 11-23.

Saint-Siège (Cf. *Papauté*).

Salaire. Question du salaire de l'ouvrier ; *Orat.*, XI, 435-450.

Salaün. Sa touchante légende ; *Orat.*, XI, 1-12.

Salle (B. Jean-Bapt. de la). Disc. à l'occasion de sa béatification ; *Orat.*, X, 395-426.

Salle-de-Vihiers (religieuses de la). (Cf. *Religieuses.*)

Salle Synodale(à l'évêché d'Angers). *Orat*,, VII, 85, 86 ; 253, 254. — Discours prononcés dans cette salle. — A l'inauguration de la Faculté catholique des Lettres ; V, 217-247. — *Item*, de la Faculté catholique des Sciences ; VI, 39-74. — *Item*, de la Faculté de Théologie ; VII, 251-295. — A l'occasion de l'offrande d'une crosse d'honneur ; IX, 127-138. — Aux Distributions des prix de l'Externat Saint-Maurille (Cf. *Distributions de prix*).

Salut. Sermon sur le salut; *Serm.*, I, 131-143. — Il ne faut pas remettre à plus tard pour accomplir son salut, car c'est la grande affaire de l'homme ; 207, 208 ; II, 230-236.

Saumur. Ses anciennes gloires littéraires ; *Orat.*, III, 394, 395. — Intolérance de la Franc-Maçonnerie à Saumur; XI, 69-72.

Savennières. Allocution aux paroissiens de Savennières ; *Serm.*, II, 212-216. — Aux enfants de Savennières, avant la confirmation ; 262-265.

Scepticisme. Cause d'énervement moral; *Orat.*, XI, 282-287. — Le scepticisme romain; *Conf.*, II, 206. — Atteintes portées par le scepticisme à la liberté humaine ; 226, 227.

Schisme. Grand schisme d'Occident ; la Sorbonne s'efforce d'y mettre un terme ; *Orat.*, I, 62,

Schopenhauer. Sa théorie du droit confondu avec la force ; *Orat.*, VII, 161.

Science. La Papauté protectrice de la science ; *Orat.*, I, 204-207. — Discours sur l'harmonie des sciences humaines avec la religion ; les sciences humaines ouvrent à la religion le chemin des intelligences, et la religion vient couronner le travail des sciences humaines ; 213-232. — Disc. sur les droits et les devoirs de la science ; 277-290. — La science défiante vis-à-vis de l'Église, au XIXe s. ; 407-410. — Nous rendons hommage aux progrès réels de la science unie à la religion ; la science seule est également apte au bien et au mal ; III, 397 ; V, 326-328 ; VIII, 94, 95. — La liberté de la science ; V, 48-51 ; X, 117-119. — Opinion de M. Henri Sainte-Claire-Deville et de M. Dumas contre le monopole de la science ; VII, 213-217. — Saint

Hilaire travaillant à établir l'union de la science et de la foi ; X, 76-84. — Utilité des Congrès scientifiques entre catholiques ; XII, 81-86. — Sur les rapports de la religion et de la science ; 87-93. — J.-C. ne s'est pas appuyé sur la science ; *Conf.*, I, 295-297. — La science n'est point la panacée universelle ; *Révol.*, X. — La science ne suffit pas à occuper le jeune homme ; *Serm.*, II, 165. — Elle devient incrédule et arrogante ; 186-188, 191-193. — Science et pureté ; 285-288.

Sciences (les). (*Sciences naturelles*, Cf. *Nature*, *géologie*, *etc.*) Disc. d'ouverture de la Faculté catholique des Sciences, d'Angers : progrès des sciences ; leurs tendances matérialistes ; comment les catholiques doivent les étudier ; Dieu a permis que les sciences physiques et chimiques ne prissent leur essor que très tard, pour ne pas contrarier le mouvement plus nécessaire des sciences théologiques et philosophiques ; *Orat.*, VI, 38-74. — Sur l'étude des sciences ; VIII, 67-74.

Scolastique (la). Ses qualités et ses défauts ; *Orat.*, I, 60, 61. — Dégénère en discussions oiseuses aux XIVe et XVe s., 360-361.

Sculpture (Cf. *Arts*). Disc. sur les rapports de la religion et de l'art ; *Orat.*, I, 293, 294.

Sébaux (Mgr). Disc. à l'occasion du sacre de Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême ; *Orat.*, III, 19-44. — Son oraison funèbre ; XII, 105-139.

Secours mutuels. Disc. à la Société de Secours mutuels d'Angers sur le caractère religieux du travail ; *Orat.*, V, 249-259. — Sermon de charité pour la Société de Sec. mut. des instituteurs du dép. de la Seine ; *Serm.*, II, 171-181.

Secretain (abbé). *Orat.*, XII, 79.

Secrétaire. Mgr Sébaux, secrétaire particulier de Mgr Bouvier ; le rôle du secrétaire ; *Orat.*, XII, 111-113.

Ségur (Mgr de). *Orat.*, V, 175, 176.

Séminaires, séminaristes. Lettre aux Supérieurs des Séminaires pendant la guerre de 1870 ; *Orat.*, IV., 47, 49. — La vie de l'abbé Brossais Saint-Marc au Séminaire ; VI, 118-120. — Disc. sur l'idée d'un Petit-Séminaire ; 263-269. — Loi militaire appliquée aux Séminaristes ; XI, 272 ; XII, 118, 119. — Dom Couturier au Séminaire d'Angers : ce qu'on fait au Grand-Séminaire ; XII, 7, 8. — Mgr Sébaux, modèle des Directeurs et des Supérieurs de Grands-Séminaires ; 119-122. — Homélie aux élèves du Séminaire français, à Rome, sur la fête de la Transfiguration : comment J.-C. se manifeste aux élèves du sanctuaire ; 335-343.

Grand-Séminaire d'Angers. Allocution aux Séminaristes d'Angers, sur l'étude de la théologie dans le saint ministère ; VII, 309-319. — *Item*, sur la rénovation des promesses cléricales ; 375-385. — *Item*, paraphrase d'une prose de l'office de saint Jean ; VIII, 163-169. — *Item*, sur la fête de saint Jean : ce qui attend le jeune lévite ; 305-310. — *Item*, sur l'Apocalypse de saint Jean ; IX, 139-144. — *Item*, sur

saint Jean, disciple-vierge, le préféré de Jésus-Christ ; 231-240. — *Item*, sur saint Jean, patron des théologiens, modèle des amis de Dieu ; 241-249. — *Item*, sur l'esprit de sacrifice, signe de la vraie vocation ; X, 39-47. — *Item*, sur le discours de la Cène ; 281-289. — *Item*, sur l'évangile de saint Jean ; XI, 261-269. — *Item*, sur le sacerdoce, vie d'action et vie d'oraison ; XII, 357-362. — *Item*, après les événements de 1870, en la fête de saint Pierre et de saint Paul ; 253-261. — *Item*, en la fête du sacerdoce de J.-C., sur la dignité du prêtre ; 303-309. — *Item*, en la fête de la Présentation, sur la rénovation des promesses cléricales ; XII, 375-381.

Sénat. Allocutions prononcées dans la chapelle du Sénat. — Pour la fête de Noël ; *Serm.*, I, 93-97. — *Item*, 99-103. — Pour le jour de Pâques ; 205-209. — Pour le jour de l'Ascension ; 211-216. — Pour le jour de la Pentecôte ; 233-238. — Pour la fête de la Toussaint, II, 5-9.

Senones. Disc. sur la vie et les œuvres de Dom Calmet, prononcé dans l'église de Senones ; *Orat.*, III, 107-138.

Sens moral. Ce n'est pas un vain mot ; *Conf.*, II, 237-240.

Sensualisme. Le sensualisme, écrit sur la première page de l'histoire du monde, est le grand ennemi du dévouement ; *Serm.*, II, 82-95.

Séparation de l'Église et de l'État, réclamée par les Loges ; *Orat.*, IX, 215-220. — Les séparations que produit la mort ; *Serm.*, II, 29-31.

Sépulcre (saint). Empressement des fidèles à venir au saint Sépulcre ; *Orat.*, IX, 330-342.

Serf. Ce que l'Église a fait pour lui ; *Serm.*, II, 150, 151.

Serge (paroisse Saint-), à Angers. Disc. à la Distribut. des prix des écoles libres de Saint-Laud et de Saint-Serge ; *Orat.*, VIII, 57-66.

Sernin (église Saint-), à Toulouse. Panégyrique de saint Thomas d'Aquin, prononcé à Saint-Sernin ; *Orat.*, III, 327-359.

Servantes des Pauvres, Servantes du T. S. Sacrement (Cf. *Religieuses*).

Sibour (Mgr), archevêque de Paris. Sa charité ; *Serm.*, II, 181.

Siècle. Ce qui fait la vraie grandeur d'un siècle ; *Orat.*, I, 385-390. — Les Pères du IVe siècle ; 329-341. — Alliance de la science et de la foi, au IVe, au XIIIe et au XVIIe siècle ; 229-231. — Le XIIIe siècle, ses gloires ; I, 50, 51 ; III, 343-345. — Les vices et les vertus de la société au XIVe siècle ; III, 56-58, 63-66. — XVe siècle : divisions intestines dans le royaume de France ; XI, 184-189 ; les femmes du XVe siècle ; 198, 199 ; les défaites de la France au XVe siècle ; 353. — Le XVIe siècle fut le siècle des restaurations catholiques ; VIII, 281, 282. — Les gloires religieuses du XVIIe siècle ; I, 371-375. — Discours sur le XVIIe siècle ; 377-410. — Les grandeurs et les défaillances du XVIIe siècle ; X, 370-373. — L'érudition au XVIIIe siècle ; III, 112, 113. — XIXe siècle. Cf. Disc. sur les avantages et les périls de la civilisation moderne ; I, 235, 236 ; ses gloires littéraires, scientifiques et morales ;241-249 ; *Serm.*, II, 151, 152.

Socialisme. Lettre past. sur le socialisme ; *Orat.*, VI, 359-377. — Il n'y a pas de socialisme chrétien ; X, 18-20. — Dangers du socialisme d'État ; XI, 428-450. — Les socialistes arguent de la confiscation des biens du clergé ; *Révol.*, VIII.

Société, social. Vie sociale ; *Orat.*, III, 312-317. — Ce qui fait l'harmonie du corps social ; IV, 232 et s. — La société est minée par la Révolution ; V, 113-128 ; 313, 314. — Disc. sur la Société de Secours aux blessés militaires ; XI, 97-121. — Sur l'œuvre de la rénovation sociale ; 231-234. — Rôle de la charité dans les questions sociales ; XII, 35-39, — Allocution pour l'inauguration de la nouvelle Société catholique d'économie politique et sociale ; 41-45. — J.-C. a agi en Dieu dans l'ordre social ; *Conf.*, I, 273-301. — Disc. en faveur de l'association des artistes musiciens de France, sur les rapports de la religion et de l'art ; *Orat*, I, 291-309. — Disc. en faveur de la Société nationale d'encouragement au bien ; *Orat.*, II, 55-77. — Disc. de réception à la Soc. d'agriculture, sciences et arts d'Angers ; III, 249-264. — Disc. à la Société de Secours mutuels d'Angers, sur le caractère religieux du travail ; V, 249-259. — L'Église cathol., société divine. Toute société doit être une trinité de force, de lumière et d'amour ; l'Église est tout cela à un degré éminent ; *Serm.*, I, 113-130. — La religion, lien des associations ; II, 171, 172.

Société de Saint-Vincent-de-Paul (Cf. *Conférences*).

Socrate. Sa mort ; *Conf.*, I, 306, 307, 315, 316. — Il essaie de donner des règles à la conscience ; II, 205. — Il se déclare « citoyen du monde » ; 309.

Sœurs (Cf. *Religieuses*).

Soif. La soif de Notre-Seigneur en croix ; la soif des âmes ; *Serm.*, I, 183-190.

Soldats (Cf. *Armée*, *quêtes*). Disc. à l'occasion du service pour les morts de l'armée d'Orient ; *Orat.*, II, 371-396. — Allocution au service funèbre pour les soldats morts pendant la guerre de 1870 ; *Orat.*, III, 163-172. — Allocution à la Garde mobile de Maine-et-Loire ; 205-211. — Bonne conduite des soldats angevins pendant la guerre de 1870 ; IV, 429-431. — Prêtre et soldat ; V, 205-207. — Le général de Sonis, type achevé du soldat chrétien ; X, 243-277. — Disc. sur la Société de Secours aux blessés militaires ; XI, 97-121. — Le chrétien est armé soldat par la confirmation ; *Conf.*, II, 370-375 ; *Serm.*, II, 247-252, 254.

Solesmes (Cf. *Bénédictins*, *Guéranger*, *Couturier*). Disc. sur l'ordre monastique, prononcé à Solesmes ; *Orat.*, V, 61-107. — Disc. à l'occasion du Jubilé de l'abbaye de Solesmes ; rôle de cette abbaye au XIXe siècle ; idée dominante et résultats de sa fondation ; X, 147-176.

Sonis (général de). Son éloge funèbre ; *Orat.*, X, 243-277.

Sorbon (Robert). Fonde la Sorbonne ; *Orat.*, I, 49, et s.

Sorbonne. Discours sur l'histoire de la Sorbonne ; *Orat.*, I, 47-85. — Disc. sur l'histoire de l'éloquence sacrée et discours sur le XVIIe s., prononcés à la Sorbonne ; 311-377, 377-410. — La Sorbonne, concile permanent des Gaules ; 361, 362 ; *Conf.*, I, 27-29. — L'ancienne et la nouvelle école théologique de Paris ; *Orat.*, XII, 397-407. — La Sorbonne, palais de la science ; *Serm.*, II, 54-55. — Sermon de charité prêché à la Sorbonne pour la conférence de N.-D. des Écoles ; 157-169. — Pourquoi l'ancienne Sorbonne avait pris sainte Ursule pour patronne ; 285-288.

Souffrance. L'école de la souffrance ; *Orat.*, III, 58-63 ; IX, 238-240 ; XII, 251, 252. — La souffrance se console au pied de la croix ; IV, 334-336 ; *Serm.*, I, 376, 377. — Triple instinct naturel de sympathie, de bienveillance, de générosité vis-à-vis de la souffrance ; *Orat.*, VIII, 367-377. — J.-C. choisissant volontairement la souffrance ; *Conf.*, I, 265. — Sermon sur la souffrance considérée comme une expiation ; *Vie chrét.*, 207-240. — Au plus fort de la souffrance, l'âme ne doit point se croire abandonnée de Dieu ; *Serm.*, I, 179-182.

Soulanger. Allocution de visite pastorale aux fidèles de Soulanger ; *Serm.*, II, 232-236.

Sourds-muets. Disc. en faveur de l'œuvre de l'éducation et de l'assistance des sourds-muets : il faut leur rendre la vie intellectuelle, la vie sociale, la vie surnaturelle ; *Orat.*, III, 299-326.

Souvenir. Le souvenir que l'histoire accorde aux héros est une récompense de leurs œuvres ; *Orat.*, II, 387-390. — Le souvenir des défunts, pour qu'il soit vraiment une consolation, doit être une prière ; *Serm.*, II, 30-39.

Soyer (Mgr), évêque de Luçon. *Orat.*, XI, 242, 243.

Sparte. Sort fait dans cette ville aux enfants disgraciés de la nature ; *Conf.*, II, 259-261.

Spencer (Herbert). Il dit qu'il ne faut pas croire aux prétendus effets moralisateurs de l'instruction ; *Révol.*, X.

Spiritualisme. Vraie source de progrès ; *Orat.*, I, 251-255. — Matérialisme et spiritualisme ; III, 221-224.

Stanislas (saint) Kostka. Alloc. sur saint Stanislas Kostka ; *Orat.*, IX, 435-443.

Stanislas (collège), de Paris. Caractère de cette maison ; *Orat.*, I, 277, 278, 289, 290.

Stanislas (collège Saint-), à Nantes. Conférence sur les Universités catholiques, prononcée à Saint-Stanislas ; *Orat.*, VII, 209-227.

Statues. Statues de Marie ; *Orat.*, X, 344-351.

Stoïcisme. Chez les romains ; *Conf.*, II, 206. — Il ne fut pas sans quelque noblesse ; 309.

Strasbourg. Administration de M. le chanoine Rapp, à Strasbourg ; *Orat.*, IX, 375-382.

Subileau (abbé), supér. du Petit-Séminaire d'Angers. Son éloge funèbre ; *Orat.*, IX, 165-169.

Suffrage. (Cf. *Vote, élections.*)

Suisse. Le gouvernement de Genève favorise les dissidents contre les catholiques ; *Orat.*, IV, 287-290. — La Suisse reste officiellement religieuse ; *Révol.*, III.

Sulpice (église S^t-), à Paris. Discours sur l'Œuvre de la Propagat. de la Foi, prononcé à Saint-Sulpice ; *Orat.*, IX, 409-434.

Sulpiciens. Excellents directeurs du clergé ; *Orat.*, V, 158, 159 ; VII, 418.

Surface. Conception idéale ; *Conf.*, I, 46.

Surnaturel. Surnaturel dans l'histoire de Jeanne d'Arc ; *Orat.*, I, 103-118, 163-175. — Dieu fait éclater le surnaturel dans certains lieux choisis ; II, 6, 7 ; ou à l'occasion de certains objets naturels ; X, 340-343. — Autorité naturelle et pouvoir surnaturel ; III, 82 et s. — Vertus surnaturelles ; VIII, 148-150. — Épanouissement du surnaturel dans la vie religieuse ; 291, 292. — Pascal admirant la grandeur incomparable de l'ordre surnaturel ; X, 59. — Le surnaturel à Lourdes ; XII, 141-144. — La proclamation de l'Immaculée-Conception a été une affirmation éclatante de tout l'ordre surnaturel ; *Serm.*, I, 65, 66.

Syllabus. Porte dans ses flancs la restauration de la société chrétienne ; *Orat.*, V, 124-126.

Sympathie. Sentiment naturel à l'homme ; *Orat.*, VIII, 367-371.

Synodes, synodal. (Cf. *Salle synodale.*)

T

Tardif (chanoine). Lettre à M. Tardif, sur le plain-chant ; *Orat.*, IX, 21-25.

Tarif. Lettre circulaire relative au nouveau tarif des oblations ; *Orat.*, VIII, 9-23.

Taygète. Gouffre, dans lequel on précipitait les enfants contrefaits ou malingres ; *Conf.*, II, 259-261 ; *Serm.*, II, 175.

Tempérance. Opposée à la passion du vin ; *Serm.*, II, 218-221.

Templiers. Similitudes entre eux et les francs-maçons ; *Orat.*, IX, 180-182.

Temps. Disc. sur la consécration du temps par l'Église ; *Orat.*, IX, 397-407. — Le temps, puissance d'obscurcissement et de destruction ; *Conf.*, I, 169-171.

Tentation. Comment procède le démon ; *Conf.*, II, 317-321 ; secours que Dieu donne ; 321-328. — Pourquoi l'homme succombe à la tentation ; comment il peut y résister ; *Vie chrét.*, 1-31.

Terre natale. Émotion qu'elle inspire ; *Orat.*, II, 124 ; 330, 331.

Tertre Saint-Laurent. Allocution pour l'érection d'un monument au Tertre Saint-Laurent ; *Orat.*, VI, 219-235.

Tertullien. Son éloquence ; *Orat.*, I, 330. — (Cf. Dans le *Cours d'éloq. sacrée*, *Tertullien*, 2 vol. in-8°.) — Le mariage chrétien, d'après Tertullien ; *Orat.*, XII, 371, 372.

Testament. Les grands avantages de la liberté testamentaire *Révol.*, VI. — Ancien Testament (Cf. *Loi ancienne*).

Thème. Son utilité ; *Orat.*, VIII, 251-255.

Théologie. Doit maintenir son indépendance en face des partis politiques ; *Orat.*, I, 67, 75. — Son objet, son rang dans les sciences, ses méthodes. Cf. Panégyrique de saint Thomas d'Aquin ; III, 327-359. — Son excellence ; VI, 85-87. — Elle doit prendre la tête de l'enseignement supérieur ; VII, 220-222. — Disc. sur la Théologie, prononcé à l'inauguration de la Faculté de Théologie d'Angers ; 251-295. — Alloc. sur l'étude de la Théologie dans le saint ministère ; 309-319. — Saint Jean l'Évangile, patron des Théologiens ; IX, 241-247. — Au fond de chacune de nos questions politiques, il y a une question de Théologie ; XI, 141, 142. — Sur l'ancienne et la nouvelle école théologique de Paris ; XII, 397-407.

Thérèse (Sainte). Lettre pastorale aux Carmélites d'Angers, à l'occasion du centenaire de sainte Thérèse ; *Orat.*, VIII, 275-304. — Cf. Lettre pastor. à l'occasion du centenaire de saint Jean de la Croix ; XII, 191-225.

Thomas d'Aquin (Saint). Son génie ; *Orat.*, I, 355-358. — Son panégyrique ; III, 327-359. — Sa *Somme théolog.* ; *Conf.*, I, 24-26.

Tobie. Conseils de Tobie à son fils ; *Serm.*, II, 157, 158, 160.

Tombes, tombeaux (Cf. *Monuments*). Disc. pour l'Œuvre des tombes et des prières : tombes élevées en Allemagne et en France aux soldats français morts en 1870 ; cette œuvre est une affirmation publique du dogme de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair, en même temps qu'un hommage rendu à la grandeur et au mérite du dévouement militaire. La tombe est une chose sacrée ; *Orat.*, V, 283-310.

Tonkin. La France au Tonkin ; *Orat.*, IX, 307-320. — (Pour les discours sur le Tonkin, prononcés à la Chambre des Députés. (Cf. *Œuvres polémiques.*)

Tortue. Ne doit pas servir de modèle aux étudiants ; *Orat.*, IX, 278.

Tournély. Son humble origine, son œuvre ; *Orat.*, I, 77, 78.

Tours, Touraine. Cf. Panégyrique de la B. Jeanne de Maillé, prononcé dans la cathédrale de Tours ; *Orat.*, III, 45-76. — Mgr Fruchaud, à Tours ; V, 25. — Les administrateurs civils et ecclésiastiques de la

Touraine ; IX, 32-35. — Administration de Mgr Colet ; 57-67. — Disc. prononcés à l'ouverture et à la clôture de l'Assemblée régionale de l'Anjou, de la Touraine et du Maine; XI, 151-178.

Toussaint. Alloc. pour la fête de la Toussaint ; *Serm.*, II, 5-9. — Sermon pour la fête de la Toussaint, sur la communion des saints ; 11-23.

Tradition. Sur l'esprit de tradition dans l'enseignement ; *Orat.*, VII, 85-92 ; VIII, 251-255. — Où se trouvent les témoignages de la tradition catholique ; VII, 285-287. — La tradition, confiée au peuple juif ; *Conf.*, I, 113-125 ; 429-431. — Comment Dieu s'est révélé par la tradition ; *Serm.*, I, 77, 78.

Transfiguration. Peinte par Raphaël ; *Orat.*, XI, 235, 236. — Homélie aux élèves du Séminaire français, à Rome, sur la fête de la Transfiguration ; XII, 335-343.

Trappe. Grande école de travail et de pénitence ; *Orat.*, VII, 142-156.

Travail (Cf. *Ouvriers, économie publique*). La loi du travail; le travail du dimanche ; *Orat.*, IV, 137-161. — Les différentes méthodes de travail, d'après Bacon : l'araignée, la fourmi, l'abeille ; V, 209-216. — Caractère religieux du travail ; 249-259. — Travail sans Dieu et travail chrétien ; le travail chrétien a son ordre monastique qui est la Trappe ; VII, 144-150. — La liberté du travail doit avoir comme correctif la liberté d'association ; X, 5-12 ; XI, 171-174 ; XII, 102-104, — Vraie notion du travail humain ; X, 13-18 ; rôle de l'État pour la protection du travail ; 18-24 ; 428-450. — Le travail est-il une fonction sociale ? XI, 434-435. — La Révolut. franç. et le travail ; *Révol.*, IX.

Tréguier. Panégyrique de saint Yves dans la cathédrale de Tréguier ; *Orat.*, XI, 399, 426.

Trélazé. Bénédiction d'une école libre à Trélazé ; *Orat.*, IX, 161-164.

Trémentines. Allocution de visite pastorale aux fidèles de Trémentines ; *Serm.*, II, 226-231.

Trêve-Dieu. *Orat.*, X, 196-198.

Trinité (Sainte). Sainte Thérèse et saint Jean d'Avila s'entretenant de ce mystère ; *Orat.*, XII, 203, 204. — Images de la Trinité dans le monde physique ; *Conf.*, I, 47, 50, 51, 53. — Confér. sur la Trinité ; 379-394. — Sermon sur la sainte Trinité ; *Serm.*, I, 239-252.

Trinité (église de la), à Angers. Allocut. pour l'inauguration de la crypte ; *Orat.*, VIII, 267-273.

Trinité (église de la), à Paris. Sermon sur la sainte Trinité prononcé dans cette église ; *Serm.*, I, 239-252.

Triomphe. Le triomphe du chrétien ; *Vie chrét.*, 243-267. — Le triomphe de Marie (Cf. *Assomption*). — Sermon sur le triomphe de la croix ; *Serm.*, I, 365-379.

U

Ultramontanisme. Vrai sens de ce mot ; *Orat.*, IV, 184, 185.
Union. Elle est plus nécessaire que jamais aux catholiques ; *Orat.*, V, 325. — Tout dans la nature invite à l'union ; VIII, 391-400. — Union du clergé par la hiérarchie ; XII, 375-381.
Unité. L'enseignement chrétien, principe de l'unité nationale ; *Orat.*, VII, 101-107. — L'unité dans le monde physique ; *Conf.*, I, 48-51. — L'Église ramenant le genre humain à l'unité religieuse et morale ; II, 23-37. — L'autorité doctrinale, principe de l'unité religieuse ; 39-53. — L'autorité catholique, principe de l'unité catholique ; 85-98.
Univers (journal). *Orat.*, XI, 326, 327,
Universités. Universités du moyen âge ; *Orat.*, I, 55 ; XI, 407, 408 ; *Conf.*, I, 24, 25. — Elles étaient plus indépendantes que celles d'aujourd'hui ; III, 115, 116. — L'autonomie est désirable pour les Universités ; 253-259. — A l'Université unique il faudrait substituer des Universités régionales indépendantes ; X, 117, 118 ; XI, 374, 375 ; *Révol.*, X. — Mgr Bataille, ardent partisan des Universités catholiques ; *Orat.*, VII, 75. — Conférence sur les Universités catholiques, faite au collège Saint-Stanislas de Nantes (1879) ; VII, 209-227.
Université catholique d'Angers. L'ancienne et la future Université d'Angers ; *Orat.*, III, 251-264 ; 418, — Mgr Freppel songe à fonder l'Université ; XII, 293. — Lettre annonçant le projet de créer une Université libre, à Angers ; IV, 467-480. — Disc. pour l'inauguration de l'Université catholique d'Angers : qu'est-ce qu'une Université catholique ? que devra être celle d'Angers ? V, 35-60. — Discours prononcé à l'ouverture de la Faculté catholique des Lettres ; V, 217-247. — Disc. pour l'inauguration de la Faculté catholique des sciences ; VI, 39-74. — Lettre aux professeurs, à l'occasion de la mort du cardinal Brossais Saint-Marc ; 153-159. — Disc. prononcé à Tours sur l'œuvre des Universités catholiques : les débuts de l'Université d'Angers ; 315-327. — Idée de l'Internat dans l'Université catholique ; disc. prononcé à l'occasion de la bénédiction du Palais et des Internats (9 décembre 1878) ; 329-346. — Mgr Wicart et l'Université d'Angers ; VII, 39, 40. — Disc. sur la Théologie, prononcé à l'inauguration de la Faculté de Théologie ; 251-295. — Lettre circulaire sur l'Université d'Angers ; VIII, 1-7. — Concours prêté à cette œuvre par le diocèse de Poitiers ; X, 83, 84. — Alloc. à l'occasion de la

réunion annuelle des évêques fondateurs de l'Université catholique d'Angers : sur l'état présent des Universités catholiques ; 113-122. — Sur les travaux des Facultés catholiques d'Angers ; XII, 75-80. — Mgr Sébaux, très sympathique à l'œuvre ; 130, 131.

Université catholique de Paris. Disc. pour la séance de fin d'année (1888) : l'ancienne et la nouvelle école théologique de Paris ; XII, 397-407.

Urbain II. Disc. à l'inauguration du monument du Pape Urbain II ; *Orat.*, X, 177-203. — Urbain II à Clermont ; 354-357.

Ursule (sainte) choisie pour patronne par l'ancienne Sorbonne ; *Serm.*, II, 285-288.

Ursulines. (Cf. *Religieuses.*)

Usine. Alloc. à la Confrérie de Notre-Dame-de-l'Usine : sur la question ouvrière ; *Orat.*, IX, 155-159. — L'usine doit viser à reproduire le type de la famille ; X, 15, 16.

V

Vallet (abbé). Chargé de l'œuvre du Rosaire, à Sainte-Geneviève de Paris ; *Serm.*, I, 386.

Vapeur. Cf. Disc. sur l'inauguration du chemin de fer d'Angers à Montreuil-Bellay ; *Orat.*, V, 275-281. — *Serm.*, II, 152.

Vatican. Disc. sur le Concile du Vatican ; *Orat.*, III, 1-17. — Magnifique assemblée des Pères du Concile ; IV, 3, 4. — Odieuses manœuvres pendant le Concile du Vatican ; V, 21-23. — Mgr Wicart et le Concile du Vatican ; VII, 30-35. — Le Concile du Vatican a fait la concentration des forces catholiques ; XI, 165, 166.

Vendée. Appréciation de la guerre de Vendée ; *Orat.*, V, 5-9. — Pourquoi Mgr Freppel aime la Vendée ; VIII, 245-249. — La ténacité et la foi vendéennes ; X, 377-379 ; XI, 300.

Vendredi-Saint. Sermon pour le Vendredi-Saint, sur la souffrance ; *Vie chrét.*, 209-240. — Le Vendredi-Saint à Paris ; *Serm.*, I, 108. — Sermon pour le Vendredi-Saint, sur les sept paroles de Notre-Seigneur en croix ; I, 145-204.

Vêpres. Inst. pastor. sur l'assistance à l'office des vêpres ; *Orat.*, VI, 281-313.

Verbe. (Cf. *Jésus-Christ, Trinité, Incarnation.*)

Vérité. La vérité règne par droit de conquête ; *Orat.*, II, 206, 207. — Rien de plus funeste que l'abandon ou l'amoindrissement de la vérité; III, 234, 235; V, 28, 29. — Zèle de saint Ambroise pour la défense de la vérité ; IV, 409-413. — La vérité conservée et transmise par le peuple juif ; *Conf.*, I, 97-125. — Les hommes divisés sur la vérité ; II, 43-46.

Vertu. (Cf. *Sainteté*.) La vertu modeste glorifiée par les hommes après la mort ; *Orat.*, I, 1-5. — La perfection de la vie consiste moins dans l'éclat que dans la continuité de la vertu ; 6, 7. — La vertu trouve sa première récompense dans le sentiment du devoir accompli ; II, 69, 70. — Elle est la grande chose de ce monde, 77. — La religion, source de la vertu ; VII, 108-117. — La vertu, encore qu'elle espère la récompense du ciel, n'est point un calcul d'intérêt; IX, 84-89. — Lettre pastor. sur la vertu de force ; XI, 277-302. — La vertu n'est point triste et sévère ; *Vie chrét.*, 116-120. — Comment la confirmation donne une vigueur nouvelle aux vertus de foi, d'espérance et de charité; *Serm.*, II, 243-245.

Vêture. Alloc. pour des cérémonies de vêture. — Chez les Ursules d'Angers ; *Serm.*, II, 285-288. — Au Calvaire d'Angers, 289-293. — Au Bon-Pasteur d'Angers, 295-300. — Aux religieuses de Sainte-Marie-des-Anges ; 314-322. — Autre allocution, 307-312.

Veuillot Louis. *Orat.*, IX, 72 ; X, 167, 168.

Vianney (Vén.), curé d'Ars. Sa vie, ses vertus ; *Orat.*, XII, 151-172.

Vicaire général. Qualités qu'il doit avoir ; *Orat.*, V, 12, 13.

Vie. J.-C. vie de l'humanité ; *Orat.*, XI, 265-269 ; *Conf.*, I, 403-407 ; 439-464 ; *Serm.*, II, 236, 237. — Qu'est-ce que la vie ? *Conf.*, I, 440-446 ; II, 331-334. — Le principe de la vie corporelle et le principe de la vie surnaturelle ; 399-411. — La vie chrétienne (Cf. *Chrétien, chrétienne*).

Vie future. L'espérance de la vie future ; *Orat.*, IX, 94-97. — Tout dans le monde annonce une vie future ; XII, 63-65 ; *Serm.*, I, 137, 138.

Vienne (Mlle Élisabeth de). Alloc. pour son mariage ; *Orat.*, XII, 363-373.

Ville. Ce qui protège une ville : des remparts, une armee, les pouvoirs publics, les lois, et surtout la Providence de Dieu ; *Orat.*, II, 154-162.

Vincent (saint) de Paul. Deuxième panégyrique de saint Vincent de Paul : Vincent de Paul a organisé le dévouement chrétien dans les temps modernes ; *Orat.*, II, 225-256. — Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. (Cf. *Conférences, Religieuses*.)

Vincent (Institution Saint-) de Rennes. Chère au cardinal Brossais Saint-Marc ; *Orat.*, VI, 125, 126, 156.

Virginité. Dieu a coutume de prendre pour instruments des âmes vierges ; *Orat.*, II, 129-131 ; XII, 258, 259. — L'Église est fière de sa couronne de vierges ; 210. — La charité, gardienne de la virginité ;

249-250. — Jésus préférant saint Jean, le disciple-vierge ; IX, 233-240. — Science et virginité ; *Serm.*, II, 285-288. — Vierges chrétiennes et vierges païennes ; 281, 282.

Visitandines. (Cf. *Religieuses.*)

Visites pastorales. Première visite pastor. de Mgr Freppel ; *Orat.*, IV, 367. — Joie et biens spirituels qu'apporte aux populations la visite de l'Évêque ; VII, 68-71. — L'éclat des visites pastor. témoigne de la prospérité de la foi en Anjou ; VIII, 193-196. — Mgr Sébaux en visite pastorale ; XII, 133, 134. — Allocutions de Mgr Freppel aux paroissiens et aux enfants, dans ses visites pastorales ; *Serm.*, II, 199-265.

Visite « ad limina ». En 1875 ; *Orat.*, IV, 219, 220.

Vocation. Différents moyens que Dieu emploie pour se recruter des prêtres ; *Orat.*, II, 199, 200 ; III, 219, 220. — Saint Germain d'Auxerre discerne la vocation de sainte Geneviève ; II, 208, 209. — L'art de discerner les vocations ; V, 162, 163. — Formation première du futur prêtre ; VII, 51-53. — Il faut épargner aux vocations sacerdotales les périls du monde ; IX, 39, 40. — L'esprit de sacrifice, signe de la vraie vocation ; X, 39-47. — Vocation du peuple juif ; *Conf.*, I, 97-111. — Il faut être appelé de Dieu pour devenir prêtre ; *Serm.*, I, 260-262. — Comment Dieu prépare la vocation d'une âme à la vie religieuse ; II, 318-322.

Vœux. Pour le nouvel an ; *Serm.*, I, 109-111. (Cf. *An, Année.*) Les vœux de religion (Cf. *Religieux*) et *Serm.*, II, 279-322.

Voix. La voix de Dieu ; *Orat.*, VII, 388, 389.

Volonté. (Cf. *Liberté.*) Comment la volonté succombe dans la tentation ; *Conf.*, I, 319-321 ; secours que Dieu lui offre ; 325, 326. — Les hommes de volonté ; *Vie chrét.*, 73-76.

Voltaire. *Orat.*, I, 81. — Ses procédés d'attaque contre l'Église ; *Orat.*, II, 90, 91. — Culte de Voltaire pour sainte Geneviève ; 147, 148. — Hypocrisie de Voltaire rendant visite à Dom Calmet ; III, 126-128. — Honneurs scandaleux qu'on prépare à sa mémoire ; VI, 243-245. — Sa correspondance avec d'Alembert, jugée par Sainte-Beuve ; IX, 184. — Il se déclare contre l'instruction du peuple ; 205.

Volupté. La chasteté en face de la volupté ; *Conf.*, II, 283-298.

Vosges. Caractère de cette contrée ; *Orat.*, IX, 37, 38.

Vote. Il y a une obligation grave de bien voter ; *Orat.*, IV, 237-240. (Cf. *Élections.*)

Vrai. Nous nous sentons attirés vers le vrai ; *Serm.*, II, 136-139.

Wellington. *Orat.* ; VIII, 264.

Wicart (Mgr), évêque de Laval. Son éloge ; *Orat.*, III, 20. — Son oraison funèbre ; VI, 1-42.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

X

Ximénès (cardinal). « Prier, c'est gouverner » ; *Vie chrét.*, 96, 97.

Y

Yves (saint). Disc sur saint Yves, pour l'inauguration de son monument à Tréguier ; *Orat.*, XI, 399-426.

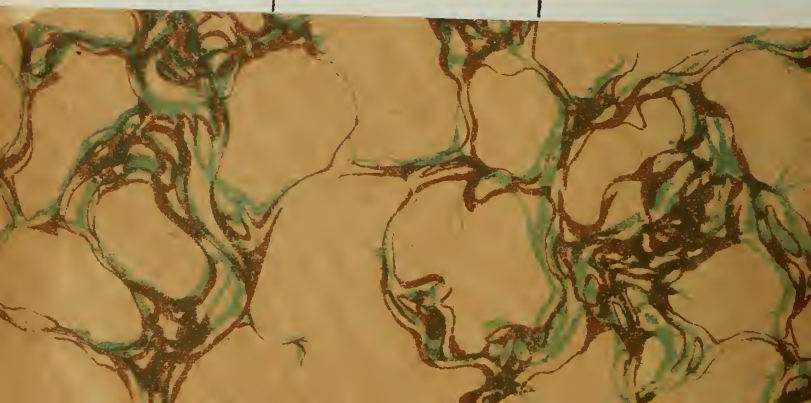
Z

Zèle. (Cf. *Dévouement, charité.*) Les ardeurs du zèle apostolique ; *Serm.*, I, 185.
Zoologie. Ses règles, sa méthode ; *Orat.*, VI, 68-71.
Zouaves pontificaux. A la bataille de Loigny ; *Orat.*, X, 261-263.

Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 1540-95.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 011256418b

FREPPEL, CHARLES EMILE
SERMONS INEDITS.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 11 12 2